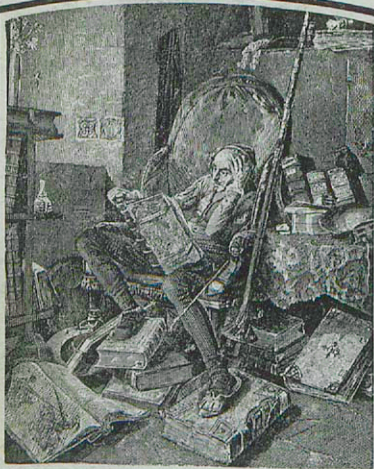




TENAX·PROPOSITI:

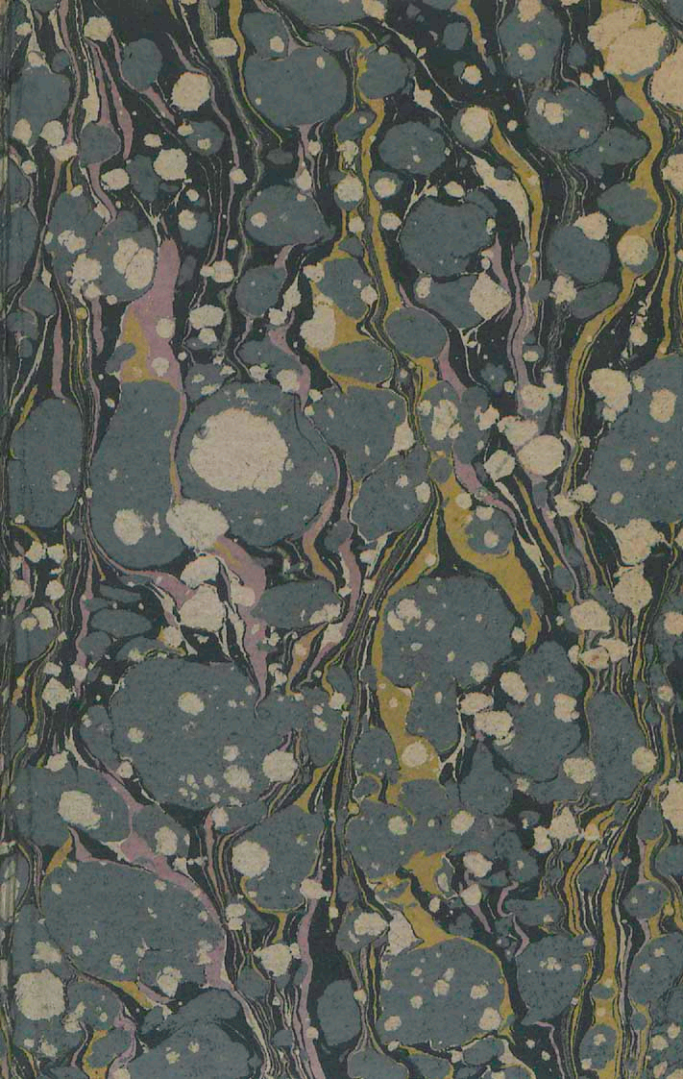


EX LIBRIS:
D^R WOLFGANG v. WURZBACH.

Biblioteca  Valenciana



31000005279867



406074 - 276

20

W. J. H.

XVII
1145

Eug. Rod. Haan

OEUVRES

DIVERSES

Du Sieur D***.

J. A. Douceaidans



guz. Wien. Margaretenstr. 8

23. X. 1925 lgt.

OE U V R E S

D I V E R S E S

Du Sieur D***.

A V E C

L E T R A I T É

D U

S U B L I M E

O U

D U M E R V E I L L E U X

D A N S L E D I S C O U R S ,

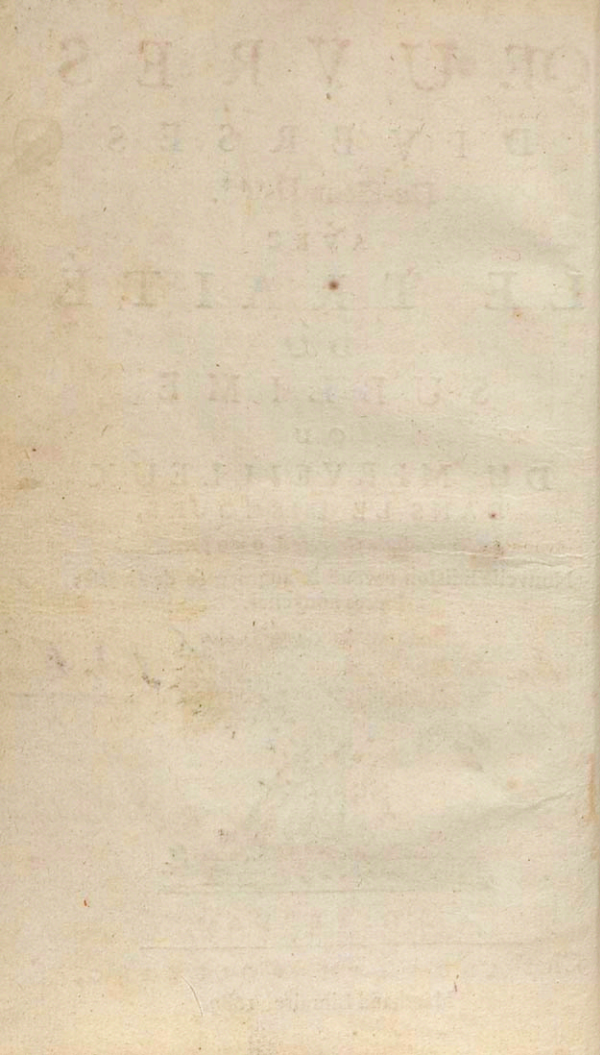
Traduit du Grec de LONGIN.

Nouvelle Edition reveuë & augmentée de diverses
Pieces nouvelles.



A A M S T E R D A M ,

Chez A B R A H A M W O L F G A N G ,
Marchand Libraire. 1689.



P R E F A C E.

VOici une édition de mes ouvrages beaucoup plus exacte & plus correcte que les précédentes, qui ont toutes esté assez fautives. J'y ay joint cinq Epistres nouvelles que j'avois composées long-temps avant que d'être engagé dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la Poësie. Elles sont du mesme stile que mes autres écrits, & j'ose me flater qu'elles ne leur feront point de tort. Mais c'est au Lecteur à en juger, & je n'emploiray point icy ma Preface, non plus que dans mes autres éditions, à le gagner par des flateries, ou à le prevenir par des raisons dont il doit s'aviser de luy-mesme. Je me contenteray de l'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit. C'est qu'en attaquant dans mes Satires les défauts de quantité d'Ecrivains de nostre siecle, je n'ay pas pretendu pour cela oster à ces Ecrivains le merite & les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ay pas pretendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoi qu'assez méchant Poëte, ne fust pas bon Grammairien; & qu'il n'y eust point d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Q** quoi que fort éloignés de la perfection de Virgile. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du genie dans les écrits de Saint Amand, de Brebeuf, de Scuderi & de plusieurs autres que j'ay critiqués, & qui sont en effet d'ailleurs aussi-bien que moi, tres-dignes de critique. En un mot, avec la mesme

P R E F A C E.

sincerité que j'ay raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je suis prest à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, & faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie & de médisance qui m'a fait écrire contre eux. Pour revenir à mon Edition: outre mon Remercîment à l'Academie & quelques Epigrammes que j'y ay jointes, j'ay aussi ajouté au Poëme du Lutrin deux chants nouveaux qui en font la conclusion. Ils ne sont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres chants, & je me persuade qu'ils consoleront aisément les Lecteurs de quelques vers que j'ay retranchez à l'Episode de l'Horlogere qui m'avoit toujours paru un peu trop long. Il seroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a esté composé à l'occasion d'un differend assez leger qui s'émût dans une des plus celebres Eglises de Paris, entre le Tresorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vray. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction & tous les Personnages y sont non seulement inventez, mais j'ay eu soin mesme de les faire d'un caractere directement opposé au caractere de ceux qui desservent cette Eglise, dont la pluspart & principalement les Chanoines, sont tous gens non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beaucoup de Messieurs de l'Academie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a
esté

P R E F A C E.

esté offensé de l'impression de ce Poëme puis qu'il n'y a en effet personne qui y soit véritablement attaqué. Un Prodigue ne s'avise guere de s'offenser de voir rire d'un Avere, ni un Devot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne diray point comme je fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une espece de défi qui me fut fait en riant par feu Monseigneur le premier President de Lamoignon, qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, si je laissois échaper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent que ce grand Personnage durant sa vie m'a honoré de son amitié. Je commençay à le connoistre dans le temps que mes Satires faisoient le plus de bruit; & l'accez obligeant qu'il me donna dans son illustre Maison, fit avantageusement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuser alors de libertinage & de mauvaises mœurs. C'étoit un Homme d'un sçavoir étonnant, & passionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité; & c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque goust des Anciens. Comme sa pieté étoit sincere, elle estoit aussi fort gaye, & n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'effraya point du nom de Satires que portoient ces ouvrages, où il ne vit en effet que des vers & des Auteurs attaquez. Il me loia mesme plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de poésie de la saleté qui lui avoit esté

P R E F A C E.

jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur
 de ne lui estre pas desagréable. Il m'appella à tous
 ses plaisirs & à tous ses divertissemens, c'est à dire,
 à ses lectures & à ses promenades. Il me favorisa
 mesme quelquefois de sa plus étroite confidence,
 & me fit voir à fond son ame entiere. Et que n'y
 vis je point? Quel tresor surprenant de probité &
 de justice! quel fond inépuisable de pieté & de
 zele! Bien que sa vertu jettast un fort grand éclat
 au dehors, c'estoit toute autre chose au dedans, &
 on voyoit bien qu'il avoit soin d'en temperer les
 rayons, pour ne pas blesser les yeux d'un siecle aussi
 corrompu que le nostre. Je fus sincerement épris
 de tant de qualitez admirables, & s'il eut beaucoup
 de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui
 une tres-forte attache. Les soins que je lui rendis,
 ne furent meslez d'aucune raison d'interest merce-
 naire; & je songeay bien plus à profiter de sa con-
 versation que de son credit. Il mourut dans le temps
 que cette amitié estoit en son plus haut point, & le
 souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours.
 Pourquoi faut-il que des Hommes si dignes de vi-
 vre soient si-tost enlevez du monde, tandis que
 des misérables & des gens de rien arrivent à une
 extrême vieillesse? Je ne m'étendrai pas davantage
 sur un sujet si triste: car je sens bien que si je con-
 tinuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de
 mouïller peut-estre de larmes la Preface d'un livre
 de Satires & de plaisanteries.

S A T I R E S,

E T

L E T T R E S.



DISCOURS AU ROY.

JEune & vaillant Heros, dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse :
Et qui seul, sans Ministre, à l'exemple des Dieux,
Soutiens tout par toi-même & vois tout par tes yeux.

GRAND ROI, si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ay demeuré pour toi dans un humble silence ;
Ce n'est pas que mon cœur vainement suspendu
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû.
Mais je sçai peu louer, & ma Muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,
Et dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers craindroit de les flétrir.

Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon foible genie ;
Plus sage en mon respect, que ces hardis Mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes Autels ;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les amaine,
Osent chanter ton nom sans force & sans haleine,
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du recit de tes propres exploits.

L'un en stile pompeux habillant une eglogue,
De ses rares vertus te fait un long prologue,
Et mesle, en se vantant soi-même à tout propos,
Les loüanges d'un Fat à celles d'un Heros.

L'autre en vain se lassant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un esprit sans pareil !
Dans la fin d'un Sonnet te compare au Soleil.

Sur le haut Helicon leur veine méprisée,
Fut toujours des neuf Sœurs la fable & la risée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pégase pour eux refuse de voler.

Cependant à les voir enflés de tant d'audace.
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,
On diroit qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré Vallon.
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
Que Phebus a commis tout le soin de ta gloire :
Et ton Nom du Midi jusqu'à l'Ourse vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plutôt sans ce Nom, dont la vive lumière
Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourrir dans la poussière à la merci des vers.
A l'ombre de ton Nom ils trouvent leur azile,
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile
Qui sans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la terre couché.

Ce n'est pas que ma plume injuste & teméraire,
Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire.
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avouer,
Apollon en connoist qui te peuvent louer.
Oui, je sçay, qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles
Parmi les Pelletiers on conte des Corneilles.
Mais je ne puis souffrir, qu'un Esprit de travers
Qui pour rimer des mots pense faire des vers,
Se donne en te louant une gesne inutile.
Pour chanter un Auguste, il faut estre un Virgile.
Et j'approuve les soins du Monarque guerrier,
Qui ne pouvoit souffrir, qu'un Artisan grossier
Entreprist de tracer d'une main criminelle,
Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle.

Moi donc, qui connois peu Phebus & ses douceurs :
Qui suis nouveau sevré sur le Mont des neuf Sœurs :
Attendant que pour toi l'âge ait meuri ma Muse,
Sur de moindres sujets je l'exerce & l'amuse :
Et tandis que ton bras des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'Equité ;
Et retient les Méchans par la peur des supplices :
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,

Et gardant pour moi-mesme une juste rigueur,
Je confie au papier les secrets de mon cœur.
Ainsi, dès qu'une fois ma verve se réveille,
Comme on voit au printemps la diligente abeille,
Qui du butin des fleurs va composer son miel;
Des sottises du temps je compose mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et sans gescner ma plume en ce libre métier,
Je la laisse au hazard courir sur le papier.

Le mal est, qu'en rimant, ma Muse un peu legere
Nomme tout par son nom, & ne sçauroit rien taire.
C'est-là ce qui fait peur aux esprits de ce temps,
Qui tout blancs au dehors, sont tout noirs au dedans.
Ils tremblent qu'un censeur que sa verve encourage,
Ne vienne en ses écrits démaquer leur visage,
Et fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du Puits tirer la verité.
Tous ces gens éperdus au seul nom de Satire,
Font d'abord le procez à quiconque ose rire.
Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,
Publier dans Paris, que tout est renversé,
Au moindre bruit qui court qu'un Auteur les menace
De joüer des Bigots la trompeuse grimace.
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux;
C'est offenser les loix, c'est s'attaquer aux Cieux:
Mais bien que d'un faux zele ils masquent leur foiblesse,
Chacun voit qu'en effet la Verité les blesse.
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revestu
Se couvre du manteau d'une austere vertu:
Leur cœur qui se connoist, & qui fuit la lumiere,
S'il se mocque de Dieu, craint Tartuffe & Moliere.

Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écarter?
GRAND ROY, c'est mon défaut, je ne sçauois flater.
Je ne sçai point au ciel placer un ridicule;
D'un Nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule;
Et sans cesse en esclave à la suite des Grands,
A des Cieux sans vertu prodiguer mon encens.

On ne me verra point d'une veine forcée :
Même, pour te louer, déguiser ma pensée :
Et quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main ;
Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.
Mais lors que je te voi, d'une si noble ardeur,
T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
Et qui sont accablez du faix de leur couronne :
Quand je voi ta sagesse, en ses justes projets,
D'une heureuse abondance enrichir tes Sujets ;
Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre :
Nous faire de la mer une campagne libre ;
Et tes braves Guerriers, secondant ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu sa première vigueur :
La France sous tes loix maîtriser la fortune ;
Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde & le vent,
Aux lieux, où le Soleil le forme en se levant.
Alors, sans consulter si Phebus l'en avouë,
Ma Muse toute en feu me previent, & te louë.
Mais bientôt la raison arrivant au secours,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours :
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte.
Aussi-tôt je m'effraye, & mon esprit troublé
Laisse-là le fardeau dont il est accablé :
Et sans passer plus loin, finissant mon ouvrage ;
Comme un Pilote en mer, qu'épouvante l'orage,
Dès que le bord paroist, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage, & j'aborde où je puis.

S A T I R E I.

DAmon ce grand Auteur, dont la Muse fertile
 Amusa si long-temps, & la cour & la ville :
 Mais qui n'étant vestu que de simple bureau ,
 Passe l'esté sans linge, & l'hiver sans manteau :
 Et de qui le corps sec, & la mine affamée,
 N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée.
 Las de perdre en rimant & sa peine & son bien ,
 D'emprunter en tous lieux , & de ne gagner rien ,
 Sans habits, sans argent, ne sçachant plus que faire ,
 Vient de s'enfuir chargé de sa seule misère ,
 Et bien loin des Sergens, des Clercs, & du Palais ,
 Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais :
 Sans attendre qu'ici, la Justice ennemie
 L'enferme en un cachot le reste de sa vie ;
 Ou que d'un bonnet verd le salutaire affront
 Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
 Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême ,
 Que n'est un Penitent sur la fin d'un carême ,
 La colere dans l'ame, & le feu dans les yeux ,
 Il distilla sa rage en ces tristes adieux.
 Puisqu'en ce lieu jadis aux Muses si commode ,
 Le mérite & l'esprit ne sont plus à la mode ,
 Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu ,
 Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu ;
 Allons du moins chercher quelque antre ou quelque ro-
 che ,
 D'où jamais ni l'Huissier, ni le Sergent n'approche ,
 Et sans lasser le ciel par des vœux impuissans ,
 Mettons-nous à l'abri des injures du temps.
 Tandis que libre encor, malgré les destinées ,
 Mon corps n'est point courbé sous le faix des années :
 Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler ,
 Et qu'il reste à la Parque encor de quoy filer.
 C'est-là, dans mon malheur le seul conseil à suivre.
 Que George vive ici, puisque George y sçait vivre ,
 Qu'un

Qu'un million comptant par ses fourbes acquis,
 De Clerc jadis Laquais a fait Comte & Marquis.
 Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste
 A plus causé de maux que la guerre & la peste,
 Qui de ses revenus écrits par alphabet,
 Peut fournir aisément un Calepin complet.
 Qu'il regne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
 Mais moi, vivre à Paris! Eh, qu'y voudrois-je faire?
 Je ne sçai ni tromper, ni feindre, ni mentir,
 Et quand je le pourrois, je n'y puis consentir.
 Je ne sçay point en lâche effuyer les outrages
 D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages:
 De mes sonnets flatteurs lasser tout l'Univers,
 Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
 Pour un si bas emploi ma Muse est trop altière.
 Je suis rustique & fier, & j'ai l'ame grossière.
 Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom:
 J'appelle un chat un chat, & Rôlet un fripon.
 De servir un Amant, je n'en ai pas l'adresse:
 J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse,
 Et je suis à Paris triste, pauvre, & reclus,
 Ainsi qu'un corps sans ame, ou devenu perclus.
 Mais pourquoy, dira-t-on, cette vertu sauvage,
 Qui court à l'hospital, & n'est plus en usage?
 La richesse permet une juste fierté;
 Mais il faut estre souple avec la pauvreté.
 C'est par là qu'un Auteur, que presse l'indigence,
 Peut des astres malins corriger l'influence;
 Et que le fort Burlesque, en ce siècle de fer,
 D'un Pedant, quand il veut, sçait faire un Duc & Pair.
 Ainsi de la Vertu la fortune se joue.
 Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa rouë,
 Qu'on verroit de couleurs bizarrement orné,
 Conduire le carrosse où l'on le voit traîné;
 Si dans les droits du Roi sa funeste science,
 Par deux ou trois avis, n'eust ravagé la France.
 Je sçai qu'un juste effroi l'éloignant de ces lieux,
 L'a fait pour quelques mois disparoître à nos yeux.

Mais en vain, pour un temps, une taxe l'exile :
On le verra bien-tost pompeux en cette Ville ,
Marcher eneor chargé des dépoüilles d'autrui ,
Et jouïr du Ciel même irrité contre lui.
Tandis que Pelletier crotté jusqu'à l'échine ,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine :
Sçavant en ce métier si cher aux beaux Esprits ,
Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.
Il est vrai que du Roi la bonté secourable
Jette enfin sur la Muse un regard favorable ,
Et réparant du sort l'aveuglement fatal ,
Va tirer désormais Phebus de l'hospital.
On doit tout esperer d'un Monarque si juste.
Mais sans un Mecenas , à quoi sert un Auguste ?
Et fait comme je suis , au siècle d'aujourd'hui ,
Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui ?
Et puis comment percer cette foule effroïable
De Rimeurs affamés dont le nombre l'accable ?
Qui , dès que sa main s'ouvre , y courent les premiers ,
Et ravissent un bien qu'on devoit aux derniers.
Comme on voit les Frelons , troupe lâche & sterile ,
Aller piller le miel que l'Abeille distile.
Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté ,
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint Amand n'eut du ciel que sa veine en partage :
L'habit , qu'il eut sur lui , fut son seul heritage :
Un lit & deux placets composoient tout son bien :
Ou pour en mieux parler Saint Amand n'avoit rien.
Mais quoi las de traîner une vie importune
Il engagea ce rien pour chercher la fortune :
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour ,
Conduit d'un vain espoir il parut à la Cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa Muse abusée ?
Il en revint couvert de honte & de risée ;
Et la fièvre au retour terminant son destin ,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim !
Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode :
Mais des Fous aujourd'hui c'est le plus incommode :

Et l'esprit le plus beau, l'Auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au fort de l'Angeli.

Faut-il donc désormais jouir un nouveau rôle ?

Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,

Et feüilletant Louïet allongé par Brodeau,

D'une robe à longs plis balayer le Barreau ?

Mais à ce seul penser, je sens que je m'égare.

Moi ? que j'aïlle crier dans ce pais barbare,

Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois

Errer dans les détours d'un Dédale de lois,

Et dans l'amas confus des chicanes énormes,

Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes :

Où Patru gagne moins qu'Uot & le Mazier ;

Et dont les Cicerons se font chez Pé-Fournier.

Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,

On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,

Arnaud à Charenton devenir Huguenot,

Saint Sorlin Janseniste, & Saint Pavin bigot.

Quittons donc pour jamais une Ville importune :

Où l'Honneur est en guerre avecque la Fortune :

Où le Vice orgueilleux s'érige en souverain,

Et va la mitre en teste & la crosse à la main :

Où la Science triste, affreuse, & délaissée,

Est par tout des bons lieux comme infame chassée :

Où le seul art en vogue, est l'art de bien voler :

Où tout me choque : enfin, où ... je n'ose parler.

Et quel homme si froid ne seroit plein de bile,

A l'aspect odieux des mœurs de cette Ville ?

Qui pourroit les souffrir ? & qui pour les blasmer,

Malgré Muse & Phebus n'apprendroit à rimer ?

Non, non, sur ce sujet, pour écrire avec grace,

Il ne faut point monter au sommet du Parnasse :

Et sans aller rêver dans le double Vallon,

La colere suffit, & vaut un Apollon.

Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.

A quoi bon ces grands mots ? Doucement je vous prie ;

Ou bien montez en chaire, & là comme un Docteur

Allez de vos sermons endormir l'auditeur.

C'est-là que bien ou mal, on a droit de tout dire.

Ainsi parle un esprit qu'irrite la Satire,
Qui contre ses défauts croit estre en seureté,
En raillant d'un censeur la triste austerité:

Qui fait l'homme intrepide, & tremblant de foiblesse,
Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse;

Et toujours dans l'orage au Ciel levant les mains,

Dés que l'air est calmé, rit des foibles humains.

Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde

Et regle les ressorts de la machine ronde,

Ou qu'il est une vie au delà du trepas,

C'est-là tout haut du moins ce qu'il n'avoüra pas.

Pour moi qu'en santé mesme un autre monde étonne,

Qui crois l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui tonne;

Il vaut mieux, pour jamais me bannir de ce lieu.

Je me retire donc. Adieu Paris, Adieu.



SATIRE II.

A M. DE MOLIERE.

Rare & fameux Esprit, dont la fertile veine
 Ignore en écrivant le travail & la peine ;
 Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouvers :
 Et qui sçais à quel coin se marquent les bons vers.
 Dans les combats d'esprit, sçavant Maître d'escrime,
 Enseigne-moi, Moliere, où tu trouves la Rime.
 On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher :
 Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;
 Et sans qu'un long détour t'arreste, ou t'embarasse,
 A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
 Mais moi qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
 Pour mes péchez, je croi, fit devenir Rimeur :
 Dans ce rude métier, où mon esprit se tue,
 En vain pour la trouver, je travaille, & je suë.
 Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir :
 Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir* :
 Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
 Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure :
 Si je pense exprimer un Auteur sans défaut,
 La raison dit Virgile, & la rime Kainaut.
 Enfin quoi que je fasse, ou que je veuille faire ;
 La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
 De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
 Triste, las, & confus, je cesse d'y rêver :
 Et maudissant vingt fois le Demon qui m'inspire,
 Je fais mille sermens de ne jamais écrire :
 Mais quand j'ai bien maudit & Muses & Phebus,
 Je la voi qui paroît, quand je n'y pense plus.
 Aussi-tost, malgré moi, tout mon feu se rallume :
 Je reprends sur le champ le papier & la plume,
 Et de mes vains sermens perdant le souvenir,
 J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.
 Encor, si pour rimer, dans sa verve indiscrete,
 Ma Muse au moins souffroit une froide epithete :

Je ferois comme un autre ; & sans chercher si loin ,
 J'aurois toujours des mots , pour les coudre au besoin .
 Si je louois Philis , *En miracles seconde* ;
 Je trouverois bientôt , *A nulle autre seconde* .
 Si je voulois vanter un objet *Nompareil* ;
 Je mettrois à l'instant , *Plus beau que le Soleil* .
 Enfin parlant toujours d' *Astres* & de *Merveilles* .
 De *Chef-d'œuvres des Cieux* , de *Beautex sans pareilles* ,
 Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard ,
 Je pourrois aisément , sans genie , & sans art ,
 Et transposant cent fois & le Nom & le Verbe ,
 Dans mes vers recousus mettre en pieces Malherbe .
 Mais mon esprit tremblant sur le choix de ses mots ,
 N'en dira jamais un , s'il ne tombe à propos :
 Et ne sçauroit souffrir , qu'une phrase insipide
 Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide .
 Ainsi , recommençant un ouvrage vingt fois ,
 Si j'écris quatre mots , j'en effacerai trois .
 Maudit soit le premier dont la verve insensée
 Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée ,
 Et donnant à ses mots une étroite prison ,
 Voulut avec la Rime enchaîner la raison .
 Sans ce métier fatal au repos de ma vie ,
 Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie ,
 Je n'aurois qu'à chanter , rire , boire d'autant ,
 Et comme un gras Chanoine , à mon aise , & content ,
 Passer tranquillement , sans souci , sans affaire ,
 La nuit à bien dormir , & le jour à rien faire ,
 Mon cœur exempt de soins , libre de passion ,
 Sçait donner une borne à son ambition ,
 Et fuant des grandeurs la presence importune ,
 Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune :
 Et je serois heureux , si , pour me consumer ,
 Un Destin envieux ne m'avoit fait rimer .
 Mais depuis le moment que cette frenesie ,
 De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie ,
 Et qu'un Demon jaloux de mon contentement ,
 M'inspira le dessein d'écrire poliment :

Tous les jours malgré moi, cloîié sur un ouvrage,
 Retouchant un endroit, effaçant une page,
 Enfin passant ma vie en ce triste métier,
 J'envie en écrivant le sort de Pelletier. *

Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
 Peut tous les mois sans peine enfanter un volume !
 Tes écrits, il est vrai, sans art & languissans,
 Semblent estre formez en dépit du bon sens :
 Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
 Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire.
 Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
 Qu'importe que le reste y soit mis de travers ?
 Malheureux mille fois celui, dont la manie
 Veut aux regles de l'Art asservir son genie :
 Un Sot en écrivant fait tout avec plaisir :
 Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir :
 Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
 Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
 Mais un esprit sublime, en vain veut s'élever
 A ce degré parfait qu'il tâche de trouver :
 Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
 Il plaist à tout le monde, & ne sçauroit se plaire.
 Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,
 Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.

Toi donc, qui vois les maux où ma Muse s'abîme,
 De grace, enseigne-moi l'Art de trouver la rime :
 Ou, puisqu'enfin tes soins y feroient superflus,
 Moliere, enseigne-moi l'Art de ne rimer plus.

* poète du dernier ordre.

S A T I R E III.

25.

A. Quel sujet inconnu vous trouble & vous altere ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre & sevre,

Et ce visage enfin plus passe qu'un Rentier,
A l'aspect d'un arrest qui retranche un quartier ?
Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls, & de bisques nourie ?
Où la joie en son lustre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts.
Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine ?

A-t-on par quelque Edit reformé la cuisine ?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins & vos melons ?
Répondez donc du moins, ou bien je me retire.

P. Ah ! de grace un moment souffrez que je respire.
Je sors de chez un Fat, qui pour m'empoisonner,
Je pense exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année,
J'éluois tous les jours sa poursuite obstinée,
Mais hier il m'aborde, & me serrant la main :
Ah ! Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze Bouteilles
D'un vin vieux... Boucingon n'en a point de pareilles ;
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandri priseroit sa sève, & sa verdeur.
Moliere avec Tartuffe y doit joüer son rôle :
Et Lambert, * qui plus est, m'a donné sa parole.
C'est tout dire en un mot, & vous le connoissez.

Quoi Lambert ? Oüi Lambert. A demain : C'est assez.
Ce matin donc, seduit par sa vaine promesse
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
A peine estois-je entré, que ravi de me voir,
Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir :
Et montrant à mes yeux une allegresse entiere,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Moliere,
Mais puisque je vous voy, je me tiens trop content.

* fameux marchand de vin.
* fameux musicien.

Vous

Vous estes un brave homme : Entrez. On vous attend.
 A ces mots , mais trop tard , reconnoissant ma faute :
 Je le suis en tremblant dans une chambre haute ,
 Où , malgré les volets , le Soleil irrité
 Formoit un poëfle ardent , au milieu de l'Esté.
 Le couvert estoit mis dans ce lieu de plaifance :
 Où j'ai trouvé d'abord , pour toute connoissance ,
 Deux nobles Campagnards , grands lecteurs de Romans ,
 Qui m'ont dit tout Cyrus , dans leurs longs complimens.
 J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
 Un Coq y paroissoit en pompeux équipage ,
 Qui changeant sur ce plat & d'estat & de nom ,
 Par tous les Conviez s'est appelé Chappon.
 Deux assiettes suivoient , dont l'une estoit ornée
 D'une langue en ragoust de persil couronnée :
 L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors ,
 Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
 On s'assied : mais d'abord nostre troupe serrée
 Tenoit à peine au tour d'une table quarrée ,
 Où chacun , malgré foi , l'un sur l'autre porté ,
 Faisoit un tour à gauche , & mangeoit de costé.
 Jugez en cet estat , si je pouvois me plaire ,
 Moi qui ne conte rien ni le vin , ni la chère ;
 Si l'on n'est plus au large assis en un Festin ,
 Qu'aux Sermons de Cassaigne , ou de l'Abbé Cotin.
 Nôtre Hoste cependant s'adressant à la troupe :
 Que vous semble , a-t-il dit , du goust de cette soupe ?
 Sentez-vous le citron dont on a mis le jus ,
 Avec des jaunes d'œuf meslez dans du verjus ?
 Ma foi , vive Mignot , & tout ce qu'il appreste.
 Les cheveux cependant me dressaient à la teste :
 Car Mignot , c'est tout dire , & dans le monde entier ,
 Jamais empoisonneur ne sceut mieux son métier.
 J'approuvois tout pourtant de la mine & du geste ,
 Pensant qu'au moins le vin dûst reparer le reste.
 Pour m'en éclaircir donc , j'en demande. Et d'abord ,
 Un Laquais effronté m'apporte un rouge bord ,
 D'un Auvernat fumeux , qui meslé de Lignage ,

Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage,
 Et qui rouge en couleur, mais fade & douxereux,
 N'avoit rien qu'un gouft plat, & qu'un déboire affreux.
 A peine ay-je senti cette liqueur traîtrefse,
 Que de ces vins mezlez j'ai reconnu l'adrefse.
 Toutefois avec l'eau que j'y mets à foifon,
 J'efperois adoucir la force du poifon.
 Mais, qui l'auroit penfé ? pour comble de difgrace,
 Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace.
 Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'Efté,
 Au mois de Juin ! Pour moi, jeftois fi transporté,
 Que donnant de fureur tout le feftin au Diable ;
 Je me fuis veu vingt fois preft à quitter la table ;
 Et dûft-on m'appeller & fantafque & bourru,
 J'allois fortir enfin : quand le roft a paru.
 Sur un lièvre flanqué de fix poulets étiques,
 S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
 Qui dès leur tendre enfance élevez dans Paris,
 Sentoient encor le chou, dont ils furent nourris.
 Autour de cet amas de viandes entafées,
 Regnoit un long cordon d'aloüetes prefées,
 Et fur les bords du plat fix pigeons étalez,
 Prefentoient pour renfort leurs squeletes brûlez.
 A costé de ce plat paroiffoient deux falades,
 L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
 Dont l'huile de fort loin faififfoit l'odorat,
 Et nageoit dans des flots de vinaigre rofat.
 Tous mes Sots à l'inftant, changeant de contenance,
 Ont loüé du feftin la fuperbe ordonnance :
 Tandis que mon Faquin, qui fe voioit prifer,
 Avec un ris mocqueur les prioit d'excuser.
 Sur tout certain Hableur, à la gueule affamée,
 Qui vint à ce feftin, conduit par la fumée :
 Et qui s'est dit Profés dans l'ordre des Costeaux,
 A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.
 Je riois de le voir, avec fa mine étique,
 Son rabat jadis blanc, & fa perruque antique,
 En lapins de garenne ériger nos clapiers,

Et nos pigeons Cauchois, en superbes ramiers:
Et pour flater nostre Hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux, son geste & son langage.
Quand nostre Hôte charmé, m'avisant sur ce point:
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiète,
Et les morceaux entiers restent sur vostre assiette.
Aimez-vous la muscade? on en a mis par tout.
Ah! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût.
Ces pigeons sont dodus, mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
Ma foi, tout est passable, il le faut confesser;
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce il faut qu'on y raffine.
Pour moy, j'aime sur tout que le poivre y domine:
J'en suis fourni, Dieu sçait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux discours j'estois comme une pierre,
Ou comme la Statuë est au festin de Pierre;
Et sans dire un seul mot, j'avalais au hazard,
Quelque aîle de poulet, dont j'arrachais le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la santé de nostre Hôte:
Qui tous deux pleins de joie, en jettant un grand cri,
Avec un rouge bord acceptent son deffi.
Un sigaland exploite réveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la crasse tracez
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.
Quand un des Conviez d'un ton mélancholique,
Lamentant tristement une chanson Bacchique;
Tous mes Sots à la fois ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La Musique sans doute estoit rare & charmante:
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre l'appuiant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.
Sur ce point un jambon d'assez maigre aparence,

Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
 Un Valet le portoit, marchant à pas contez,
 Comme un Recteur suivi des quatre Facultez.
 Deux Marmitons crasseux revestus de serviettes,
 Lui servoient de Massiers, & portoient deux assiettes.
 L'une de champignons, avec des ris de veau,
 Et l'autre de pois verts, qui se noyoient dans l'eau.
 Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
 Chez tous les Conviez la joie est redoublée :
 Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,
 D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
 Le vin au plus muet fournissant des paroles,
 Chacun a débité ses maximes frivoles,
 Reglé les interests de chaque Potentat,
 Corrigé la Police, & réformé l'Etat ;
 Puis de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
 A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.
 Enfin laissant en paix tous ces peuples divers,
 De propos en propos on a parlé de vers.
 Là, tous mes Sots enfléz d'une nouvelle audace,
 Ont jugé des Auteurs en maîtres du Parnasse.
 Mais nôtre Hôte sur tout pour la justesse & l'art,
 Elevoit jusqu'au ciel Theophile & Ronfard.
 Quand un des Campagnards relevant sa moustache,
 Et son feutre à grands poils ombragé d'un pennache,
 Impose à tous silence, & d'un ton de Docteur,
 Morbleu ! dit-il, la Serre est un charmant Auteur :
 Ses vers sont d'un beau stile, & sa prose est coulante.
 La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
 Et je ne sçai pourquoi je baaille en la lisant.
 Le Païs sans mentir est un bouffon plaisant :
 Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
 Ma foi le jugement sert bien dans la lecture.
 A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
 En verité pour moi, j'aime le beau François.
 Je ne sçai pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ;
 Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
 Les Heros chez Hainaut parlent bien autrement.

Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
 On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire,
 Qu'un jeune homme.. Ah! je sçai ce que vous voulez dire
 A répondu nôtre Hôte, *Un Auteur sans défaut*,
La raison dit Virgile, & la Rime Kainaut,
 Justement à mon gré, la piece est assez plate :
 Et puis blâmer Kainaut... Avez vous vû l'Astrate ?
 C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
 Sur tout l'*Anneau Royal* me semble bien trouvé.
 Son sujet est conduit d'une belle maniere,
 Et chaque acte en sa piece est une piece entiere ;
 Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
 Il est vrai que Kainaut est un Esprit profond :
 A repris certain Fat, qu'à sa mine discrete
 Et son maintien jaloux j'ai reconnu Poëte,
 Mais il en est pourtant, qui le pourroient valoir.
 Ma foy, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
 A dit mon Campagnard avec une voix claire,
 Et déjà tout bouillant de vin & de colere.
 Peut-être a dit l'Auteur passissant de couroux ;
 Mais vous, pour en parler vous y connoissez-vous ?
 Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
 Vous ? Mon Dieu, mélez-vous de boire je vous prie,
 A l'Auteur sur le champ aigrement reparti.
 Je suis donc un Sot ? Moi ? Vous en avez menti,
 Reprend le Campagnard & sans plus de langage,
 Lui jette, pour deffi son assiette au visage :
 L'autre esquive le coup, & l'assiette volant
 S'en va frapper le mur & revient en roulant.
 A cet affront, l'Auteur se levant de la table,
 Lance à mon Campagnard un regard effroyable :
 Et chacun vainement se ruant entre-deux,
 Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux,
 Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées,
 Font voir un long débris de bouteilles cassées :
 En vain à lever tout les Valets sont fort prontos,
 Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
 Enfin, pour arrester cette lutte barbare,

De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les separe,
 Et leur premiere ardeur passant en un moment,
 On a parlé de paix & d'accommodement.
 Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
 J'ai gagné doucement la porte sans rien dire :
 Avec un bon ferment, que si pour l'avenir,
 En pareille cohuë on me peut retenir,
 Je consens de bon cœur pour punir ma folie,
 Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
 Qu'à Paris le Gibier manque tous les Hyvers,
 Et qu'à peine au mois d'Aoust l'on mange des pois verds.



S A T I R E IV.

A MONSIEUR L'ABBE'

LE VAYER.

D'Où vient, cher le Vayer, que l'homme le moins sage

Croit toujours seul avoir la sagesse en partage :
Et qu'il n'est point de Fou, qui par belles raisons
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons ?

Un Pedant enyvré de sa vaine science,
Tout herissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa teste entassez, n'a souvent fait qu'un Sot ;
Croit qu'un Livre fait tout, & que sans Aristote
La raison ne voit goûte & le bon sens radote.

D'autre part un Galant, de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller à l'abri d'une perruque blonde,
De ses froides douceurs fatiguer le beau monde,
Condamne la science, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit :
Que c'est des gens de Cour le plus beau privilege ;
Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un College.

Un Bigot orgueilleux qui dans sa vanité,
Croit duper jusqu'à Dieu par son zele affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les Humains, de sa pleine puissance.

Un Libertin d'ailleurs, qui sans ame & sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi,
Tient que ces vieux propos, de demons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes,
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout Devot a le cerveau perclus.

En un mot qui voudroit épuiser ces matieres,
Peignant de tant d'esprits les diverses manieres :

Il conteroit plutôt combien dans un printemps ;
 Guenaud & l'antimoine ont fait mourir de gens ;
 Et combien la Neveu devant son mariage ,
 A de fois au public vendu son P^u*^u*^ucelage .
 Mais sans errer en vain dans ces vagues propos ,
 Et pour rimer ici ma pensée en deux mots :
 N'en déplaît à ces Fous nommez Sages de Grece ;
 En ce monde il n'est point de parfaite sagesse .
 Tous les hommes sont fous : & malgré tous leurs soins ,
 Ne différent entre eux que du plus ou du moins .
 Comme on voit qu'en un bois , que cent routes separent ,
 Les Voyageurs sans guide assez souvent s'égarent ;
 L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement ,
 La même erreur les fait errer diversement .
 Chacun suit dans le monde une route incertaine ,
 Selon que son erreur le joue & le promene ;
 Et tel y fait l'habile , & nous traite de fous ,
 Qui fous le nom de sage est le plus fou de tous ;
 Mais quoi que sur ce point la Satire publie :
 Chacun veut en sagesse ériger sa folie ,
 Et se laissant régler à son esprit tortu ,
 De ses propres défauts se fait une vertu .
 Ainsi cela soit dit pour qui veut se connoître ;
 Le plus sage est celui qui ne pense point l'être :
 Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur ,
 Se regarde soi-même en sévère censeur :
 Rend à tous ses défauts une exacte justice ,
 Et fait sans se flater le procès à son vice .
 Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent ;
 Un Avare idolâtre , & fou de son argent ,
 Rencontrant la disette au sein de l'abondance ,
 Appelle sa folie une rare prudence ,
 Et met toute sa gloire , & son souverain bien
 A grossir un trésor qui ne lui sert de rien .
 Plus il le voit accru , moins il en sçait l'usage .
 Sans mentir l'avarice est une étrange rage ,
 Dira cet autre Fou , non moins privé de sens ,
 Qui jette furieux son bien à tous venans ,

Et dont l'ame inquiète à soi-même importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.

Qui des deux en effet est le plus aveuglé ?

L'un & l'autre à mon sens ont le cerveau troublé,
Répondra chez Fredoc, ce Marquis sage & prude,
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin, d'un quatorze, ou d'un sept,
Voit sa vie, ou sa mort sortir de son cornet.

Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance :

Vous le verrez bientôt les cheveux hérissés,
Et les yeux vers le ciel, de fureur élancez,

Ainsi qu'un possédé que le Prestre exorcise,
Fester dans ses sermens tous les Saints de l'Eglise :

Qu'on le lie, ou je crains, à son air furieux,

Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux.

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice,
Sa folie aussi bien lui tient lieu de supplice.

Il est d'autres erreurs, dont l'aimable poison
D'un charme bien plus doux enivre la raison.

L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie,
Chapelain veut rimer, & c'est là sa folie :

Mais bien que ses durs vers d'épithètes enflent,
Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés :

Lui-même il s'applaudit, & d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au dessus de Virgile.

Que feroit-il ; Hélas ! si quelque Audacieux
Alloit pour son malheur lui défilier les yeux ;

Lui faisant voir ses vers & sans force, & sans graces,
Montez sur deux grands mots, comme sur deux échasses ;

Ses termes sans raison l'un de l'autre écartez,
Et ses froids ornemens à la ligne plantez ?

Qu'il maudiroit le jour, où son ame insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée !

Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé :

S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des esprits bien-heureux entendre l'harmonie :

Enfin

Enfin un Medecin fort expert en son art
 Le guerit par adresse, ou plutôt par hazard :
 Mais voulant de ses soins exiger le salaire,
 Moi ? vous payer ? luy dit le Bigot en colere,
 Vous ? dont l'art infernal, par des secrets maudits,
 En me tirant d'erreur m'oste du Paradis.
 J'approuve son couroux. Car puis qu'il faut le dire,
 Souvent de tous nos maux la Raison est le pire,
 C'est elle qui farouche, au milieu des plaisirs,
 D'un remords importun vient brider nos desirs.
 La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles :
 C'est un Pedant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
 Qui toujours nous gourmande, & loin de nous toucher,
 Souvent comme Joli, perd son temps à prescher.
 En vain certains Rêveurs nous l'habillent en reine,
 Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
 Et s'en formant en terre une divinité,
 Pensent aller par elle à la felicité.
 C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre,
 Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre,
 Je les estime fort : mais je trouve en effet,
 Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

S A T I R E V.

A M. LE MARQUIS DE DANGEAU.

LA Noblesse, Dangeau, n'est pas une chimere ;
 Quand sous l'étroite loi d'une vertu severe ,
 Un homme issu d'un sang fecond en Demi-dieux ,
 Suit comme toi , la trace où marchaient ses ayeux .
 Mais je ne puis souffrir qu'un Fat , dont la mollesse
 N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse ,
 Se pare insolemment du merite d'autrui ,
 Et me vante un honneur qui nevient pas de lui .
 Je veux que la valeur de ses ayeux antiques ,
 Ait fourni de matiere aux plus vieilles Chroniques ,
 Et que l'un des Capets , pour honorer leur nom ,
 Ait de trois fleurs de Lis doté leur écusson .
 Que sert se vain amas d'une inutile gloire ?
 Si de tant de Heros celebres dans l'histoire ,
 Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers ,
 Que de vieux parchemins , qu'ont épargnez les vers :
 Si tout sorti qu'il est d'une source divine ,
 Son cœur dément en lui sa superbe origine ,
 Et n'ayant rien de grand qu'une fotte fierté ,
 S'endort dans une lâche & molle oisiveté ?
 Cependant à le voir avec tant d'arrogance ,
 Vanter le faux éclat de sa haute naissance ;
 On diroit que le Ciel est soumis à sa loi ,
 Et que Dieu l'a paistri d'autre limon que moi .
 Dites-nous, grand Heros, esprit rare & sublime ,
 Entre tant d'animaux , qui sont ceux qu'on estime ?
 On fait cas d'un Courfier , qui fier & plein de cœur
 Fait paroître en courant sa bouillante vigueur :
 Qui jamais ne se lasse , & qui dans la carriere
 S'est couvert mille fois d'une noble poussiere :
 Mais la posterité d'Alfane & de Bayard ,
 Quand ce n'est qu'une rosse , est vendue au hazard ,
 Sans respect des Ayeux dont elle est descendue ,

Et va porter la malle, où tirer la charuë :
 Pourquoi donc voulez-vous, que par un sot abus,
 Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?
 On ne m'ébloût point d'une apparence vaine.
 La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.
 Si vous estes sorti de ces Heros fameux :
 Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux ;
 Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
 Respectez-vous les loix ? Fuiez-vous l'injustice ?
 Sçavez-vous sur un mur repousser des assauts,
 Et dormir en plein champ le harnois sur le dos ?
 Je vous connois pour Noble à ces illustres marques :
 Alors soiez issu des plus fameux Monarques ;
 Venez de mille Ayeux ; & si ce n'est assez,
 Feuilletez à loisir tous les siecles passez.
 Voyez de quel Guerrier il vous plaist de descendre ;
 Choisissez de Cesar, d'Achille, ou d'Alexandre :
 En vain un lâche esprit voudroit vous démentir,
 Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
 Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
 Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne ;
 Ce long amas d'Ayeux, que vous diffamez tous,
 Sont autant de témoins, qui parlent contre vous,
 Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
 Ne sert plus que de jour à vostre ignominie.
 En vain tout fier d'un sang, que vous deshonnorez,
 Vous dormez à l'abri de ces noms reverez.
 En vain vous vous couvrez des vertus de vos Peres ;
 Ce ne sont à mes yeux, que de vaines chimeres :
 Je ne voy rien en vous, qu'un lâche, un imposteur,
 Un traître, un scelerat, un perfide, un menteur,
 Un fou, dont les accès vont jusqu'à la furie,
 Et d'un tronc fort illustre une branche pourie.
 Je m'emporte peut-estre : & ma Muse en fureur
 Verse dans ses discours trop de fiel & d'aigreur :
 Il faut avec les Grands un peu de retenue.
 Hé bien, je m'adoucis. Vôtres race est connue.
 Depuis quand ? Répondez. Depuis mille ans entiers ;

Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers.
 C'est beaucoup : Mais enfin, les preuves en sont claires
 Tous les livres sont pleins des titres de vos Peres ;
 Leurs noms sont échapez du naufrage des temps :
 Mais qui m'assurera, qu'en ce long cercle d'ans
 A leurs fameux Epoux vos Ayeules fidelles,
 Aux douceurs des Galands furent toujourns rebelles ?
 Et comment sçavez-vous, si quelque audacieux
 N'a point interrompu le cours de vos Ayeux ;
 Et si leur sang tout pur avecque leur noblesse,
 Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?
 Que maudit soit le jour, où cette vanité

Vint ici de nos mœurs souiller la pureté.
 Dans les temps bienheureux du monde en son enfance,
 Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence :
 Chacun vivoit content, & sous d'égaux loix ;
 Le merite y faisoit la Noblesse & les Rois ;
 Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
 Un Heros de soi-même empruntoit tout son lustre.
 Mais enfin, par le temps le merite avili
 Vit l'honneur en roture, & le vice ennobli ;
 Et l'orgueil d'un faux titre appuyant sa foiblesse,
 Maîtrisa les humains sous le nom de Noblesse.
 De là vinrent en foule & Marquis & Barons :
 Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.
 Aussi-tôt maint esprit fecond en rêveries,
 Inventa le Blazon avec les Armoiries,
 De ses termes obscurs fit un langage à part.
 Composâ tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart*,
 De *Pal*, de *Contrepal*, de *Lambel* & de *Face*,
 Et tout ce que Segond dans son Mercure entasse.
 Une vaine folie enyvrant la raison,
 L'honneur triste & honteux ne fut plus de saison.
 Alors, pour soutenir son rang & sa naissance,
 Il falut étaler le luxe & la dépence ;
 Il falut habiter un superbe palais,
 Faire par les couleurs distinguer ses Valets,
 Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,

Le Duc & le Marquis se reconnut aux Pages.

Bien-tôt pour subsister, la Noblesse sans bien,
Trouva l'art d'emprunter, & de ne rendre rien,
Et bravant des Sergens la timide cohorte,
Laisa le Creancier se morfondre à sa porte.

Mais pour comble, à la fin le Marquis en prison
Sous le faix des procès vit tomber sa Maison.

Alors, pour subvenir à sa triste indigence,
Le Noble, du Faquin rechercha l'alliance;
Et trafiquant d'un nom jadis si précieux,
Par un lâche contract vendit tous ses Ayeux.

Et corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.

Car si l'éclat de l'or ne relève le sang:
En vain l'on fait briller la splendeur de son rang.
L'amour de vos Ayeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie,
Mais quand un homme est riche, il vaut toujours son
prix :

Et l'eût-on veu porter la mandille à Paris,
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni memoire,
D'Hozier lui trouvera cent Ayeux dans l'Histoire.

Toi donc, qui de merite & d'honneurs revêtu,
Des écueils de la Cour as sauvé ta vertu,
Dangeau, qui dans le rang où nôtre Roi t'appelle,
Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle,

Et plus brillant par foi, que par l'éclat des Lys.
Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amolis :

Fuir d'un honteux loisir la douceur importune :
A ses sages conseils asservir la Fortune;

Et de tout son bonheur ne devant rien qu'à foi,
Montrer à l'Univers, ce que c'est qu'être Roi.

Si tu veux te couvrir d'un éclat legitime,
Va par mille beaux faits meriter son estime;

Sers un si noble Maître; & fais voir qu'aujourd'hui
Ton Prince a des Sujets qui sont dignes de lui.

S A T I R E VI.

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
 Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
 Et quel fâcheux Démon durant les nuits entières,
 Rassemble ici les Chats de toutes les goutières ?
 J'ai beau sauter du lit plein de trouble & d'effroi,
 Je pense qu'avec eux tout l'Enfer est chez-moi,
 L'un miaule en grondant, comme un Tygre en furie ;
 L'autre roule sa voix comme un Enfant qui crie.
 Ce n'est pas tout encor. Les Souris & les Rats
 Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les Chats :
 Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
 Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de Pure.

Tout conspire à la fois à troubler mon repos :
 Et je me plains ici du moindre de mes maux.
 Car à peine les Coqs, commençant leur ramage,
 Auront de cris aigus frappé le Voisinage :
 Qu'un affreux Serrurier, que le Ciel en courroux
 A fait pour mes pechez trop voisin de chez-nous,
 Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il appreste,
 De cent coups de marteau me va fendre la teste.
 J'entens déjà par tout les charettes courir,
 Les Maisons travailler, les boutiques s'ouvrir :
 Tandis que dans les airs mille cloches émuës,
 D'un funebre concert font retentir les nuës ;
 Et se meslant au bruit de la gresle & des vents,
 Pour honorer les morts, font mourir les vivans.

Encor, je benirois la bonté souveraine,
 Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine :
 Mais si seul en mon lit, je peste avec raison ;
 C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
 En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse
 D'un peuple d'importuns, qui fourmillent sans cesse :
 L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé :
 Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
 Là d'un enterrement la funebre ordonnance,

D'un pas lugubre & lent vers l'Eglise s'avance :
 Et plus loin des Laquais, l'un l'autre s'agaçans,
 Font aboyer les chiens, & jurer les passans.
 Des PavEURS en ce lieu me bouchent le passage.
 Là je trouve une croix de funeste presage :
 Et des couvreurs grimpez au toit d'une maison,
 En font pleuvoir l'ardoise, & la tuile à foison,
 Là sur une charette une poutre branlante :
 Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente :
 Six chevaux attelés à ce fardeau pesant,
 Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant ;
 D'un carosse en passant, il accroche une rouë ;
 Et du choc le renverse en un grand tas de bouë,
 Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,
 Dans le mesme embarras se vient embarrasser :
 Vingt carosses bien-tost arrivant à la file,
 Y sont en moins de rien suivis de plus de mille :
 Et pour surcroist de maux, un sort malencontreux
 Conduit en cet endroit un grand troupeau de Bœufs.
 Chacun pretend passer : l'un mugit, l'autre jure :
 Des Mulets en sonnant augmentent le murmure :
 Aussi-tost cent Chevaux dans la foule appelez,
 De l'embarras qui croist ferment les défilez ;
 Et par tout des passans enchaînant les brigades,
 Au milieu de la paix, font voir les barricades.
 On n'entend que des cris poussez confusément,
 Dieu, pour s'y faire oûir, tonneroit vainement :
 Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
 Le jour déjà baissant, & qui suis las d'attendre,
 Ne scachant plus tantost à quel Saint me vouër,
 Je me mets au hazard de me faire rouër.
 Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse.
 Guenaud sur son cheval en passant m'éclabouffe,
 Et n'osant plus paroître en l'estat où je suis,
 Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
 Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
 Souvent, pour m'achever, il survient une pluie.
 On diroit que le Ciel qui se fond tout en eau,

Veuille inonder ces lieux d'un deluge nouveau.
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavez forme un étroit passage :
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant,
Et les nombreux torrens qui tombent des gouttieres,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.
J'y passe en trébuchant ; mais malgré l'Embaras,
La frayeur de la nuit precipite mes pas.

Car si tost que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez lui, le paisible Marchand
Va revoir ses billets & compter son argent ;
Que dans le Marché neuf tout est calme & tranquille ;
Les voleurs à l'instant s'emparent de la Ville.
Le bois le plus funeste & le moins fréquenté,
Est au prix de Paris, un lieu de seureté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue.
Bientost quatre Bandits lui serrant les costez,
La bourse : il faut se rendre : ou bien non, résistez :
Afin que vostre mort, de tragique memoire ;
Des massacres fameux aille grossir l'Histoire.
Pour moi qu'une ombre étonne, accablé de sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le Soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumiere,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupiere.
Des Filoux effrontez, d'un coup de pistolet,
Ebranlent ma fenestre, & percent mon volet.
J'entens crier par tout, au meurtre, on m'assassine ;
Ou, le feu vient de prendre à la maison voisine.
Tremblant & demi-mort je me leve à ce bruit ;
Et souvent sans pourpoint, je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flâme en ondes se déploie,
Fait de nostre cartier une seconde Troye ;
Ou maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons, va piller le Troyen.
Enfin, sous mille crocs la maison abyfmée,

Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
Je me retire donc encor passe d'effroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile :
Cen'est qu'à prix d'argent, qu'on dort en cette Ville :
Il faudroit dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.
Paris est pour un Riche un país de Cocagne :
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin tout peuplé d'arbres verts,
Receler le printemps au milieu des hyvers :
Et foulant le parfum de ses plantes fleuries
Aler entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grace au Destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaist à Dieu,



S A T I R E VII.

MUse changeons de stile, & quittons la Satire :
 C'est un méchant mestier que celui de médire.
 A l'Auteur qui l'embrasse il est toujours fatal.
 Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
 Maint Poète aveuglé d'une telle manie,
 En courant à l'honneur trouve l'ignominie.
 Et tel mot, pour avoir réjoui le Lecteur,
 A coûté bien souvent des larmes à l'Auteur.
 Un éloge ennuyeux, un froid panegyrique,
 Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,
 Ne craint point du public les jugemens divers,
 Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
 Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
 Qu'on blâme en le lisant, & pourtant qu'on veut lire ;
 Dans ses plaisans accès qui se croit tout permis,
 De ses propres rieurs se fait des ennemis.
 Un discours trop sincere aisément nous outrage ;
 Chacun dans ce miroir pense voir son visage,
 Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
 Qui dans le fond de l'ame, & vous craint & vous hait.
 Muse, c'est donc en vain que la main vous demange.
 S'il faut rimer ici, rîmons quelque loüange,
 Et cherchons un Heros parmi cet univers,
 Digne de nostre encens, & digne de nos vers.
 Mais à ce grand effort en vain je vous anime :
 Je ne puis, pour louer, rencontrer une rime.
 Dès que j'y veux resver, ma veine est aux abois :
 J'ay beau frotter mon front, j'ay beau mordre mes
 doigts,
 Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
 Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle :
 Je pense estre à la gesne, & pour un tel dessein,
 La plume & le papier résistent à ma main.
 Mais quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite.
 Alors certes alors, je me connois Poète.

Phebus, dès que je parle, est prest à m'exaucer.
 Mes mots viennent sans peine, & courent se placer.
 Faut-il peindre un frippon fameux dans cette ville ?
 Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville.
 Faut-il d'un sot parfait montrer l'original ?
 Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
 Je sens que mon esprit travaille de genie.
 Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie ?
 Mes vers comme un torrent, coulent sur le papier ;
 Je rencontre à la fois Perrin, & Pelletier,
 Bardou, Mouroy, Bursaut, Colletet, Titreville,
 Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
 Aussi-tost je triomphe, & ma Muse en secret,
 S'estime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
 C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,
 Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.
 En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un,
 Ma plume auroit regret d'en épargner aucun ;
 Et si-tost qu'une fois la verve me domine,
 Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.
 Le mérite pourtant m'est toujours précieux :
 Mais tout Fat me déplaist & me blesse les yeux.
 Je le poursuis par tout, comme un chien fait sa proie,
 Et ne le sens jamais, qu'aussi-tost je n'aboie ;
 Enfin sans perdre temps en de si vains propos,
 Je sçai coudre une rime au bout de quelques mots :
 Souvent j'habille en vers une maligne prose :
 C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.
 Ainsi, soit que bien-tost, par une dure loi,
 La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi ;
 Soit que le Ciel me garde un cours long & tranquille,
 A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
 Deust ma Muse par là choquer tout l'Univers,
 Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.
 Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie,
 Modere ces bouillons de ta mélancolie,
 Et garde qu'un de ceux que tu penfes blâmer,
 N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.

Hé quoi ? lors qu'autrefois Horace après Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,
Et vangeant la vertu par des traits éclatans,
Alloit ôter le masque aux vices de son temps :
Ou bien quand Juvenal, de sa mordante plume,
Faisant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?
Et que craindre, après tout, d'une fureur si vaine ?
Personne ne connoît ni mon nom, ni ma veine :
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,
Grossir impunément les feuillets d'un Recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque Ami que charme la Satire :
Qui me flatte peut-estre, & d'un air imposteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur.
Enfin, c'est mon plaisir, je me veux satisfaire :
Je ne puis bien parler, & ne sçaurois me taire ;
Et des qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
Je n'ay point de repos qu'il ne soit en écrit :
Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne.

Mais c'est assez parlé. Prenons un peu d'haleine.
Ma main, pour cette fois, commence à se lasser.
Finiſſons. Mais demain, Muse, à recommencer.

S A T I R E V I I I .

A MONSIEUR M^ore^l

Docteur de Sorb.

DE tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
 Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
 De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
 Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
 Quoi? dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
 Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
 Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
 Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme? Oüi sans
 doute.
 Ce discours te surprend, Docteur, je l'apperçoi.
 L'homme de la nature est le chef & le Roy,
 Bois, prez, champs, animaux, tout est pour son usage
 Et lui seule, dis-tu, la raison en partage.
 Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot.
 Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.
 Ces propos, diras-tu, sont bons dans la Satire,
 Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire.
 Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.
 Répon-moi donc, Docteur, & mets-toi sur les bancs.
 Qu'est-ce que la sagesse? Une égalité d'ame,
 Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflâme,
 Qui marche en ses conseils à pas plus mesurez,
 Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.
 Or cette égalité, dont se forme le Sage,
 Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage?
 La fourmi tous les ans traversant les guerets,
 Grossit ses magasins des trésors de Cérés;
 Et dès que l'Aquilon ramenant la froidure,
 Vient de ses noirs frimats attrister la nature,
 Cet animal tapi dans son obscurité,
 Jouit l'hyver des biens conquis durant l'esté:
 Mais on ne la voit point; d'une humeur inconstante,
 Pa-

Paresseuse au printemps, en hyver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oisive au retour du Belier.
Mais l'homme sans arrest, dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée,
Son cœur toujours flottant entre mille embarras,
Ne sçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.
Moi ? j'irois épouser une femme coquette ?
J'irois par ma constance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des Saints qu'a celebrez Buffi ?
Assez de Sots sans moi feront parler la Ville :
Disoit, le mois passé, ce Marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piège arrêté,
Entre les bons Maris pour exemple cité,
Croit que Dieu, tout exprés, d'une coste nouvelle,
A tiré pour lui seul une femme fidelle.
Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ses sentimens du soir.
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous momens d'esprit comme de mode ;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre
choc.
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.
Cependant à le voir plein de vapeurs legeres,
Soi-même se bercer de ses propres chimeres,
Lui seul de la nature est la base & l'appui,
Et le dixième Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux, il est, dit-il, le maistre.
Qui pourroit le nier ? poursuis-tu. Moi peut-estre.
Mais sans examiner de quel air au passant,
L'Ours pressé de la faim se montre obéissant :
Et combien un Lion ou Gétule ou Numide,
Craint d'estre recherché de vol & d'homicide.
Ce Maistre prétendu qui leur donne des loix,
Ce Roi des animaux, combien a-t-il de Rois ?
L'ambition, l'amour, l'avarice, ou la haine
Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher ;
Debout, dit l'Avarice, il est temps de marcher,
Hé laissez-moy. Debout. Un moment. Tu repliques ?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi. Pourquoi faire après tout ?
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en passer.
On n'en peut trop avoir ; & pour en amasser,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure :
Il faut souffrir la faim, & coucher sur la dure :
Eust-on plus de trésors que n'en perdit Galet,
N'avoir an sa maison ni meubles ni valet :
Parmi les tas de blé vivre de seigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge,
Et pourquoi cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?
Afin qu'un hériter bien nourri, bien vestu,
Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
De son train quelque jour embarrasse la ville.
Que faire ? il faut partir, les Matelots sont prêts.
Ou si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bien-tôt l'Ambition, & toute son escorte,
Dans le sein du repos, vient le prendre à main forte,
L'envoie en furieux, au milieu des hazards,
Se faire estropier sur les pas des Césars,
Et cherchant sur la brèche une mort indiscrette,
De sa folle valeur embellir la Gazette.
Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;
Ce vice fut toujours la vertu des Heros.
Quoi donc à vôtre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?
Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?
Ce fougueux l'Angely qui de sang alteré,
Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré ?
L'enragé qu'il estoit, né Roi d'une Province
Qu'il pouvoit gouverner en bon & sage Prince,
S'en alla follement, & pensant estre Dieu,
Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu,

Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
 De sa vaste folie emplir toute la terre.
 Heureux ! si de son temps, pour cent bonnes raisons,
 La Macedoine eust eu des petites Maisons,
 Et qu'un sage Tuteur l'eust en cette demeure,
 Par avis de Parens, enfermé de bonne-heure.

Mais sans nous égarer dans ces digressions ;
 Traiter, comme Senaut, toutes les passions ;
 Et les distribuant par classes & par titres,
 Dogmatizer en vers, & rimer par chapitres.
 Laissons-en discourir la Chambre ou Coeffeteau :
 Et voions l'homme enfin par l'endroit le plus beau.
 Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes
 Fait voir d'honnêtes mœurs, des coustumes civiles,
 Se fait des Gouverneurs, des Magistrats, des Rois,
 Observe une police, obéit à des loix.
 Il est vrai. Mais pourtant, sans loix & sans police,
 Sans craindre Archers, Prevost, ni supposit de Justice,
 Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,
 Pour détrouffier les loups, courir les grands chemins ?
 Jamais pour s'agrandir, vit-on, dans sa manie
 Un Tigre en factions partager l'Hyrkanie ?
 L'Ours a-t-il dans les bois la guerre avec les Ours ?
 Le Vautour dans les airs fond-il sur les Vautours ?
 A-t-on veu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
 Déchirant à l'envi leur propre Republique.

Lions contre Lions, Parens contre Parens,
Combatre follement pour le choix des Tyrans ?
 L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
 Dans un autre animal respecte sa figure,
 De sa rage avec lui modere les accès.
 Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.
 Un Aigle sur un champ pretendant droit d'aubeine
 Ne fait point appeller un Aigle à la huitaine.
 Jamais contre un renard chicanant un poulet,
 Un Renard de son sac n'alla charger Rolet.
 Jamais la Biche en rut, n'a pour fait d'impuissance
 Traîné du fond des bois un Cerf à l'Audience,

Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrés,
 De ce burlesque mot n'a sali ses arrests.
 On ne connoist chez eux ni Placets, ni Requestes,
 Ni haut, ni bas Conseil, ni Chambre des Enquestes
 Chacun l'un avec l'autre en toute feureté
 Vit sous les pures loix de la simple équité.
 L'homme seul, l'homme seul en sa fureur extrême,
 Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
 C'estoit peu que sa main conduite par l'Enfer,
 Eust paistri le salpêtre, eust aiguillé le fer :
 Il falloit que sa rage à l'univers funeste,
 Allast eneor de loix embroüiller un Digeste ?
 Cherchast pour l'obscurcir des gloses, des Docteurs,
 Accablast l'équité sous des monceaux d'Auteurs,
 Et pour comble de maux apportast dans la France,
 Des harangueurs du temps l'ennuieuse éloquence.
 Doucement, diras-tu. Que sert de s'emporter ;
 L'homme a ses passions, on n'en sçauroit douter,
 Il a comme la mer ses flots & ses caprices ;
 Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
 N'est-ce pas l'homme enfin, dont l'art audacieux.
 Dans le tour d'un compas a mesuré les Cieux ?
 Dont la vaste science embrassant toutes choses,
 A fouillé la nature, en a percé les causes ?
 Les animaux ont ils des Universitez ?
 Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez ?
 Y voit-on des Sçavans en Droit, en Medecine,
 Endosser l'écarlate ; & se fourer d'hermine ?
 Non sans doute, & jamais chez eux un Medecin
 N'empoisonna les bois de son art assassin :
 Jamais Docteur armé d'un argument frivole,
 Ne s'enroüa chez eux sur les bancs d'une Ecole.
 Mais sans chercher au fond, si nostre esprit deceu
 Sçait rien de ce qu'il sçait, s'il a jamais rien sceu,
 Toi-même, répon-moi. Dans le siecle où nous sommes.
 Est-ce au pié du sçavoir qu'on mesure les hommes ?
 Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir ;
 Dit un pere, à son fils dont le poil va fleurir.

Pren-moi le bon parti. Laisse-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils ? Vingt
livres.

C'est bien dit. Va, tu sçais tout ce qu'il faut sçavoir :
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleu-
voir !

Exerce toi, mon fils, dans ces hautes sciences.
Prens au lieu d'un Platon, le Guidon des Finances.
Sçache quelle Province enrichit les Traitans :
Combien le sel au Roi peut fournir tous les ans.
Endurci-toi le cœur, sois Arabe, Corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.
Ne va point sottement faire le genereux.
Engraisse-toi, mon fils, du suc des mal-heureux ;
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruantez meriter la fortune.
Aussi-tost tu verras Poètes, Orateurs,
Rheteurs, Grammairiens, Astronomes, Docteurs,
Dégrader les Heros pour te mettre en leurs places ;
De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces,
Te prouver à toi-même en Grec, Hebreu, Latin,
Que tu sçais de leur art, & le fort & le fin.
Quiconque est riche est tout. Sans sagesse il est sage.
Il a sans rien sçavoir le science en partage.
Il a l'esprit, le cœur, le merite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang.
Il est aimé des Grands, il est chéri des belles,
Jamais Sur-intendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté :
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'est ainsi qu'à son fils, un Usurier habile
Trace vers la richesse une route facile :
Et souvent tel y vient qui sçait pour tout secret,
Cinq & quatre font neuf, ostez deux, reste sept.
Après cela, Docteur, va passer sur la Bible.
Va marquer les écueils de cette Mer terrible.
Perce la sainte horreur de ce Livre divin.
Confonds dans un Ouvrage & Luther & Calvin.

Débrouïlle des vieux Temps les querelles celebres.
 Eclairci des Rabins les sçavantes tenebres :
 Afin qu'en ta vieillesse, un livre en maroquin
 Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,
 Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,
 Te paye en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
 Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,
 Quitte-là le bonnet, la Sorbonne & les bancs ;
 Et prenant désormais un emploi salutaire,
 Mets-toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire :
 Laisse-là saint Thomas s'accorder avec Scot,
 Et conclus avec moi, qu'un Docteur n'est qu'un sot.
 Un Docteur ? diras-tu, parlez de vous, Poète,
 C'est pousser un peu loin vostre Muse indiscrete.
 Mais sans perdre en discours le temps hors de saison,
 L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison ?
 N'est-ce pas son flambeau ; son pilote fidelle ?
 Oüi : Mais de quoi lui sert, que sa voix le rappelle,
 Si sur la foi des vents tout prest à s'embarquer,
 Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer ?
 Et que sert à *Coton* la raison qui lui crie,
 N'écry plus, gueri toi d'une vaine furie ;
 Si tous ces vains conseils, loin de la reprimer,
 Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?
 Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il recite ;
 Il met chez lui voisins, parens, amis en fuite.
 Car lors que son Demon commence à l'agiter,
 Tout, jusqu'à sa Servante, est prest à deserter.
 Un Asne pour le moins instruit par la nature,
 A l'instinct qui le guide obeît sans murmure :
 Ne va point follement de sa bizarre voix,
 Désier aux chansons les oiseaux dans les bois,
 Sans avoir la raison il marche sur sa route. (te,
 L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit gou-
 Reglé par ses avis fait tout à contre-temps,
 Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison ni sens.
 Tout lui plaist & déplaist, tout le choque & l'oblige.
 Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige.

Son esprit au hazard aime, évite, poursuit,
 Défait, refait, augmente, oste, élève, détruit.
 Et voit-on comme lui, les Ours, ni les Pantheres.
 S'effraier sottement de leurs propres chimeres,
 Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,
 Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air ?
 Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la Beste folle,
 Sacrifier à l'homme, adorer son idole,
 Lui venir, comme au Dieu des saisons & des vents ;
 Demander à genoux la pluie, ou le beau temps ?
 Non. Mais cent fois la beste à vû l'homme hypochondre,
 Adorer le metal que lui-même il fit fondre :
 A veu dans un país les timides mortels
 Trembler aux pieds d'un Singe assis sur leurs autels ;
 Et sur les bords du Nil, les Peuples imbeciles,
 L'encensoir à la main, chercher les Crocodiles.
 Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux ?
 Que peut servir ici l'Egypte & ses faux Dieux ?
 Quoi ? me prouverez-vous par ce discours profane,
 Que l'homme, qu'un Docteur est au dessous d'une asne ?
 Un asne, le jouet de tous les animaux,
 Un stupide animal, sujet à mille maux ;
 Dont le nom seul en soi comprend une Satire ?
 Oüi d'un asne : & qu'a-t-il qui nous excite à rire ?
 Nous nous mocquons de lui, mail s'il pouvoit un jour
 Docteur, sur nos defauts s'exprimer à son tour :
 Si, pour nous reformer, le Ciel prudent & sage
 De la parole enfin lui permettoit l'usage :
 Qu'il pût dire tout haut, ce qu'il se dit tout bas,
 Ah ! Docteur, entre nous que ne diroit-il pas ?
 Et que peut-il penser, lors que dans une rue,
 Au milieu de Paris il promene sa veüe :
 Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrez,
 Les uns gris, les uns noirs, les autres charmarrez ?
 Que dit-il quand il voit, avec la mort en trouffe,
 Courir chez un malade un assassin en housse :
 Qu'il trouve de Pedans un escadron fouré,
 Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré :

Ou qu'il voit la Justice en grosse compagnie,
 Mener tuer un homme avec ceremonie.
 Que pense-t-il de nous ? lors que sur le Midi
 Un hazard au Palais le conduit un Jeudi;
 Lors qu'il entend de loin, d'une gueule infernale
 La Chicane en fureur mugir dans la grand' Sale ?
 Que dit-il quand il voit les Juges, les Huissiers,
 Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers,
 O ! que si l'Asne alors, à bon droit misanthrope,
 Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'Esopé,
 De tous costez, Docteur, voiant les hommes sous
 Qu'il diroit de bon cœur, sans en estre jaloux,
 Content de ses chardons, & secoüant la teste,
 Ma foi, non plus que nous l'homme n'est qu'une beste.



S A T I R E IX.

C'Est à vous, mon Esprit, à qui je veux parler :
 Vous avez des défauts que je ne puis celer.
 Aitez & trop long-temps ma lâche complaisance
 De vos jeux criminels a nourri l'insolence.
 Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
 Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croiroit, à vous voir dans vos libres caprices
 Discourir en Caton des vertus & des vices,
 Décider du mérite & du prix des Auteurs,
 Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
 Qu'estant seul à couvert des traits de la Satire,
 Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
 Mais moi qui dans le fond sçais bien ce que j'en crois.
 Qui conte tous les jours vos défauts par mes doigts ;
 Jeris, quand je vous vois si foible & si sterile
 Prendre sur vous le soin de reformer la ville,
 Dans vos discours chagrins plus aigre & plus mordant
 Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaissant.
 Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrete,
 Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poète.
 Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports
 Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ?
 Qui vous a pû souffler une si folle audace ?
 Phebus a-t-il pour vous aplani le Parnasse ?
 Et ne sçavez-vous pas, que sur ce Mont sacré
 Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré.
 Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture.
 On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure.
 Que si tous mes efforts ne peuvent reprimer
 Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
 Sans perdre en vains discours, tout le fruit de vos veilles ;
 Osez chanter du Roi les augustes merveilles :
 Là, mettant à profit vos caprices divers,
 Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;

Et par l'espoir du gain vostre Muse animée,
 Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
 Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
 Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
 Tout Chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
 Entonner en grands vers, *la discorde étouffée* :
 Peindre Bellonne en feu tonnant de toutes parts,
 Et le Belge effrayé fuyant sur ses ramparts.
 Sur un ton si hardi sans estre temeraire,
 Racan pourroit chanter au défaut d'un Homere.
 Mais pour Cotin & moi, qui rimons au hazard :
 Que l'amour de blâmer fit Poètes par art :
 Quoi qu'un tas de Grimauds vante nostre éloquence,
 Le plus seur est pour nous, de garder le silence.
 Un Poème insipide & sottement flatteur
 D'honnore à la fois le Heros & l'Auteur :
 Enfin de tels projets passent nostre foiblesse.
 Ainsi parle un Esprit languissant de mollesse,
 Qui sous l'humble dehors d'un respect affecté
 Cache le noir venin de sa malignité.
 Mais deussiez-vous en l'air voir vos ailes fondûes,
 Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës,
 Que d'aller sans raison, d'un stile peu Chrétien,
 Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
 Et du bruit dangereux d'un livre temeraire,
 A vos propres perils enrichir le Libraire ?
 Vous vous flattez peut-estre en vostre vanité :
 D'aller comme un Horace à l'immortalité :
 Et déjà vous croiez dans vos rimes obscures,
 Aux Saumaizes futurs preparer des tortures.
 Mais combien d'Ecrivains d'abord si bien receus,
 Sont de ce fol espoir honteusement deceus ?
 Combien pour quelques mois, ont vû fleurir leur livre,
 Dont les vers en paquet se vendent à la livre ?
 Vous pourrez voir un temps vos écrits estimez,
 Courir de main en main par la ville semez :
 Puis delà tout poudreux, ignorez sur la terre,
 Suivre chez l'épicier Neuf-Germain & la Serre :

Ou de trente feüillets reduits peut-estre à neuf,
 Parer demi roncez les rebords du Pont-neuf.
 Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
 Occuper le loisir des Laquais & des Pages,
 Et souvent dans un coin renvoyez à l'écart;
 Servir de second tôme aux airs du Savoyard!

Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
 Fasse de vos écrits prospérer la malice:
 Et qu'enfin vostre livre, aille au gré de vos vœux,
 Faire siffler Cotin chez nos derniers Neveux.
 Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
 Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
 Et ne produisent rien pour fruits de leurs bons mots,
 Que l'effroi du public, & la haine des sots?
 Quel demon vous irrite; & vous porte à médire?
 Un livre vous déplaist. Qui vous force à le lire?
 Laissez mourir un Fat dans son obscurité.
 Un Auteur ne peut-il pourrir en seureté?
 Le Jonas inconnu seche dans la poussiere.
 Le David imprimé n'a point veu la lumiere.
 Le Moïse commence à moisir par les bords.
 Quel mal cela fait-il? ceux qui sont morts sont morts,
 Le tombeau contre vous ne peut-il les deffendre?
 Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remüer leur cendre?
 Que vous ont fait Perrain, Bardin, Mauroy, Boursaut,
 Colletet, Pelletier, Titreville, Hainaut, (ches
 Dont les noms en cent lieux, placez comme en leurs ni-
 Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?
 Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour!
 Ils ont bien ennuié le Roi, toute la Cour;
 Sans que le moindre edit, ait pour punir leur crime,
 Retranché les Auteurs, ou supprimé la rime.
 Escribe qui voudra: chacun à ce métier
 Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
 Un Roman, sans blesser les loix ni la coûtume,
 Peut conduire un Heros au dixième volume.
 Delà vient que Paris voit chez lui de tout temps,
 Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans:

Et n'a point de portail, où, jusques aux corniches,
 Tous les piliers ne soient enveloppez d'affiches.
 Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir, & sans nom,
 Viendrez regler les droits, & l'estat d'Apollon.
 Mais vous, qui rafinez sur les écrits des autres,
 De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
 Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups ;
 Mais sçavez-vous aussi, comme on parle de vous ?
 Gardez-vous, dira l'un, de cet Esprit critique :
 On ne sçait bien souvent quelle mouche le pique ;
 Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
 Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
 Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
 Et croit regler le monde au gré de sa cervelle.
 Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
 Peut-on si bien prescher qu'il ne dorme au sermon ?
 Mais lui qui fait ici le Regent du Parnasse,
 N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
 Avant lui Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on est assis à l'aise aux Sermons de Cotin.
 L'un & l'autre avant lui s'estoient plaints de la rime :
 Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
 Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
 J'ai peu lû ces Auteurs : mais tout n'iroit que mieux,
 Quand de ces médifans l'engeance toute entiere
 Iroit la teste en bas rimer dans la riviere.
 Voila comme on vous traite : & le monde effrayé
 Vous regarde déjà comme un homme noyé.
 En vain quelque Rieur prenant vostre deffense :
 Veut faire au moins de grace adoucir la sentence.
 Rien n'appaise un Lecteur toujours tremblant d'effroi,
 Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
 Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?
 Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles ?
 N'entendrai-je qu'Auteurs se plaindre & murmurer ?
 Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
 Répondez, mon Esprit, ce n'est plus raillerie :
 Dites . . . Mais, direz-vous : pourquoi cette furie ?

Quoi ? pour un maigre Auteur, que je gloze en passant,
 Est-ce un crime après tout, & si noir & si grand ?
 Et qui voiant un ſat s'applaudir d'un ouvrage,
 Où la droite raifon trébuche à chaque page,
 Ne s'écrie aufſitôt : *L'impertinent Auteur !*
L'ennuyeux Eſcrivain ! le maudit Traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces diſcours frivoles,
Et ces riens enfermez dans de grandes paroles ?

Est-ce donc la médire ou parler franchement ?
 Non, non, la médifance y va plus doucement.
 Si l'on vient à chercher, pour quel ſecret myſtere,
 Alidor à ſes frais baſtit un Monaftere.
Alidor dit un Fourbe, il eſt de mes amis.
Je l'ai connu Laquais, avant qu'il fuſt Commis.
C'eſt un homme d'honneur, de pieté profonde,
Et qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a pris au monde.

Voilà jouer d'adreſſe, & médire avec art,
 Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
 Un eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
 Fuit ce ton radouci que prend la médifance.
 Mais de blâmer des vers ou durs ou languiffans ;
 De choquer un Auteur qui choque le bon ſens,
 De railler d'un Plaiſant qui ne ſçait pas nous plaire ;
 C'eſt ce que tout Lecteur eut toujours droit de faire.

Tous les jours à la Cour, un Sot de qualité
 Peut juger de travers avec impunité :
 A Malherbe, à Racan, preferer Theophile,
 Et le clinquant du Taſſe, à tout l'or de Virgile.

Un Clerc pour quinze ſous ſans craindre le hola,
 Peut aller au Parterre attaquer Attila :
 Et ſi le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
 Traiter de Viſigoths tous les vers de Corneille.

Il n'eſt valet d'Auteur, ni copiſte à Paris,
 Qui la balance en main ne peſe les écrits.
 Dès que l'impreſſion fait eclorre un Poète,
 Il eſt eſclave né de quiconque l'achete.
 Il ſe ſoumet lui-même aux caprices d'autrui,
 Et ſes Ecrits tout ſeuls doivent parler pour lui.

Un Auteur à genoux dans une humble préface,
 Au Lecteur qu'il ennuie, à beau demander grace;
 Il ne gagnera rien sur ce Juge irrité,
 Qui lui fait son procès de pleine autorité.
 Et je serai le seul qui ne pourai rien dire ?
 On fera ridicule, & je n'oserai rire ?
 Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
 Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux ?
 Loin de les décrier, je les ai fait paroître ;
 Et souvent sans ces vers qui les ont fait connoître,
 Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
 Et qui sçauroit sans moi que Cotin a presché ?
 La Satire ne sert qu'à rendre un Fat illustre :
 C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
 En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi,
 Et tel, qui m'en reprend, en pense autant que moi.
 Il a tort, dira l'un, Pourquoi faut-il qu'il nomme ?
 Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme :
 Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
 Il est vrai, s'il m'eust creu, qu'il neust point fait de vers.
 Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose ?
 Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
 En blâmant ses écrits, ai-je d'un stile affreux
 Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
 Ma Muse en l'attaquant charitable & discrete,
 Sçait de l'homme d'honneur distinguer le Poëte.
 Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
 Qu'on prise sa candeur & sa civilité :
 Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,
 On le veut, j'y souscris, & suis prest de me taire.
 Mais que pour un modele on montre ses écrits,
 Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits :
 Comme Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'Empire,
 Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire :
 Et s'il ne m'est permis de le dire au papier ;
 J'irai creuser la terre, & comme ce Barbier,
 Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe,
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'asne.

Quel tort lui fais-je enfin ? ai-je par un écrit,
Petrifié sa veine, & glacé son esprit ?

Quand un livre au Palais se vend & se debite,

Que chacun par ses yeux juge de son merite :

Que Billaine l'étale au deuxième Pilier :

Le degoust d'un Censeur peut-il le décrier ?

En vain contre le Cid un Ministre se ligue.

Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.

L'Academie en corps a beau le censurer,

Le Public revolté s'obstine à l'admirer.

Mais lors que Chapelain met une œuvre en lumiere,

Chaque Lecteur d'abord lui devient un Linier. †

En vain il a receu l'encens de mille Auteurs,

Son livre en paroissant dément tous ses flatteurs.

Ainsi sans m'accuser, quand tout Paris le joie,

Qu'il s'en prenne à ses vers que Phebus desavoie,

Qu'il s'en prenne à sa Muse Allemande en François.

Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

La Satire, dit-on, est un mestier funeste,

Qui plaist à quelques gens, & choque tout le reste,

La suite en est à craindre, en ce hardi métier

La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.

Quittez ses vains plaisirs, dont l'appas vous abuse.

A de plus doux emplois occupez vostre Muse :

Et laissez à Feüillet * reformer l'Univers.

Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?

Irai-je dans une Ode en phrases de Malherbe,

Troubler dans ses roseaux le Danube superbe :

Delivrer de Sion le peuple gemissant :

Faire trembler Memphis, ou passer le Croissant ;

Et passant du Jourdain les ondes alarmées,

Cueillir, mal à propos, les palmes Idumées ?

Viendrai-je en une Eglogue entouré de troupeaux,

Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,

Et dans mon cabinet assis au pied des haïstres,

Faire dire aux Echos des sottises champestres ?

† Fameux Auteur qui a écrit contre Chapelain.

* Fameux Predicateur.

Faudra-t-il de sens froid, & sans estre amoureux,
 Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
 Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
 Et toujours bien mangeant mourir par metaphore?
 Je laisse aux doucereux ce langage affecté,
 Où s'endort un Esprit de mollesse hebeté.

La Satire en leçons, en nouveautez fertile,
 Sçait seule assaisonner le plaisant & l'utile,
 Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
 Détrompe les Esprits des erreurs de leur temps.
 Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
 Va jusques sous le dais faire passer le vice;
 Et souvent sans rien craindre à l'aide d'un bon mot,
 Va vanger la raison des attentats d'un Sot.
 C'est ainsi que Lucile appuié de Lelie,
 Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
 Et qu'Horace jettant le sel à pleines mains,
 Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
 C'est elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
 M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre,
 Et sur ce Mont fameux, où j'osai la chercher,
 Fortifia mes pas & m'apprit à marcher:
 C'est pour elle en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.

Toutefois s'il le faut, je veux bien m'en dédire:
 Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
 Reparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
 Puisque vous le voulez, je vais changer de stile.
 Je le declare donc. Hainaut est un Virgile:
 Boursaut comme un soleil en nos ans a paru:
 Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru:
 Cotin à ses sermons traînant toute la terre,
 Fend les flots d'Auditeurs pour aller à sa chaire:
 Saufal est le Phenix des esprits relevez:
 Perrin.... Bon, mon esprit, courage, poursuivez:
 Mais ne voiez-vous pas que leur troupe en furie,
 Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
 Et Dieu sçait aussitost, que d'Auteurs en courroux,
 Que de Rimeurs blessez s'en vont fondre sur vous,

Vous les verrez bientôt feconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,
Et de ce Nom sacré sanctifier vos pages :
Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,
Et n'a selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi ? répondrez-vous : Cotin nous peut-il nuire ?
Et par ses cris enfin que sçauroit-il produire ?
Interdire à mes vers, dont peut-estre il fait cas,
L'entrée aux pensions, où je ne prétens pas ?
Non pour louer un Roi, que tout l'Univers louë,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénouë,
Et sans espérer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
On me verra toujours sage dans mes caprices,
De ce même pinceau, dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'Auteur tant de Sots revestus,
Lui marquer mon respect & tracer ses vertus.
Je vous croi : mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé, mon Dieu ! craignez tout d'un Auteur en couroux :
Qui peut... Quoi ? je m'entens. Mais encor ? Taisez-
vous.

DISCOURS

SUR

LA SATIRE.



Uand je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'estois bien preparé au tumulte que l'impression de mon Livre a excité sur le Parnasse. Je sçavois que la nation des Poëtes, & sur

tout des mauvais Poëtes, est une nation farouche qui prend feu tres-aisément; & que ces Esprits avides de louanges ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût estre. Aussi oserai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir; quelques faux bruits qu'on ait semez de ma personne; j'ai pardonné sans peine ces petites vengeance, au déplaisir d'un Auteur irrité, qui se voioit attaqué par l'endroit le plus sensible d'un Poëte, je veux dire par ses ouvrages.

Mais javouë, que j'ai esté un peu surpris du chagrin bizarre de certains lecteurs, qui au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse, dont ils pouvoient estre spectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti, & s'affliger avec les Ridicules, que

que de se réjouir avec les honnestes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé la Satire précédente, où je pense avoir montré assez clairement, que sans blesser l'Estat ni sa conscience, on peut trouver de méchans vers méchans, & s'ennuier de plein droit à la lecture d'un sot Livre. Mais, puisque ces Messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï & sans exemple, & que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes; il est bon d'en dire ici un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, & leur faire voir, qu'en comparaison de tous mes Confreres les Satiriques j'ai esté un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire; quelle liberté, ou plutôt quelle licence, ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages? Ce n'étoit pas seulement des Poëtes & des Auteurs qu'il attaquoit: C'étoit des gens de la première qualité de Rome: c'étoit des personnes Consulaires. Cependant Scipion & Lælius ne jugerent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il estoit, indigne de leur amitié, & vraisemblablement dans les occasions ils ne lui refuserent pas leurs conseils sur ses écrits non plus qu'à Terence: ils ne s'aviserent point de prendre le parti de Lupus & de Metellus, qu'il avoit jouëz dans ses Satires, & ils ne crurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous ses Ridicules de la Republique:

num Lelius, aut qui

*Duxit ab oppressâ meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi aut læso doluere Metello,
Famosive Lupo cooperto versibus?*

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands : & souvent des Nobles & des Patriciens il descendoit jusqu'à la lie du peuple,

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une Republique, où ces sortes de libertez peuvent estre permises. Voions donc Horace qui vivoit sous un Empereur dans les commencemens d'une Monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ses Satires ? & Fabius le grand causeur, & Tigellius le Fantastique, & Nasidienus le ridicule, & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposés. O la belle réponse ! comme si ceux qu'il attaque, n'estoient pas des gens connus d'ailleurs : comme si l'on ne sçavoit pas que Fabius estoit un Chevalier Romain, qui avoit composé un Livre de Droit, que Tigellius fut en son temps un Musicien cheri d'Auguste : que Nasidienus Rufus estoit un ridicule celebre dans Rome : que Cassius Nomentanus estoit un des plus fameux débauchés de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte, n'ayent pas fort leu les Anciens, & ne soient

soient pas fort instruits des affaires de la Cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeller les gens par leur nom : il a si peur qu'on ne les méconnoisse, qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisoient, jusqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voiez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Lusçus Préteur de Fondi :

*Fundos Aufidio Lusco Pratore libenter
Linquimus, insani ridentes premia Scribae,
Prætextam & latum clavum, &c.*

Nous abandonnâmes, dit-il, avec joie, le Bourg de Fondi, dont estoit Préteur un certain Aufidius Lusçus, mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de ce Préteur, auparavant Commis, qui faisoit le Sénateur & l'homme de qualité. Peut-on désigner un homme plus précisément, & les circonstances seules ne suffisoient-elles pas pour le faire reconnoître ? On me dira peut-être, qu'Aufidius estoit mort alors ? Mais Horace parle là d'un voyage fait depuis peu. Et puis comment mes Censeurs répondront-ils à cet autre passage ?

*Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dum-
que*

Diffingit Rheni luteum caput : hæc ego ludo.

Pendant, dit Horace, que ce Poète enflé d'Alpinus égorge Memnon dans son Poème, & s'embourbe dans

dans la description du Rhin, je me joüe en ces Satires. Alpinus vivoit donc du temps qu'Horace se joüoit en ces Satires ; & si Alpinus en cet endroit, est un nom supposé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître ? Horace, dira-t-on, vivoit sous le regne du plus poli de tous les Empereurs : mais vivons-nous sous un regne moins poli ? Et veut-on qu'un Prince qui a tant de qualitez communes avec Auguste, soit moins dégoûté que luy des méchans Livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perse, qui écrivoit sous le regne de Neron. Il ne raille pas simplement les ouvrages des Poëtes de son temps : il attaque les vers de Neron mesme. Car enfin tout le monde sçait & toute la Cour de Neron le sçavoit, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis*, &c. dont Perse fait une raillerie si amere dans sa premiere Satire, étoient des vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il estoit, ait fait punir Perse ; & ce Tyran ennemi de la raison, & amoureux, comme on sçait, de ses ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, & ne creut pas que l'Empereur en cette occasion deust prendre les interets du Poëte.

Pour Juvenal qui florissoit sous Trajan : il est un peu plus respectueux envers les grands Seigneurs de son siecle. Il se contente de répandre l'amertume de ses Satires, sur ceux du regne precedent : mais à l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher

cher hors de son siècle. A peine est-il entré en matière, que le voilà en mauvaise humeur contre tous les Escrivains de son temps. Demandez à Juvenal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre & la *Thezeide* de Codrus, & l'*Oreste* de celui-ci, & le *Telephe* de cet autre, & tous les Poètes enfin, comme il dit ailleurs, qui recitoient leurs vers au mois d'Aoust, & *Augusto recitantes mense Poëtas*. Tant il est vrai que le droit de blâmer les Auteurs est un droit ancien, passé en coutume parmi tous les Satiriques, & souffert dans tous les siècles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes, Regnier qui est presque notre seul Poète Satirique, a esté veritablement un peu plus discret que les autres. Cela n'empesche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet ce celebre joüeur qui *assignoit ses Creanciers sur sept & quatorze*, & du Sieur de Provins qui *avoit changé son balandran en manteau court*, & du Cousin qui *abandonnoit sa maison de peur de la reparer*, & de Pierre du Buys, & de plusieurs autres.

Que répondront à cela mes Censeurs ? Pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la Republique des Lettres tous les Poètes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui dans un Eglogue, où il n'est pas question de Satire, tourne d'un seul vers deux Poètes de son temps en ridicule ?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mævi:
dic

dit un Berger Satirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius & Mævius en cet endroit sont des noms supposez ; puisque ce seroit donner un trop cruel dementi au docteur Servius qui assure positivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes censeurs de Catulle, de Martial, & de tous les Poëtes de l'antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discretion que Virgile ? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du celebre Neuf-Germain, quoi qu'également recommandable par l'antiquité de sa barbe, & par la nouveauté de sa Poësie ? Le banniront-ils du Parnasse, luy & tous les Poëtes de l'antiquité, pour établir la feureté des Sots & des ridicules ? Si cela est, je me consoleraï aisément de mon exil : il y aura du plaisir à estre relegué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces Messieurs veulent-ils estre plus sages que Scipion & Lælius, plus delicats qu'Auguste, plus cruels que Neron ? Mais eux qui sont si rigoureux envers les Critiques ; d'où vient cette clemence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs ? Je voi bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas estre détrompez : il leur fâche d'avoir admiré serieusement des ouvrages, que mes Satires exposent à la risée de tout le monde, & de se voir condamnez à oublier dans leur vieillesse, ces mesmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur, comme des chefs-d'œuvres de l'Art. Je les plains sans doute : mais quel remede ? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur

goust

goust particulier renoncer au sens commun ? Faudra-t-il applaudir indifferemment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répandues sur le papier ? & au lieu qu'en certains païs on condamnoit les méchans Poëtes à effacer leurs écrits avec la langue, les Livres deviendront-ils désormais un azile inviolable, où toutes les sottises auront droit de bourgeoisie, où l'on n'osera toucher sans profanation ? J'aurois bien d'autres choses à dire sur ce sujet. Mais comme j'ai déjà traité de cette matière dans ma dernière Satire ; il est bon d'y renvoyer le Lecteur.



EPISTRE I.

AU ROI.



GRAND ROI, c'est vainement qu'abjurant la Satire

Pour toi seul désormais j'avois fait vœu d'écrire.

Dés que je prens la plume Apollon éperdu

Semble me dire : Arreste ; insensé que fais-tu ?

Où vas-tu t'embarquer ? regagne les rivages.

Cette mer où tu cours est celebre en naufrages.

Cen'est pas que ma main, comme une autre à ton char.

GRAND ROI, ne pût lier *Alexandre & Cesar* ;

Ne pût, sans se peiner, dans quelque ode insipide ,

T'exalter aux dépens, & de *Mars & d'Alcide*,

Telivrer le *Bosphore*, & d'un vers incivil

Proposer au *Sultan* de te ceder le *Nil*.

Mais pour te bien louer une raison severe

Me dit, qu'il faut sortir de la route vulgaire :

Qu'après avoir joué tant d'Auteurs differens,

Phebus mesme auroit peur, s'il entroit sur les rangs :

Que par des vers tout neufs, avoüez du Parnasse,

Il faut de mes dégouts justifier l'audace ;

Et si ma Muse enfin n'est égale à mon Roi,

Que je preste aux Cotins des armes contre moi.

Est-ce là cet Auteur, l'effroi de la Pucele,

Qui devoit des bons vers nous tracer le modele :

Ce Censeur, diront-ils, qui nous reformoit tous ?

Quoi ? ce Critique affreux n'en sçait pas plus que nous,

N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,

Comme lui dans nos vers, pris *Memphis & Bizance* ;

Sur les bords de l'*Euphrate* abattu le *Turban*,

Et coupé, pour rimer, les *Cedres du Liban* ?

De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,

Se revestir encor de nos phrases usées ?

Que répondrois-je alors ? Honteux & rebuté
 J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
 Et de mes tristes vers admirateur unique,
 Plaindre en les relisant l'ignorance publique.
 Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un Auteur,
 Il est fâcheux, GRAND ROY, de se voir sans Lecteur,
 Et d'aller du recit de ta gloire immortelle,
 Habiller chez Francœur * le sucre & la canele.
 Ainsi craignant toujours un funeste accident,
 J'imite de Conrart le silence prudent :
 Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carriere,
 Et regarde le champ, assis sur la barriere.

Malgré moi toutefois, un mouvement secret
 Vient flater mon esprit qui se tait à regret,
 Quoi ? dis-je tout chagrin, dans ma verve infertile,
 Des vertus de mon Roi spectateur inutile,
 Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer,
 Que ma tremblante voix commence à se glacer ?
 Dans un si beau projet, si ma Muse rebelle
 N'ose le suivre aux champs de l'Isle & de Bruxelles ;
 Sans le chercher aux bords de l'Escaut & du Rhein.
 La paix l'offre à mes yeux plus calme & plus serein.
 Oûi, GRAND ROY, laissons-là les sièges, les batailles :
 Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles :
 Et souvent sur tes pas marchant sans ton aveu
 S'aille couvrir de sang, de poussiere, & de feu,
 A quoi bon, d'une Muse au carnage animée,
 Echauffer ta valeur déjà trop allumée.
 Jouïssons à loisir du fruit de tes bienfaits,
 Et ne nous laissons point des douceurs de la Paix.

Pourquoi ces Elephans, ces armes, ce bagage,
 Et ces vaisseaux tout prests à quitter le rivage ?
 Disoit au Roi Pyrrhus, un sage Confident,
 Conseiller tres-sensé d'un Roi tres-imprudent.
 Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.
 Quoi faire ? L'assiéger. L'entreprise est fort belle,
 Et digne seulement d'Alexandre ou de vous :
 Mais Rome prise enfin, Seigneur, où courons-nous ?

* Fameux Epicier.

Du reste des Latins la conquête est facile.
 Sans doute on les peut vaincre : est-ce tout ? La Sicile
 Delà nous tend les bras, & bien-tôt sans effort
 Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
 En demeurez-vous-là ? Dès que nous l'aurons prise,
 Il ne faut qu'un bon vent & Carthage est conquise :
 Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?
 Je vous entens, Seigneur, nous allons tout domter.
 Nous allons traverser les sables de Lybie ;
 Asservir en passant l'Egypte, l'Arabie ;
 Courir delà le Gange en de nouveaux pais ;
 Faire trembler le Scythe aux bords du Tanais ;
 Et ranger sous nos loix tout ce vaste Hemisphere :
 Mais de retour enfin, que pretendez-vous faire ?
 Alors chez Cineas victorieux, contens,
 Nous pourrons rire à l'aise, & prendre du bon temps.
 Hé, Seigneur, dès ce jour sans sortir de l'Epire,
 Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?
 Le conseil estoit sage & facile à goûter :
 Pyrrhus vivoit heureux, s'il eust pû l'écouter,
 Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
 C'est aux Prelats de Cour prescher la résidence.
 Ce n'est pas que mon cœur du travail ennemi
 Approuve un Faineant sur le thrône endormi.
 Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
 On peut estre Heros sans ravager la terre.
 Il est plus d'une gloire. En vain aux Conquerans
 L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs :
 Entre les grands Heros ce sont les plus vulgaires.
 Chaque siecle est fécond en heureux teméraires.
 Chaque climat produit des Favoris de Mars,
 La Seine a des Bourbons : le Tibre a des Césars.
 On a vu mille fois des fanges Mæotides
 Sortir des Conquerans, Gots, Vandales, Gepides.
 Mais un Roi vraiment Roi, qui sage en ses projets,
 Sçache en un calme heureux maintenir ses Sujets,
 Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
 Il faut pour le trouver, courir toute l'Histoire.

La terre conte peu de ces Rois bienfaisans.
 Le Ciel à les former se prepare long-temps.
 Tel fut cet Empereur, sous qui Rome adorée
 Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée :
 Qui rendit de son joug l'Univers amoureux :
 Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux :
 Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée
 N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.
 Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.

Mais où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous?
 GRAND ROI sans recourir aux histoires antiques,
 Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Beligues,
 Quand l'ennemi vaincu desertant ses remparts,
 Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
 Toi-mesme te borner au fort de ta victoire,
 Et chercher dans la Paix une plus juste gloire ?
 Ce sont-là les exploits que tu dois avouer :
 Et c'est par-là GRAND ROI, que je te veux louer.
 Assez d'autres sans moi d'un stile moins timide,
 Suivront aux champs de Mars ton courage rapide :
 Iront de ta valeur effraier l'Univers,
 Et camper devant Dôle au milieu des hyvers.
 Pour moi loin des combats sur un ton moins terrible,
 Je dirai les exploits de ton regne paisible.
 Je peindrai les plaisirs en foule renaissans :
 Les Oppresseurs du Peuple à leur tour gemissans.
 On verra par quels soins ta sage prevoiance
 Au fort de la famine entretint l'abondance.
 On verra les abus par ta main reformés ;
 La licence & l'orgueil en tous lieux reprimés :
 Du débris des Traitans ton épargne grossie :
 Des subsides affreux la rigueur adoucie :
 Le Soldat dans la Paix sage & laborieux :
 Nos Artisans grossiers rendus industrieux ;
 Et nos voisins frustrez de ces tributs serviles,
 Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
 Tantost je tracerai tes pompeux bastimens,
 Du loisir d'un Heros nobles amusemens.

J'entens déjà fremir les deux mers estonnées,
 De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.
 Déjà de tous costez la Chicane aux abois
 S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois.
 O que ta main par là va sauver de pupilles !
 Que de sçavans plaideurs deormais inutiles !
 Qui ne sent point l'effet de tes soins genereux ?
 L'Univers sous ton regne a-t-il des malheureux ?
 Est-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourse,
 Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend sa source,
 Dont la triste indigence ose encore approcher,
 Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ?
 C'est par toi qu'on va voir les Muses enrichies,
 De leur longue disette à jamais affranchies.
 GRAND ROI, poursui toujours, assure leur repos.
 Sans elles un Heros n'est pas long temps Heros.
 Bientost quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire
 Enveloppe avec lui son nom & son histoire.
 En vain pour s'exemter de l'oubli du cercüeil,
 Achille mit vingt fois tout Ilion en deüil.
 En vain malgré les vents aux bords de l'Hesperie
 Enée enfin porta ses Dieux & sa Patrie,
 Sans le secours des vers, leurs noms tant publiés
 Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.
 Non, à quelques hauts faits que ton destin t'appelle,
 Sans le secours soigneux d'une Muse fidelle,
 Pour t'immortaliser, tu fais de vains efforts.
 Apollon te la doit : ouvre lui tes tresors.
 En Poëtes fameux rends nos climats fertiles.
 Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.
 Que d'illustres témoins de ta vaste bonté,
 Vont pour toi déposer à la posterité !
 Pour moi qui sur ton nom, déjà brûlant d'écrire
 Sens au bout de ma plume expirer la Satire,
 Jen'ose de mes vers vanter ici le prix.
 Toutefois, si quelqu'un de mes foibles écrits
 Desans injurieux peut éviter l'outrage,
 Peut-estre pour ta gloire aura-t-il son usage.

Et comme tes exploits étonnant les Lecteurs
Seront à peine creus sur la foi des Auteurs ;
Si quelque Esprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croiables :
B * * * qui dans ses vers pleins de sincérité
Jadis à tout son siècle a dit la vérité ;
Qui mit à tout blâmer son étude & sa gloire ,
A pourtant de ce Roy parlé comme l'Histoire.



EPISTRE II.

A MONSIEUR

L'ABBE DES ROCHES.

A Quoi bon réveiller mes Muses endormies,
 Pour tracer aux Auteurs des regles ennemies ?
 Pense-tu qu'aucun d'eux veuille subir mes loix,
 Ni suivre une raison qui parle par ma voix ?
 O le plaissant Docteur, qui sur les pas d'Horace
 Vient prescher, diront-ils, la reforme au Parnasse.
 Nos écrits sont mauvais ; les siens valent-ils mieux ?
 J'entens déjà d'ici L*** furieux
 Qui m'appelle au combat, sans prendre un plus long
 terme.
 De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme.
 Voions qui de nous deux plus aisé dans ses vers
 Aura plutôt rempli la page & le revers.
 Moi donc qui suis peu fait à ce genre d'escrime :
 Je le laisse tout seul verser rime sur rime,
 Et souvent de dépit contre moi s'exerçant,
 Punir de mes défauts le papier innocent.
 Mais toi qui ne crains point qu'un Rimeur te noircisse,
 Que fais-tu cependant seul en ton Benefice ?
 Attens-tu qu'un Fermier payant quoi qu'un peu tard,
 De ton bien pour le moins daigne te faire part ?
 Vas-tu, grand deffenseur des droits de ton Eglise,
 De tes Moines mutins reprimer l'entreprise ?
 Croi moi, dût Aufanet t'assurer du succès,
 Abbé n'entreprend point même un juste procès.
 N'imite point ces Fous dont la sotte avarice
 Va de ses revenus engraisser la Justice,
 Qui toujours assignans, & toujours assignés,
 Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnez.
 Soutenons bien nos droits : Sot est celui qui donne.
 C'est ainsi devers Caën que tout Normand raisonne.

Ce sont-là les leçons, dont un pere Manceau
Instruit son Fils novice au sortir du berceau.
Mais pour toi qui nourri bien en deçà de l'Oïse
As succé la vertu Picarde & Champenoise ;
Non, non, tu n'iras point ardent Beneficier,
Faire enroïer pour toi Gorbin ni le Mazier.
Toutefois si jamais quelque ardeur bilieuse
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuse ;
Consulte moi d'abord, & pour la reprimer,
Retien bien la leçon que je te vais rimer.

Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel Chapitre,
Deux Voyageurs à jeun rencontrèrent une huitre,
Tous deux la contestoient : lors que dans leur chemin
La Justice passa, la balance à la main
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
Tous deux avec dépans veulent gagner leur cause.
La Justice pesant ce droit litigieux
Demande l'huitre, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux,
Et par ce bel arrest terminant la bataille :
Tenés voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais :
Messieurs, l'huitre estoit bonne. Adieu. Vivez en paix !

EPISTRE III.

A MONSIEUR ARNAUD.

Oui fans peine au travers des Sophismes de Claude,
 Arnaud, des Novateurs tu découvres la fraude,
 Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
 Mais que sert que ta main leur défile les yeux ?
 Si toujours dans leur ame une pudeur rebelle,
 Prests d'embrasser l'Eglise, au Presche les rappelle.
 Non, ne croi pas que Claude habile à se tromper
 Soit insensible aux traits dont tu le sçais frapper :
 Mais un demon l'arreste, & quand ta voix l'attire,
 Lui dit : Si tu te rens, sçais-tu ce qu'on va dire ?
 Dans son heureux retour lui montre un faux malheur :
 Lui peint de Charenton l'heretique douleur,
 Et balançant Dieu mesme en son ame flottante,
 Fait mourir dans son cœur la verité naissante.
 Des superbes mortels le plus affreux lien,
 N'en doutons point, Arnaud, c'est la honte du bien.
 Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,
 Peint l'honneur à nos yeux des trais de l'infamie,
 Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
 Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.
 Par elle la vertu devient lâche & timide.
 Vois-tu ce Libertin en public intrepide
 Qui presche contre un Dieu, que dans son ame il
 croit ?
 Il iroit embrasser la verité qu'il voit :
 Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
 Et ne brave ainsi Dieu que par poltronerie.
 C'est-là de tous nos maux le fatal fondement.
 Des jugemens d'autrui nous tremblons follement,
 Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
 Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices.
 Miserables jouïets de nostre vanité,
 Faisons au moins l'aveu de nostre infirmité !

A quoi bon , quand la fièvre en nos artères brûle ,
Faire de nostre mal un secret ridicule ?
Le feu sort de vos yeux petillans & troublez :
Vostre pouls inégal marche à pas redoublez :
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige ?
Qu'avez-vous ? Je n'ai rien. Mais.. Je n'ai rien vous dis-je ?
Répondra ce Malade à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps gangrené.
Et la fièvre demain se rendant la plus forte ,
Un benitier aux piés , va l'étendre à la porte.
Prevenons sagement un si juste malheur.
Le jour fatal est proche & vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne ,
Profitions de l'instant que de grace il nous donne ;
Hâtons-nous , le temps fuit , & nous traîne avec soi.
Le moment où je parle est déjà loin de moi.
Mais quoi ? toujours la honte en esclaves nous lie.
Oùï , c'est toi qui nous pers , ridicule folie.
C'est toi qui fis tomber le premier malheureux ,
Le jour que d'un faux bien sottement amoureux ,
Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture ,
Au Demon par pudeur il vendit la Nature ,
Hélas ! avant ce jour qui perdit ses Neveux ;
Tous les plaisirs couroient au devant de ses vœux.
La faim aux animaux ne faisoit point la guerre.
Le blé , pour se donner sans peine ouvrant la terre ,
N'attendoit point qu'un Bœuf pressé de l'éguillon
Traçast à pas tardifs un pénible sillon.
La vigne offroit par tout des grappes toujours pleines ,
Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.
Mais dès ce jour Adam déchu de son estat
D'un tribut de douleurs paya son attentat.
Il falut qu'au travail son corps rendu docile
Forçast la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun herissa les guerets ;
Le Serpent venimeux rampa dans les Forests :
La Canicule en feu desola les campagnes :
L'Aquilon en fureur gronda sur les montagnes.

Alors pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il falut aux Brebis dérober leur toison,
La peste en mesme temps, la guerre, & la famine
Des malheureux humains jurèrent la ruine :
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs,
Que la mauvaise honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'instant sortirent tous les vices.
L'Avare des premiers en proye à ses caprices,
Dans un infame gain mettant l'honnesteté,
Pour toute honte alors, compta la pauvreté.
L'honneur & la vertu n'osèrent plus paroître,
La pieté chercha les deserts & le Cloître.
Depuis on n'a point veu de cœur si détaché
Qui par quelque lien ne tint à ce péché.
Triste & funeste effet du premier de nos crimes !
Moi-mesme, Arnaud, ici qui te presche en ces rimes,
Plus qu'aucun des Mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contre elle une foible vertu.
Ainsi toujours douteux, chancelant, & volage,
A peine du limon, où le vice m'engage,
J'arrache un pié timide, & fors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'instant.
Car, si comme aujourd'huy, quelque rayon de zele
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geste, d'un regard je me sens alarmer ;
Et mesme sur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

E P I S T R E IV.

A U R O I.

EN vain pour te louer, ma Muse toujours preste,
 Vingt fois de la Holande a tenté la conquête :
 Ce pais, où cent murs n'ont pû te résister,
G R A N D R O I, n'est pas en vers si facile à domter.
 Des Villes que tu prens les noms durs & barbares
 N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres.
 On a beau s'exciter : il faut depuis l'Issel,
 Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel.
 Oûi par tout de son nom chaque place munie,
 Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
 Et qui peut sans fremir aborder Woerden ?
 Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden ?
 Quelle Muse à rimer en tous lieux disposée
 Oseroit approcher des bords du Zuiderzée ?
 Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
 Zutphen, Wagheninghen, Harderviick, Knotzen-
 bourg ?
 Il n'est fort entre ceux que tu prens par centaines,
 Qui ne puisse arrester un Rimeur fix semaines :
 Et par tout sur le Whal, ainsi que sur le Leck,
 Le vers est en déroute, & le Poëte à sec.

Encor si tes exploits moins grands & moins rapides
 Laissoient prendre courage à nos Muses timides ;
 Peut-estre avec le temps, à force d'y rêver,
 Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.
 Mais dès qu'on veut tenter cette vaste carrière ;
 Pegaze s'effarouche & recule en arriere ;
 Mon Apollon s'estonne, & Ninégue est à toi,
 Que ma Muse est encore au camp devant Orsoi.
 Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage ;
 Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
 Le malheur sera grand, si nous nous y noyons.
 Muses pour le tracer, cherchez tous vos crayons.

Car, puisqu'en cet exploit tout paroît incroyable,
 Que la vérité pure y ressemble à la fable,
 De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer.
 Venez donc, & sur tout gardez bien d'ennuyer.
 Vous sçavez des grands vers les disgraces tragiques.
 Et souvent on ennuie en termes magnifiques.

Au pied du mont adulle * entre mille roseaux,
 Le Rhin tranquille, & fier du progrès de ses eaux,
 Appuié d'une main sur son urne penchante,
 Dormoit au bruit flateur de son onde naissante.
 Lors qu'un cri tout à coup suivi de mille cris,
 Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
 Il se trouble, il regarde, & par tout sur ces rives
 Il voit fuir à grands pas ses Naiades craintives,
 Qui toutes accourrant vers leur humide Roi,
 Par un recit affreux redoublent son effroi.

Il apprend qu'un Heros conduit par la victoire,
 A de ses bords fameux flestri l'antique gloire.
 Que Rimberg & Vezel terrassez en deux jours
 D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
 Nous l'avons veu, dit l'une, affronter la tempeste
 De cent foudres d'airain tournez contre sa teste.
 Il marche vers Tolhus : & tes flots en courroux
 Au prix de sa fureur sont tranquilles & doux.

Il a de Jupiter la taille & le visage :
 Et depuis ce Romain, * dont l'insolent passage
 Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
 Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble & fremit à ces tristes nouvelles ;
 Le feu sort à travers ses humides prunelles.
 C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en Deux mois
 Ait appris à couler sous de nouvelles lois :
 Et de mille rempars mon onde environnée.
 De ces Fleuves sans nom suivra la destinée.
 Ah ! perissent mes eaux : ou par d'illustres coups,
 Montrons qui doit céder des Mortels ou de nous.

D 7

A ces

* Montagne d'où le Rhin prend sa source. * Jules César.

A ces mots effuyant sa barbe limoneuse,
 Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuse,
 Son front cicatrisé rend son air furieux,
 Et l'ardeur du combat estincele en ses yeux.
 En ce moment il part, & couvert d'une nuë
 Du fameux Fort de Skinq prend la route connuë.
 Là contemplant son cours; il voit de toutes parts.
 Ses pasles défenseurs par la frayeur épars.
 Il voit cent bataillons, qui loin de se défendre,
 Attendent sur des Murs l'ennemi pour se rendre.
 Confus, il les aborde, & renforçant sa voix;
 Grands arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
 Est-ce ainsi que vostre ame aux perils aguerrie
 Soutient sur ces remparts l'honneur de la patrie?
 Vostre ennemi superbe en cet instant fameux,
 Du Rhin près de Tolhus fend les flots écumeux.
 Du moins en vous montrant sur la rive opposée,
 N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
 Allez, vils Combattans, inutiles Soldats,
 Laissez-là ces mousquets trop pesans pour vos bras:
 Et la faux à la main, parmi vos marefcages,
 Allez couper vos joncs, & presser vos laictages.
 Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir.
 Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.

Ce discours d'un Guerrier que la colere enflâme
 Ressuscite l'honneur déjà mort en leur ame:

Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
 La honte fait en eux l'effet de la valeur.

Ils marchent droit au fleuve, où L O U I S en personne

Déjà prest à passer, instruit, dispose, ordonne.

Par son ordre Grammont * le premier dans les flots

S'avance, soutenu des regards du Heros.

Son courfier écumant sous son Maître intrepide,

Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Revel le suit de près: sous ce chef redouté

Marche des Cuiraissiers l'escadron indomté.

Mais

* Monsieur le Comte de Guiche.

Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
 Emporte loin du bord le bouillant l'Esdrigueire *,
 Vivonne, Nantoüillet, & Coëflin, & Salart :
 Chacun d'eux au peril veut la première part.
 Vendosme que soutient l'orgueil de sa naissance,
 Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
 La Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cavois,
 Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
 LOUIS les animant du feu de son courage,
 Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
 Par ses soins cependant, trente légers vaisseaux
 D'un trenchant aviron déjà coupent les eaux.
 Cent Guerriers s'y jettant signalent leur audace.
 Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
 Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,
 Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
 Du salpestre en fureur l'air s'échauffe & s'allume ;
 Et des coups redoublez tout le rivage fume.
 Déjà du plomb mortel plus d'un Brave est atteint,
 Sous les fougueux Courriers l'onde écume & se plaint.
 De tant de coups affreux la tempeste orageuse
 Tient un temps sur les eaux la Fortune douteuse.
 Mais LOUIS d'un regard sçait bien-tôt la fixer.
 Le Destin à ses yeux n'oseroit balancer.
 Bien-tôt avec Grammont courent Mars & Bellonne.
 Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne,
 Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacez,
 Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passez :
 Condé dont le seul nom fait tomber les murailles,
 Force les escadrons & gagne les batailles :
 Enguien de son hymen le seul & digne fruit,
 Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
 L'Ennemi renversé fuit & gagne la plaine.
 Le Dieu lui-même cede au torrent qui l'entraîne,
 Et seul, desespéré, pleurant ses vains efforts
 Abandonne à LOUIS la victoire & ses bords.

Du

* Monsieur le Comte de Saux.

Du Fleuve ainsi domté la dérouté éclatante
 A Wurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante :
 Wurts l'espoir du pais , & l'appui de ses murs ,
 Wurts... ah quel nom, GRAND ROI ! quel Hector
 que ce Wurts :

Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles ,
 Que j'allois à tes yeux estaller de merveilles !
 Bien-tost on eût veu Skinq dans mes vers emporté
 De ses fameux remparts démentir la fierté.
 Bien-tost. mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'a-
 nime.

Finissons, il est temps : aussi-bien si la rime
 Alloit mal-à-propos m'engager dans Arnheim ;
 Je ne sçai pour sortir de porte qu'Hildesheim.

O ! que le Ciel soigneux de nôtre poésie ,
 GRAND ROI , ne nous fit-il plus voisins de l'Asie !
 Bien-tost victorieux de cent peuples altiers ,
 Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
 Il n'est plaine en ces lieux si sèche & si sterile ,
 Qui ne soit en beaux mots par tout riche & fertile.
 Là plus d'un Bourg fameux par son antique nom
 Vient offrir à l'oreille un agreable son.

Quel plaisir ! de Te suivre aux rives du Scamandre :
 D'y trouver d'Illion la poétique cendre :
 De juger , si les Grecs qui briserent ses tours ,
 Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours.
 Mais pourquoi sans raison desespérer ma veine ?
 Est-il dans l'Univers de plage si lointaine ,
 Où ta valeur, GRAND ROI , ne te puisse porter ,
 Et ne m'offre bien-tost des exploits à chanter ?
 Non , non ne faisons plus de plaintes inutiles :
 Puis qu'ainsi dans deux mois Tu prens quarante Villes ;
 Affuré des beaux vers dont ton bras me répond ,
 Je t'atten dans deux ans au bord de l'Hellepont.

EPISTRE V.

A Mr. DE GUILLERAGUES.

E Sprit né pour la Cour, & maître en l'art de plaire,
 GUILLERAGUES, qui sçais & parler & te taire,
 Appren-moi, si je dois ou me taire ou parler.
 Faut-il dans la Satire encor me signaler,
 Et dans ce champ fecond en plaisantes malices,
 Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices?
 Jadis, non sans tumulte, on m'y vit éclater :
 Quand mon esprit plus jeune & prompt à s'irriter,
 Aspiroit moins au nom de discret & de sage :
 Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon visage.
 Maintenant que le temps a meuri mes desirs,
 Que mon âge amoureux de plus sages plaisirs
 Bien-tost s'en va frapper à son neuvième lustre, *
 J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.
 Que d'une égale ardeur mille Auteurs animés
 Aiguissent contre moi leurs traits envenimez :
 Que tout jusqu'à Pinchesne & m'insulte & m'accable ;
 Aujourd'hui vieux Lion je suis doux & traitable :
 Je n'arme point contre eux mes ongles émouffés.
 Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont passés.
 Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
 Et laisse aux froids Rimeurs une libre carrière.
 Ainsi donc Philosophe à la raison soumis,
 Mes defaux désormais, sont mes seuls ennemis.
 C'est l'erreur que je suis : c'est la vertu que j'aime.
 Je songe à me connoître, & me cherche en moi-même.
 C'est-là l'unique étude où je veux m'attacher.
 Que, l'astrolabe en main, un autre aille chercher
 Si le Soleil est fixe, ou tourne sur son axe :
 Si Saturne à nos yeux peut faire un Parallaxe :

Que

* A la quarante & unième année.

Que Rohaut vainement sèche pour concevoir,
 Comment tout étant plein, tout a pû se mouvoir :
 Ou que Bernier compose & le sec & l'humide
 Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.
 Pour moi sur cette mer, qu'ici bas nous courons,
 Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons,
 A regler mes desirs, à prevenir l'orage,
 Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous :
 Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
 Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
 Et malade à la ville, ainsi qu'à la campagne,
 En vain monte à cheval, pour tromper son ennui,
 Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.
 Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
 Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre ?
 Possédé d'un ennui, qu'il ne sçauroit domter,
 Il craint d'estre à soi-même, & songe à s'éviter.
 C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naist l'Aurore,
 Où le Persé est brûlé de l'astre qu'il adore.

De nos propres malheurs Auteurs infortunés,
 Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.
 A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde ?
 Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde
 Est ici, comme aux lieux où meurit le coco,
 Et se trouve à Paris, de même qu'à Cusco.*
 On ne le tire point des veines du Potosé.*
 Qui vit content de rien, possède toute chose.
 Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins
 Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.

O ! que si cet hyver, un rhûme salutaire
 Guerissant de tous maux mon avare Beaupere
 Pouvoit bien confessé l'estendre en un cercueil,
 Et remplir sa maison d'un agreable deuil :
 Que mon ame en ce jour de joye & d'opulence,
 D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense !

Di-

* Capit. du Perou. * Montagnes où sont les mines d'argent.

Disoit, le mois passé, doux, honneste & soûmis
 L'Heretier affamé de ce riche Commis,
 Qui, pour lui preparer cette douce journée,
 Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
 La mort vient de saisir le vieillard Catherreux.
 Voilà son Gendre riche. En est-il plus heureux ?
 Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
 Déjà nouveau Seigneur il vante sa noblesse.
 Quoi-que fils de Meusnier, encor blanc du moulin,
 Il est prest à fournir ses titres en vélin.
 En mille vains projets à toute heure il s'égare.
 Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,
 Resveur, sombre, inquiet, à soi-mesme ennuieux.
 Il vivroit plus content, si comme ses Ayeux,
 Dans un habit conforme à sa vraye origine,
 Sur le mulet encore il chargeoit la farine.
 Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,
 Que le faste éblouit d'un bonheur apparent.
 L'argent, l'argent, dit-on ; Sans lui tout est sterile.
 La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
 L'argent en honneste homme érige un scelerat.
 L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.
 Qu'importe, qu'en tous lieux on me traite d'infame,
 Dit ce Fourbe sans foi, sans honneur & sans ame ?
 Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
 J'ai cent mille vertus en loüis bien comtés.
 Est-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
 C'est ainsi qu'en son cœur ce Financier raisonne.
 Mais pour moi, que l'éclat ne scauroit decevoir,
 Qui mets au rang des biens, l'esprit & le sçavoir,
 J'estime autant Patru, mesme dans l'indigence,
 Qu'un Commis engraisié des malheurs de la France.
 Non que je sois du goust de ce Sage * insensé,
 Qui d'un argent commode esclave embarrassé,
 Jetta tout dans la mer, pour crier : Je suis libre.
 De la droite raison, je sens mieux l'équilibre :

Mais

* Crates Philosophe Cynique.

Mais je tiens qu'ici-bas, sans faire tant d'apprests,
La vertu se contente, & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?
Ce que j'avance ici, croi-moi, cher Guilleragues,
Ton Ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.
Mon Pere soixante ans au travail appliqué
En mourant me laissa pour rouler & pour vivre,
Un revenu léger, & son exemple à suivre.
Mais bien-tost amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, cousin, beau-frere de Greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
La Famille en passit & vit en fremissant
Dans la poudre du Greffe un Poëte naissant.
On vit avec horreur une Muse effrenée
Dormir chez un Greffier la grasse matinée.
Dessors à la richesse il falut renoncer ;
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer :
Et sur tout redoutant la basse servitude,
La libre verité fut mon unique estude.
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
Qui l'eust creu ? que pour moi le sort dût se fléchir.
Mais du plus grand des Rois la bonté sans limite ;
Toujours preste à courir au devant du merite,
Creut voir dans ma franchise un merite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
La Brigue ni l'Envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains Adversaires,
Ne purent, dans leur course arrester ses bienfaits.
C'en est trop : mon bonheur a passé mes souhaits.
Qu'à son gré désormais la Fortune me joue,
On me verra dormir au branle de sa rouë.
Si quelque soin encore agite mon repos,
C'est l'ardeur de louer un si fameux Heros.
Ce soin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lors que je dors, en sursaut me réveille ;
Me dit : que ces bienfaits, dont j'ose me vanter,
Par des vers immortels ont deu se meriter.

C'est-là le seul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais si, dans le beau feu du zele qui m'enflamme,
Par un ouvrage enfin des Critiques vainqueur,
Je puis, sur ce sujet, satisfaire mon cœur;
Guilleragues, plain-toi de mon humeur legere,
Si jamais entraîné d'une ardeur estrangere,
Ou d'un vil interest reconnoissant la loi,
Je cherche mon bonheur autre-part que chez moi.



EPISTRE VI.

A M. DE LAMOIGNON,
AVOCAT GENERAL.

Où, Lamoignon, je fuis les Chagrins de la Ville,
Et contre eux la campagne est mon unique azile.
Du Lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit Village, * ou plutôt un Hameau
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine au pié des Monts que son flot vient laver
Voit du sein de ses eaux vingt Isles s'élever
Qui partageant son cours en diverses manières
D'une rivière seule, y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du Passant insultés.
Le Village au dessus forme un amphithéâtre.
L'Habitant ne connoît ni la chaux, ni le plâtre,
Et dans le roc qui cède & se coupe aisément,
Chacun sçait de sa main creuser son logement.
La maison du Seigneur seule un peu plus ornée
Se présente au dehors de murs environnée.
Le Soleil en naissant la regarde d'abord :
Et le mont la deffend des outrages du Nord.
C'est-là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille.
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes desirs,
J'achete à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt un livre en main errant dans les prairies
J'occupe ma raison d'utiles rêveries.
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construis,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;

* Haute-Isle proche Roche-Guion.

Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair
 Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
 Une table au retour propre & non magnifique
 Nous presente un repas agreable & rustique.
 Là, sans s'assujétir aux dogmes du B^{*roussin}
 Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain,
 La maison le fournit, la fermiere l'ordonne,
 Et mieux que Bergerat * l'appetit l'affaïsonne.
 O fortuné séjour ! ô champs aimés des Cieux !
 Que pour jamais foulant vos prez delicieux,
 Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
 Et connu de vous seuls oublier tout le monde !
 Mais à peine du sein de vos vallons chers,
 Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
 Qu'en tous lieux les Chagrins m'attendent au passage.
 Un Cousin abusant d'un fâcheux parentage,
 Veut qu'encor tout poudreux, & sans me débouter
 Chez vingt Juges pour lui j'aïlle solliciter.
 Il faut voir de ce pas les plus considerables.
 L'un demeure au Marais, & l'autre aux Incurables.
 Je reçois vint avis qui me glacent d'effroi.
 Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
 Et d'attentat horrible on traita la Satire.
 Et le Roi, que dit-il ? Le Roi se prit à rire.
 Contre vos derniers vers on est fort en couroux ?
 P^{*adon} mis au jour un livre contre vous,
 Et chez le Chapelier du coin de nôtre place
 A l'entour d'un castor j'en ay leu la préface.
 L'autre jour sur un mot la Cour vous condamna.
 Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina.
 Un escrit scandaleux sous vôtre nom se donne,
 D'un pasquin qu'on a fait au Louvre on vous soupçonne.
 Moi ? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Royal.
 Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal,
 Qu'un Libraire imprimant les essais de ma plume,
 Donna pour mon malheur un trop heureux volume.
 Tôujours depuis ce temps en proie aux sots discours
 Contre eux la verité m'est un foible secours.

* Fameux traïteur.

Vient-

Vient-il de la Province une satire fade,
 D'un Plaisant du pais insipide boutade ?
 Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi :
 Et le sot Campagnard le croit de bonne foi.
 J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.
 Non, à d'autres, dit-il, on connoist vostre stile.
 Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté ?
 Ils ne sont point de moi, Monsieur, en verité.
 Peut-on m'attribuer ces sottises étranges ?
 Ah ! Monsieur, vos mépris vous servent de loüanges.

Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
 Juge, si toujourns triste, interrompu, troublé,
 Lamoignon, j'ai le temps de courtoiser les Muses.
 Le monde cependant se rit de mes excuses,
 Croit que pour m'inspirer sur chaque événement
 Apollon doit venir au premier mandement.
 Un bruit court que le Roi va tout reduire en poudre,
 Et dans Valenciennne est entré comme un foudre ;
 Que Cambrai des François l'épouvantable écueil
 A veu tomber enfin ses murs & son orgueil ;
 Que devant Saint-Omer Nassau par sa défaite
 De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
 Dieu sçait, comme les vers chez vous s'en vont couler !
 Dit d'abord un Ami qui veut me cageoler,
 Et dans ce temps guerrier, & second en Achilles
 Croit que l'on fait les vers, comme l'on prend les villes.
 Mais moi dont le genie est mort en ce moment,
 Je ne sçai que répondre à ce vain compliment,
 Et justement confus de mon peu d'abondance,
 Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Qu'heureux est le Mortel qui du monde ignoré,
 Vit content de soi-mesme en un coin retiré !
 Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
 N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
 Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
 Et ne rend qu'à lui seul conte de son loisir !
 Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
 Et du peuple inconstant il brave les caprices.

Mais nous autres faiseurs de livres & d'écrits,
 Sur les bords du Permesse aux louanges nouris,
 Nous ne sçaurions briser nos fers, & nos entraves,
 Du Lecteur dédaigneux honorables esclaves.
 Du rang où nôtre esprit une fois s'est fait voir,
 Sans un fâcheux éclat, nous ne sçaurions déchoir.
 Le Public enrichi du tribut de nos veilles
 Croit qu'on doit ajoûter merveilles sur merveilles,
 Au comble parvenus il veut que nous croissions :
 Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
 Cependant tout décroît, & moi-même à qui l'âge
 D'aucune ride encor n'a flestri le visage,
 Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix,
 J'ai besoin du silence & de l'ombre des bois.
 Ma Muse qui se plaît dans leurs routes perduës,
 Ne sçauroit plus marcher sur le pavé des ruës.
 Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter,
 Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
 Ne demande donc plus, par quelle humeur sauvage,
 Tout l'Esté loin de toi demeurant au village,
 J'y passe obstinément les ardeurs du Lion,
 Et montre pour Paris si peu de passion.
 C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
 Le merite éclatant, & la haute éloquence
 Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
 Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
 Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie.
 Tu ne t'en peux bannir que l'Orphelin ne crie,
 Que l'Oppresseur ne montre un front audacieux,
 Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
 Mais pour moi de Paris citoyen inhabile,
 Qui ne lui puis fournir qu'un resveur inutile,
 Il me faut du repos, des prez, & des forests.
 Laisse moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
 Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
 Et que Cérés contente ait fait place à Pomone.
 Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
 Le Vendangeur ravi de ployer sous le faix,

Aussi-tost ton Ami redoutant moins la ville.
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Baviile.
Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
Tu me verras souvent à te suivre empressé,
Pour monter à cheval rappelant mon audace,
Apprenti Cavalier galoper sur ta trace.
Tantost sur l'herbe assis au pié de ces côteaux,
Où Polycrene * épand ses liberales eaux,
Lamoignon, nous irons libres d'inquietude
Discourir des vertus dont tu fais ton estude :
Chercher quels sont les biens veritables & faux :
Si l'honneste homme en soi doit souffrir des defaux :
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.
C'est ainsi que chés Toi tu sçauras m'attacher.
Heureux ! si les Fâcheux prontos à nous y chercher
N'y viennent point semer l'ennuieuse tristesse.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute espece,
Que sans cesse à Baviile attire le devoir ;
Au lieu de quatre Amis qu'on attendoit le soir,
Quelquefois de Fâcheux arrivent trois volées
Qui du parc à l'instant assiègent les allées.
Alors sauve qui peut, & quatre fois heureux !
Qui sçait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.

* Fontaine à une demi-lieuë de Baviile ainsi nommée per feu Monsieur le premier President de Lamoignon.

EPISTRE VII.

A MONSIEUR RACINE.

Que tu sçais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur
 Emouvoir, estonner, ravir un Spectateur !
 Jamais Iphigenie en Aulide immolée
 N'a coûté tant de pleurs à la Grece assemblée,
 Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
 En a fait sous son nom verser la Chanmellé.*
 Ne croi pas toutefois, par tes sçavans ouvrages,
 Entraînant tous les cœurs gagner tous les suffrages.
 Si-tost que d'Apollon un genie inspiré
 Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
 En cent lieux contre lui les cabales s'amaissent,
 Ses Rivaux obscurcis autour de luy croassent,
 Et son trop de lumiere importunant les yeux
 De ses propres Amis lui fait des Envieux.
 La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
 Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie,
 Faire au poids du droit sens peser tous ses écrits,
 Et donner à ses vers leur legitime prix.
 Avant qu'un peu de terre obtenu par priere
 Pour jamais sous la tombe eust enfermé Moliere,
 Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantés
 Furent des fots Esprits à nos yeux rebutés.
 L'Ignorance & l'Erreur à ses naissantes pieces
 En habits de Marquis, en robes de Comtesses
 Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
 Et secoüoient la teste à l'endroit le plus beau.
 Le Commandeur vouloit la scene plus exacte.
 Le Vicomte indigné sortoit au second acte.
 L'un deffenseur zelé des Bigots mis en jeu,
 Pour prix de ses bons mots, le condamnoit au feu.
 L'autre, fougueux Marquis lui declarant la guerre
 Vouloit vanger la Cour immolée au parterre.

Mais si-tost que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eust rayé du nombre des Humains ;
On reconnut le Prix de sa Muse éclipsee.
L'aimable Comedie avec lui terrassée
En vain d'un coup si rude espera revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du Théâtre Comique.

Toi, donc, qui t'éslevant sur la Scene Tragique
Suis les pas de Sophocle, & seul de tant d'Esprits
De Corneille vielli sçais consoler Paris,
Cesse de t'étonner, si l'Envie animée
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela comme en tout le Ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le Merite en repos s'endort dans la paresse :
Mais par les Envieux un genie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croist & s'élance.
Au Cid persecuté, Cinna doit sa naissance,
Et peut-estre ta plume aux Censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-mesme, dont la gloire ici moins respandue
Des pasles Envieux ne blesse point la veüe,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis
De bonne heure a pourveu d'utiles Ennemis :
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avouë,
Qu'au foible & vain talent dont la France me louë.
Leur venin qui sur moi brule de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empesche de broncher.
Je songe à chaque trait que ma plume hazarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sçais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-tost que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en m'en guerissant que je sçais leur répondre :
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus croissant en vertu je songe à me vanger,

Imite mon exemple ; & lors qu'une Cabale ,
 Un tas de vains Auteurs follement te ravale ;
 Profite de leur haine , & de leur mauvais sens :
 Ri du bruit passager de leurs cris impuissans .
 Que peut contre tes vers une Ignorance vaine ?
 Le Parnasse François annobli par ta veine
 Contre tous ces complots sçaura te maintenir ,
 Et soulever pour toi l'équitable Avenir .
 Et qui voyant un jour la douleur vertueuse
 De Phedre malgré soi perfide , incestueuse ,
 D'un si noble travail justement étonné ,
 Ne benira d'abord de siecle fortuné
 Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles ,
 Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ?
 Cependant laisse ici gronder quelques Censeurs ,
 Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs .
 Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire ?
 Quel Auteur du Jonas s'empresse pour les lire ?
 Pourveu qu'ils sçachent plaire au plus puissant des Rois :
 Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois ;
 Qu'Enguien en soit touché , que Colbert , & Vivone ,
 Que la Rochefoucaut , Marillac , & Pomponne ,
 Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer ;
 A leurs traits delicats se laissent penetrer .
 Et pleust au Ciel encor , pour couronner l'ouvrage ,
 Que Montauzier voulust leur donner son suffrage .
 C'est à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits .
 Mais pour un tas grossier de frivoles Esprits
 Admirateurs zelés de toute œuvre insipide ,
 Que non loin de là place , où Brioché preside ,
 Sans chercher dans les vers ni cadence ni son ,
 Ils s'en aille admirer le sçavoir de P^{* * *}radon .

EPISTRE VIII.

A U R O I.

GRAND ROI, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.
 Tu sçais bien, que mon stile est né pour la Satire :
 Mais mon esprit contraint de la desavoïer ,
 Sous ton regne étonnant ne veut plus que louer ,
 Tantost , dans les ardeurs de ce zele incommode ,
 Je songe à mesurer les syllabes d'une ode.
 Tantost , d'une Eneïde auteur ambitieux ,
 Je m'en forme déjà le plan audacieux.
 Ainsi toujourns flatté d'une douce manie ,
 Je sens de jour en jour deperir mon genie ,
 Et mes vers , en ce stile , ennuyeux , sans appas ,
 Deshonnorent ma plume , & ne t'honnorent pas.
 Encor , si ta valeur à tout vaincre obstinée
 Nous laissoit pour le moins respirer une année.
 Peut-estre mon esprit prompt à ressusciter ,
 Du temps qu'il à perdu sçauroit se raquiter.
 Le Parnasse François non exempt de tous crimes ,
 Offre encore à mes vers des sujets & des rimes.
 Mais à peine Dinan & Limbourg sont forcés ,
 Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terrassés.
 Ton courage affamé de peril & de gloire
 Court d'exploits en exploits , de victoire en victoire.
 Souvent ce qu'un seul jour te voit executer ,
 Nous laisse pour un an d'actions à conter.

Que si quelquefois las de forcer des murailles ,
 Le toin de tes Sujets te rappelle à Versailles ,
 Tu viens m'embarasser de mille autres vertus.
 Te voyant de plus près je t'admire encor plus.
 Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de char-
 mes ,

Tu n'es pas moins heros qu'au milieu des allarmes.
 De ton throsne agrandi portant seul tout le faix ,
 Tu cultives les arts , Tu répans les bienfaits ,

Tu sçais recompenser jusqu'aux Muses critiques.
 Ah ! croi moi , c'en est trop. Nous autres Satiriques
 Propres à relever les sottises du temps ,
 Nous sommes un peu nés , pour estre mécontents.
 Nôtre Muse souvent paresseuse & sterile
 A besoin pour marcher de colere & de bile.
 Nôtre stile languit dans un remerciement :
 Mais , GRAND ROI , nous sçavons nous plaindre éle-
 gamment.

O ! que si je vivois sous les regnes sinistres
 De ces Rois nés valets de leurs propres Ministres ,
 Et qui jamais en main ne prenant le timon ,
 Aux exploits de leurs temps ne prestoient que leur
 nom !

Que , sans les fatiguer d'une louange vaine ,
 Aisément les bons mots couleroit de ma veine ,
 Mais toujours sous ton regne il faut se récrier.

Toujours , les yeux au Ciel , il faut remercier.
 Sans cesse à t'admirer ma Critique forcée ,
 N'a plus en écrivant de maligne pensée ,
 Et mes chagrins sans fiel & presque évanouïs ,
 Font grace à tout le siecle en faveur de L O U I S.

En tous lieux cependant la Pharsale * approuvée
 Sans crainte de mes vers va la teste levée.
 La Licence par tout regne dans les écrits.

Déjà le mauvais Sens reprenant ses esprits
 Songe à nous redonner des poëmes ^Epiques ,
 S'empare des discours mesmes Academiques.

Perrin a de ses vers obtenu le pardon :
 Et la Scene François est en proye à P ^{* * *}radon
 Et moi , sur ce sujet , loin d'exercer ma plume ,
 J'amasse de tes faits le penible volume ,
 Et ma Muse occupée à cet unique emploi
 Ne regarde , n'entend , ne connoist plus que Toi.

Tu le sçais bien pourtant , cette ardeur empressée
 N'est point en moi l'effet d'une ame interessée .

Avant que tes bienfaits courussent me chercher,
 Mon zele impatient ne se pouvoit cacher.
 Je n'admirois que Toi. Le plaisir de le dire
 Vint m'apprendre à louer au sein de la Satire.
 Et depuis que tes dons sont venus m'accabler,
 Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,
 Quelquefois, le dirai-je, un remords legitime,
 Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
 Il me semble, GRAND ROI, dans mes nouveaux écrits,
 Que mon encens payé n'est plus du mesme prix.
 J'ai peur que l'Univers, qui sçait ma recompense,
 N'impute mes transports à ma reconnoissance,
 Et que par tes presens mon vers décredité
 N'ait moins de poids pour Toi dans la posterité.
 Toutefois, je sçai vaincre un remords qui te blesse.
 Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse,
 A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
 Qui d'un si juste soin se pourra donc charger ?
 Ah ! plutôt de nos sons redoublons l'harmonie.
 Le zele à mon esprit tiendra lieu de genie.
 Horace tant de fois dans mes vers imité,
 De vapeurs en son temps, comme moi, tourmenté,
 Pour amortir le feu de sa rate indocile,
 Dans l'encre quelquefois sçut égayer sa bile.
 Mais de la mesme main qui peignit Tullius, *
 Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius, *
 Il sceut flechir Glycere, il sceut vanter Auguste,
 Et marquer sur la lyre une cadence juste.
 Suivons les pas fameux d'un si noble Ecrivain.
 A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
 Au recit que pour Toi je suis prest d'entreprendre,
 Je croi voir les rochers accourir pour m'entendre,
 Et déjà mon vers coule à flots précipités :
 Quand j'entens le Lecteur qui me crie, Arrêtés ?
 Horace eut cent talens : mais la Nature avare
 Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre.

* Sénateur Romain. * Fameux Musicien, le plus estimé de son
 temps, & fort cheri d'Auguste. Vous

Vous passés en audace & Perse & Juvenal :
Mais sur le ton flatteur Pinchefne est vôtre égal.
A ce discours, GRAND ROI, que pourrois-je ré-
pondre ?
Je me sens sur ce point trop facile à confondre ,
Et sans trop relever des reproches si vrais ,
Je m'arreste à l'instant, j'admire, & je me tais !



EPISTRE IX.

A MONSIEUR

LE M. DE SEIGNELAY,

SECRETAIRE D'ETAT.

DAngereux Ennemi de tout mauvais Flateur,
 Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule Auteur
 Preit à porter ton nom, de l'Ebre jusqu'au Gange
 Croit te prendre aux filets d'une fotte loüange,
 Aussi-tôt ton esprit prompt à se revolter
 S'échappe, & rompt le piège où l'on veut l'arrester,
 Il n'en est pas ainsi de ces Esprits frivoles,
 Que tout Flatteur endort au son de ses paroles,
 Qui dans un vain Sonnet placés au rang des Dieux,
 Se plaisent à fouler l'Olympe radieux,
 Et fiers du haut estage, où la Serre les loge,
 Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
 Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
 Non, que tu sois pourtant de ces rudes Esprits
 Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte.
 Tu souffres la loüange adroite & delicate,
 Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
 Mais un Auteur novice à répandre l'encens
 Souvent à son Heros, dans un bizarre ouvrage,
 Donne de l'encensoir au travers du visage:
 Va louer Monterey d'Oudenarde forcé,
 Ou vante aux Electeurs Turene repoussé.
 Tout éloge imposteur blesse une ame sincere.
 Si pour faire sa cour à ton illustre Pere,
 Seignelay, quelque Auteur d'un faux zele emporté
 Au lieu de peindre en lui la noble activité,
 La solide vertu, la vaste intelligence,
 Le zele pour son Roi, l'ardeur, la vigilance,

La constante équité, l'amour pour les beaux arts,
 Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars,
 Et, pouvant justement l'égaliser à Mecene,
 Le comparoit au fils de Pelée ou d'Alcmene :
 Ses yeux d'un tel discours foiblement ébloüis
 Bien-tôt dans ce tableau reconnoistroient LOUIS,
 Et, glaçant d'un regard la Muse & le Poète,
 Imposeroient silence à sa verve indiscrete.
 Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
 Et ne s'aplaudit point des qualités d'autrui.
 Que me sert en effet qu'un admirateur fade
 Vante mon embonpoint, si je me sens malade,
 Si dans cet instant même un feu seditieux
 Fait bouillonner mon sang, & petiller mes yeux.
 Rien n'est beau que le Vrai. Le Vrai seul est aimable.
 Il doit regner par tout, & mêmes dans la fable,
 De toute fiction l'adroite fausseté
 Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Verité.
 Sçais-tu, pourquoi mes vers sont lus dans les Provinces,
 Sont recherchés du Peuple, & reçus chés les Princes ?
 Ce n'est pas que leurs sons agreables, nombreux,
 Soient toujours à l'oreille également heureux,
 Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gese la mesure,
 Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure :
 Mais c'est qu'en eux le Vrai du Mensonge vainqueur
 Par tout se montre aux yeux, & va saisir le cœur :
 Que le Bien & le Mal y sont prisés au juste.
 Que jamais un Faquin n'y tint un rang auguste,
 Et que mon cœur toujours conduisant mon esprit
 Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à soi-même il n'ait dit.
 Ma pensée au grand jour par tout s'offre & s'expose,
 Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
 C'est par là quelquefois que ma rime surprend.
 C'est là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand,
 Ni tous ces vains amas de frivoles fornettes,
 Montre, Miroir d'amours, amitiés, amourettes,
 Dont le titre souvent est l'unique soutien,
 Et qui parlant beaucoup ne disent jamais rien.

Mais peut-estre enyvré des vapeurs de ma Muse
 Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
 Cessons de nous flatter. Il n'est Esprit si droit
 Qui ne soit imposteur, & faux par quelque endroit.
 Sans cesse on prend le masque, & quittant la Nature,
 On craint de se montrer sous sa propre figure.
 Par là le plus sincère assés souvent déplaît.
 Rarement un Esprit ose estre ce qu'il est.
 Vois-tu cet Importun que tout le monde évite,
 Cet Homme à toujours fuir qui jamais ne vous quitte ?
 Il n'est pas sans esprit : mais né triste, & pesant,
 Il veut estre folâtre, évaporé, plaisant.
 Il s'est fait de la joie une loi nécessaire,
 Et ne déplaît enfin, que pour vouloir trop plaire.
 La simplicité plaît sans étude & sans art.
 Tout charme en un Enfant, dont la langue sans fard,
 A peine du filet encor débarassée
 Sçait d'un air innocent bégayer sa pensée.
 Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant :
 Mais la Nature est vraie, & d'abord on la sent.
 C'est elle seule en tout qu'on admire, & qu'on aime.
 Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
 Chacun pris dans son air est agreable en soi.
 Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
 Ce Marquis estoit né doux, commode, agreable.
 On vantoit en tous lieux son ignorance aimable.
 Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,
 Il a pris un faux air, une sotte hauteur.
 Il ne veut plus parler que de rime & de prose.
 Des Auteurs décriés il prend en main la cause.
 Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
 Et va voir l'Opera, seulement pour les vers.
 Voulant se redresser soi-même on s'estropie,
 Et d'un original on fait une copie.
 L'ignorance vaut mieux qu'un sçavoir affecté.
 Rien n'est beau, je reviens, que par la verité.
 C'est par elle qu'on plaît, & qu'on peut long-tems plaire.
 L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincere.

Envain, par sa grimace, un Bouffon odieux
 A table nous fait rire, & divertit nos yeux.
 Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre.
 Prenés-le teste à teste, ostés-lui son théâtre,
 Ce n'est plus qu'un cœur bas, un Coquin tenebreux,
 Son visage effuié n'a plus rien que d'affreux.
 J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
 Et qui plaist d'autant plus, que plus il se découvre.
 Mais la seule Vertu peut souffrir la clarté.
 Le Vice toujours sombre aime l'obscurité.
 Pour paroistre au grand jour, il faut qu'il se déguise,
 C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
 J'adis l'homme vivoit au travail occupé,
 Et ne trompant jamais, n'estoit jamais trompé.
 On ne connoissoit point la ruse & l'imposture.
 Le Normand mesme alors ignoroit le parjure.
 Aucun Rheteur encore arrangeant le discours
 N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.
 Mais si-tost qu'aux Humains faciles à séduire
 L'abondance eut donné le loisir de se nuire.
 La mollesse amena la fausse Vanité.
 Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
 Pour éblouir les yeux la Fortune arrogante
 Affecta d'étaler une pompe insolente.
 L'or éclata par tout sur les riches habits.
 On polit l'Emeraude, on tailla le rubis,
 Et la laine & la foye en cent façons nouvelles.
 Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
 La trop courte Beauté monta sur des patins.
 La Coquette tendit ses laqs tous les matins,
 Et mettant la ceruse, & le plâtre en usage
 Composâ de sa main les fleurs de son visage.
 L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.
 Le Courtizan n'eut plus de sentimens à soi.
 Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie,
 On vit par tout regner la basse flatterie.
 Le Parnasse sur tout second en Imposteurs
 Diffama le Papier par ses propos menteurs.

De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires
 Stances, Odes, Sonnets, Epistres liminaires,
 Où toujours le Heros passe pour sans pareil,
 Et fust-il louche & borgne est réputé Soleil.

Ne crois pas toutefois sur ce discours bizarre,
 Que d'un frivole encens malignement avare,
 J'en veuille sans raison frustrer tout l'Univers.
 La loüange agreable est l'ame des beaux vers.
 Mais je tiens comme toi qu'il faut qu'elle soit vraye,
 Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraye.
 Alors, comme j'ai dit, tu la sçais écouter,
 Et sans crainte à tes yeux, on pourroit t'exalter.
 Mais sans t'aller chercher des vertus dans les nuës,
 Il faudroit peindre en toi des verités connuës :
 Décrire ton esprit ami de la raison,
 Ton ardeur pour ton Roi puisée en ta maison,
 A servir ses desseins ta vigilance heureuse,
 Ta probité sincere, utile, officieuse.
 Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
 Sans chagrin voit tracer ses veritables traits.
 Condé mesmes Condé, ce Heros formidable,
 Et non moins qu'aux Flamans aux Flatteurs redoutable
 Nes'offenseroit pas, si quelque adroit pinceau
 Traçoit de ses exploits le fidele tableau :
 Et dans Seneffe en feu contemplant sa peinture
 Ne desavoueroit pas Malherbe ni Voiture.
 Mais malheur au Poëte insipide, odieux
 Qui viendrait le glacer d'un éloge ennuieux.
 Il auroit beau crier, *premier Prince du monde*, *
Courage sans pareil, lumiere sans seconde.
 Ses vers jettés d'abord sans tourner le feuillet,
 Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet. *

* Commencement du Poëme de Charlemagne.

* Fameux valet de pié de Monseigneur le Prince.

Fin des Epistres.

L E T T R E

A MONSEIGNEUR LE DUC

D E V I V O N E ,

Sur son entrée dans le Fare de
Messine.

M O N S E I G N E U R ,

Sçavés-vous bien qu'un des plus seurs moïens pour empêcher un homme d'estre plaisant, c'est de lui dire; Je veux que vous le soyez? Depuis que vous m'avez deffendu le serieux, je ne me suis jamais senti si grave, & je ne parle plus que par sentences. Et d'ailleurs vostre derniere action a quelque chose de si grand, qu'en verité je ferois conscience de vous en écrire autrement qu'en stile heroïque. Cependant je ne sçaurois me résoudre à ne vous pas obeir en tout ce que vous m'ordonnés. Ainsi dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un serieux fade, ou de vous ennuyer par une méchante plaisanterie. Enfin mon Apollon m'a secouru ce matin, & dans le temps que j'y pensois le moins, m'a fait trouver sur mon chevet deux Lettres

tres, qui au défaut de la mienne pourront peut-être vous amuser agreablement. Elles sont dattées des champs Elysées. L'une est de Balzac, & l'autre de Voiture, qui tous deux charmés du recit de vostre dernier combat, vous écrivent de l'autre Monde, pour vous en feliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoistrez aisément à son stile qui ne sçauroit dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur.

MONSEIGNEUR,

Aux champs Elysées 2. Juin.

Le bruit de vos actions ressuscite les Morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années, & condamnés à un sommeil éternel. Il fait parler le silence mesme. La belle! l'éclatante! la glorieuse conquête que vous avés faite sur les Ennemis de la France! Vous avés redonné le pain à une Ville qui a accoustumé de le fournir à toutes les autres. Vous avés nourri la mere nourrice de l'Italie. Les tonneres de cette flotte qui vous fermoit les avenues de son port, n'ont fait que saluer vostre entrée. Sa resistance ne vous a pas arrêté plus long temps qu'une reception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de vostre course, elle n'a pas seulement interrompu l'ordre de vostre marche. Vous avés contraint à la veuë le Sud & le Nord de vous obeïr. Sans châtier la mer comme Xerxés vous l'avés rendu disciplinable. Vous avés plus fait encore, vous avés

avés rendu l'Espagnol humble. Après cela que ne peut-on point dire de vous ? Non, la Nature, je dis la Nature encore jeune & du temps qu'elle produisoit les Alexandres & les Césars, n'a rien produit de si grand que sous le regne de LOUIS quatorzième. Elle a donné aux François sur son déclin ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans votre siècle en corps & en ame, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entreveu l'idée dans les Romains & dans les Poèmes Heroïques. N'en déplaise à un de vos Poëtes, il n'a pas raison d'écrire qu'au de-là du Cocyte le merite n'est plus connu. Le vostre, MONSEIGNEUR, est vanté ici d'une commune voix des deux costés du Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous dans le séjour mesme de l'oubli. Il trouve des partisans zelés dans le país de l'indifference. Il met l'Acheron dans les interets de la Seine. Disons plus, il n'y a point d'ombre parmi nous si prevenüe des principes du Portique, si endurcie dans l'Ecole de Zénon, si fortifiée contre la joie & contre la douleur, qui n'entende vos loüanges avec plaisir, qui ne batte des mains, qui ne crie, miracle ! au moment que l'on vous nomme, & qui ne soit preste de dire avec vostre Malherbe

*A la fin c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.*

Pour moi, MONSEIGNEUR, qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous medite sans cesse dans mon repos; je m'occupe tout entier de vostre idée, dans les longues heures de nostre loisir: je crie continuellement, le grand personnage! & si je souhaite de revivre, c'est moins pour revoir la lumiere, que pour jouir de la souveraine félicité de vous entretenir, & de vous dire de bouche avec combien de respect je suis de toute l'étendue de mon ame,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble, & tres-obéissant serviteur BALSAC.

Je ne sçai, MONSEIGNEUR, si ces violentes exagerations vous plairont, & si vous ne trouverés point que le stile de Balzac s'est un peu corrompu dans l'autre monde. Quoi qu'il en soit, jamais à mon avis il n'a prodigué ses hyperboles plus à propos. C'est à vous à en juger. Mais auparavant lisés, je vous prie, la lettre de Voiture.

MONSEIGNEUR,

Aux champs Elysées 2. Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand interest aux affaires des vivans, & ne soyons pas trop portés à rire, je ne sçauois pourtant m'empêcher de me réjouir des grandes choses que vous

vous faites au dessus de nostre teste. Serieusement vostre dernier Combat fait un bruit de Diable aux Enfers. Il s'est fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoître votre gloire, dans un pays où l'on ne connoit point le Soleil. Il est venu ici un bon nombre d'Espagnols qui y estoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne sçay pas pourquoy on veut faire passer les gens de leur nation pour fanfarons. C'est, je vous assure, de fort bonnes gens, & le Roi depuis quelque temps nous les envoie ici fort doux & fort honnestes. Sans mentir, MONSEIGNEUR, vous avés bien fait des vôtres depuis peu. A voir de quel air vous courés la Mer Mediterranée, il semble qu'elle vous appartienne toute entiere. Il n'y a pas à l'heure qu'il est dans toute son estendue un seul Corsaire en seureté, & pour peu que cela dure, je ne voi pas dequoi vous voulés que Thunis & Alger subsistent. Nous avons ici les Cefars, les Pompées, & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avés assés attrapé leur air dans vostre maniere de combattre. Sur tout Cesar vous trouve tres-Cesar. Il n'y a pas jusqu'aux Alarics, aux Genserics, aux Theodorics, & à tous ces autres Conquerans en *ics* qui ne parlent fort bien de vostre action: & dans le Tartare mesme, je ne sçai si ce lieu vous est connu, il n'y a point de diable, MONSEIGNEUR, qui ne confesse ingénûment, qu'à la tête d'une armée vous estes beaucoup plus diable quelui. C'est une verité dont

vos

vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins à voir le bien que vous avés fait à Messine, j'estime pour moi, que vous tenés beaucoup plus de l'Ange que du Diable : hors que les Anges ont la taille un peu plus legere que vous, & n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'Enfer est extrêmement déchainé en vostre faveur. On ne trouve qu'une chose à redire à vostre conduite ; c'est le peu de soin que vous prenés quelquefois de vostre vie. On vous aime assés en ce país ci, pour souhaiter de ne vous y point voir. Croyés-moi, MONSIEUR, je l'ai déjà dit en l'autre Monde, c'est fort peu de chose qu'un Demidieu, quand il est mort. Il n'est rien tel que d'estre vivant. Et pour moi, qui sçais maintenant par experience ce que c'est que de ne plus estre ; je fais ici la meilleure contenance que je puis ; Mais, à ne vous rien celer je meurs d'envie de retourner au monde, ne fust-ce que pour avoir le plaisir de vous y voir. Dans le dessein mesmes que j'ai de faire ce voyage, j'ai déjà envoyé plusieurs fois chercher les parties de mon corps, pour les rassembler : mais je n'ai jamais pû ravoir mon cœur, que j'avois laissé en partant à ces sept Maîtresses que je servois, comme vous sçavés, si fidelement toutes sept à la fois. Pour mon esprit, à moins que vous ne l'ayés, on m'a assuré qu'il n'estoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous soupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjouiment. Car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de vostre façon que je voudrois

drois de tout mon cœur avoir dits, & pour lesquels je donnerois volontiers le panegyrique de Pline & deux de mes meilleures Lettres. Supposé donc que vous l'ayés, je vous prie de me le renvoyer au plutôt. Car en verité, vous ne sçauriez croire quelle incommodité c'est, que de n'avoir pas tout son esprit. Sur tout lorsqu'on escrit à un homme comme vous. C'est ce qui fait que mon stile aujourd'hui est si changé. Sans cela vous me verriez encore rire comme autrefois avec mon Compere le Brochet, & je ne serois pas réduit à finir ma Lettre trivialement, comme je fais, en vous disant que je suis

MONSIEUR,

Vostre tres-humble, & tres-obéissant serviteur VOITURE.

Voilà les deux Lettres telles que je les ai reçues. Je vous les envoie écrites de ma main: parce que vous auriez en trop de peine à lire les caracteres de l'autre monde, si je vous les avois envoyées en original. N'allés donc pas vous figurer, MONSIEUR, que ce soit ici un pur jeu d'esprit & une imitation du stile de ces deux Ecrivains. Vous sçavés bien que Balzac & Voiture sont deux hommes inimitables. Quand il seroit vrai pourtant que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je si grand tort? & ne devoit-on pas au contraire m'estimer d'avoir trouvé cette adresse

*adresse pour vous faire lire des loüanges que vous
n'auriés jamais souffertes autrement ? En un mot
pourrois-je mieux faire voir avec quelle sincerité
Et quel respect je suis,*

MONSEIGNEUR,

Vostre, &c.



L'ART

POËTIQUE

EN VERS.



L'ART

POËTIQUE.

CHANT PREMIER.



'Est en vain qu'au Parnasse un temeraire Auteur

Pense de l'Art des vers atteindre la hauteur :

S'il ne sent point du Ciel l'influence secrète,

Si son aître en naissant ne l'a formé Poète.

Dans son genie estroit il est toujours captif.

Pour lui Phebus est sourd, & Pegaze est retif.

O vous donc, qui brûlant d'une ardeur perilleuse

Courez du bel esprit la carriere épineuse,

N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,

Ni prendre pour genie une amour de rimer.

Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,

Et consultez long-temps vostre esprit & vos forces.

La Nature fertile en Esprits excellens,

Sçait entre les Auteurs partager les talens.

L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme.

L'autre d'un trait plaisant aiguïser l'Epigramme.

Malherbe d'un Heros peut vanter les exploits.

Racan chanter Philis, les Bergers, & les bois.

Mais souvent un esprit qui se flatte, & qui s'aime,

Méconnoist son genie, & s'ignore soi-même.

Ainsi * Tel autrefois, qu'on vit avec Faret

Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,

S'en va mal-à-propos, d'une voix insolente,

Chanter du peuple Hebreu la fuite triomphante,

Et poursuivant Moïse au travers des deserts,

Court avec Pharaön se noier dans les mers.

Quelque sujet qu'on traite ou plaisant, ou sublime,

Que toujours le bon sens s'accorde avec la Rime.

F

L'un

* Saint Amant. Moïse Sauvé.

L'un l'autre vainement ils semblent se haïr,
 La Rime est une esclave, & ne doit qu'obeïr.
 Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë,
 L'esprit à la trouver aisément s'habitue,
 Au joug de la Raison sans peine elle fléchit,
 Et loin de la gesner la sert & l'enrichit.
 Mais lors qu'on la neglige, elle devient rebelle,
 Et pour la rattrapper, le sens court après elle.
 Aimés donc la Raison. Que toujours vos écrits
 Empruntent d'elle seule & leur lustre & leur prix.

La plupart emportés d'une fougue insensée
 Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
 Ils croiroient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,
 S'ils pensoient ce qu'un autre a pû penser comme eux.
 Evitons ces excez. Laissons à l'Italie
 De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
 Tout doit tendre au Bon sens : mais pour y parvenir
 Le chemin est glissant & penible à tenir.
 Pour peu qu'on s'en écarte, aussi-tôt on se noye.
 La raison pour marcher n'a souvent qu'une voye.

Un Auteur quelquefois trop plein de son objet
 Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
 S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face :
 Il me promène après de terrasse en terrasse :
 Ici s'offre un perron, là regne un corridor,
 Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or :
 Il comte des plafonds les ronds & les ovales.

** Ce ne sont que Festons, ce ne sont qu'Astragales.*

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
 Et je me sauve à peine au travers du jardin.
 Fuiés de ces Auteurs l'abondance sterile,
 Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
 Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant,
 L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Qui ne sçait se borner, ne sçeut jamais écrire.
 Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
 Un vers estoit trop foible, & vous le rendez dur.
 J'évite d'estre long, & je deviens obscur.

L'un n'est point trop fardé, mais sa Muse est trop nue :
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.

Voulez-vous du Public meriter les amours ?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.

Un stile trop égal & toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.

On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuyer
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Heureux, qui dans ses vers sçait d'une voix legere
Passer du grave au doux, du plaisant au severe !

Son livre aimé du Ciel & cheri des Lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse.
Le stile le moins noble a pourtant sa noblesse.

Au mépris du bon sens, le Burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, pleut par sa nouveauté.

On ne vit plus en vers que pointes triviales.
Le Parnasse parla le langage des Hales.

La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
Apollon travesti devint un Tabarin.

Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois passa jusques aux Princes.

Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et jusqu'à Daffouci, tout trouva des Lecteurs.

Mais de ce stile enfin la Cour desabusée,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,

Distingua le naïf, du plat & du Bouffon,
Et laissa la Province admirer le Typhon.

Que ce stile jamais ne souille vostre ouvrage,
Imitons de Marot l'élegant badinage,

Et laissons le Burlesque aux Plaisans du Pont-neuf.
Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brebeuf,

Mesme en une Pharfale, entasser sur les rives,
* De morts & de mourans cent montagnes plaintives.

Prenés mieux vostre ton : Soies simple avec art,
Sublime sans orgueil, agreable sans fard.

N'offrés rien au Lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayés pour la Cadence une oreille severe.

Que toujours dans vos vers, le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hastée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse François,
Le caprice tout seul faisoit toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblez sans mesure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre, & de césure.
Villon fût le premier, dans ces siècles grossiers
Débroüiller l'art confus de nos vieux Romanciers.
Marot bien-tôt après fit fleurir les Balades,
Tourna des Triolets, rima des Mascarades,
A des refrains reglez asservit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard qui le suivit, par une autre méthode
Reglant tout, broüilla tout, fit un art à sa mode;
Et toutefois long-temps eut un heureux destin:
Mais sa Muse, en François parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste Pedantesque.
Ce Poète orgueilleux trébuché de si haut
Rendit plus retenus Desportes & Bertaut.
Enfin Malherbe vint, & le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux regles du devoir.
Par ce sage Escraivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses loix, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce temps sert encor de modele.
Marchez donc sur ses pas, aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre ,
Mon esprit aussi-tost commence à se détendre ,
Et de vos vains discours prompt à se détacher ,
Ne suit point un Auteur qu'il faut toujours chercher .
Il est certains Esprits , dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées .
Le jour de la raison ne le sçauroit percer .
Avant donc que d'écrire , apprenez à penser ,
Selon que nostre idée est plus , ou moins obscure ,
L'expression la suit ou moins nette , ou plus pure .
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement ,
Et les mots pour le dire arrivent aisément .
Sur tout qu'en vos écrits la langue reverée
Dans vos plus grands excez vous soit toujours sacrée .
En vain vous me frappez d'un son melodieux ;
Si le terme est impropre , ou le tour vicieux ,
Mon esprit n'admet point un pompeux Barbarisme ,
Nid'un vers empoulé l'orgueilleux Solecisme .
Sans la langue en un mot , l'Auteur le plus divin
Est toujours , quoi qu'il fasse , un méchant Ecrivain .
Travaillez à loisir , quelque ordre qui vous presse ,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse .
Un stile si rapide , & qui court en rimant
Marque moins , trop d'esprit , que peu de jugement .
J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arene
Dans un pré plein de fleurs lentement se promene ,
Qu'un torrent débordé qui d'un cours orageux
Roule plein de gravier sur un terrain fangeux .
Hâtez-vous lentement , & sans perdre courage
Vingt fois sur le mestier remettez vostre ouvrage .
Polissez-le sans cesse , & le repolissez .
Ajoûtez quelquefois , & souvent effacez .
C'est peu qu'en un Ouvrage , où les fautes fourmillent ,
Des traits d'esprit semez de temps en temps petillent ,
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le debut , la fin , répondent au milieu :
Que d'un art delicat les pieces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties :

Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
Soyez-vous à vous-même un sévère Critique.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.

Faites-vous des Amis prompts à vous censurer,
Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'Arrogance d'Auteur :
Mais sçachez de l'Ami, discerner le Flateur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille & vous joie.
Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on vous loue.

Un Flateur aussi-tôt cherche à se récrier,
Chaque vers qu'il entend, le fait extasier.
Tout est charmant, divin, aucun mot ne le blesse.
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse,
Il vous comble par tout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage Ami toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits negligez.
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangez.
Il reprime des mots l'ambitieuse emphaze.
Ici le sens le choque, & plus loin c'est la phrase.
Vostre construction semble un peu s'obscurcir :
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un Ami véritable.

Mais souvent sur ses vers un Auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah ! Monsieur, pour ce vers je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid,
Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.
Ainsi toujours constant à ne se point dédire ;
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.

Cependant, à l'entendre, il chérit la critique.
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flater ;
N'est rien qu'un piège adroit pour vous les reciter.
Aussi-tôt il vous quitte, & content de sa Muse
S'en va chercher ailleurs quelque Fat qu'il abuse.
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots Auteurs
Notre siècle est fertile en sots Admirateurs,
Et sans ceux que fournit la Ville & la Province,
Il en est chez le Duc, il en est chez le Prince,
L'ouvrage le plus plat à chez les Courtisans
De tout temps rencontré de zelez partisans ;
Et pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve toujours un plus Sot qui l'admire.]



CHANT II.

T Elle qu'une Bergere, au plus beau jour de Feste,
 De superbes rubis ne charge point sa teste,
 Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
 Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens.
 Telle, aimable en son air, mais humble dans son stile,
 Doit éclater sans pompe une élégante Idylle :
 Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux,
 Et n'aime point l'orgueil d'un vers presomptueux.
 Il faut que sa douceur flate, chatoüille, éveille,
 Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
 Mais souvent dans ce stile un Rimeur aux abois
 Jette là de dépit la flûte & le haubois,
 Et follement pompeux, dans sa verve indiscrete,
 Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
 De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
 Et les Nymphes d'effroi se cachent sous les eaux.
 Au contraire, cet autre abject en son langage
 Fait parler ses Bergers, comme on parle au village.
 Ses vers plats & grossiers dépouillez d'agrément,
 Toujours baissent la Terre, & rampent tristement.
 On diroit que Ronsard sur ses *pipeaux rustiques*
 Vient encor fredonner ses Idylles Gothiques,
 Et changer, sans respect de l'oreille & du son,
 Lycidas en Pierrot, & Phylis en Thoinon.

Entre ces deux excès la route est difficile.
 Suivez, pour la trouver, Theocrite & Virgile.
 Que leurs tendres écrits par les Graces dictez
 Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletez.
 Seuls dans leurs doctes vers ils pourront vous apprendre,
 Par quel art sans bassesse un Auteur peut descendre,
 Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
 Au combat de la Flûte animer deux Bergers,
 Des plaisirs de l'Amour vanter la douce Amorce,
 Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce,

Et par quel art encor l'éplogue quelquefois
 Rend dignes d'un Consul la campagne & les bois.
 Telle est de ce Poëme * & la force & la grace.
 D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
 La plaintive Elegie en longs habits de deuil
 Sçait les cheveux épars gemir sur un cercueil.
 Elle peint des Amans la joie, & la tristesse,
 Flate, menace, irrite, apaise une Maîtresse:
 Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
 C'est peu d'être Poëte, il faut être amoureux.
 Je hais ces vains Auteurs, dont la Muse forcée
 M'entretient de ses feux toujours froide & glacée,
 Qui s'affligent par art, & fous de sens rassis
 S'érigent, pour rimer, en Amoureux transis.
 Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.

Ils ne sçavent jamais que se charger de chaînes,
 Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
 Et faire quereler les sens & la raison.
 Ce n'étoit pas jadis, sur ce ton ridicule
 Qu'Amour dictoit les vers, que soupiroit Tibulle:
 Ou que du tendre Ovide animant les doux sons,
 Il donnoit de son Art les charmantes leçons.
 Il faut que le cœur seul parle dans l'Elegie.

L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'énergie
 Eslevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux,
 Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.
 Aux Athletes dans Pise, elle ouvre la barrière,
 Chante un Vainqueur poudreux au bout de la carrière,
 Mene Achille sanglant aux bords du Simois,
 Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
 Tantost comme une Abeille ardente à son ouvrage,
 Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage:
 Elle peint les festins, les danses, & les ris,
 Vante un baiser cueilli sur les levres d'Iris,
 † Qui mollement résiste, & par un doux caprice,
 Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.

Son stile impetueux souvent marche au hazard,
Chez elle un beau desordre est un effet de l'art.

Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique :
Qui chantant d'un Heros les progres éclatans,
Maigres Historiens, suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de veuë.
Pour prendre Dole, il faut que l'Isle soit rendue,
Et que leur vers exact, ainsi que Mezeray,
Ait fait déjà tomber les remparts de Courtrai.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.

On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre
Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuses lois :
Voulut, qu'en deux Quatrains de mesure pareille
La Rime avec deux sons frappast huit fois l'oreille,
Et qu'ensuite, six vers artilement rangez
Fussent en deux Tercets par le sens partagez.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence :
Lui-même en mesura le nombre & la cadence :
Deffendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osast s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.
Un Sonnet sans defauts vaut seul un long Poëme :
Mais en vain mille Auteurs y pensent arriver,
Et cet heureux Phenix est encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maynard, & Malleville !
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reste aussi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'Epicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.
L'Epigramme plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le Vulgaire ébloüi de leur faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement.

La faveur du Puplic excitant leur audace,
Leur nombre impetueux inonda le Parnasse.
Le Madrigal d'abord en fut enveloppé.
Le Sonnet orgueilleux luy mesme en fut frappé.
La Tragedie en fit ses plus cheres delices.
L'Elegie en orna ses douloureux caprices.
Un Heros sur la Scene eut soin de s'en parer,
Et sans Pointe un Amant n'osa plus soupirer.
On vit tous les Bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fideles à la Pointe encor plus qu'à leurs Belles.
Chaque mot eut toujours deux visages divers.
La prose la receut aussi-bien que les vers.
L'Avocat au Palais en herissa son stile,
Et le Docteur en chaire en fema l'Evangile,
La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours serieux,
Et dans tous ces écrits la declarant infame,
Par grace lui laissa l'entrée en l'Epigramme:
Pourveu que sa finesse éclatant à propos
Roulast sur la pensée, & non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les desordres cessèrent.
Toutefois à la Cour les Turlupins resterent,
Insipides Plaisans, Bouffons infortunez,
D'un jeu de mots grossiers partisans surannez.
Cen'est pas quelquetois qu'une Muse un peu fine
Sur un mot en passant ne joüe & ne badine,
Et d'un sens destourné n'abuse avec succès:
Mais fuiez sur ce point un ridicule excès;
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguïser par la queue une Epigramme folle.
Tout Poëme est brillant de sa propre beauté:
Le Rondeau né Gaulois a la naïveté.
La Ballade asservie à ses vieilles maximes
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
Le Madrigal plus simple, & plus noble; en son
tour,
Respire la douceur, la tendresse, & l'amour.

L'ardeur de se montrer, & non pas de médire,
Arma la Verité du vers de la Satire.

Lucile le premier osa la faire voir :

Aux vices des Romains presenta le miroir :

Vengea l'humble Vertu, de la Richesse altiere,

Et l'honneste Homme à pié, du Faquin en litiere.

Horace à cette aigreur mesla son enjoûment.

On ne fut plus ni fat ni sot impunément :

Et, malheur à tout nom, qui propre à la censure,

Pût entrer dans un vers, sans rompre la mesure.

Perse en ses vers obscurs, mais serrez & pressans,

Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Juvenal eslevé dans les cris de l'Ecole

Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Ses ouvrages tout pleins d'affreuses veritez

Estincellent pourtant de sublimes beautez :

* Soit que sur un écrit arrivé de Caprée

Il brise de Sejan la statuë adorée :

† Soit qu'il fasse au Conseil courir les Senateurs,

D'un Tyran soupçonneux, pâles adulateurs :

Ou que, poussant à bout la luxure Latine,

‡ Aux Portefaix de Rome il vende Messaline.

Ses écrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.

De ces Maistres sçavans disciple ingenieux

Regnier seul parmi nous formé sur leurs modeles,

Dans son vieux stile encore a des graces nouvelles.

Heureux ! si ses Discours craints du chaste Lecteur,

Ne se sentoient des lieux où frequentoit l'Auteur,

Et si du son hardi de ses rimes Cyniques,

Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques.

Le Latin dans les mots brave l'honnesteté :

Mais le lecteur François veut estre respecté :

Du moindre sens impur la liberté l'outrage,

Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.

Je veux dans la Satire un esprit de candeur,

Et suis un effronté qui préche la pudeur,

D'un

D'un trait de ce Poëme en bons mots si fertile,
Le François né malin forma le Vaudeville,
Agreable Indiscret, qui conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, & s'accroît en marchant.
La liberté Françoisë en ses vers se déploie.
Cet Enfant de plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allés pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'athéisme élève,
Conduisent tristement le Plaisant à la Greve.
Il faut mesme en chansons du bon-sens & de l'art :
Mais pourtant on a veu le vin & le hazard
Inspirer quelquefois une Muse grossière,
Et fournir sans genie un couplet à ~~Lo***~~ Linière.
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardés qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent, l'Auteur altier de quelque chansonnette
Au même instant prend droit de se croire Poëte.
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un Sonnet.
Il met tous les matins fix Impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bien-tost imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au devant du recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteuïl.

CHANT III.

IL n'est point de Serpent, ni de Monstre odieux,
 Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
 D'un pinceau delicat l'artifice agreable
 Du plus affreux objet fait un objet aimable.
 Ainsi, pour nous charmer, la Tragedie en pleurs
 D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs,
 D'Oreste parricide exprima les alarmes,
 Et pour nous divertir nous arracha des larmes.

Vous donc qui d'un beau feu pour le Theatre épris,
 Venés en vers pompeux y disputer le prix,
 Voulés-vous sur la scene étaler des ouvrages,
 Ou tout Paris en foule apporte ses suffrages,
 Et qui toujourns plus beaux, plus ils sont regardez,
 Soient au bout de vingt ans encor redemandez ?
 Que dans tous vos discours la passion émuee,
 Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remue.
 Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
 Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur*,
 Ou n'excite en nostre ame une *Pitié* charmante,
 En vain vous étalez une scene sçavante.
 Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiedir
 Un Spectateur toujourns paresseux d'applaudir,
 Et qui des vains efforts de vostre Rhetorique,
 Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
 Le secret est d'abord de plaire & de toucher :
 Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers l'action preparée
 Sans peine du sujet applanisse l'entrée.
 Je me ris d'un Acteur qui lent à s'exprimer,
 De ce qu'il veut, d'abord ne sçait pas m'informer,
 Et qui débrouillant mal une penible intrigue
 D'un divertissement me fait une fatigue.
 J'aimerois mieux encor qu'il declinast son nom,
 Et dist : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon :

Que d'aller par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, estourdir les oreilles.
Le Sujet n'est jamais assez tost expliqué.
Que le Lieu de la scene y soit fixe & marqué.
Un Rimeur, sans peril, delà les Pirenées
Sur la scene en un jour renferme des années.
Là souvent le Heros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
Mais nous que la Raison à ses regles engage,
Nous voulons qu'avec art l'Action se ménage:
Qu'en un Lieu, qu'en un Jour, un seul Fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le Theatre rempli.
Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le Vrai peut quelquefois n'estre pas Vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas.
L'esprit n'est point émû de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un recit nous l'expose.
Les yeux en le voyant fairoient mieux la chose:
Mais il est des objets, que l'Art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.
Que le trouble toujours croissant de scene en scene
A son comble arrivé se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lors qu'en un sujet d'intrigue envelopé,
D'un secret tout à coup la verité connue
Change tout, donne à tout une face imprevue.
La Tragedie informe & grossiere en naissant
N'estoit qu'un simple Chœur, où chacun en dansant,
Et du Dieu des raiïns entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
La le vin & la joie éveillant les esprits,
Du plus habile Chantre un Bouc estoit le prix.
Thespis fut le premier, qui barboüillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuse folie,
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les Passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le Chœur jetta les personnages,
D'un masque plus honneste habilla les visages,

Sur les ais d'un theatre en public exhaussé,
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin donnant l'effor à son genie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Interessa le Chœur dans toute l'Action,
Des vers trop rabotteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

Chez nos devots Ayeux le Theatre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
De Pelerins, dit-on, une troupe grossiere
En public à Paris y monta la premiere,
Et sottement zelée en sa simplicité
Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par pieté.
Le sçavoir à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la devote imprudence.
On chassa ces Docteurs preschans sans mission,
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement, les Acteurs laissant le masque antique,
Le violon tint lieu de Chœur & de musique.

Bien-tost l'Amour fertile en tendres sentimens
S'empara du Theatre, ainsi que des Romans.
De cette Passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignés donc, j'y consens, les Heros amoureux:
Mais ne m'en formés pas des Bergers douxereux.
Qu'Achille aime autrement que Tyrsis & Philene,
N'allés pas d'un Cyrus nous faire un Artamene:
Et que l'amour souvent de remors combattu
Paroisse une foiblesse & non une vertu.

Des Heros de Roman fuiés les petiteffes:
Toutefois, aux grands cœurs donnés quelques foiblesseffes,
Achille déplairoit moins bouillant & moins prompt.
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits defauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoist la nature.
Qu'il soit sur ce modele en vos escrits tracé.
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé.

Que pour les Dieux Enée ait un respect austere.
 Conservés à chacun son propre caractère.
 Des Siecles, des Pais, étudiés les mœurs.
 Les climats font souvent les diverses humeurs.
 Gardés donc de donner, ainsi que dans Clelie,
 L'air, ni l'esprit François à l'antique Italie,
 Et, sous des noms Romains faisant nostre portrait,
 Peindre Caton galant & Brutus dameret.
 Dans un Roman frivole aisément tout s'excuse.
 C'est assés qu'en courant la fiction amuse.
 Trop de rigueur alors seroit hors de saison :
 Mais la Scene demande une exacte raison.
 L'estroite bienfiance y veut estre gardée.
 D'un nouveau Personnage inventés-vous l'idée ?
 Qu'en tout avec soi-mesme il se montre d'accord,
 Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a veu d'abord.
 Souvent, sans y penser, un Escrivain qui s'aime,
 Forme tous ses Heros semblables à soi-mesme.
 Tout a l'humeur Gascone, en un Auteur Gascon :
 Calprenede & Juba * parlent du mesme ton.
 La Nature est en nous plus diverse & plus sage.
 Chaque passion parle un different langage.
 La Colere est superbe, & veut des mots altiers.
 L'Abattement s'explique en des termes moins fiers.
 Que devant Troye en flamme Hecube desolée
 Ne vienne pas pousser une plainte empoulée,
 Ni sans raison descrire en quels affreux pais,
 † Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanais.
 Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
 Sont d'un Declamateur amoureux des paroles.
 Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.
 Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriés.
 Ces grands mots dont alors l'Acteur emplit sa bouche,
 Ne partent point d'un cœur que sa misere touche.
 Le Theatre fertile en Censeurs pointilleux,
 Chez nous pour se produire est un champ perilleux.

Un

* Heros de la Cleopatre. † Senèque Tragique Troad. Sc. 1.

Un Auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.
 Il trouve à le siffler des bouches toujours prestes.
 Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.
 C'est un droit qu'à la porte on achete en entrant.
 Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie :
 Que tantost il s'esleve, & tantost s'humilie :
 Qu'en nobles sentimens il soit par tout fecond :
 Qu'il soit aisé, solide, agreable, profond :
 Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille :
 Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille :
 Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
 De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
 Ainsi la Tragedie agit, marche, & s'explique.

D'un air plus grand encor la Poësie Epique
 Dans le vaste recit d'une longue action,
 Se soutient par la Fable, & vit de fiction.
 Là pour nous enchanter tout est mis en usage ;
 Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.
 Chaque Vertu devient une Divinité.
 Minerve est la Prudence, & Venus la Beauté.
 Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre :
 C'est Jupiter armé pour effraier la Terre.
 Un orage terrible aux yeux des Matelots,
 C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
 Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse :
 C'est une Nymphé en pleurs qui se plaint de Narcisse.
 Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
 Le Poëte s'égaye en mille inventions,
 Orne, esleve, embellit, agrandit toutes choses,
 Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Qu'Enée & ses vaisseaux par le vent écartés
 Soient aux bords Africains d'un orage emportés ;
 Ce n'est qu'une aventure ordinaire & commune,
 Qu'un coup peu surprenant des traits de la Fortune.
 Mais que Junon constante en son aversion
 Pour suive sur les flots les restes d'Illion :
 Qu'Eole en sa faveur les chassant d'Italie,
 Ouvre aux Vents mutinés les prisons d'Eolie ;

Que Neptune en couroux, s'eslevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Delivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache;
C'est-là ce qui surprend, frappe, saisit, attache:
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur:
La Poësie est morte, ou rampe sans vigueur:
Le Poëte n'est plus qu'un Orateur timide,
Qu'un froid Historien d'une Fable insipide.
C'est donc bien vainement que nos Auteurs deceus,
Bannissant de leurs vers ces ornemens receus,
Pensent faire agir Dieu, ses Saints, & ses Prophetes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes;
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer:
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzebuth, Lucifer.
De la foi d'un Chrestien les mysteres terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.
L'Evangile à l'esprit n'offre de tous costés
Que penitence à faire, & tourmens merités:
Et de vos fictions le mélange coupable.
Même à ses veritez donne l'air de la Fable.
Et quel objet enfin à presenter aux yeux,
Que le Diable toujourns heurlant contre les Cieux,
Qui de vostre Heros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire?
Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succez.
Je ne veux point ici lui faire son procez:
Mais quoi-que nostre Siecle à sa gloire publie,
Il n'eut point de son Livre illustré l'Italie;
Si son sage Heros toujourns en oraison,
N'eust fait que mettre enfin Sathan à la raison,
Et si Renaud, Argant, Tancrede & sa Maîtresse
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.
Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet Chrestien,
Un Auteur follement idolâtre & Payen.
Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oser de la Fable employer la figure,
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'oster à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,
D'em-

D'empêcher que Caron dans la fatale barque ,
 Ainsi que le Berger , ne passe le Monarque ;
 C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement ,
 Et vouloir aux Lecteurs plaire sans agrément.
 Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence :
 De donner à Themis ni bandeau , ni balance :
 De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain :
 Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main :
 Et par tout des discours , comme une idolâtrie ,
 Dans leur faux zele , iront chasser l'Allegorie.
 Laissons les s'applaudir de leur pieuse erreur :
 Mais pour nous , bannissons une vaine terreur ,
 Et n'allons point parmi nos ridicules songes ,
 Du Dieu de verité , faire un Dieu de mensonges.

La Fable offre à l'esprit mille agrémens divers ,
 Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers ,
 Ulysse , Agamemnon , Oreste , Idomenée ,
 Helene , Menelas , Paris , Hector , Enée.
 O le plaissant projet d'un Poète ignorant ,
 Qui de tant de Heros va choisir Childebrand !
 D'un seul nom quelquefois le son dur , ou bizarre
 Rend un Poème entier , ou burlesque ou barbare.

Voulez-vous long-temps plaire , & jamais ne laisser ?
 Faites choix d'un Heros propre à m'intéresser ,
 En valeur éclatant , en vertus magnifique.
 Qu'en lui , jusqu'aux défauts , tout se montre heroïque :
 Que ses faits surprenans soient dignes d'être ouïs :
 Qu'il soit tel que Cesar , Alexandre , ou Louis ,
 Non , tel que Polynice , & son perfide frere.
 On s'ennuie aux exploits d'un Conquerant vulgaire ,

N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé.
 Le seul couroux d'Achille avec art ménagé
 Remplit abondamment une Iliade entiere.
 Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere.

Soiez vif & pressé dans vos Narrations.
 Soiez riche & pompeux dans vos Descriptions.
 C'est-là qu'il faut des vers étaler l'élégance.
 N'y présentez jamais de basse circonstance.

N'imitiez pas ce Fou, qui decrivant les mers
 Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouvers
 L'Hebreux sauvé du joug de ses injustes Maîtres,
 Met pour le voir passer * les poissons aux fenestres.
 Peint le petit Enfant qui va, sante, revient,
 Et joyeux à sa mere offre un caillou qu'il tient.
 Sur de trop vains objets c'est arrester la veüe.
 Donnez à vostre ouvrage une juste estendüe.
 Que le debut soit simple & n'ait rien d'affecté.
 N'allez pas dès l'abord sur Pegaze monté,
 Crier à vos Lecteurs, d'une voix de tonnerre,
 † *Je chante le Vainqueur des vainqueurs de la terre.*
 Que produira l'Auteur, après tous ces grands cris ?
 La montagne en travail enfante une souris.
 O ! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adresse,
 Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
 Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux,
Je chante les combats, & cet Homme pieux
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
 Sa Muse en arrivant ne met pas tout en feu :
 Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
 Bien-tost vous la verrez, prodiguant les miracles,
 Du destin des Latins prononcer les oracles.
 De Styx, & d'Acheron peindre les noirs torrens,
 Et déjà les Césars dans l'Élisée errans.
 De Figures sans nombre égayer vostre ouvrage.
 Que tout y fasse aux yeux une riante image.
 On peut estre à la fois & pompeux & plaissant,
 Et je hais un Sublime ennuyeux & pesant.
 J'aime mieux Arioste & ses fables comiques,
 Que ces Auteurs toûjours froids & melancoliques,
 Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire affront,
 Si les Graces jamais leur déridoiient le front.
 On diroit que pour plaire, instruit par la Nature
 Homere ait à Venus dérobé sa ceinture.

Son

* Les poissons ébahis les regardent passer. Moïse sauvé. † Alaric. l. i.

Son livre est d'agrémens un fertile trésor.

Tout ce qu'il a touché, se convertit en or.

Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace ;

Par tout il divertit, & jamais il ne lasse.

Une heureuse chaleur anime ses discours.

Il ne s'égare point en de trop longs détours.

Sans garder dans ses vers un ordre methodique,

Son sujet de soi-même & s'arrange & s'explique.

Tout, sans faire d'aprests, s'y prepare aisément.

Chaque vers, chaque mot court à l'événement.

Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincere,

C'est avoir profité que de sçavoir s'y plaire.

Un Poëme excellent où tout marche, & se suit,

N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.

Il veut du temps, des soins, & ce penible ouvrage

Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentissage.

Mais souvent parmi nous un Poëte sans art,

Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,

Enfant d'un vain orgueil son esprit chimerique,

Fierement prend en main la trompette heroïque.

Sa Muse déreglée, en ses vers vagabons,

Ne s'élève jamais que par sauts & par bonds,

Et son feu dépourvu de sens & de lecture

S'exteint à chaque pas faute de nourriture.

Mais en vain le Public prompt à le mépriser

De son merite faux le veut desabuser :

Lui-même applaudissant à son maigre genie,

Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie.

Virgile au prix de lui n'a point d'invention.

Homere n'entend point la noble fiction.

Si contre cet arrest le siecle se rebelle,

A la posterité d'abord il en appelle.

Mais attendant qu'ici le Bon sens de retour

Ramene triomphans ses ouvrages au jour,

Leurs tas au magasin cachez à la lumiere

Combattent tristement les vers & la poussiere.

Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos,

Et sans nous égarer suivons nostre propos.

Des succez fortunez du spectacle tragique,
 Dans Athenes nâquit la Comedie antique.
 Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaisans
 Distila le venin de ses traits médifans.
 Aux accez insolens d'une bouffonne joie,
 La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
 On vit, par le public un Poète avoué
 S'enrichir aux dépens du merite joué,
 Et Socrate par lui dans * *un chœur de nuées*,
 D'un vil amas de peuple attirer les huées.
 Enfin de la licence on arresta le cours,
 Le Magistrat, des loix emprunta le secours,
 Et rendant par edit les Poètes plus sages,
 Défendit de marquer les noms ni les visages.
 Le Theatre perdit son antique fureur.
 La Comedie apprit à rire sans aigreur.
 Sans fiel & sans venin sceut instruire & reprendre,
 Et plût innocemment dans les vers de Menandre.
 Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir
 S'y vid avec plaisir, & crût ne s'y point voir.
 L'Avare des premiers rit du tableau fidele
 D'un Avare souvent tracé sur son modele;
 Et mille fois un Fat finement exprimé
 Méconnut le portrait sur lui-même formé.
 Que la Nature donc soit vostre estude unique,
 Auteurs, qui pretendez aux honneurs du Comique,
 Quiconque voit bien l'Homme, & d'un esprit profond,
 De tant de cœurs cachez a penetré le fond:
 Qui sçait bien ce que c'est qu'un Prodiges, un Avare;
 Un honneste Homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,
 Sur une scene heureuse il peut les estaler,
 Et les faire à nos yeux vivre, agir, & parler.
 Presentez-en par tout les images naïves:
 Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
 La Nature feconde en bizarres portraits,
 Dans chaque ame est marquée à de differens traits.

Un

* Les Nuées Comedie d'Aristoph.

Un geste la découvre, un rien la fait paroître :
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.

Le Temps qui change tout, change aussi nos humeurs.
Chaque Age a ses plaisirs, son esprit, & ses mœurs.

Un jeune homme toujours bouillant dans ses caprices
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Retif à la censure, & fou dans les plaisirs.

L'Age viril plus meur, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des Grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort, songe à se maintenir,
Et loin dans le present regarde l'avenir.

La vieillesse chagrine incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse,
Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé,
Toujours plaint le present, & vante le passé,
Inhabile aux plaisirs, dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs, que l'Age lui refuse.

Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
Un vieillard en jeune Homme, un jeune Homme en
vieillard.

Étudiez la Cour, & connoissez la ville,
L'une & l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière illustrant ses écrits
Peut-être de son Art eût remporté le prix ;
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et sans honte à Terence allié Tabarin.

Dans ce sac ridicule où * Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Misanthrope.

Le Comique ennemi des soupirs & des pleurs
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs :
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place,
De mots sales & bas charmer la populace.

Il faut que ses Acteurs badinent noblement :
Que son nœud bien formé se dénoue aisément :

Que

Que l'Aktion marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une Scene vuide :
Que son stile humble & doux se releve à propos :
Que ses discours par tout fertiles en bons mots
Soient pleins de passions finement maniées ;
Et les scenes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du Bon sens gardez de plaissanter.
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air, un Pere dans Terence
Vient d'un Fils amoureux gourmander l'imprudence :
De quel air cet Amant écoute ses leçons,
Et court chez sa Maîtresse oublier ces chançons.
Cen'est pas un portrait, une image semblable ;
C'est un Amant, un Fils, un Pere veritable.
J'aime sur le Theatre un agreable Auteur
Qui, sans se diffamer aux yeux du Spectateur,
Plaist par la raison seule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux Plaisant, à grossiere equivoque
Qui pour me divertir n'a que la saleté ;
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tretaux monté ;
Amusant le Pont-neuf de ses fornetes fades,
Aux Laquais assemblez jouer ses Mascarades.

CHAN T IV.

DAns Florence jadis vivoit un Medecin,
 Scavant hableur, dit-on, & celebre assassin.
 Lui seul y fit long-temps la publique misere.
 Là le fils orphelin lui redemande un Pere.
 Ici le Frere pleure un Frere empoisonné.
 L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de sené.
 Le rhûme à son aspect se change en pleuresie;
 Et par lui-la migraine est bien-tost phrenesie.
 Il quitte enfin la ville en tous lieux detesté.
 De tous ses Amis morts un seul Ami resté
 Le mene en sa maison de superbe structure;
 C'estoit un riche Abbé fou de l'architecture:
 Le Medicin d'abord semble né dans cet art:
 Déjà de bâtimens parle comme Mansard:
 D'un salon qu'on élève il condamne la face:
 Au vestibule obscur, il marque une autre place:
 Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
 Son Ami le conçoit & mande son Maçon.
 Le Maçon vient, écoute, approuve & se corrige;
 Enfin, pour abregger un si plaisant prodige,
 Nostre Assassin renonce à son art inhumain,
 Et desormais la regle & l'équierre à la main,
 Laisant de Galien la science suspecte,
 De méchant Medecin devient bon Architecte.
 Son exemple est pour nous un precepte excellent.
 Soiez plutôt Maçon, si c'est vostre talent,
 Ouvrier estimé dans un art necessaire,
 Qu'Ecrivain du commun & Poëte vulgaire.
 Il est dans tout autre Art des degrez differens.
 On peut avec honneur remplir les seconds rangs;
 Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'écrire,
 Il n'est point de degres du mediocre au pire.
 Les vers ne souffrent point de mediocre Auteur
 Ses écrits en tous lieux sont l'effroi du Lecteur,

Contre eux dans le Palais les boutiques murmurent,
Et les ais chez Billaine * à regret les endurent.
Un Fou du moins fait rire & peut nous égayer :
Mais un froid Ecrivain ne sçait rien qu'ennuier,
J'aime mieux Bergerac † & sa burlesque audace,
Que ces vers où Motin se morfond & nous glace.
Ne vous enyvrez point des éloges flatteurs
Qu'un amas quelquefois de vains Admirateurs
Vous donne en ces Reduits prompts à crier, merveille
Tel écrit recité se soutient à l'oreille,
Qui dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard penetrant.
On sçait de cent Auteurs l'avanture tragique :
Et Gombaut tant loüé garde encor la boutique.
Ecoutez tout le monde, assidu consultant.
Un Fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussi-tost ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux
Qui de ses vains écrits lecteur harmonieux
Aborde en recitant quiconque le saluë,
Et poursuit de ses vers les Passans dans la ruë.
Il n'est Temple si saint des Anges respecté,
Qui soit contre sa Muse un lieu de seureté.
Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,
Et souple à la raison corrigez sans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un Sot vous reprend;
Souvent dans son orgueil un subtil Ignorant
Par d'injustes dégouts combat toute une Piece,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau refuter ses vains raisonnemens :
Son esprit se complaist dans ses faux jugemens,
Et sa foible raison de clarté dépourveuë,
Pense que rien n'échappe à sa debile veuë.
Ses conseils sont à craindre, & si vous les croyés,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyés.

* Fameux Libraire. † Cyrano Bergerac Auteur du *voiage de la*
Lune.

Faites choix d'un Censeur solide & salutaire,
 Que la raison conduise, & le sçavoir éclaire,
 Et dont le crayon seur d'abord aille chercher
 L'endroit que l'on sent foible, & qu'on se veut cacher.
 Lui seul éclaircira vos doutes ridicules :

De vostre esprit tremblant levera les scrupules.
 C'est lui qui vous dira, par quel transport heureux ;
 Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux
 Trop reserré par l'Art, sort des regles prescrites,
 Et de l'Art mesme apprend à franchir leurs limites.
 Mais ce parfait Censeur se trouve rarement.

Tel excelle à rimer qui juge sottement.
 Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la Ville,
 Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Auteurs, prestez l'oreille à mes instructions.

Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?

Qu'en sçavantes leçons vostre Muse fertile
 Par tout joigne au plaisant, le solide & l'utile.

Un Lecteur sage fuit un vain amusement,
 Et veut mettre à profit son divertissement.

Que vostre ame & vos mœurs peints dans tous vos ou-
 vrages
 N'offrent jamais de vous que de nobles images.

Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs,
 Qui de l'honneur en vers infames deserteurs,
 Trahissant la vertu sur un papier coupable,
 Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.

Je ne suis pas pourtant de ces tristes Esprits,
 Qui bannissant l'amour de tous chastes écrits,
 D'un si riche ornement veulent priver la Scene :
 Traitent d'empoisonneurs & Rodrigue & Chimene.
 L'amour le moins honneste exprimé chastement,
 N'excite point en nous de honteux mouvement.

Didon a beau gemir & m'étaler ses charmes ;
 Je condamne sa faute, en partageant ses larmes.

Un Auteur vertueux dans ses vers innocens
 Ne corrompt point le cœur, en chatoüillant les sens :
 Son feu n'allume point de criminelle flamme.
 Aimez donc la vertu, nourrissez-en vostre ame.

En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,
 Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.
 Fuiés sur tout, fuiés ces basses jalousies,
 Des vulgaires esprits malignes phrenesies.
 Un sublime Ecrivain n'en peut estre infecté.
 C'est un vice qui suit la Mediocrité.
 Du Merite éclatant cette sombre Rivale
 Contre lui chez les Grands incessamment cabale;
 Et sur les piés en vain tâchant de se hausser,
 Pour s'égalér à lui cherche à le rabaisser.
 Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues.
 N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.
 Que les vers ne soient pas vostre éternel emploi.
 Cultivés vos amis : soies homme de foi.
 C'est peu d'estre agreable & charmant dans un livre;
 Il faut sçavoir encore & converser & vivre.
 Travaillez pour la gloire, & qu'un fardide gain
 Ne soit jamais l'objet d'un illustre Ecrivain.
 Je sçai qu'un noble Esprit peut sans honte & sans crime
 Tirer de son travail un tribut legitime :
 Mais je ne puis souffrir ces Auteurs renommés
 Qui dégoûtez de gloire, & d'argent affamés,
 Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,
 Et font d'un art divin un métier mercenaire.
 Avant que la Raison s'expliquant par la voix
 Eust instruit les Humains, eust enseigné des loix;
 Tous les Hommes suivoient la grossiere Nature,
 Dispersez dans les bois couroient à la pasture.
 La force tenoit lieu de droit & d'équité :
 Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
 Mais du Discours enfin l'harmonieuse adresse
 De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse :
 Rassembla les Humains dans les forests épars :
 Enferma les Cités de murs & de rempars :
 De l'aspect du supplice effraia l'Insolence,
 Et sous l'apui des loix mit la foible Innocence.
 Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
 Delà sont nés ces bruits receus dans l'Univers,

Qu'aux accens, dont Orphée emplît les monts de Thrace,

Les Tygres amollis dépouilloient leur audace :
 Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
 Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
 L'Harmonie en naissant produisit ces miracles.
 Depuis le Ciel en vers fit parler les Oracles.
 Du sein d'un Prestre ému d'une divine horreur,
 Apollon par des vers exhala sa fureur.
 Bien-tôt ressuscitant les Heros des vieux âges
 Homere aux grands exploits anima les courages.
 Hesiodé à son tour, par d'utiles leçons,
 Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
 En mille écrits fameux la sagesse tracée
 Fut à l'aide des vers aux Mortels annoncée,
 Et par tout des esprits ses preceptes vainqueurs,
 Introduits par l'oreille entrèrent dans les cœurs.
 Pour tant d'heureux bienfaits les Muses reverées
 Furent d'un juste encens dans la Grece honorées,
 Et leur Art attirant le culte des Mortels,
 A sa gloire en cent lieux vit dresser des Autels.
 Mais enfin l'Indigence amenant la Basseffe,
 Le Parnasse oublia sa premiere noblesse.
 Un vil amour du gain infectant les esprits,
 De mensonges grossiers souilla tous les écrits,
 Et par tout enfantant mille ouvrages frivoles,
 Trafiqua du discours, & vendit les paroles.

Ne vous flétrissés point par un vice si bas.
 Si l'or seul à pour vous d'invincibles appas,
 Fuiés ces lieux charmans qu'arrose le Permesse.
 Ce n'est point sur ses bords qu'habite la Richesse.
 Aux plus sçavans Auteurs, comme aux plus grands
 Guerriers,

Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.

Mais, quoi ? dans la disette une Muse affamée
 Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée.
 Un Auteur qui pressé d'un besoin importun,
 Le soir entend crier ses entrailles à jeun,

Gousse

Gouste peu d'Hélicon les douces promenades.
Horace a bû son faul quand il voit les Ménades,
Et libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner le succez d'un Sonnet.
Il est vrai : mais enfin cette affreuse disgrâce
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siecle, où toujours les beaux Arts
D'un Astre favorable éprouvent les regards ?
Ou d'un Prince éclairé la sage prévoyance
Fait par tout au Merite ignorer l'indigence.
Muses, dictés sa gloire à tous vos Nourrissans.
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ses Heros sur lui forme tous les tableaux.
Que de son nom chanté par la bouche des Belles,
Benferade en tous lieux amuse les ruelles.
Que Segrais dans l'Eglogue en charme les forests.
Que pour lui l'Epigramme aiguise tous ses traits.
Mais quel heureux Auteur, dans une autre Eneïde,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
Quelle sçavante Lyre au bruit de ses exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois ?
Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soi-mesme se noiant pour sortir du naufrage :
Dira les bataillons sous Mastricht enterrés,
Dans ces affreux assauts du Soleil éclairés ?
Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce Vainqueur rapide, aux Alpes vous appelle.
Déjà Dole & Salins sous le joug ont ployé.
Bezançon fume encor sur son Roc foudroyé.
Où sont ces grands Guerriers, dont les fatales ligues
Devoient à ce torrent opposer tant de digues ?
Est-ce encore en fuyant, qu'ils pensent l'arrester,
Fiers du honteux honneur d'avoir sceu l'éviter ?
Que de remparts détruits ! Que de villes forcées !
Que de moissons de gloire en courant amassées !

Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports.
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi qui jusqu'ici nourri dans la Satyre,
N'ose encor manier la trompette & la lyre :
Vous me verrez pourtant dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux :
Vous offrir ces leçons que ma Muse au Parnasse
Rapporta jeune encor du commerce d'Horace,
Seconder vostre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.

Mais aussi pardonnez, si plein de ce beau zele,
De tous vos pas fameux observateur fidele,
Quelquefois du bon or, je separe le faux,
Et des Auteurs grossiers j'attaque les defaux,
Censeur un peu fâcheux, mais souvent necessaire,
Plus enclin à blasmer, que sçavant à bien faire.



LE
LUTRIN
POËME HEROIQUE.



L U T R I N

POÈME HEROIQUE.

CHANT PREMIER.



E chante les combats , & ce Prelat terri-
ble

Qui par ses longs travaux , & sa force invin-
cible ;

Dans une illustre Eglise exerçant son grand cœur
Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.

C'est en vain que le Chantre , appuyé d'un vain titre ,
Deux fois l'en fit ôster par les mains du Chapitre.

Ce Prelat sur le banc de son Rival altier ,
Deux fois le reportant l'en couvrit tout entier.

Muse , redi-moi donc , quelle ardeur de vengeance ,
De ces Hommes sacrez rompit l'intelligence ,

Et troubla si long-temps deux celebres Rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des devots ?

Et toi fameux Heros , dont la sage entremise ,
De ce schisme naissant débarassa l'Eglise ;

Vien d'un regard heureux animer mon projet ,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle ,
Paris voioit fleurir son antique Chapelle.

Ses Chanoines vermeils & brillans de santé
S'engraissoient d'une longue & sainte oyfiveté.

Sans sortir de leurs lits plus doux que leurs hermines ,
Ces pieux Faineans faisoient chanter Matines ,

Veilloient à bien disner , & laissoient , en leur lieu ,
A des Chantres gagés le soin de louer Dieu.

Quand la Discorde encor toute noire de crimes ,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes ,

Avec cet air hideux qui fait fremir la Paix,
 S'arresta près d'un arbre au pié de son Palais.
 Là, d'un œil attentif, contemplant son empire,
 A l'aspect du tumulte, elle même s'admire.
 Elle y voit par le coche & d'Evreux & du Mans,
 Accourir à grands flots ses fideles Normans.
 Elle y voit aborder le Marquis, la Comtesse,
 Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Noblesse,
 Et par tout, des Plaideurs les escadrons épars
 Faire autour de Themis flotter ses estendars.
 Mais une Eglise seule à ses yeux immobile,
 Garde, au sein du tumulte, une affiete tranquille.
 Elle seule la brave, elle seule aux procez.
 De ses paisibles murs veut deffendre l'accez.
 La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offence,
 Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance.
 Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
 Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.

Quoi ? dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vitres,
 J'aurai pû jusqu'ici brouïller tous les Chapitres,
 Diviser Cordeliers, Carmes & Celestins ?
 J'aurai fait soutenir un siège aux Augustins.
 Et cette Eglise seule à mes ordres rebelle
 Nourrira dans son sein une paix éternelle ?
 Suis-je donc la Discorde ? & parmi les Mortels,
 Qui voudra deormais encenser mes autels ?

A ces mots, d'un bonnet couvrant sa teste énorme ;
 Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme ;
 Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
 Et s'en va de ce pas trouver le Tresorier.
 Dans le reduit obscur d'une alcove enfoncée,
 S'élève un liét de plume à grands frais amassée,
 Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
 En deffendent l'entrée à la clarté du jour,
 Là parmi les douceurs d'un tranquille silence,
 Regne sur le duvet une heureuse Indolence.
 C'est-là que le Prelat muni d'un déjeuner,
 Dormant d'un leger somme, attendoit le dîner.

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
 Son menton sur son sein descend à double étage :
 Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
 Fait gemir les coussins sous sa molle épaisseur.

La Déesse, en entrant, qui voit la nappe mise
 Admire un si bel ordre & reconnoît l'*** *Eglise*
 Et marchant à grand pas vers le lieu du repos,
 Au Prelat sommeillant, elle adresse ces mots.
 Tu dors ? Prelat, tu dors ? & là-haut à ta place,
 Le Chantre aux yeux du Chœur estale son Audace,
 Chante les *Oremus*, fait des Processions,
 Et répand à grands flots les benedictions.
 Tu dors ? attens-tu donc, que sans bulle & sans titre
 Il te ravisse encor le Rochet & la Mitre ?
 Sors de ce lit oïseux, qui te tient attaché,
 Et renonce au repos, ou bien à l'Evêché.

Elle dit : & du vent de sa bouche profane,
 Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
 Le Prelat se réveille, & plein d'émotion
 Lui donne toutefois la benediction.
 Tel qu'on voit un Taureau, qu'une Guespe en furie
 A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie :
 Le superbe Animal agité de tourmens,
 Exhale sa douleur en longs mugissemens.
 Tel le fougueux Prelat, que ce songe épouvante,
 Querele en se levant & Laquais & Servante :
 Et d'un juste courroux rallumant sa vigueur,
 Même avant le dîner, parle d'aller au Chœur.
 Le prudent Gilotin, son Aumosnier fidelle,
 En vain par ses conseils sagement le rappelle :
 Lui montre le peril : Que midi va sonner :
 Qu'il va faire s'il sort refroidir le dîner.

Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
 Quand le dîner est prest, vous appelle à l'Office ?
 De vostre dignité soutenez mieux l'éclat.
 Est-ce pour travailler que vous estes Prelat ?
 A quoi bon ce dégoust & ce zele inutile ?
 Est-il donc pour jeûner Quatre-temps ou Vigile ?

Reprenez vos esprits & souvenez-vous bien,
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Ainsi dit Gilotin, & ce Ministre sage
Sur table au même instant, fait servir le potage.
Le Prelat voit la soupe, & plein d'un saint respect
Demeure quelque temps muet à cet aspect.
Il cede, il dîne enfin : mais toujours plus farouche,
Les morceaux trop hastés se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, & sortant de fureur,
Chez tous ses Partisans va semer la terreur.
On voit courir chez luy leurs troupes éperduës :
Comme l'on voit marcher les bataillons de Gruës,
Quand le Pygmée altier redoublant ses efforts,
De l'Hebre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprevu de leur foule agreable,
Le Prelat radouci veut se lever de table.
Son visage n'a plus cet air si furibon.

Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir sa coupe :
Il l'avale d'un trait : & chacun limitant,
La cruche au large ventre est vuide en un instant.
Si-tost que du nectar la troupe est abreuvée,
On dessert : & soudain la nappe estant levée,
Le Prelat, d'une voix conforme à son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur.

Illustres Compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soutenu par vos pieuses liguës,
Et par qui, maistre enfin d'un Chapitre insensé,
Seul à *Magnificat*, je me vois encensé.
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage ?
Que le Chantre à vos yeux détruise vostre ouvrage,
Usurpe tous mes droits, & s'égalant à moi
Donne à vostre Lutrin & le ton & la loi ?
Ce matin même encor, ce n'est point un mensonge ;
(Une Divinité me l'a fait voir en songe)
L'Insolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos*.

Oüi, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.
 Le Prelat à ces mots verse un torrent de larmes.
 Il veut, mais vainement poursuivre son discours.
 Ses sanglots redoublez en arrestent le cours.
 Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
 Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire.
 Quand Sidrac, à qui l'âge alonge le chemin,
 Arrive dans la chambre, un baston à la main.
 Ce vieillard dans le Chœur a déjà vû quatre âges :
 Il sçait de tous les temps les differens usages :
 Et son rare sçavoir, de simple Marguillier,*
 L'eleva par degrez au rang de Chefecier.
 A l'aspect du Prelat qui tombe en défaillance,
 Il devine son mal, il se ride, il s'avance,
 Et d'un ton paternel reprimant ses douleurs :
 Laisse au Chantre, dit-il, la tristesse & les pleurs,
 Prelat, & pour sauver tes droits & ton Empire,
 Ecoute seulement ce que le Ciel m'inspire.
 Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueilleux
 Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux,
 Sur ce rang d'ais ferrez qui forment sa closture,
 Fut jadis un Lutrin d'inégale structure,
 Dont les flancs eslargis de leur vaste contour
 Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
 Derriere ce Lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
 A peine sur son banc on discernoit le Chantre :
 Tandis qu'à l'autre banc le Prelat radieux
 Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
 Mais un Demon fatal à cette ample machine,
 Soit qu'une main la nuit eust hasté sa ruine,
 Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnast le destin,
 Fit tomber à nos yeux le Pupître un matin.
 J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie :
 Il salut l'emporter dans nostre Sacristie,
 Où depuis trente hy vers sans gloire enseveli,
 Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.

En-

* C'est celui qui a soin des Chapes & de la Ciro.

Enten-moi donc, Prelat. Dès que l'ombre tranquille
 Viendra d'un crespé noir envelopper la ville :
 Il faut que trois de nous sans tumulte, & sans bruit,
 Partent à la faveur de la naissante nuit,
 Et du Lutrin rompu reünissant la masse,
 Aillent d'un zele adroit le remettre en sa place,
 Si le Chantre demain ose le renverser,
 Alors de cent Arrests tu le peux terrasser.
 Pour soutenir tes droits, que le Ciel autorise,
 Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'Eglise.
 C'est par là qu'un Prelat signale sa vigueur.
 Ne borne pas ta gloire à prier dans un Chœur.
 Ces vertus dans Aleth peuvent estre en usage :
 Mais dans Paris, plaidons : c'est-là nostre partage.
 Tes benedictions dans le trouble croissant,
 Tu pourras les répandre & par vingt, & par cent :
 Et pour braver le Chantre en son orgueil extrême,
 Les répandre à ses yeux, & le benir lui-même.

Ce discours aussi-tôt frappe tous les esprits,
 Et le Prelat charmé l'approuve par des cris.
 Il veut que sur le champ dans la troupe on choisisse
 Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
 Mais chacun pretend part à cet illustre emploi.
 Le sort, dit le Prelat, vous servira de loi.
 Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
 Il dit, on obeît, on se presse d'écrire.
 Aussi-tôt trente noms sur le papier tracez
 Sont au fond d'un bonnet par billets entassez.
 Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
 Guillaume enfant de Chœur prête sa main novice.
 Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
 Rougit en approchant d'une honneste pudeur.
 Cependant le Prelat, l'œil au Ciel, la main nue,
 Benit trois fois les noms, & trois fois les remue.
 Il tourne le bonnet. L'Enfant tire : & Brontin
 Est le premier des noms qu'apporte le Destin.
 Le Prelat en conçoit un favorable augure,
 Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure. On

On se taist ; & bien-tost on voit paroistre au jour
Le nom, le fameux nom de l'Horloger la Tour.
Ce nouvel Adonis, à la taille legere,
Est l'unique souci d'Anne son Horlogere.
Ils s'adorent l'un l'autre, & ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le Sacrement :
Mais depuis trois moissons, à leur saint assemblage
L'Official a joint le nom de mariage.
Cet Horloger superbe est l'effroi du cartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encor, & le Prelat par grace
Une derniere fois les broüille & les resasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
Boirude Sacristain, cher apui de ton Maistre,
Lors qu'aux yeux du Prelat tu vis ton nom paraistre ?
On dit, que ton front jaune, & ton teint sans couleur
Perdit en ce moment son antique paleur,
Et que ton corps gouteux plein d'une ardeur guerriere,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arriere.
Chacun benit tout haut l'Arbitre des Humains
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussi-tost on se leve, & l'Assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le Prelat resté seul calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche & s'assoupit.

C H A N T II.

Cependant cet Oyseau qui profne les merveilles,
 Ce monstre composé de bouches & d'oreilles,
 Qui sans cesse volant de climats en climats,
 Dit par tout ce qu'il sçait, & ce qu'il ne sçait pas,
 La renommée enfin, d'une course legere,
 Va porter la terreur au sein de l'Horlogere :
 Lui dit que son Epoux d'un faux zele conduit,
 Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.

A ce triste recit tremblante, desolée,
 Elle accourt l'œil en feu, la teste eschevelée,
 Et trop seure d'un mal, qu'on pense lui celer :
 Oses-tu bien encor, Traistre, dissimuler ?
 Dit-elle, & ni la foi que ta main m'a donnée,
 Ni nos embrassemens qu'à suivi l'Hymenée,
 Ni ton Epouse enfin toute preste à perir,
 Ne sçauroient donc t'oster cette ardeur de courir ?
 Perfide, si du moins à ton devoir fidele

Tu veillois pour regler quelque horloge nouvelle ;
 L'espoir d'un juste gain consolant ma langueur,
 Pourroit de ton abïence adoucir la longueur.
 Mais quel zele indiscret, quelle aveugle entreprise
 Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Eglise ?
 Où vas-tu, cher Epoux ? Est-ce que tu me fuis ?
 As-tu donc oublié tant de si douces nuits ?
 Quoi ? d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes ?
 Au nom de nos Baïfers jadis si pleins de charmes,
 Si mon cœur de tout temps facile à tes desirs
 N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs ;
 Si pour te prodiguer mes plus tendres caresses
 Je n'ai point exigé ni sermens ni promesses ;
 Si toi seul à mon liēt enfin eus toujours part,
 Differe au moins d'un jour ce funeste départ.

En achevant ces mots, cette Amante enflammée
 Sur un placet voisin tombe demi-pâmée.

Son Epoux s'en émeut, & son cœur éperdu
Entre deux passions demeure suspendu :
Mais enfin rappelant son audace première.
Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce & fiere ;
Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits :
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire,
Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.
Mais ne presume pas, qu'en te donnant ma foi,
L'Hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le Ciel en mes mains eust mis ma destinée
Nous aurions fui tous deux le joug de l'Hyménée :
Et sans nous opposer ces devoirs pretendus,
Nous gouterions encor des plaisirs deffendus.
Cesse donc à mes yeux d'estaler un vain titre.
Ne m'oste pas l'honneur d'eslever un Pupitre :
Et toi-même donnant un frein à tes desirs
Rafferme ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.
Que te dirai-je enfin ? c'est le Ciel qui m'appelle :
Une Eglise, un Prelat m'engage en sa querelle.
Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.
Il la quite à ces mots. Son Amante effarée
Demeure le teint pale, & la veuë égarée ;
La force l'abandonne & sa bouche trois fois
Voulant le rappeler ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant son visage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquième estage.
Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa servante Alizon la ratrape, & la suit.
Les ombres cependant sur la ville épandues
Du faiste des maisons descendent dans les rues :
Le souper hors du Chœur chasse les Chapelains,
Et de Chantres beuvans les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin, dont Gilotin, qui sçavoit tout prévoir,
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.

L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.
Il est bien-tost suivi du Sacristain Boirude,
Et tous deux de ce pass'en vont avec chaleur
Du trop lent Horloger réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin : Déjà le jour plus sombre
Dans les eaux s'éteignant va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je-lis dans tes yeux ?
Quoi ? le Pardon sonnait te retrouve en ces lieux ?
Où donc est ce grand cœur, dont tantost l'allegresse
Sembloit du jour trop long accuser la Paresse ?
Marche, & sui-nous du moins où l'honneur nous attend.

L'Horloger indigné rougit en l'écoutant.
Aussi-tost de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde coignée :
Et derriere son dos qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois.
Il sort au même instant, il se met à leur teste.
A suivre ce grand Chef l'un & l'autre s'appreste.
Leur cœur semble allumé d'un zele tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune qui du Ciel voit leur démarche altiere,
Retire en leur faveur sa paisible lumiere.
La Discorde en sourit, & les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les Cieux.
L'air qui gemit du cri de l'horrible Déesse,
Va jusques dans Cistaux réveiller la Mollesse.
C'est-là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les plaisirs nonchalans folastrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des Chanoines ;
L'autre broye en riant le vermillon des Moines :
La Volupté la sert avec des yeux devots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir plus que jamais en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble.
Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste recit vient encor la frapper :
Lui conte du Prelat l'entreprise nouvelle.
Aux piez des murs sacrez d'une Sainte Chapelle

Elle a vû trois Guerriers ennemis de la paix ,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.
La Discorde en ce lieu menace de s'accroître.
Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroître ,
Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le Ciel l'écrit au livre des Destins.
A ce triste discours , qu'un long soupir acheve ,
La Mollesse en pleurant sur un bras se relève ,
Ouvre un œil languissant , & d'une foible voix ,
Laisse tomber ces mots , qu'elle interrompt vingt fois.
O Nuit , que m'as-tu dit ? Quel Demon sur la Terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ?
Hélas ! qu'est devenu ce temps , cet heureux temps ,
Où les Rois s'honoroient du nom de Faineans ,
S'endormoient sur le Trône , & me servant sans honte ,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un
Comte ?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour.
On reposoit la nuit : On dormoit tout le jour.
Seulement au Printemps , quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des Vents les bruyantes haleines ,
Quatre bœufs attelés , d'un pas tranquille & lent ,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux siecle n'est plus. Le Ciel impitoyable
A placé sur leur Trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs : il est sourd à ma voix ;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrester sa vigilante audace.
L'Esté n'a point de feux , l'Hyver n'a point de glace.
J'entens à son seul nom tous mes Sujets fremir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir :
Loin de moi son courage entraîné par la gloire
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois , à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croiois , loin des lieux d'où ce Prince m'exile ,
Que l'Eglise du moins m'assûroit un azile.

Mais en vain j'esperois y regner sans effroi :
Moines, Abbez, Prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trape est annoblie.
J'ai vû dans Saint Denis la reforme establee.
Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux :
Et la Regle déjà se remet dans Clervaux.
Cisteaux dormoit encore, & la Sainte Chapelle
Conservoit du vieux temps l'oisiveté fidelle ;
Et voici qu'un Lutrin prest à tout renverser,
D'un séjour si cheri vient encor me chasser.
O Toi, de mon repos compagne aimable & sombre,
A de si noirs forfaits presteras-tu ton ombre ?
Ah ! Nuit, si tant de fois, dans les bras de l'Amour,
Je t'admis aux plaisirs que je cachois au jour.
Du moins ne permets pas . . . La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Sôûpire, estend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

CH A N T III.

MAis la Nuit aussi-tôt de ses aîles affreuses.
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses :

Revole vers Paris, & hâtant son retour,
Déjà de Monlheri voit la fameuse tour.
Ses murs dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'alongent dans la nue,
Et présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui le fuit, semblent suivre les yeux.
Mille oiseaux effraians, mille corbeaux funebres,
De ces murs desertez habitent les tenebres.
Là depuis trente hy vers un Hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge assuré.
Des desastres fameux ce Messager fidele
Sçait toujours des malheurs la premiere nouvelle,
Et tout prest d'en semer le presage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces sauvages lieux.
Aux cris, qu'à son abord vers le Ciel il envoie,
Il rend tous ses voisins attristez de sa joie.
La plaintive Progné de douleur en fremit :
Et dans les bois prochains Philomele en gemit.
Sui-moi, lui dit la Nuit. L'Oyseau plein d'allegresse
Reconnoist à ce ton la voix de sa Maistresse.
Il la suit : & tous deux, d'un cours precipité ;
De Paris à l'instant abordent la Cité.
Là s'élançant d'un vol, que le vent favorise,
Ils montent au sommet de la fatale Eglise.
La Nuit baisse la veüe, & du haut du Clocher
Observe les Guerriers, les regarde marcher.
Elle voit l'Horloger, qui d'une main legere,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougere,
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Celebrer en beuvant Gilotin & Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abusée
Se promet dans mon ombre une victoire aisée.

Mais allons, il est temps qu'ils connoissent la Nuit.
A ces mots regardant le Hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voute sacrée,
Jusqu'en la Sacristie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du Pupitre fatal
Va placer de ce pas le sinistre animal.
Mais les trois Champions pleins de vin & d'audace,
Du Palais cependant passent la grande place :
Et suivant de Bacchus les auspices sacrez,
De l'auguste Chapelle ils montent les degrez.
Ils atteignoient déjà le superbe Portique,
Où Ribou le Libraire, au fond de sa boutique,
Sous vingt fideles clefs, garde & tient en dépôt
L'amas toujours entier des écrits de Bursof.
Quand Boirude, qui voit que le peril approche,
Les arreste, & tirant un fusil de sa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui petille en sortant :
Et bien-tost au brazier d'une mesche enflammée,
Montre, à l'aide du souffre, une cire allumée.
Cet Astre tremblotant, dont le jour les conduit,
Est pour eux un Soleil au milieu de la nuit.
Le Temple à sa faveur est ouvert par Boirude.
Ils passent de la Nef la vaste solitude,
Et dans la Sacristie entrant, non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la tenebreuse horreur.
C'est-là que du Lutrin gist la machine énorme.
La troupe quelque temps en admire la forme.
Quand l'Horloger qui tient les momens précieux :
Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
Dit-il, le temps est cher, portons-le dans le Temple,
C'est-là qu'il faut demain qu'un Prelat le contemple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même se courbant s'appreste à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable !
Que du Pupitre sort une voix effroyable.
Brontin en est émû : le Sacristain passit :
Et l'Horloger commence à regretter son lit.

Dans son hardi projet toutefois il s'obstine :
Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine
L'Oiseau sort en courroux, & d'un cri menaçant
Acheve d'estonner l'Horloger passissant.
De ses aîsles dans l'air secouant la poussière,
Dans la main de Boirude il esteint la lumière.
Les Guerriers à ce coup demeurent confondus :
Ils regagnent la Nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoiblissent,
D'une subite horreur leurs cheveux se herissent,
Et bien-tost, au travers des ombres de la nuit,
Le timide Escadron se dissipe & s'enfuit.
Ainsi lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'azile,
D'Ecoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un Prefet au travail assidu,
Va tenir quelquefois un Brelan deffendu :
Si du veillant Argus la figure effraïante,
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se presente,
Le jeu cesse à l'instant, l'azile est deserté,
Et tout fuit à grands pas le Tyran redouté.
La discorde, qui voit leur honteuse disgrâce,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace :
Et malgré la fraieur dont leurs cœurs sont glacez,
S'apprêste à reünir ses Soldats dispersez.
Aussi-tost de Sidrac elle emprunte l'image :
Elle ride son front, alonge son visage,
Sur un bâton nouëux laisse courber son corps,
Dont la Chicane semble animer les ressorts,
Prend un cierge en sa main, & d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la Troupe terrassée.
Lâches, où fuiés-vous ? Quelle peur vous abbat,
Aux cris d'un vil Oiseau vous cedez sans combat.
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace ?
Craignez-vous d'un Hibou l'impuissante grimace ?
Que feriez-vous, hélas ! si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînoit au Barreau ?
S'il falloit sans amis, briguant une audience,
D'un Magistrat glacé soutenir la presence :

Ou d'un nouveau procez, hardi Solliciteur,
 Aborder sans argent un Clerc de Rapporteur ?
 Croiez-moi, mes Enfans : Je vous parle à bon titre.
 J'ai moi seul autrefois plaidé tout un Chapitre :
 Et le Barreau n'a point de monstres si hagards,
 Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
 Tous les jours sans trembler j'assiégeois leurs passages.
 L'Eglise estoit alors fertile en grands courages.
 Le moindre d'entre nous sans argent, sans appui,
 Eust plaidé le Prelat & le Chantre avec lui.
 Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
 Ne peut plus enfanter de ces ames divines :
 Mais que vos cœurs du moins imitant leurs vertus,
 De l'aspect d'un Hibou ne soient pas abbatus.
 Songez, quel deshonneur va souiller vostre gloire,
 Quand le Chantre demain entendra sa victoire.
 Vous verrez tous les jours, le Chanoine insolent ;
 Au seul mot de Hibou, vous sourire en parlant.
 Vostre ame à ce penser de colere murmure :
 Allez donc de ce pas en prevenir l'injure.
 Meritez les lauriers qui vous sont reservez,
 Et ressouvenez vous quel Prelat vous servez.
 Mais déjà la fureur dans vos yeux estincele.
 Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
 Que le Prelat surpris d'un changement si prompt
 Apprenne la vengeance aussi-tost que l'affront.

En achevant ces mots, la Deesse guerriere
 De son pié trace en l'air un sillon de lumiere,
 Rend aux trois Champions leur intrepidité,
 Et les laisse tous pleins de sa Divinité.

C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat celebre,
 Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut, & l'Ebre :
 Lors qu'aux plaines de Lens nos bataillons poussez
 Furent presque à tes yeux ouverts & renversez :
 Ta Valeur arrestant les Troupes fugitives,
 Rallia d'un regard leurs cohortes craintives :
 Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
 Et força la Victoire à te suivre avec eux.

La colere à l'instant succedant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie esteinte.
Ils rentrent. L'Oyseau fort. L'Escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible Ennemi.
Aussi-tost dans le Chœur la Machine emportée.
Est sur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchez,
Sont à coups de maillet unis & rapprochez.
Sous les coups redoublez tous les bancs retentissent,
Les murs en sont émûs, les voûtes en mugissent,
Et l'Orgue même en pousse un long gémissement.
Que fais tu Chantre, Helas ! dans ce triste moment ?
Tu dors d'un profond somme, & ton cœur sans alarmes
Ne sçait pas qu'on bastit l'instrument de tes larmes.
O ! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du Lutrin le funeste appareil !
Avant que de souffrir qu'on en posast la masse ;
Tu viendrois en Apostre expirer dans ta place,
Et Martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous, & ta teste au marteau.
Mais déjà sur ton banc la Machine enclavée
Est durant ton sommeil à ta honte eslevée.
Le Sacristain acheve en deux coups de rabot :
Et le Pupitre enfin tourne sur son pivot.

C H A N T I V.

L Es Cloches dans les airs de leurs voix argentines,
 Apelloient à grand bruit les Chantres à Matines :
 Quand leur Chef agité d'un sommeil effraiant,
 Encor tout en sueur, se reveille en criant.
 Aux élans redoublez de sa voix douloureuse,
 Tous ses Valets tremblans quittent la plume oiseuse.
 Le vigilant Giroit court à lui le premier.
 C'est d'un Maître si saint le plus digne Officier.
 La porte dans le Chœur à sa garde est commise :
 Valet souple au logis, fier Huissier à l'Eglise.

Quel chagrin, lui dit-il, trouble vostre sommeil ?
 Quoi ? voulez-vous au Chœur prévenir le Soleil ?
 Ah ! dormez : & laissez à des Chantres Vulgaires,
 Le soin d'aller si-tôt meriter leurs salaires.

Ami, lui dit le Chantre encor passé d'horreur,
 N'insulte point, de grace, à ma juste terreur.
 Méle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,
 Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.
 Pour la seconde fois un sommeil gracieux
 Avoit sous ses pavots appesanti mes yeux :
 Quand l'esprit enyvré d'une douce fumée
 J'ai crû remplir au Chœur ma place accoutumée.
 Là triomphant aux yeux des Chantres impuissans,
 Je bénissois le peuple, & j'avalais l'encens :
 Lorsque du fond caché de nostre Sacristie,
 Une épaisse nuée à longs flots est sortie,
 Qui s'ouvrant à mes yeux dans son bluaître éclat,
 M'a fait voir un Serpent conduit par le Prelat.
 Du corps de ce Dragon plein de souffre & de nitre,
 Une teste sortoit en forme de Pupitre,
 Dont le triangle affreux tout hérissé de crins,
 Surpassoit en grosseur nos plus épais Lutrins.
 Animé par son guide en sifflant il s'avance :
 Contre moi sur mon banc, je le voi qui s'essance.

J'ai

J'ai crié, mais en vain : & fuyant sa fureur,
 Je me suis réveillé plein de trouble & d'horreur.
 Le Chantre s'arrestant à cet endroit funeste
 A ses yeux effraiez laisse dire le reste.
 Girot en vain l'assure, & riant de sa peur,
 Nomme sa vision l'effet d'une vapeur,
 Le desolé Vieillard qui hait la raillerie,
 Lui défend de parler, sort du lit en furie.
 On apporte à l'instant ses somptueux habits,
 Où sur l'ouïate molle éclate le tabis ?
 D'une longue soutane il endosse la moire,
 Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
 Et saisit en pleurant ce rochet, qu'autrefois
 Le Prelat trop jaloux lui roгна de trois doigts.
 Aussi-tôt d'un bonnet ornant sa teste grise,
 Déjà l'aumusse en main il marche vers l'Eglise,
 Et hastant de ses ans l'importune langueur,
 Court, vole & le premier arrive dans le Chœur.
 O Toi, qui sur ces bords qu'une eau dormante mouille,*
 Vis combattre autrefois le Rat & la Grenouille :
 Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau
 Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau : †
 Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage,
 Pour chanter le dépit, la colere, la rage,
 Que le Chantre sentit allumer dans son sang,
 A l'aspect du Pupitre eslevé sur son banc.
 D'abord passe & muët, de colere immobile,
 A force de douleur, il demeura tranquile :
 Mais sa voix s'échapant au travers des sanglots,
 Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots.
 La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable,
 Que m'a fait voir un songe, hélas ! trop veritable.
 Je le voi ce Dragon tout prest à m'égorgier,
 Ce Pupitre fatal qui me doit ombrager.
 Prelat, que t'ai-je fait ? Quelle rage envieuse
 Rend pour me tourmenter ton ame ingenieuse ?

H 3

Quoi ?

* Homere a fait la guerre des Rats & des Grenouilles.

† La Secchia rapita. Poëme Ital.

Quoi ? même dans ton lit , Cruel , entre deux draps ,
Ta profane fureur ne se repose pas ?

O Ciel ! quoi ? sur mon banc une honteuse masse
Deformais me va faire un cachot de ma place ?

Inconnu dans l'Eglise , invifible en ce lieu

Je ne pourrai donc plus être vû que de Dieu ?

Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obfcurciffe ,

Renonçons à l'autel , abandonnons l'Office ,

Et fans laffer le Ciel par des chants fuperflus ,

Ne voions plus un Chœur , où l'on ne nous voit plus.

Sortons. Mais cependant mon Ennemi tranquile

Jouïra fur fon banc de ma rage inutile ,

Et verra dans le Chœur le Pupitre exhauffé

Tourner fur le pivot où fa main l'a placé.

Non , s'il n'est abbatu , je ne fçaurois plus vivre.

A moi , Girot. Je veux que mon bras m'en delivre.

Periffons s'il le faut : mais de fes ais brifez

Entraînons , en mourant , les reftes divifez.

A ces mots , d'une main par la rage affermie ,

Il alloit terraffer la Machine ennemie ,

Lors qu'en ce facré lieu , par un heureux hazard ,

Entrent Jean le Chorifte , & le Sonneur Girard

Qui de tout temps pour lui brufant d'un même zele ,

Gardent pour le Prelat une haine fidele.

A l'Aspect du Lutrin tous deux tremblent d'horreur.

Du Vieillard toutefois ils blâment la fureur.

Abattons , difent-ils , fa fuperbe machine :

Mais ne nous chargeons pas tous feuls de fa ruïne ,

Et que tantost aux yeux du Chapitre afsemblé

Il foit fous trente mains en plein jour accablé.

Ces mots des mains du Chantre arrachent le Pupitre.

J'y confens , leur dit-il , afsemblons le Chapitre.

Sus donc , allez tous deux , par de fâints hurlemens ,

Réveiller de ce pas les Chanoines dormans.

Partez. Mais à ce mot , les Champions paffiffent :

De l'horreur du peril leurs courages fremiffent.

Ah ! Seigneur , dit Girard , que nous demandez-vous ?

De grace moderez un aveugle couroux.

Nous

Nous pourrions réveiller des Chantres & des Moines.
 Mais même avant l'Aurore éveiller des Chanoines !
 Qui jamais l'entreprit ? Qui l'oseroit tenter ?
 Est-ce un projet, ô Ciel ! qu'on puisse exécuter ?
 He ! Seigneur : quand nos cris pourroient du fond des
 rues

De leurs appartemens percer les avenues :
 Appeler ces valets autour d'eux estendus,
 De leur sacré repos ministres assidus,
 Et pénétrer ces lits au bruit inaccessibles :
 Penchez-vous, au moment que ces Dormeurs paisibles
 De la teste une fois pressent un oreiller,
 Que la voix d'un mortel puisse les réveiller ?
 Deux Chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
 Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pû faire ?
 Ah ! je voy bien où tend tout ce discours trompeur,
 Reprend le chaud Vicillard, le Prelat vous fait peur.
 Je vous ay vû cent fois sous sa main benissante
 Courber servilement une épaule tremblante.
 Hé bien, allez, sous lui fléchissez les genoux.
 Je sçaurai réveiller les Chanoines sans vous.
 Vien, Girot, seul ami qui me reste fidele. *
 Prenons du saint Jeudi la bruiante Cresselle. *
 Sui-moi. Qu'à son lever le Soleil aujourd'hui
 Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui.

Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée
 Par les mains de Girot la Cresselle est tirée.
 Ils sortent à l'instant, & par d'heureux efforts
 Du lugubre instrument font crier les ressorts,
 Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
 Monte dans le Palais, entre dans la grand' Sale.
 Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
 Fait sortir le Demon du tumulte & du bruit.
 Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent.
 Déjà de toutes parts les Chanoines s'éveillent :
 L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
 Et que l'Eglise brule une seconde fois.

* Instrument dont on se sert le Jeudi saint au lieu des Cloches.

L'autre encor agité de vapeurs plus funebres
 Pense estre au Jeudy saint, croit que l'on dit Tenebres,
 Et déjà tout confus tenant midi sonné,
 En soi-même fremit de n'avoir point dîné.
 Ainsi, lors que tout prest à briser cent murailles,
 L O U I S, la foudre en main, abandonnant Versailles,
 Au retour du Soleil & des Zephirs nouveaux,
 Fait dans les champs de Mars deploier ses drapeaux :
 Au seul bruit répandu de sa marche estonnante,
 Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
 Bruxelles attend le coup qui la doit foudroier,
 Et le Batave encor est prest à se noyer.
 Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse :
 Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.
 Pour les en arracher Girot s'inquietant
 Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.
 Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance :
 Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence.
 Ils courent au Chapitre, & chacun se pressant,
 Flate d'un doux espoir son appetit naissant.
 Mais, ô d'un déjeuner vaine & frivole attente :
 A peine ils sont assis, que d'une voix dolente,
 Le Chantre désolé lamentant son malheur,
 Fait mourir l'appetit, & naistre la douleur.
 Le seul Chanoine Evrard d'abstinence incapable,
 Ose encor proposer qu'on apporte la table.
 Mais on a beau presser, aucun ne lui respond.
 Quand le premier rompant ce silence profond,
 Alain touffe, & se leve, Alain ce sçavant homme,
 Qui de Bauni vingt fois a leu toute la Somme,
 Qui possede Abely, qui sçait tout Raconis,
 Et mesme entend, dit-on, le Latin d'Akempis.
 N'en doutez point, leur dit ce sçavant Canoniste,
 Ce coup part, j'en suis seur, d'une main Janseniste,
 Mes yeux en sont témoins : j'ay vû moi-même hier
 Entrer chez le Prelat le Chapelain Garnier.
 Arnaud, cet Heretique ardent à nous détruire,
 Par ce Ministre adroit tente de le seduire.

Sans doute il aura leu dans son saint Augustin
 Qu'autrefois Saint Loüis érigea ce Lutrin.
 Il va nous inonder des torrens de sa plume.
 Il faut, pour luy répondre, ouvrir plus d'un volume.
 Consultons sur ce point quelque Auteur signalé.
 Voions, si des Lutrins Bauny n'a point parlé.
 Etudions enfin, il en est temps encore,
 Et pour ce grand projet, tantost dès que l'Aurore
 Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
 Que chacun prenne en main le moëleux Abeli.*
 Ce conseil impreveu de nouveau les estonne
 Sur tout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.
 Moi? dit-il, qu'à mon âge Ecolier tout nouveau
 J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau?
 O le plaisant conseil! non, non, songeons à vivre;
 Va maigrir, si tu veux, & secher sur un livre.
 Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran:
 Je sçai ce qu'un Fermier nous doit rendre par an:
 Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypothèque.
 Vingt muids rangez chez moi font ma bibliotheque.
 En plaçant un Pupitre on croit nous rabaisser,
 Mon bras seul sans Latin sçaura le renverser.
 Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou m'ap-
 prouve?
 J'abbats ce qui me nuit par tout où je le trouve.
 C'est-là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprests?
 Du reste déjeunons, Messieurs, & beuvons frais.
 Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
 Restablit l'appetit, rechauffe le courage:
 Mais le Chantre sur tout en paroist rassuré.
 Oüi, dit-il, le Pupitre a déjà trop duré.
 Allons sur sa ruine assurer ma vengeance.
 Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence,
 Et qu'au retour tantost un ample déjeuner
 Long-temps nous tienne à table, & s'unisse au dîner.
 Aussi-tost il se leve, & la Troupe fidele,
 Par ces mots attirans sent redoubler son zele.

Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux ,
Et bien-tost le Lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte.
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils fappent le Pivot qui se deffend en vain.
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
Enfin sous tant d'effors la Machine succombe ,
Et son corps entrouvert chancele , éclate , & tombe.
Tel sur les monts glacez des farouches Gelons
Tombe un chesne battu des voisins Aquilons,
Ou tel abandonné de ses poutres usées
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.
La Masse est emportée , & ses ais arrachez
Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachez.



CHANT V.

L'Aurore cependant d'un juste effroi troublée
Des Chanoines levés voit la troupe assemblée,
Et contemple long-temps, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.
Chez Sidrac aussi-tost, Brontin d'un pié fidele
Du Pupitre abbattu va porter la nouvelle.
Le Vieillard de ses soins benit l'heureux succès,
Et sur un bois détruit bastit mille procès.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge,
Et chez le Tresorier de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au recit impreuvé de l'horrible insolence,
Le Prelat hors du liét impetueux s'élance.
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté
Gilotin, avant tout, le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun, il se peigne, il s'appreste.
L'yvoire trop hasté deux fois rompt sur sa teste,
Et deux fois de sa main le bouis tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuseaux.
Il fort demi-paré. Mais déjà sur sa porte
Il voit de saints Guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur
Sont prests pour le servir à deserter le Chœur.
Mais le Vieillard condamne un projet inutile.
Nos destins sont, dit-il, écrits chez la Sybille.
Son antre n'est pas loin. Allons la consulter,
Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit : à ce conseil, où la raison domine,
Sur ses pas au Barreau la Troupe s'achemine,
Et Bien-tost dans le Temple entend, non sans fremir,
De l'Antre redouté les soupiraux gémir.
Entre ces vieux appuis, dont l'affreuse Grand' Sale
Soutient l'énorme poids de sa voute infernale,

Est un Pilier fameux des Plaideurs respecté,
 Et toujours de Normans à midi fréquenté.
 Là sur des tas poudreux de sacs & de pratique
 Heurle tous les matins une Sybille étique :
 On l'appelle Chicane, & ce monstre odieux
 Jamais pour l'équité, n'eut d'oreilles ni d'yeux.
 La Difette au teint blême, & la triste Famine,
 Les Chagrins devorans, & l'infame Ruïne,
 Enfans infortunés de ses raffinemens,
 Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens.
 Sans cesse feüilletant les loix & la Couûume,
 Pour consumer autrui le Monstre se consume,
 Et devorant maisons, palais, chasteaux entiers,
 Rend pour des monceaux d'or, de vains tas de papiers,
 Sous le coupable effort de sa noire insolence
 Themis a veu cent fois chanceler sa balance.
 Incessamment il va de détour, en détour,
 Comme un hibou souvent il se dérobe au jour.
 Tantost les yeux en feu c'est un Lion superbe,
 Tantost humble serpent il se glisse sous l'herbe.
 En vain, pour le domter, le plus juste des Rois
 Fit regler le cahos des tenebreuses Loix,
 Ses griffes vainement par Puffort * accourcies
 Se ralongent déjà toujours d'encre noircies,
 Et ses ruses perçant & dignes & remparts,
 Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Le Vieillard humblement l'aborde & le saluë,
 Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vüe :
 Reine des longs procès, dit-il, dont le sçavoir
 Rend la force inutile & les loix sans pouvoir,
 Toi pour qui dans le Mans le Laboureur moissonne,
 Pour qui naissent à Caën tous les fruits de l'Automne,
 Si dès mes premiers ans heurtant tous les mortels,
 L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels.
 Daigne encor me connoistre en ma saison dernière.
 D'un Prelat qui t'implore exauce la priere.

Us

* Monsieur Puffort Conseiller d'Etat est celui qui a le plus contribué
 à faire le Cado.

Un Rival orgueilleux de sa gloire offensé
 A détruit le Lutrin par nos mains redressé.
 Epuise en sa faveur ta science fatale :
 Du Digeste & du Code ouvre-nous le Dédale,
 Et montre-nous cet art connu de tes amis
 Qui dans ses propres loix embarrasse Themis.

La Sybille à ces mots déjà hors d'elle-mesme
 Fais lire sa fureur sur son visage blême,
 Et pleine du Demon qui la vient opprimer,
 Par ces mots estonnans tâche à le repousser.
*Chantres, ne craignés plus une audace insensée.
 Je vois, Je vois au Chœur la masse replacée.
 Mais il faut des combats. Tel est l'arrêt du Sort :
 Et sur tout évités un dangereux accord.*

Là bornant son discours encor toute écumante,
 Elle souffle aux Guerriers l'esprit qui la tourmente :
 Et dans leurs cœurs brûlans de la soif de plaider
 Verse l'amour de nuire, & la peur de ceder.
 Pour tracer à loisir une longue requête,
 A retourner chés soi leur brigade s'appreste.
 Sous leurs pas diligens le chemin dispaçoit,
 Et le Pilier loin d'eux déjà baisse & décroît.

Loin du bruit cependant les Chanoines à table
 Immolent trente mets à leur faim indomtable.
 Leur appetit fougueux par l'objet excité
 Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pasté.
 Par le sel irritant la soif est allumée.
 Lorsque d'un pié léger la prompte Renommée
 Semant par tout l'estroï vient au Chantre éperdu
 Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
 Il se leve enflammé de muscat & de bile,
 Et pretend à son tour consulter la Sybille.
 Evrard a beau gemir du repas deserté,
 Lui-mesme est au Barreau par le nombre emporté.
 Par les détours estroits d'une barriere oblique
 Ils gagnent les degrés & le Perron antique,
 Où sans cesse étalant bons & méchans écrits
 Barbin vend aux passans des Auteurs à tout prix.

Là le Chantre à grand bruit arrive & se fait place,
Dans le fatal instant que d'une égale audace
Le Prelat & sa Troupe, à pas tumultueux,
Descendoient du Palais l'escalier tortueux.
L'un & l'autre Rival s'arrestant au passage
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.
Une égale fureur anime leurs esprits.
Tels deux fougueux Taureaux de jalousie épris,
Auprès d'une Genisse au front large & superbe,
Oubliant tous les jours le pasturage & l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
Déjà, le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Evrard en passant coudoie par Boirude
Ne sçait point contenir son aigre inquietude.
Il entre chés Barbin, & d'un bras irrité
Saisissant du Cirus un volume écarté,
Il lance au Sacristain le tôme épouvantable.
Boirude fuit le coup : Le volume effroiable,
Lui raze le visage, & droit dans l'estomac
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
Le Vieillard accablé de l'horrible Artamene
Tombe aux piés du Prelat sans poulx & sans halaine.
Sa Troupe le croit mort & chacun empressé,
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussi-tost contre Evrard vingt Champions s'élancent :
Pour soutenir leur choc les Chanoines s'avancent.
La Discorde triomphe, & du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroiable signal.
Chés le Libraire absent tout entre, tout se melle,
Les livres sur Evrard fondent comme la grelle
Qui dans un grand jardin, à coups impetueux,
Abbat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme, au hazard du livre qu'il rencontre.
L'un tient le Noeud d'amour, l'autre en saisit la Montre.
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié,
L'autre un Tasse François en naissant oublié.
L'Eleve de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur Gothique,

Les volumes sans choix à la teste jettés
 Sur le Perron poudreux volent de tous costés.
 Là, près d'un Guarini Terence tombe à terre.
 Là, Xenophon dans l'air heurte contre un la Serre.
 O que d'Ecrits obscurs, de Livres ignorés
 Furent en ce grand jour de la poudre tirés !
 Vous en fustes tirés Almerinde & Simandre :
 Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
 Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois
 Tu vis le jour alors pour la première fois.
 Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure.
 Déjà plus d'un Guerrier se plaint d'une blessure.
 D'un le Vayer épais Giraut est renversé.
 Marineau d'un Brebœuf à l'épaule blessé,
 En sent par tout le bras une douleur amère,
 Et maudit la Pharsale aux Provinces si chère.
 D'un Pinchesne *in quarto* Dodillon estourdi
 A long temps le teint passe, & le cœur affadi.
 Au plus fort du combat le Chapelain Garagne
 Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne.
 (Des vers de ce poëme effet prodigieux !)
 Tout prest à s'endormir baïlle & ferme les yeux,
 A plus d'un Combattant la Clelie est fatale.
 Girou dix fois par elle éclate & se signale.
 Mais tout cede aux efforts du Chanoine Fabri.
 Ce Guerrier dans l'Eglise aux querelles nourri
 Est robuste de corps, terrible de visage,
 Et de l'eau dans son vin n'a jamais sceu l'usage.
 Il terrasse lui seul & Guibert, & Grasset,
 Et Gorillon la *basse* & Grandin le fausset,
 Et Gerbais l'*agréable* & Guerin l'insipide.
 Des Chantres *des romans* la brigade timide
 S'écarte & du Palais regagne les chemins.
 Telle à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
 Fuit d'Agneaux effraïés une troupe bélante :
 Ou Tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
 Les Troyens se fauvoient à l'abri de leurs tours.
 Quand Bron à Boirude adresse ce discours.

Illustre Porte-croix, par qui nostre banniere
 N'a jamais en marchant fait un pas en arriere,
 Un Chanoine lui seul triomphant du Prelat
 Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?
 Non, non, pour te couvrir de sa main redoutable,
 Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
 Vien, & sous ce rempart à ce Guerrier hautain
 Fais voler ce ~~Q~~* qui me reste à la main.
 A ces mots il lui tent le doucereux ouvrage.
 Le Sacristain bouillant de zele & de courage
 Le prend, se cache, approche, & droit entre les yeux
 Frappe du noble écrit l'Athlete audacieux :
 Mais c'est pour l'ébranler une foible tempeste.
 Le livre sans vigueur mollit contre sa teste.
 Le Chanoine les voit de colere embrasé.
 Attendés, leur dit-il, Couple lâche & rusé,
 Et jugés si ma main aux grands exploits novice
 Lance à mes Ennemis un livre qui mollisse.
 A ces mots il saisit un viel *Infertiat*
 Grossi des visions d'Accurse & d'Alciat,
 Inutile ramas de Gothique écriture,
 Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
 Entourrée à demi d'un vieux parchemin noir,
 Où pendoit à trois clous un reste de fermoir.
 Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenne
 Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient à peine.
 Le Chanoine pourtant l'enleve sans effort,
 Et sur le Couple passe, & déjà demi-mort
 Fait tomber à deux mains l'effroiable tonnerre.
 Les Guerriers de ce coup vont mesurer la Terre,
 Et du bois & des clous meurtris & déchirés,
 Long-temps, loin du Perron, roulent sur les degrés.
 Au spectacle estonnant de leur cheute imprevue
 Le Prelat pousse un cri qui penetre la nuë.
 Il maudit dans son cœur le Demon des combats,
 Et de l'horreur du coup il recule six pas.
 Mais-bien-tost rappelant son antique prouesse
 Il tire du manteau sa dextre vengeresse,

Il part, & de ses doigts faintement alongés
Benit tous les Passans en deux files rangés.
Il sçait que l'Ennemi, que ce coup va surprendre,
Deformais sur ses piés ne l'oseroit attendre,
Et déjà voit pour lui tout le Peuple en courroux
Crier aux Combattans. Prophanes, A genoux.
Le Chantre qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage :
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cede, il fuit,
Le long des sacrés murs sa brigade le fuit,
Tout s'écarte à l'instant : mais aucun n'en réchappe,
Par tout le doigt vainqueur les fuit & les rattrappe.
Evrard seul en un coin prudemment retiré
Se croioit à couvert de l'insulte sacré :
Mais le Prelat vers lui fait une marche adroite,
Il l'observe de l'œil, & tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné,
Benit subitement le Guerrier consterné.
Le Chanoine surpris de la foudre mortelle
Se dresse, & leve en vain une teste rebelle :
Sur ses genoux tremblans il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le Temple aussi-tost le Prelat plein de gloire
Vagouster les doux fruits de sa sainte victoire,
Et de leur vain projet les Chanoines punis
S'en retournent chés eux éperdus, & benis.

C H A N T VI.

T Andis que tout conspire à la guerre sacrée,
 La Pieté sincère aux * Alpes retirée.
 Du fond de son desert entend les tristes cris
 De ses Sujets cachés dans les murs de Paris.
 Elle quitte à l'instant sa retraite divine.
 La Foi d'un pas certain devant elle chemine.
 L'Esperance au front gay l'appuie & la conduit,
 Et la bourse à la main la Charité la suit.
 Vers Paris elle vole, & d'une audace sainte
 Vient aux piés de Themis proferer cette plainte.
 Vierge, effroi des Méchans, appui de mes autels,
 Qui la balance en main regles tous les Mortels,
 Ne viendrai-je jamais, en tes bras salutaires,
 Que pousser des soupirs & pleurer mes miseres?
 Ce n'est donc pas assés, qu'au mépris de tes loix,
 L'Hypocrisie ait pris & mon nom & ma voix,
 Que sous ce nom sacré par tout ses mains avarés
 Cherchent à me ravir croffes, mitres, thiares?
 Faudra-t-il voir encor cent Monstres furieux
 Ravager mes Estats usurpés à tes yeux?
 Dans les temps orageux de mon naissant Empire
 Au sortir du baptême on couroit au martyre.
 Chacun plein de mon nom ne respiroit que moi.
 Le Fidele attentif aux regles de sa loi,
 Fuiant des vanités la dangereuse amorce,
 Aux honneurs appelé n'y montoit que par force.
 Ces cœurs que les Boureaux ne faisoient point fremir
 A l'offre d'une mitre estoient prests à gemir;
 Et sans peur des travaux, sur mes traces divines,
 Couroient chercher le Ciel au travers des épines.
 Mais depuis que l'Eglise eut aux yeux des Mortels
 De son sang en tous lieux cimenté ses autels,

* La grande Chartreuse est dans les Alpes.

Le calme dangereux succédant aux orages,
Une lasche tiedeur s'empara des courages :
De leur zele brulant l'ardeur se ralentit :
Sous le joug des pechés leur foi s'appesantit ;
Le Moine secoüa le cilice & la haire :
Le Chanoine indolent apprit à ne rien faire :
Le Prelat par la brigue aux honneurs parvenu
Ne sceut plus qu'abuser d'un ample revenu ,
Et pour toutes vertus fit au dos d'un carrosse ,
A costé d'une mitre armorier sa crosse.
L'Ambition par tout chassa l'Humilité,
Dans la crasse du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloistres sacrés la Discorde introduite
Y bastit de mon bien les plus seurs arsenaux ,
Traîna tous mes Sujets au pié des Tribunaux :
Envain à ses fureurs j'opposai mes prieres ,
L'insolente à mes yeux marcha sous mes Bannieres.
Pour comble de misere , un tas de faux Docteurs
Vint flatter les pechés de discours imposteurs ,
Infectant les Esprits d'execrables maximes ,
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
Une servile peur tint lieu de Charité.
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté.
Et chacun à mes piés , conservant sa malice ,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.
Pour éviter l'affront de ces noirs attentats
Je vins chercher le calme au séjour des frimats ,
Sur ces Monts entourés d'une éternelle glace ,
Où jamais au Printemps les Hyvers n'ont fait place ;
Mais jusques dans la nuit de mes sacrés Deserts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui mesme encore, une voix trop fidele
M'a d'un triste desastre apporté la nouvelle.
J'apprens que dans ce Temple où * le plus saint des Rois
Consacra tout le fruit de ses pieux exploits ,

Et

* S. Louis fondateur de la sainte Chapelle.

Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
 L'implacable Discorde & l'infame Mollesse
 Foulant aux piés les loix, l'honneur & le devoir
 Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
 Souffriras-tu, ma Sœur, une action si noire ?
 Quoi ? ce Temple à ta porte élevé pour ma gloire,
 Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,
 Sera de leurs combats le theatre honteux ?
 Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate.
 Assez & trop long-temps l'impunité les flatte.
 Pren ton glaive, & fondant sur ces Audacieux :
 Vien, aux yeux des Mortels justifier les Cieux.

Ainsi parle à sa Sœur cette Vierge enflammée.
 La grace est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
 Themis sans differer lui promet son secours,
 La flatte, la rassure, & lui tient ce discours.

Chere & divine Sœur, dont les mains secourables
 Ont tant de fois seché les pleurs des Miserables,
 Pourquoi Toi-mesme en proie à tes vives douleurs
 Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs ?
 En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie,
 D'un ciment éternel ton Eglise est bastie,
 Et jamais de l'Enfer les noirs fremissemens
 N'en sçauroient ébranler les fermes fondemens.
 Au milieu des combats, des troubles, des querelles
 Ton nom encor cheri vit au sein des Fideles.
 Croi-moi ; dans ce Lieu-même où l'on veut t'opprimer,
 Le trouble qui t'estonne est facile à calmer,
 Et pour y rappeler la Paix tant désirée,
 Je vais t'ouvrir, ma Sœur, une route assurée,
 Preste-moi donc l'oreille, & retien tes soupirs.
 Vers ce Temple fameux si cher à tes desirs
 Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
 Non loin de ce Palais où je rens mes oracles,
 Est un vaste séjour des Mortels reveré,
 Et de Clients soumis à toute heure entouré.
 Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable
 Veille au soin de ma gloire un Homme incomparable.

Ariste

Ariste dont le Ciel, & Louis ont fait choix
Pour regler ma balance, & dispenser mes loix.
Par lui dans le Barreau sur mon trosne affermie
Je vois heurler en vain la Chicane ennemie.
Par lui la Verité ne craint plus l'Impositeur,
Et l'Orphelin n'est plus devoré du Tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image ?
Tu le connois assez, Ariste est ton ouvrage.
C'est Toi qui le formas dès ses plus jeunes ans,
Son merite sans tache est un de tes presens.
Tes divines leçons avec le lait sucées
Allumerent l'ardeur de ses nobles pensées.
Aussi son cœur pour Toi, brûlant d'un si beau feu
N'en fit point dans le monde un lâche desaveu,
Et son zele hardi toujours prest à paroître,
N'alla point se cacher dans les ombres d'un Cloître.
Va le trouver, ma Sœur, à ton auguste nom
Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte Maison,
Ton visage est connu de sa noble famille.
Tout y garde tes loix, Enfans, Sœur, Femme, Fille.
Tes yeux d'un seul regard sçauront le penetrer,
Et pour obtenir tout tu n'as qu'à te montrer.
Là s'arreste Themis. La Pieté charmée
Sent renaître la joie en son ame calmée.
Elle court chés Ariste, & s'offrant à ses yeux :
Que me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux
Tu signales pour moi ton zele & ton courage,
Si la Discorde impie à ta porte m'outrage :
Deux puissans Ennemis par elle envenimés,
Dans ces murs autrefois, si saints, si renommés,
A mes sacrés autels font un profane insulte,
Remplissent tout d'effroi, de trouble, & de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va t'en peindre l'horreur,
Sauve moi, sauve les de leur propre fureur.
Elle sort à ces mots. Le Heros en priere
Demeure tout couvert de feux & de lumiere.
De la celeste Fille il reconnoît l'éclat,
Et mande au mesme instant le Chantre & le Prelat.

Muse , c'est à ce coup que mon Esprit timide
 Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide ,
 Pour chanter par quels soins , par quels nobles travaux ,
 Un Mortel sceut fléchir ces superbes Rivaux.

Mais plustôt , Toi qui fis ce merveilleux ouvrage ,
 Ariste , c'est à Toi d'en instruire nôtre âge.
 Seul , tu peux reveler , par quel art tout-puissant ,
 Tu rendis tout-à-coup le Chantre obéissant.
 Tu sçais par quel conseil rassemblant le Chapitre
 Lui-mesme de sa main , reporta le Pupitre ,
 Et comment le Prelat de ses respects content ,
 Le fit du banc fatal enlever à l'instant.
 Parle donc : c'est à Toi d'éclaircir ces merveilles.
 Il me suffit pour moi d'avoir sceu , par mes veilles ,
 Jusqu'au sixième Chant pousser ma fiction ,
 Et fait d'un vain Pupitre un second Ilion.
 Finissons. Aussi-bien , quelque ardeur qui m'inspire ,
 Quand je songe au Heros qu'il me reste à décrire ,
 Qu'il faut parler de Toi ; mon Esprit éperdu
 Demeure sans parole , interdit confondu.

Ariste , c'est ainsi qu'en ce Senat illustre
 Où Themis par tes soins reprend son premier lustre ,
 Quand la premiere fois un Athlete nouveau
 Vient combattre en champ clos aux joustes du Barreau ,
 Souvent , sans y penser , ton auguste presence
 Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence ,
 Le nouveau Cicéron tremblant , decoloré ,
 Cherche envain son discours sur sa langue égaré.
 Envain , pour gagner temps , dans ses tranfées affreuses ,
 Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses ,
 Il hesite , il begaye , & le triste Orateur
 Demeure enfin muët aux yeux du Spectateur.

EPIGRAMME.

*Sur une méchante Satire que l'Abbé Kautain
avoit faite, & qu'il faisoit courir
sous mon nom.*

EN vain par mille & mille outrages
Mes Ennemis dans leurs ouvrages
Ont creu me rendre affreux aux yeux de l'Univers.
Kautain, pour décrier mon stile,
A pris un chemin plus facile :
C'est de m'attribuer ses vers.

A U T R E.

Contre le mesme.

A Quoi bon tant d'efforts, de larmes, & de cris,
Kautain, pour faire ôster ton nom de mes ouvrages?
Si tu veux du Public éviter les outrages;
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

A U T R E.

Contre un Athée.

A Lidor assis dans sa chaize,
Médifant du Ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles :
On sçait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

EPIGRAMME.

DAns le Palais hier Bilain
 Vouloit gager contre Menage,
 Qu'il estoit faux que Saint Sorlain
 Contre Arnaud eust fait un ouvrage.
 Il en a fait, j'en sçay le temps,
 Dit un des plus fameux Libraires.
 Attendés... C'est depuis vingt ans.
 On en tira cent exemplaires.
 C'est beaucoup, dis-je en m'approchant,
 La piece n'est pas si publique.
 Il faut compter, dit le Marchand,
 Tout est encor dans ma boutique.

A U T R E.

A Monsieur Racine.

RAcine, plain ma destinée.
 C'est demain la triste journée,
 Où le Prophete Des-Marais
 Armé de cette mesme foudre
 Qui mit le Port-Royal en poudre,
 Va me percer de mille traits.
 C'en est fait, mon heure est venuë.
 Non que ma Muse soutenue
 De tes judicieux avis
 N'ait assés de quoi le confondre:
 Mais, cher Ami, pour lui répondre,
 Helas ! il faut lire Clovis.*

* Poëme de Démarais ennuieux à la mort.

REMERCIEMENT

A MESSIEURS

DE L'ACADEMIE

FRANÇOISE.

MESSIEURS,

L'HONNEUR que je reçois aujourd'hui est quelque chose pour moi de si grand, de si extraordinaire, de si peu attendu, & tant de sortes de raisons sembloient devoir pour jamais m'en exclure, que dans le moment mesme où je vous en fais mes remerciemens, je ne sçai encore ce que je dois croire. Est-il possible, Est-il bien vrai, que vous m'ayés en effet jugé digne d'estre admis dans cette illustre Compagnie, dont le fameux établissement ne fait guere moins d'honneur à la memoire du Cardinal de Richelieu, que tant de choses merveilleuses qui ont esté executées sous son ministere? Et que penseroit ce grand Homme? Que penseroit ce sage Chancelier qui a possédé après lui la dignité de vôtre Protecteur, & après lequel vous avés jugé ne pouvoir choisir d'autre Protecteur que le Roi même? Que penseroient-ils, dis-je, s'ils me voioient aujourd'hui entrer dans ce Corps si celebre, l'objet

de leurs soins & de leur estime, & où par les loix qu'ils ont établies, par les maximes qu'ils ont maintenues, personne ne doit estre receu qui ne soit d'un merite sans reproche, d'un esprit hors du commun, En un mot, semblable à vous? Mais à qui est-ce encore que je succede dans la place que vous m'y donnés? N'est-ce pas à un * Homme également considerable, & par ses grands emplois, & par sa profonde capacité dans les affaires, à un Magistrat qui tenoit une des premières places dans le Conseil, & qui en tant d'importantes occasions a esté honoré de la plus étroite confiance de son Prince, non moins sage, qu'éclairé, vigilant, laborieux, & avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion.

Je sçai bien, MESSIEURS, & personne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des Hommes propres à remplir les places vacantes de vostre sçavante Assemblée, vous n'avez égard ni au rang ni à la dignité : que la politesse, le sçavoir, la connoissance des belles lettres ouvrent chés vous l'entrée aux honnestes gens, & que vous ne croiés point remplacer indignement un Magistrat du premier ordre, un Ministre de la plus haute élévation, en lui substituant un Poëte celebre, un Ecrivain illustre par ses ouvrages, & qui n'a souvent d'autre dignité que celle que son merite lui donne sur le Par-nasse. Mais en qualité mesmes d'Homme de lettres, que puis-je vous offrir, qui soit digne de la

grace

* Monsieur de Bezons Conseiller d'Estat.

grace dont vous m'honorés? Seroit-ce un foible recueil de Poësies qu'une temerité heureuse, & quelque adroite imitation des Anciens ont fait valoir, plutôt que la beauté des pensées ni la richesse des expressions? Seroit-ce une traduction si éloignée de ces grands chef-d'œuvres que vous nous donnés tous les jours, & où vous faites si glorieusement revivre les Thucydides, les Xenophons, les Tacites, & tous ces autres celebres Heros de la sçavante antiquité? Non, MESSIEURS, vous connoissés trop bien la juste valeur des choses, pour payer d'un si grand prix des ouvrages aussi mediocres que les miens, & pour m'offrir de vous-mêmes, s'il faut ainsi dire, sur un si leger fondement, un honneur que la connoissance de mon peu de merite ne m'a pas laissé seulement la hardiesse de demander.

Quelle est donc la raison qui vous a pû inspirer si heureusement pour moi en cette rencontre? Je commence à l'entrevoir, & j'ose me flater que je ne vous ferai point souffrir en la publiant. La bonté qu'a eu le plus grand Prince du monde en voulant bien que je m'emploiasse avec un de vos plus illustres Ecrivains à ramasser en un corps le nombre infini de ses actions immortelles, cette permission, dis-je, qu'il m'a donnée m'a tenu lieu auprès de vous de toutes les qualités qui me manquent. Elle vous a entierement déterminés en ma faveur. Oüi, MESSIEURS, quelque juste sujet qui dût pour jamais m'interdire l'entrée de vostre Academie, vous n'avez pas creu qu'il fust de vostre équité, de souffrir

qu'un Homme destiné à parler de si grandes choses fust privé de l'utilité de vos leçons, ni instruit en d'autre Ecole qu'en la vostre. Et en cela vous avez bien fait voir que lorsqu'il s'agit de vostre auguste Protecteur, quelque autre considération qui vous püst retenir d'ailleurs, vostre zele ne vous laisse plus voir que le seul interest de sa gloire.

Permettés pourtant que je vous desabuse, si vous vous estes persuadés que ce grand Prince, en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moi un Ecrivain capable de soutenir en quelque sorte par la beauté du stile & par la magnificence des paroles, la grandeur de ses exploits. C'est à vous, MESSIEURS, c'est à des plumes comme les vostres, qu'il appartient de faire de tels chef-d'œuvres, & il n'a jamais conçu de moi une si avantageuse pensée. Mais comme tout ce qui s'est fait sous son regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mauvais, qu'au milieu de tant d'Ecrivains celebres qui s'apprestent à l'envi à peindre ses actions dans tout leur éclat & avec tous les ornemens de l'éloquence la plus sublime, un Homme sans fard, & accusé plutôt de trop de sincérité que de flatterie, contribuast de son travail & de ses conseils à bien faire mettre en jour, & dans toute la naïveté du stile le plus simple la vérité de ces actions, qui estant si peu vrai-semblables d'elles-mêmes, ont bien plus besoin d'estre fidelement écrites que fortement exagérées.

En effet, MESSIEURS, lorsque des Orateurs &

& des Poëtes, ou des Historiens mesme aussi entreprenans quelquefois que les Poëtes & les Orateurs, viendront à déployer sur une matiere si heureuse toutes les hardieses de leur Art, toute la force de leurs expressions: Quand ils diront de **LOUIS LE GRAND** à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux Capitaine de l'antiquité, qu'il a lui seul plus fait d'exploits que les autres n'en ont lû, qu'il a plus pris de villes que les autres Rois n'ont souhaité d'en prendre: Quand ils assureront, qu'il n'y a point de Potentat sur la terre, quelque ambieux qu'il puisse estre, qui dans les vœux secrets qu'il fait au Ciel ose lui demander autant de prosperités & de gloire que le Ciel en a accordé liberalement à ce Prince: Quand ils écriront, que la conduite est maistresse des événemens, que la Fortune n'oseroit contredire ses desseins: Quand ils le peindront à la teste de ses armées marchant à pas de Geant au travers des fleuves & des montagnes, foudroiant les ramparts, brisant les rocs, terrassant tout ce qui s'oppose à sa rencontre; ces expressions paroistront sans doute grandes, riches, nobles, accommodées au sujet: mais en les admirant, on ne se croira point obligé d'y ajoûter foi, & la verité sous ces ornemens pompeux pourra aisément estre desavouée ou méconnue.

Mais lorsque des Ecrivains sans artifice se contentant de rapporter fidelement les choses, & avec toute la simplicité de témoins qui déposent, plutôt mesmes que d'Historiens qui racontent, exposeront

bien tout ce qui s'est passé en France depuis la fameuse paix des Pirenées, tout ce que le Roi a fait pour rétablir dans ses Etats l'ordre, les loix, la discipline: Quand ils compteront bien toutes les Provinces que dans les guerres suivantes il a ajoutées à son Roiaume, toutes les villes qu'il a conquises, tous les avantages, toutes les victoires qu'il a remportées sur ses ennemis, l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entière trop foible contre lui seul, une guerre toujours féconde en prospérités, une paix encore plus glorieuse. Quand, dis-je des plumes sinceres, & plus soigneuses de dire vrai que de se faire admirer, articuleront bien tous ces faits disposés dans l'ordre des temps, & accompagnés de leurs veritables circonstances; Qui est-ce qui en pourra disconvenir, je ne dis pas de nos Vainqueurs, je ne dis pas de nos Alliés, je dis de nos Ennemis mesmes? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord; leurs puissances diminuées, leurs Estats resserrés dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalousies, leurs fureurs, leurs invectives mesmes ne les en convaincront-ils pas malgré eux? Pourront-ils nier que, l'année mesme où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la paix qu'il leur offroit pour le bien de la Chrestienté, il a tout à coup, & lorsqu'ils le pouvoient entierement épuisé d'argent & de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait sortir comme de terre dans les Pais-bas deux armées de quarente mille hommes chacune, & les y a fait subsister abondamment

ment malgré la disette des fourages, & la secheresse de la saison. Pourront ils nier que tandis qu'avec une de ces armées il faisoit assieger Luxembourg, lui-mesme avec l'autre tenant toutes les villes du Haynaut & du Brabant comme bloquées; par cette conduite toute merveilleuse, ou plutôt par une espece d'enchantement semblable à celui de cette Teste si celebre dans les fables, dont l'aspect convertissoit les hommes en rochers, il a rendu les Espagnols immobiles spectateurs de la prise de cette place si importante où ils avoient mis leur dernière ressource: Que par un effet non moins admirable d'un enchantement si prodigieux, cet opiniâtre Ennemi de sa gloire, cet industrieux Artisan de ligue & de querelles, qui travailloit depuis si long-temps à remuer contre lui toute l'Europe, s'est trouvé lui-mesme dans l'impuissance, pour ainsi dire, de se mouvoir, lié de tous costés, & réduit pour toute vengeance à semer des libelles, à pousser des cris & des injures? Nos Ennemis, je le repete, pourront-ils nier toutes ces choses? Pourront-ils ne pas avouer, qu'au mesme temps que ces merveilles s'exécutoient dans les Pais-bas, nostre armée navale sur la mer Mediterranée, après avoir forcé Alger à demander la paix, faisoit sentir à Genes, par un exemple à jamais terrible, la juste punition de ses insolences & de ses perfidies, ensevelissoit sous la ruine de ses Palais & de ses Maisons cette superbe ville plus aisée à détruire qu'à humilier. Non sans doute, nos Ennemis n'oseroient démentir des ve-

rités si reconnues ; sur tout lorsqu'ils les verront écrites avec cet air simple & naïf & dans ce caractère de sincérité & de vrai-semblance, qu'au défaut des autres choses, je ne desespere pas absolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'Histoire.

Mais comme cette simplicité même, toute ennemie qu'elle est de l'ostentation & du faste, a pourtant son art, sa methode, ses agrémens ; où pourrois-je mieux puiser cet art & ces agrémens que dans la source même de toutes les delicatesses, dans cette Academie qui tient depuis si long-temps en sa possession tous les trésors, toutes les richesses de nostre langue ? C'est donc, MESSIEURS, ce que j'espere aujourd'hui trouver parmi vous, c'est ce que j'y viens étudier, c'est ce que j'y viens apprendre. Heureux ! si par mon assiduité à vous cultiver, par mon adresse à vous faire parler sur ces matieres, je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connoissances & de vos secrets. Plus heureux encore ! si par mes respects, & par mes sinceres sollicitations je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnaissance que j'aurai toute ma vie de l'honneur inespéré que vous m'avez fait.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

A.

A ge. Voyez Age.	
Abbé passionné pour l'Architecture,	pag. 146
Abeli. Fameux Auteur de la Moële Theologique,	177
Abondance entretenuë au fort de la famine,	76
Abondance sterile de quelques Auteurs,	122
Abstinence. Homme incapable d'abstinence,	176
Accord. Tout accord est dangereux à la chicane,	181
Achille. Voyez Caractere.	140
Achille, & son courroux,	134
Acteur lent à s'exprimer, combien ennuyeux & désa- greable,	127. 147
Admirateur. Que ce siecle est fertile en sots admira- teurs,	85
Adulle. Montagne d'où le Rhin prend sa source,	170
Agamemnon. Voyez Caractere.	144
Age. L'Age avance les ruines du monde,	140
La Diversité des choses qui se trouvent en divers âges,	176
Agrément. L'on ne peut plaire aux lecteurs sans agré- ment,	156
Akempis. Le Latin d'Akempis,	160
Alcove. Description d'une Alcove delicieuse,	49
Aleth. Les Vertus en usage dans Aleth,	140
Alexandre. Le genie insensé d'Alexandre le Grand,	37
Allegorie. Faux zele de vouloir chasser l'Allegorie,	186
Alliances inégales,	18
Alpes. Montagnes toujours couvertes de glace,	
Alphabet. Revenus escripts par Alphabet,	

T A B L E

<i>Saint-Amand. Quel fut le partage de Saint-Amand,</i>	19
<i>Ambition. La force de l'Ambition,</i>	49
<i>L'Ambition a chassé l'humilité,</i>	188
<i>Ami. Qu'il faut discerner le flatteur de l'ami en fait d'ou-</i> <i>vrages par escrit,</i>	126
<i>Amour. Comme il entra dans les pieces de Theatre,</i> <i>dans les Romans,</i>	136
<i>Que l'amour exprimé chastement ne doit point estre banni</i> <i>de la Scene,</i>	148
<i>Amphion & ses accords,</i>	150
<i>Ancestres. Voyez Noblesse.</i>	20
<i>Angeli. Le sort de l'Angeli,</i>	
<i>Animal. La conduite de l'homme comparée avec l'instinct</i> <i>des Animaux,</i>	31. & suiv.
<i>Antre de la Sybille,</i>	179
<i>Apelle. Le portrait d'Alexandre reservé pour le pinceau</i> <i>d'Apelle,</i>	12
<i>Apollon. Dieu bizarre,</i>	130
<i>Apollon ne promet aux Auteurs les plus sçavans qu'un</i> <i>nom & des lauriers,</i>	150
<i>Appetit naissant flaté d'un doux espoir,</i>	176
<i>Appetit ressuscité,</i>	177
<i>Architecteur. Voyez Abbé.</i>	121
<i>Ardeur perilleuse,</i>	141
<i>Arioste, & ses Fables comiques,</i>	189
<i>Ariste, homme incomparable,</i>	
<i>Arbitre du differend mû entre le Prelat & le Chantre,</i>	189
	20
<i>Art de voler est en vogue aujourd'hui,</i>	51
<i>Art audacieux,</i>	
<i>Il n'y a rien de si odieux qui estant imité par l'Art ne pa-</i> <i>roisse agreable.</i>	134
<i>Art divin dont l'on fait un mestier mercenaire,</i>	149
<i>Asne. Fiction du raisonnement de l'Asne à l'égard de</i> <i>l'Homme,</i>	54
<i>Avare. Les mœurs d'un Avare,</i>	33. & suiv.
<i>Avarice. Entretien de l'Avarice avec un Avare,</i>	48. 49
	L'A.

L'Avarice peché universel,	82
Auguste. Il faut estre un Virgile pour chanter un Au-	12
guste,	19
A quoi sert un Auguste sans un Mécenas,	78
Qu'un Auguste peut faire aisément des Virgiles,	157
Aumosnier. Conseils d'un Aumosnier à son Prelat,	190
Avocat. Description d'un jeune Avocat,	17. & suiv.
Auteur. Description remarquable de la retraite d'un Au-	22, 30
teur desesperé d'acquérir de la reputation,	29
Auteur sans défaut,	58
Entretiens sur quelques Auteurs du temps,	74
Grand nombre d'Auteurs dans Paris,	79
Il est fascheux à un Auteur de se voir sans Lecteur,	126
Regles ennemies aux Auteurs,	127
Auteur ami de ses escrits, & comment il se comporte en-	129
vers ceux qui les critiquent,	133
Ce siecle fertile en sots Auteurs,	145
Vains Auteurs,	146
Auteur altier & sa presumption,	148
Auteurs qui appliquent leur propre caractere à tous leurs	là-même.
Heros, blasmez, 137. Voyez Theatre.	199
Auteur agreable sur le Theatre,	97
L'on ne peut souffrir un Auteur mediocre en fait de vers,	106
Auteurs dangereux,	là-même.
Auteur vertueux,	là-même.
Auteurs dégoûtez de gloire, & affamez d'argent,	37
Auteurs esclaves de leurs Lecteurs,	
Auteur novice à répandre l'encens,	
Auteur emporté d'un faux zele,	
Ayeux. Que la longue suite de grands Ayeux est inutile	
à qui en degenerate,	
Azile. Voyez Nom.	

T A B L E

B.

B Acchus. <i>Les auspices sacrez de Bacchus,</i>	168
Badiner noblement,	144
Ballades de Marot,	125. 131
Barbarisme. <i>Qu'il faut éviter un pompeux Barbarisme</i>	125
<i>dans ce que l'on escrit,</i>	20
Barreau. <i>Balayer le Barreau de sa robe,</i>	170
<i>Les monstres hagards du Barreau,</i>	39
Barricades au milieu de la paix,	20
Bartole. <i>D'Apollon recourir à Bartole,</i>	150
Bassefle amenée par l'indigence,	176
Bauny. <i>Fameux Casuiste,</i>	109
Beauté trop courte,	151
Benferade, <i>Poète celebre,</i>	147
Bergerac, <i>Auteur du voyage de la Lune,</i>	95
Bergerat,	
Beringhen. <i>Voyez Rhin.</i>	124
Bertaut <i>Poète,</i>	53
Bible. <i>La sainte horreur de ce livre divin,</i>	177
Bibliothèque composée de vingt muets de vin,	107
Bien & mal prizez au juste,	
Bienfiance. <i>Qu'elle doit estre gardée estroitement dans</i>	137
<i>la Scene,</i>	32
Bigot. <i>Zele affecté d'un Bigot orgueilleux,</i>	
Blasmer. <i>Que le droit de Blasmer les Auteurs est un droit</i>	70
<i>ancien,</i>	
Blason. <i>L'invention & les termes obscurs du Blazon,</i>	36
	17
Bonnet. <i>Affront salutaire du Bonnet verd,</i>	122
Borner. <i>Qu'il faut se borner en écrivant,</i>	109
Boufon odieux,	37
Branche pourrie d'un tronc fort illustre,	170
Bras qui fit trembler le Rhin, l'Escaut, & l'Ebre,	168
Brasier d'une mesche enflammée,	
Brebeuf. <i>La Pharsale de Brebeuf,</i>	103. 124
Bruit. <i>Description du Bruit de Paris pendant la nuit,</i>	40.
	& suiv.
	Bur-

DES MATIERES.

Burlesque. Les progres & le dégoust du vers burlesque,	124
Bursoft. Les écrits de Bursoft renfermez dans les magasins,	168

C.

C Abarets pleins de Chantres beuvans,	163
Cadence. Voiez Malherbe.	
Oreille severe pour la Cadence,	123
Caillou. Tirer du feu des veines d'un Caillou,	168
Calepin. Voiez Alphabet.	
Cambray. Sa prise,	96
Candeur. Esprit de Candeur necessaire à la Satyre,	132
Caprice. Que les hommes adorent les Caprices l'un de l'autre,	81
Caractere. Le Caractere de chaque Heros dans la peinture que l'on en fait en vers,	136
Carme. Que les Carmes s'endurcissent aux travaux,	166
Cavois. Voiez Rhin.	
Censeur. Faire choix d'un Censeur solide & parfait, mais qui se rencontre rarement,	148
Censure. Le moien d'éviter la Censure publique de ses écrits,	126
Champions pleins de vin & d'audace,	168. 182
Changer d'esprit comme de mode,	48
Chanoine. Description du repos des Chanoines,	23
Chanoines qui s'engraissent d'une longue & sainte oisiveté,	155
Chanoines qui ont toujours le visage fleuri,	179
Table des Chanoines somptueuse,	181
Chanoines punis & benis,	185
Indolence des Chanoines,	187
Chanfon. Qu'il faut de l'art & du bon sens mesme dans les Chanfons,	133
Chantre ambitieux & revolté contre son Prelat,	155.
	157. 158. 171. 181. 185. & suiv.
Chantres gagez pour louer Dieu,	155
Chantres timides mis en fuite,	183
	Cha,

Chapelain. <i>Sa presumption pour sa Poësie,</i>	34. 61. 62
Charenton. <i>L'heretique douleur de Charenton,</i>	81
Cheffecier. <i>Les conseils d'un Cheffecier à son Prelat,</i>	159
	81
Chercher hors de soy ses vertus & ses vices,	178
Chefne battu des Aquilons,	157
Chicane. <i>Ardeur de la Chicane,</i>	20
Chicanes énormes,	
Chicane appelée Sybille etique, 180. <i>Ses enfans, là-mê-</i>	là-mê-
me.	
Description de la chicane,	180. 181
Discours adressé à la chicane,	là-même.
Ce que produit la chicane,	là-même.
Cid. <i>L'éloge du Cid,</i>	62
Cinna doit sa naissance au Cid persecuté,	100
Circonstance. <i>Eviter les basses Circonstances,</i>	104
Cisteaux & son repos,	166
Clervaux & sa reforme,	là-même.
Claude. <i>Ministre de Charenton & ses sophismes,</i>	81
Climat. <i>La diversité des humeurs selon les climats,</i>	137
Cloche. <i>Les voix argentines des cloches,</i>	172
Coëflin. <i>Voyez Rhin,</i>	107
Cœur noble,	266
Cohorte ardente de saints Guerriers,	20
Colere. <i>En quoi la colere vaut un Apollon,</i>	151
Colletet, & le souci qui le trouble,	
Combat, où les livres servent d'armes,	182. & suiv.
Comedie. <i>L'origine de la Comedie dans Athenes, & ses</i>	143
progrez,	là-même.
Ses qualitez necessaires,	
Condé. <i>Voyez Rhin.</i>	170
Eloge du Prince de Condé,	51
Congrez. <i>Mot burlesque,</i>	75
Conquerans. <i>Diverses sortes de Conquerans,</i>	
Le recit des exploits d'un Conquerant vulgaire, est en-	140
nuyeux,	109
Coquette, <i>ses artifices,</i>	151
Corneille, <i>Poëte illustre,</i>	Corps.

DES MATIERES.

Corps. La courte grosseur d'un corps ramassé,	157
Cotin. En differens endroits,	57. 59. 61. 63. 64
Cour. Que la Cour est fertile en modeles,	144
Couroux aveugle,	174
Coussins qui gemissent sous une molle épaisseur,	157
Cresselle bruiante, & ce que c'est,	175
Crime. Funeste effet du premier des crimes,	83
Croire. Ce que l'on ne croit pas ne touche point,	135

D.

D Anube. Voyez Rhin.	
Debut. Quel doit estre le debut d'un Poëme,	141
Deguisement remarquable,	256
Déjeuner qui attend le disner,	156
Vaine & frivole attente d'un déjeuner,	276
Delices de la Campagne,	94
De la vie retirée,	96
Demon qui souffle dans les cœurs la fatigue & la guerre,	165
Demon du tumulte & du bruit,	175
Déplaire pour vouloir trop plaire,	108
Description. Quelles doivent estre les Descriptions dans un Poëme,	140
Desportes, Poëte,	124
Destins écrits chez la Sybille,	179
Détail. Le Détail inutile doit estre évité,	122
Dieu bravé par poltronerie,	81
Qu'il faut se garder de faire Dieu le sujet d'un badinage,	133. 139
Discorde & son air hideux qui fait fremir la paix,	155.
	156
Discours que la Discorde se fait à soi-mesme pour s'animer,	156
	là-mesme.
Des serpens de la Discorde,	156
Déguisemens de la Discorde,	164
Cri horrible de la Discorde,	175
Discorde infernale,	187
Discorde introduite dans les Cloistres,	

Triom-

T A B L E

<i>Triomphe de la Discorde,</i>	182
<i>Discorde implacable,</i>	288
<i>Discours. Effet de l'adresse harmonieuse du Discours,</i>	149
<i>Trafic du Discours,</i>	250
<i>Discours de Themis à la Pieté,</i>	188
<i>Discours de la Pieté à Ariste,</i>	189
<i>Difette,</i>	180
<i>Diversité. Combien la diversité est agreable dans les vers,</i>	123
<i>Divertissement qui devient une fatigue,</i>	134
<i>Divertissement mis à profit,</i>	148
<i>Dormeurs paisibles,</i>	175
<i>Dormir. Que l'on ne dort à Paris qu'à prix d'argent,</i>	43
	82
<i>Douleur. Tribut de douleurs,</i>	176
<i>Douleur qui naist par la mort de l'appetit,</i>	172
<i>Dragon vû en songe,</i>	18
<i>Droits. Science funeste dans les droits du Roi,</i>	

E.

<i>Egalité dont se forme le Sage,</i>	47
<i>Eglise naissante, son esprit,</i>	186
<i>Elegie. Description & les qualitez de l'Elegie,</i>	128. 129.
	131
	106
<i>Eloge imposteur,</i>	164. 179
<i>Embonpoint des Chanoines,</i>	11
<i>Encens indigne des autels,</i>	14. 107
<i>Prodiguer son encens à des Dieux sans vertu,</i>	138
<i>Enée. Voyez Caractere. Son voyage en Afrique,</i>	108
<i>Enfant charmant dans son bas âge,</i>	
<i>Enguien. Voyez Condé.</i>	100
<i>Envieux, en quelque maniere utiles,</i>	
<i>Eole. Voyez Enée.</i>	
<i>Epigramme. Ce que c'est le plus souvent que l'Epigramme,</i>	130
<i>Epique. Que la Poësie Epique se soutient par la Fable, & ne vit que de fiction,</i>	138
	Epithe-

DES MATIERES.

Epithete. <i>Froides Epithetes,</i>	23
Equité. <i>L'Equité accablée sous des monceaux d'Auteurs,</i>	51
Erreurs qui enyûrent la raison,	34
Corriger ses erreurs sur l'avis des Envieux,	100
Escadron timide,	169
Eschyle, & ce qu'il a ajoûté à la Tragedie,	135
Ecrire. <i>Voyez Penſer.</i>	95
Eſcrit ſcandaleux publié ſous le nom d'autrui,	57
Eſcrivains deceus,	121
Eſprit. <i>La carrière épineuſe du bel Eſprit,</i>	13
Eſprits du temps noirs au dedans, & blancs au de-	24
hors,	27
diverſité d'Eſprits en eſcrivant,	là-même.
diverſes manieres d'Eſprits,	101. 106
Eſprit tortu,	108
Eſprits frivoles,	
Eſprit né chagrin,	
Evangile. <i>Voyez Myſtere.</i>	
Exprefſion. <i>Voyez Idée.</i>	
ſomptueux amas d'Exprefſions frivoles,	137

F.

Fables combien utiles & neceſſaires à la Poëſie Epi-	138. 140
que,	140. & ſuiv.
agrémens que la Fable offre à l'eſprit,	107. 187
à quoy tend la Fiction,	51
Facultez des Univerſitez,	155
Faineans. <i>Pieux Faineans,</i>	108
Faveur. <i>Prix que la faveur donne à l'importunité,</i>	27. & ſuiv.
Faux eſt toujours fade,	
Fefſtin. <i>Description d'un méchant Feſtin,</i>	
Feüillant. <i>Que les Feüillans s'endurciſſent aux travaux,</i>	166
Feüillet. <i>Fameux Predicateur,</i>	62
Faction. <i>Voyez Fables.</i>	
Fiel dans l'ame de quelques devots,	155
Fierté que permet la richeſſe,	18
Fi-	

T A B L E

Figure. Comment il faut employer les Figures dans un Poëme,	141
Filoux de nuit,	42
Flateur. Differences remarquables entre l'ami & le flateur en fait d'ouvrages par escrit,	126
Foi des hommes appesantie sous le joug des pechez,	187
Foibleffes des grands cœurs,	136
Folie érigée en sagesse,	33
Folie qui tient lieu de supplice,	34
Folie assez bizarre d'un certain bigot,	là même. 82
Folie ridicule,	18
Fortune. Elle se joue de la vertu,	23
aller au Louvre adorer la Fortune,	39
Fortune ennemie corrigée,	52
meriter la Fortune par des cruautéz,	
Fou. Quel est aujourd'huy le plus incommode des Fous,	19. 32
que tous les Hommes sont Fous,	33
que souvent le plus Fou est le plus satisfait,	35
Fourmi. L'admirable instinct de la Fourmi,	47
Frelons, troupe lâche & sterile,	19
Fumée. Vendre au poids de l'or une once de fumée,	57
Fureur qui n'a point de repos,	174
Fureur blasmée,	174
Fureur Gothique,	182
Fureurs malignes des Envieux,	100. 182

G.

Gazette. Embellir la Gazette de sa folle valeur,	49
Genie. Mesurer son vol à son genie,	12
Genie asservi aux regles de l'Art,	24
Genie excité par les Envieux,	100
George de Laquais devenu Marquis,	18
Gloire, quel chemin y conduit,	98
Grammont. Ce qu'il fit au passage du Rhin,	86
Grandeur. S'appliquer aux soins de sa Grandeur,	14
Grecc. Fous, nommez Sages de Grece,	33
Gruë. Bataillons de Gruës,	158
	Guer.

DES MATIERES.

Guerriers. <i>Ardente cohorte de saints Guerriers,</i>	179
Guerriers blessez,	183
Guerriers renversez par terre,	184

H.

H Arangueur. <i>L'éloquence ennuiense des Harangueurs du temps,</i>	52
Harmonie. <i>Miracles que l'Harmonie a produits en naissant,</i>	149. 150
Haster. <i>Se haster lentement quand on escrit,</i>	125
Haute-Isle, <i>sa description,</i>	94
Hemistiche. <i>Qu'il doit estre suspendu,</i>	124
Hercule filant rompoit les fuseaux,	179
Heros. <i>Comment il faut les dépeindre dans les pieces de theatre,</i>	136
Heros propres à interesser le Lecteur ou l'Auditeur,	140
Heros réputé Soleil,	110
Heros redoutable aux flatteurs,	là-même.
Hesiod. <i>ses utiles leçons,</i>	150
Hibou, <i>fidele messager des desastres fameux,</i>	167
<i>Il reconnoist la nuit pour sa maistresse, qui le cache dans un Pupitre,</i>	168
<i>la grimace impuissante du Hibou,</i>	169
<i>sortie du Hibou hors du Lutrin,</i>	168
Holande. <i>La conquête de la Hollande par le Roy,</i>	84.
	& suiv.
Homere, <i>& la recommandation de ses Ouvrages,</i>	150
<i>Il a fait la guerre des Rats & des Grenouilles,</i>	173
Homme. <i>Les diverses erreurs des Hommes,</i>	33
<i>Que l'Homme est un sot animal.</i>	47. & suiv.
<i>L'Homme comparé à la mer,</i>	51
<i>Première & brutale façon de vivre des Hommes, comment civilisée,</i>	149. 150
<i>Hommes de toutes especes,</i>	99
<i>tout Homme pris dans son air, est toujours agreable,</i>	108
	Hon-

T A B L E

Honnesteté. L'Honnesteté mise dans un lieu infame,	81
L'Honnesteté est bravée dans les mots Latins, & respectée dans les François,	132
Honneur en guerre avec la Fortune,	20
Que l'honneur qui n'est plus, ne merite point de respect,	37
L'Honneur en roture,	38
Honneur restablí à force d'infamie,	39
Honneur brutal à s'égorger soi-mesme,	51
L'Honneur peint des traits de l'infamie,	81
Honneurs autrefois fuis,	186
Honte. Que la honte du bien est le plus affreux lien des Hommes superbes,	82. & suiv.
Horace & ses Satyres,	46. 58. 59. 63. 67. & suiv.
Horace mesle son enjouement à l'aigreur de la Satyre,	132
Horloger qui appuie les interets de son Prelat,	161. 167.
Horreur subite,	168
Huistre. Procez pour une Huistre, agreablement terminé par la Justice,	169
Hurlemens. Saints Hurlemens,	80
Hydre épouvantable veüe en songe,	174
Hypochondre. Idolâtres Hypochondres,	173
Hypocrisie prend le nom & la voix de la pieté,	54
Ce qu'elle fait,	186
	187

I.

J Aquin & sa funeste adresse,	18
Jalousie. La basse jalousie des Auteurs est un vice qui suit la mediocrité,	149. & suiv.
Description notable des reproches & des postures d'une femme Jalouse de son mari,	162. & suiv. Voyez Hor-
loger.	125
Idée. L'expression est conforme à l'idée,	128
Idylle. Les qualitez d'une élégante Idylle,	34
Jeu. L'esperance d'un homme adonné au jeu,	
Jeunesse. Voyez Age.	Jeu.

DES MATIERES.

Jeunesse qui brille sur un visage ,	157
Jeux que l'Atheïsme esleve, & où ils conduisent ,	133
Ignorance aimable ,	108
L'Ignorance vaut mieux qu'un sçavoir affecté, là-même.	
Ignorant subtil, & sa complaisance en ses faux jugemens ,	147
Importun évité de tout le monde ,	108
Importunité. Ce que l'Importunité obtient de la faveur ,	19
Impossible. Comparaisons d'Impossibles ,	136
Impudence devote ,	là-même.
Inconstance de l'Homme ,	48
Incroyable. Que l'on ne doit rien représenter d'Incroyable sur le Theatre ,	135
Indigence. Voyez Bassesse.	
Indolence. Heureuse Indolence qui regne sur le duvet ,	156
Infirmité , Faire l'aveu de son Infirmité ,	81
Infortiat ,	184
Innocence. Païs barbare où l'on voit tous les jours l'Innocence aux abois ,	20
L'Innocence des premiers temps ,	38
Description de l'estat d'innocence ,	82
Instruction notable d'un pere à son fils sur les maximes du temps present ,	52
Instrument. Ressorts d'un lugubre instrument ,	175
Intelligence d'Hommes sacrez rompuë ,	157. & suiv.
Joueur comparé à un possédé ,	34
Jugement. Trembler follement des jugemens d'autrui ,	81
Junon. Voyez Enée.	
Juvenal & ses Satires.	46. 69

K.

K Ainaut. Divers sentimens sur les œuvres de Kaïnaut ,	23. 29
--	--------

T A B L E

L.

L Anguc. Combien la Langue doit estre considerée dans ce que l'on escrit,	126
Langueur. Importune langueur des années,	173
Lens. Les bataillons François aux plaines de Lens,	170
Libertinsans ame & sans foi,	32
Ce qui entretient les Libertins dans leur libertinage,	81
Liets de Chanoines plus doux que leurs hermines,	155
Liets inaccessibles au bruit,	175
Livres qui servent d'armes dans un combat,	182. & suiv.
Livre sans vigueur,	184
Loi. Dedale de Loix,	20. 181
Loisir. Qu'il faut travailler à loisir,	126
Loüange adroite & delicate,	106
La loüange pour estre agreable, doit estre vraie,	110
Loüet allongé par Brodeau,	20
Lucile, premier Auteur de la Satire,	132
Lucilius Satyrique premier du nom,	66. 67
Lutrin. Grand debat entre le Thresorier & le Chantre d'une Eglise, sur l'endroit ou l'on devoit placer un Lutrin,	155. 157. 170. 177. 179. 181
L'énorme machine de ce Lutrin,	108

M.

M Adrigal. Il est noble & simple en son tour,	131
Magnificat. L'encensement à Magnificat,	158
Maitons, bâties dans un roc,	94
Mal. Le fatal fondement de tous les Maux,	81
Malherbe mis en pieces,	23
Malherbe auteur de la juste cadence des Vers,	125
modele des bons Poëtes,	là-même.
Malheureux. S'engraïsser du suc des malheureux,	52
Adam le premier Malheureux, & ce qui fut cause de son malheur,	81. 82
	Man-

DES MATIERES.

Manceau. Leçon d'un pere Manceau à son fils ,	78
Marche estonnante ,	87
Marot. L'èlegant badinage de Marot ,	123
Mascarades de Marot ,	124
Mecenas. Combien un Mecenas est necessaire aux Gens de Lettres ,	19
Medecin grand hableur & celebre assassin , devenu Architecte ,	146
Médifance. Le procedé de la Médifance .	60
Melancholique. Description remarquable d'une humeur Melanquolique ,	25
Menandre & ses Comedies ,	143
Menton à double estage ,	157
Mer. Description vicieuse des Mers ,	141
Merite. Le temps avilit le merite ,	38
Le Merite en repos s'endort ,	100
Merveille absurde & sans appas ,	135
Mestier. Voyez Monmaur.	23
Mestier fatal au repos de la vie ,	62
Midas & ses oreilles.	26, 28
Mignot.	11
Ministre. Les Dieux soustiennent tout , & voient tout sans ministre ,	17
Mode. L'esprit ni le merite ne sont plus à la mode ,	79
Moine. Reprimer l'entreprise des Moines mutins ,	22
Moliere. Eloge de Moliere ,	144
en quoi il est loüable ou blâmable ,	99
son merite n'a esté reconnu qu'après sa mort ,	100
plus ou vent affoiblir ce merite , plus il croist ,	
Mollesse. Description du séjour & de la compagnie de la mollesse , 164. Voyez Nuit.	109
Mollesse source de la Vanité ,	188
Mollesse infame ,	
Monarque indolent promené par quatre bœufs attelés ,	165
Monde. Les ruines du monde avancées par l'âge ,	170
descri-	

T A B L E

<i>description du premier âge du monde,</i>	109
<i>Monlheri. La fameuse tour de Monlheri,</i>	167
<i>Monmaur & le mestier dont il fit leçon dans Paris,</i>	19
<i>Mort. Belle reflexion sur la mort,</i>	82
<i>Mot. Heureux choix des mots harmonieux,</i>	124
<i>Motin, Poëte morfondu & glacé,</i>	147
<i>Moïse sauvé, Poëme,</i>	122
<i>le Monstre de la chicane devore toutes choses,</i>	180
<i>ses griffes par Puffort accourcies se ralongent tous les</i>	là-même.
<i>jours,</i>	63
<i>Mourir par metaphore,</i>	11
<i>Musc tremblante par respect,</i>	13
<i>Muse qui s'exerce sur les moindres sujets,</i>	là-même.
<i>qui ne sçauroit rien taire,</i>	là-même.
<i>qui ne sçauroit flater,</i>	77
<i>le secours soigneux d'une Muse fidelle,</i>	124
<i>Muse reduite aux regles du devoir par Malherbe,</i>	Muse
<i>Muse forcée & ce que c'est, 129. Muse fine, 131. Muse</i>	131.
<i>grossiere inspirée par le vin & par le hazard, 133. Muse</i>	133.
<i>se déreglée, 142. Muses reverées d'un juste encens dans</i>	Muse qui
<i>la Grece, 150. Muse affamée, là-même. Muse qui</i>	98
<i>cherche la solitude,</i>	139
<i>Mystere. Que les Mysteres du Christianisme ne sont point</i>	139
<i>susceptibles d'ornemens égayez.</i>	

N.

N aissance. <i>Le faux éclat de la haute naissance,</i>	36
<i>l'incertitude de la naissance,</i>	38
<i>Nantoüillet. Voyez Rhin.</i>	
<i>Narration. Quelles doivent estre les Narrations dans un</i>	140
<i>Poëme,</i>	96
<i>Nassau, sa défaite devant Saint-Omer,</i>	82
<i>Nature. La Nature vendue au demon par pudeur,</i>	121
<i>la Nature sçait partager les talens entre les Auteurs, 121</i>	143
<i>que la Nature doit estre l'unique estude des Auteurs qui</i>	là-même.
<i>pretendent aux honneurs du Comique,</i>	Com-
<i>Qu'elle est seconde en portraits bizarres,</i>	

DES MATIERES.

Combien elle est aisée à découvrir ,	là-même. & 144
Noblesse. Quelle est la véritable noblesse ,	36
Nogent. Voyez Rhin.	12
Nom qui sert d'azile ,	140
Combien nuit à un Poëme le son dur & bizarre d'un nom ,	84. & suiv.
Noms durs & barbares ,	79
Normand. Raisonnement d'un Normand de Caën ,	156
Normans fideles à la Discorde ,	164
Nuit. Entretien de la Nuit avec la Molesse ,	164. & suiv.
La course de la Nuit ,	

O.

Objets que l'art doit presenter à l'oreille & non pas aux yeux ,	135
Ode. Son éclat & son énergie ,	129
Oeil. Voyez Yeux.	
Oisiveté. Longue & sainte Oisiveté ,	155
Oracles rendus en vers ,	150
Oreille blessée rend le vers desagréable ,	124
Orgue qui pousse un long gémissement ,	171
Orgueil convert du manteau de la vertu ,	12
la foiblesse de l'Orgueil appuyée d'un faux titre ,	38
Ovide. Les Elegies d'Ovide ,	129
Outrage. Essuyer les outrages d'un faquin orgueilleux ,	18
Ouvrages. Quelle est la perfection d'un Ouvrage ,	100
Ouvrages mercenaires ,	110

P.

Pacolet ,	110
Paix. Emploi Roial pendant la Paix ,	77
que la Paix fremit à la veüe de la Discorde.	156
Palais. Viciëuse description d'un Palais ,	122. & suiv.
escalier tortueux du Palais ,	182
Paris. Description remarquable de l'embarras que l'on rencontre en marchant dans les ruës de Paris ,	40. & suivantes.
combien Paris est commode aux gens riches ,	43
Parnasse. Querelle du Parnasse ,	65
K	les

T A B L E

les Premiers ans du Parnasse François,	124
le Parnasse déchu de sa premiere noblesse,	150
Parnasse second en Imposteurs,	109
Parti. Quel est le bon Parti du temps present,	51
Passion. Que les Passions sont les tyrans de l'esprit de l'Homme,	48
combien les Passions sont necessaires aux pieces de The- tre, 134. Voyez Caractere.	138
le Caractere des Passions,	181
Pasté monstriueux,	164
Pavot. Les pavots du sommeil,	18
Pauvreté. L'inconvenient de la Pauvreté,	83
la honte de la Pauvreté,	
Peché. Description des peines qui suivirent le peché d'A- dam,	82. & suiv. 32
Pedant. Les erreurs des Pedans,	35
Pedant qu'on a sans cesse à ses oreilles,	55
escadron fouré de Pedans,	19. 24
Pelletier crotté jusqu'à l'échine,	17
Penitent. La Posture d'un Penitent, sur la fin du Caref- me,	125 174
Penser. Il faut apprendre à penser avant que d'écrire,	103
Peril. Fremir de l'horreur du Peril,	63, 132
Perrin,	
Perse, & ses Satires,	
ce que Perse à particulièrement affecté dans ses Vers, là-même.	19
Phœbus tiré de l'Hospital,	130
Phenix. Heureux Phenix, qui est encore à trouver,	23
Phrase insipide à la fin d'un vers,	là-même.
Pieté sincere, 186. ses compagnes,	179
Pilier fameux de la Grand' Sale,	là-même.
à midi fréquenté de Normans,	14
Pilote épouvanté par l'orage,	156
Plaideurs. Escadrons de Plaideurs,	186
Plainte de la Pieté à Themis,	138.
Plaire. Grand secret en fait d'action de Theatre, 135.	140
Plai-	140

DES MATIERES.

Plaisant. Joindre le solide & l'utile au plaisant,	148
Plaisir. Les trompeuses amorces d'un vain plaisir,	121
Pluie. Les incommoditez de la pluie quand on marche dans Paris,	41
Plume enchanteresse,	24
Poème insipide & son effet,	57
Poème brillant de sa propre beauté,	131
recommandation d'un Poème excellent,	142
Poësie. Qu'il faut exceller dans la Poësie, ou ne s'en point mêler,	56
Preceptes remarquables pour la Poësie,	123. & suiv.
Poètes méprisables, 11. 12. Voyez Auteur.	60
Poète esclave de quiconque achete son livre,	63.
raillerie sur quelques Poètes du temps,	65
la nation des mauvais Poètes est une nation farouche,	66
Poète retenu,	121
qu'il faut estre nay Poète pour bien faire des vers,	122
divers genies des Poètes,	142
description d'un mauvais Poète,	147. & suiv.
avis notable pour les Poètes,	60
Poignard. Ce que c'est qu'enforcer le poignard avec respect,	130
Pointe en fait de vers, d'où attirée en France,	131
comme elle y a esté receuë & mesme dans la prose,	là-même.
Pointe chassée des discours sérieux,	156
Poison. Bouche remplie d'un Poison odieux,	125
Polir & repolir ce que l'on écrit,	155. 157. 179. 184. 185
Prelat terrible & genereux,	159
Prelat radioux,	160
Prelat animé à signaler sa vigueur,	184
Prelat effraié,	187
Prelat parvenu aux honneurs par brigue, ce qu'il fait,	là-même.
quelles sont ses armes,	151
Prince, qui fait ignorer l'indigence au merite,	165
Prince infatigable qui brave les douceurs de la mollesse,	79
Procez. Ne point entreprendre mesme un juste Procez,	Pro-

T A B L E

Prodigue. <i>La conduite d'un prodigue,</i>	34
Prudence. <i>Qu'il est inutile d'opposer la prudence à l'ambition,</i>	75
Prudence importune, &c.	52
Public. <i>Le moien de meriter les amours du Public,</i>	123
Pudeur rebelle,	81
Puiffort,	280
Pygmée altier.	158
Pyrrius. <i>Avis notable du sage Cineas au Roy Pyrrhus,</i>	75

Q.

Querelle <i>survenue dans un festin, ce qui s'y passa, &c. comme elle fut terminée,</i>	30. & suiv.
--	-------------

R.

Rabin. <i>Les sçavantes tenebres des Rabins,</i>	53
Racan. <i>Ce qu'il peut au défaut d'Homere,</i>	58
Racine, <i>Poëte fameux, son éloge,</i>	99. 151
Rage funeste <i>à l'Univers,</i>	51
Rage envieuse,	173
Rage affermie,	là-même.
Raillerie follement appréhendée,	146
Raison. <i>La Raison enchainée avec la rime.</i>	23
<i>Que la raison est souvent le plus fâcheux de tous nos maux,</i>	35
<i>combien la Raison est quelquefois inutile,</i>	53
Reforme établie <i>dans S. Denys,</i>	166
Regnier, <i>presque le seul Poëte Satirique François,</i>	70
Disciple ingenieux <i>de sçavans Maistres,</i>	132
Renommée prompte,	181
Repos de la nuit <i>& du matin troublé par le bruit qui se fait à Paris,</i>	40
Refforts qui puissent attacher, <i>nécessaires aux pieces de Theatre,</i>	134
Reveil surprenant,	175
Revenu. <i>Abus d'un ample revenu.</i>	187
Rheims. <i>Avoir hypothèque sur quelque vigne de Rheims,</i>	177
Rhin.	

DES MATIERES.

Rhin. Description du passage du Rhin par l'armée du Roi	84. 86. & suiv.
Riches. Quiconque est riche est tout,	52
Richesses. L'avantage des Richesses dans le temps present,	39
la Richesse n'habite pas sur les bords du Permesse,	150
faute inseparable des Richesses,	109
Ridicule. S'affliger avec les Ridicules,	65
Rime. Difficulté de trouver la Rime,	23. & suiv.
Que la Rime est une esclave, & comment l'on s'habitue aisément à la trouver,	122
lorsqu'on la neglige, elle devient rebelle,	là-même.
l'ancienne Rime François,	125
Rimes cyniques de Regnier,	132
Rimer dans la riviere,	59
Rimeur. Troupe effroiable de Rimeurs affamez,	19
Rimeurs craintifs,	130
Rimeurs François poussez à bout par Apollon,	là-même.
description d'un Rimeur furieux,	147
Rivaux celebres,	155. 181, 182. 190
Rivaux comparez à deux Taureaux,	182
Roi. Discours au Roi Louis XIV.	11. & suiv.
son éloge,	39. 64. 73. 180
Rois que le travail estonne,	14
qu'il y a peu de Rois bienfaisans,	76
Rois qui s'honoroient du nom de faineans,	165
Rois nés valets de leurs Ministres,	103
Roman. La liberté des Romans,	57
tout s'excuse aisément dans un Roman,	137
Rondeaux asservis par Marot à des refrains reglez,	134
Ronsard, élevé jusqu'au Ciel,	29
Ronsard, & le sort de sa Muse,	134
Idylles Gothiques de Ronsard,	128

S Age. Marque d'un homme sage,	33
Sagesse, qui n'est point le fruit tardif d'un âge avan-	11. 14
cé,	32
L'Homme le moins sage croit avoir la Sagesse ;	33
qu'il n'est point de parfaite Sagesse en ce monde,	48
ce que c'est que la Sagesse,	150
que la Sagesse a esté annoncée aux hommes par le moien	
des vers,	27
Saints. Voyez Mystere.	
Salades mal conditionnées,	
Salart. Voyez Rhin.	
La Salle. Voyez Rhin.	
Satire. Que la Satire est un méchant métier & prejudi-	44 95
cial à son Auteur,	44. & suiv.
inclination à composer des Satires,	62
Eloge de la Satire,	65
discours sur la Satire,	96
Satire fade,	132
la verité armée du vers de la Satire,	57
Saumaïse. Preparer des tortures aux Saumaïses à venir,	51
Sçavoir. L'inutilité du Sçavoir dans le temps present,	99
des amis en fait des envieux,	134
Scene. Etaler ses ouvrages sur la Scene ; & comment il	
s'y faut prendre,	là-même.
que le lieu en doit estre marqué & fixé,	là-même.
dans quel espace de temps son sujet doit estre borné,	137
la Scene demande une exacte raison,	20
Science. La Science chassée comme une infame,	24
Scuderi. Le bonheur de Scuderi,	155
Schisme. L'Eglise débarassée d'un Schisme naissant,	151
Segrais, Poëte de grande reputation,	106
La Serre.	
Sens. Que le bon Sens doit s'accorder dans les vers avec	122
la rime,	que

DES MATIERES.

que tout y doit tendre au bon Sens, & la difficulté d'y	123
parvenir,	18
Siecle de fer,	108
Simplicité agreable,	86. 88
Skinq. Fameux fort en Hollande,	181
Soif de plaider,	125
Solecisme. Qu'il faut éviter un orgueilleux Solecisme	124
dans ce que l'on écrit,	173
Son. Concours odieux de mauvais Sons,	130
Songe trouvé veritable,	130
Sonnet. Les rigoureuses loix du Sonnet, inventées par	136
Apollon, & quelles elles sont, & ce qu'il vaut,	18
Sonnet sans defauts combien rare,	34
Sophocle & comme il a autorisé la Tragedie chez les	160
Grecs,	127
Sort burlesque,	103
la maligne inconstance d'un Sort fâcheux,	134
noms tirez au Sort après avoir esté benits,	123
Sot, qui trouve un plus sot que soi,	là-même.
Sottises du temps relevées par les Satiriques,	108
Spectateur paresseux d'applaudir,	102
Stile. Qu'il faut éviter l'égalité du Stile,	141
le Stile le moins noble a pourtant sa noblesse,	135
ce que marque un Stile rapide,	179
Stile né pour la Satire,	
Sublime ennuyeux & pesant,	
Sujet. Que le sujet d'une piece de Theatre n'est jamais	
assez-tost expliqué,	
Sybile, son antre,	

T.

T Aparin allié à Terence,	144
Tage. L'orgueil du Tage foulé aux pieds,	14
Tasse. Le clinquant du Tasse,	60
comment le Tasse s'est acquis de la reputation dans l'Ita-	
lie,	139
Taureau picqué par une guespe,	157
Terence. Recommandation d'un passage de Terence,	145

T A B L E

<i>Theatre. Regles & loix des actions de Theatre,</i>	134. & suiv.
<i>le plaisir du Theatre long-temps ignoré dans la France,</i>	136
<i>qui l'a introduit dans Paris, & comment,</i>	là-même. 137
<i>le Theatre fertile en Censeurs,</i>	138
<i>les Auteurs n'y font pas facilement des conquestes,</i>	142
<i>ancienne fureur du Theatre,</i>	100
<i>Sort du Theatre Comique,</i>	155
<i>Themis environnée des estendars de la Discorde,</i>	180
<i>Themis a veu souvent chanceler sa balance sous l'effort de la chicane,</i>	186. & suiv.
<i>Plainte faite à Themis par la Pieté,</i>	188
<i>Réponse de Themis à la Pieté,</i>	128
<i>Theocrite. En quoi il doit estre imité,</i>	29
<i>Theophile élevé jusqu'au Ciel,</i>	135
<i>Thespis, premier Auteur de la Tragedie,</i>	129
<i>Thresorier. Voyez Prelat.</i>	76
<i>Tibulle. Les Elegies de Tibulle,</i>	134
<i>Titus & le bonheur de son regne,</i>	131
<i>Toucher. Grand secret pour se faire applaudir sur le Theatre,</i>	134
<i>Tragedie, & ses pointes,</i>	135
<i>Ses expressions,</i>	166
<i>l'origine, les commencemens & les progrès de la Tragedie,</i>	149
<i>La Trape ennoblie par l'exil de la Mollesse,</i>	124
<i>Tribut legitime de son travail,</i>	135
<i>Triolets de Marot,</i>	156
<i>Trouble qui paroist dans une action de Theatre, comment doit estre débrouillé,</i>	131
<i>Tumulte. Affiette tranquille au sein du Tumulte,</i>	131
<i>Turlupins restez à la Cour,</i>	

V.

V Alencienne, sa prise,	96
<i>Vanité qui a souillé la pureté des mœurs,</i>	38
<i>amorce dangereuse des Vanités,</i>	186

DES MATIERES.

<i>Vanité logée dans la crasse du froc,</i>	187
<i>Vau de ville, agreable indiscret,</i>	133
<i>Vendosme. Voyez Rhin.</i>	
<i>Vengeance. Apprendre aussi-tost la vengeance que l'af-</i> <i>front,</i>	170
<i>Verité seule fait plaire,</i>	108
<i>Vermillon des Moines,</i>	164
<i>Vers. Voyez Auteur.</i>	
<i>combien les Vers sont necessaires à la reputation des Heros,</i>	77
<i>Vers pleins de sincerité,</i>	78
<i>que les Vers ne doivent pas estre le continuel emploi des</i> <i>Poëtes,</i>	149
<i>les fruits des premiers Vers,</i>	150
<i>Vertu sauvage qui court à l'Hospital,</i>	18
<i>la Vertu est la marque certaine d'un cœur noble,</i>	37
<i>Vertus qui balancent les Vices,</i>	51
<i>par quel moien la Vertu devient lâche & timide,</i>	82
<i>la Vertu seule peut souffrir la clarté,</i>	109
<i>Vice érigé en Souverain,</i>	21
<i>le Vice ennobli, 44. Voyez Vertu.</i>	83
<i>de quel nid sont sortis tous les Vices,</i>	109
<i>Vice amateur de l'obscurité,</i>	170
<i>Victoire. La Victoire forcée à suivre,</i>	
<i>Vieillesse. Voyez Age.</i>	
<i>Vigilance répandue dans les cœurs par l'espoir d'un repas,</i>	176
<i>Ville. Que les Villes sont fertiles en modeles,</i>	144
<i>Villon, premier Poëte François qui ait poli la Rime,</i>	124
<i>Vin qui rit dans la fougere,</i>	167
<i>Virgile. Il faut estre semblable à ce Poëte pour chanter un</i> <i>Auguste,</i>	12
<i>l'or de Virgile,</i>	60
<i>En quoi Virgile doit estre imité,</i>	128
<i>Virilité. Voyez Age.</i>	
<i>Visions d'Accurse, & d'Alciat,</i>	184
<i>Vivonne. Voyez Rhin.</i>	
<i>Vœux. Lasser le Ciel par des Vœux impuissans,</i>	17

TABLE DES MATIERES.

Voiele heurtée d'une autre Voiele,	124
Voiture & sa liberté à railler,	71
Vol mesuré au genie,	11
Voleurs. Le danger des Voleurs dans Paris pendant la nuit,	42
Volupté qui sert la mollesse avec des yeux devots,	164
Vrai. Le vrai n'est pas toujours vrai-semblable,	135
le Vrai seul est aimable,	107

Y.

Y Eux d'où sortent de longs traits de feu,	156
---	-----

F I N.



T R A I T É

D U

S U B L I M E

O U

D U M E R V E I L L E U X

D A N S L E D I S C O U R S.

Traduit du Grec de LONGIN.

THE
ART
OF
PUBLISHED
BY
MERRILL
AND
DISCOUNT
THOMAS & SONS

P R E F A C E.

UN petit Traité, dont je donne la traduction au Public, est une piece échappée du naufrage de plusieurs autres Livres que Longin avoit composez. Encore n'est-elle pas venue à nous toute entiere. Car bien que le volume ne soit pas fort gros, il y a plusieurs endroits defectueux, & nous avons perdu le Traité des Passions, dont l'Auteur avoit fait un Livre à part qui estoit comme une suite naturelle de celui-ci. Néanmoins tout defiguré qu'il est, il nous en reste encore assez, pour nous faire concevoir une fort grande idée de son Auteur, & pour nous donner un veritable regret de la perte de ses autres Ouvrages. Le nombre n'en estoit pas mediocre. Suivant en conte jusqu'à neuf, dont il ne nous reste plus que des titres assez confus. C'estoient tous Ouvrages de critique. Et certainement on ne scauroit assez plaindre la perte de ces excellens Originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient estre autant de chef-d'œuvres de bon sens, d'érudition, & d'éloquence. Je dis, d'éloquence; parce que Longin ne s'est pas contenté, comme Aristote & Hermogene, de nous donner des preceptes tout secs & depouillez d'ornemens, il n'a pas voulu tomber dans le défaut, qu'il reproche à Cecilius, qui avoit, dit-il, escrit du Sublime en stile bas. En traitant des beautez de l'Elocution, il a employé toutes les fineses de l'Elocution. Souvent il fait la figure qu'il enseigne, & en parlant du Sublime, il est lui-même

P R E F A C E.

metres-sublime. Cependant il fait cela si à propos & avec tant d'art, qu'on ne sçauroit l'accuser en pas un endroit de sortir du stile didactique. C'est ce qui a donné à son Livre cette haute reputation qu'il s'est acquise parmi les Sçavans, qui l'ont tous regardé comme un des plus precieux restes de l'Antiquité sur les matieres de Rhetorique. Casaubon l'appelle un Livre d'or, voulant marquer par là le poids de ce petit Ouvrage, qui malgré sa petitesse peut estre mis en balance avec les plus gros volumes.

Aussi jamais homme, de son temps même, n'a esté plus estimé que Longin. Le Philosophe Porphyre qui avoit esté son disciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, son jugement estoit la regle du bon sens, ses decisions en matiere d'ouvrages passaient pour des arrests souverains, & rien n'estoit bon ou mauvais, qu'autant que Longin l'avoit approuvé ou blâmé. Eunapius dans la vie des Sophistes, passe encore plus avant. Pour exprimer l'estime qu'il fait de Longin, il se laisse emporter à des Hyperboles extravagantes, & ne sçauroit se résoudre à parler en stile raisonnable d'un merite aussi extraordinaire que celui de cet Auteur. Mais Longin ne fut pas simplement un Critique habile. Ce fut un Ministre d'Estat considerable: & il suffit, pour faire son éloge, de dire, qu'il fut fort considéré de Zenobie cette fameuse Reine des Palmyreniens, qui osa bien se declarer Reine de l'Orient après la mort de son mari Odenat. Elle avoit appelé d'abord Longin

P R E F A C E.

gin auprès d'elle pour s'instruire dans la langue Grecque. Mais de son Maistre en Grec, elle en fit a la fin un de ses principaux Ministres. Ce fut lui qui encouragea cette Reine à soutenir la qualité de Reine de l'Orient, qui lui rehaussa le cœur dans l'adversité, & qui lui fournit les paroles altieres qu'elle escrivit à Aurelian, quand cet Empereur la somma de se rendre. Il en consta la vie à nostre Auteur. Mais sa mort fut également glorieuse pour lui, & honteuse pour Aurelian, dont on peut dire, qu'elle a pour jamais flestri la memoire. Comme cette mort est un des plus fameux incidens de l'histoire de ce temps-là, le Lecteur ne sera peut-estre pas fâché que je lui rapporte ici ce que Flavius Vopiscus en a escrit. Cet Auteur raconte, que l'armée de Zenobie & de ses Alliez ayant esté mise en fuite près de la ville d'Emesse, Aurelian alla mettre le siège devant Palmyre où cette Princesse s'estoit retirée. Il y trouva plus de resistance qu'il ne s'estoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vrai-semblablement de la resolution d'une femme. Ennuïé de la longueur du siège, il essaya de l'avoir par composition. Il escrivit donc une Lettre à Zenobie, dans laquelle il lui offroit la vie & un lieu de retraite, pourveu qu'elle se rendist dans un certain temps. Zenobie, ajoute Vopiscus, respondit à cette Lettre avec une fierté plus grande que l'estat de ses affaires ne le lui permettoit. Elle croioit par là donner de la terreur à Aurelian. Voici sa response.

P R E F A C E.

ZENOBIÉ REINE DE L'ORIENT,
 A L'EMPEREUR AURELIAN. Personne jusques-ici n'a fait une demande pareille à la
 tiennne. C'est la vertu, Aurelian, qui doit tout faire
 dans la guerre. Tu me commandes de me remettre
 entre tes mains : comme si tu ne sçavois pas que
 Cleopatre aimoit mieux mourir avec le titre de Reine,
 que de vivre dans toute autre dignité. Nous
 attendons le secours des Perses. Les Sarazins ar-
 ment pour nous. Les Armeniens se sont déclarés
 en nostre faveur. Une troupe de voleurs dans la Sy-
 rie a défait ton armée. Juge, ce que tu dois attendre,
 quand toutes ces forces seront jointes. Tu rabatras
 de cet orgueil, avec lequel, comme maître absolu
 de toutes choses, tu m'ordonnes de me rendre. *Cette Lettre ajoute Vopiscus, donna encore plus de co-
 lere que de honte à Aurelian. La ville de Palmire
 fut prise peu de jours après, & Zenobie arrestée,
 comme elle s'enfuyoit chez les Perses. Toute l'armée
 demandoit sa mort. Mais Aurelian ne voulut pas
 deshonorer sa victoire par la mort d'une femme. Il
 reserua donc Zenobie pour le triomphe, & se con-
 tenta de faire mourir ceux qui l'avoient assistée de
 leurs conseils. Entre ceux-là, continuë cet Histo-
 rien, le Philosophe Longin fut extrêmement regre-
 té. Il avoit esté appelé auprès de cette Princesse
 pour lui enseigner le Grec. Aurelian le fit mourir
 pour avoir escrit la Lettre precedente. Car bien
 qu'elle fust escrite en langue Syriague, on le soup-
 çonnoit d'en estre l'Auteur. L'Historien Zosime té-
 moigne*

P R E F A C E.

moigne que ce fut Zenobie elle-mesme qui l'en accusa. Zenobie, dit-il, se voiant arrestée rejettâ toute sa faute sur ses Ministres qui avoient, dit-elle, abusé de la foiblesse de son esprit. Elle nomma entre autres Longin, celui dont nous avons encore plusieurs escrits si utiles. Aurelian ordonna qu'on l'envoiasst au supplice. Ce grand personnage, poursuit Zosime, souffrit la mort avec une constance admirable, jusqu'à consoler en mourant ceux que son malheur touchoit de pitié & d'indignation.

Par là on peut voir que Longin n'estoit pas seulement un habile Rheteur, comme Quintilien & comme Hermogene, mais un Philosophe capable d'estre mis en parallele avec les Socrates & les Catons. Son Livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractère d'honneste homme y paroist par tout ; & ses sentimens ont je ne sçai quoi qui marque non seulement un esprit sublime, mais une ame fort eslevée au dessus du commun. Je n'ay donc point de regret d'avoir employé quelques-unes de mes veilles à débrouiller un si excellent Ouvrage, que je puis dire n'avoir esté entendu jusqu'ici que d'un tres-petit nombre de Sçavans. Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en Latin à la sollicitation de Manuce : mais il n'acheva pas cet Ouvrage, soit parce que les difficultez l'en rebuterent, ou que la mort le surprit auparavant. Gabriel de Petra à quelque temps de là fut plus courageux, & c'est à lui qu'on doit la traduction Latine que nous en avons. Il y en a encore

P R E F A C E.

core deux autres ; mais elles sont si informes & si grossieres, que ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, que de les nommer. Et même celle de Petra, qui est infiniment la meilleure, n'est pas fort achevée. Car outre que souvent il parle Grec en Latin, il y a plusieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu son Auteur. Ce n'est pas que je veuille accuser un si sçavant Homme d'ignorance, ni establir ma reputation sur les ruines de la sienne. Je sçai ce que c'est que de debroüiller le premier un Auteur, & j'avouë d'ailleurs que son Ouvrage m'a beaucoup servi, aussi-bien que les petites Notes de Langbaine & de Monsieur le Fèvre. Mais je suis bien aise d'excuser par les fautes de la traduction Latine celles qui pourront m'estre échappées dans la Françoisé. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre aussi exacte qu'elle pouvoit l'estre. A dire vrai je n'y ai pas trouvé de petites difficultez. Il est aisé à un Traducteur Latin de se tirer d'affaire aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le Grec mot pour mot, & à debiter des paroles qu'on peut au moins soupçonner d'estre intelligibles. En effet le Lecteur qui bien souvent n'y conçoit rien, s'en prend plutôt à soi-même qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en est pas ainsi des traductions en langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point s'appelle un galimathias dont le Traducteur tout seul est responsable. On lui impute jusqu'aux fautes de son Auteur ; & il faut en bien des

P R E F A C E.

des endroits qu'il les rectifie, sans néanmoins qu'il ose s'en escarter. Quelque petit donc que soit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un mediocre présent au Public si je lui en avois donné une bonne traduction en nostre langue. Je n'y ai point épargné mes soins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une version timide & scrupuleuse des paroles de Longin. Bien que je me sois efforcé de ne me point écarter en pas un endroit des regles de la veritable traduction. Je me suis pourtant donné une honneste liberté, sur tout dans les passages qu'il rapporte. J'ai songé qu'il ne s'agissoit pas simplement ici de traduire Longin : mais de donner au Public un Traité du Sublime, qui püst estre utile. Avec tout cela néanmoins il se trouvera peut-être des gens qui non seulement n'approuveront pas ma traduction : mais qui n'épargneront pas même l'Original. Je m'attens bien qu'il y en aura plusieurs qui declineront la jurisdiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, & qui loueront ce qu'il blâme. C'est le traitement qu'il doit attendre de la plusspart des Juges de nostre siecle. Ces hommes accoutumés aux débauches & aux excez des Poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne pensent pas qu'un Auteur se soit eslevé, s'ils ne l'ont entierement perdu de veüe; Ces petits esprits, dis-je, ne seront pas sans doute fort frappez des hardiesses judicieuses des Homeres, des Platons & des Demosthenes. Ils chercheront sou-

vent

P R E F A C E.

vent le Sublime dans le Sublime, & peut-estre se
 mocqueront-ils des exclamations que Longin fait
 quelquefois sur des passages, qui, bien que tres-
 sublimes, ne laissent pas d'estre simples & naturels,
 & qui saisissent plutôt l'ame qu'ils n'éclatent aux
 yeux. Quelque assurance pourtant que ces Mes-
 sieurs ayent de la netteté de leurs lumieres: Je les
 prie de considerer que ce n'est pas ici l'ouvrage d'un
 Apprenti que je leur offre: mais le chef-d'œuvre
 d'un des plus sçavans Critiques de l'Antiquité.
 Que s'ils ne voient pas la beauté de ces passages,
 cela peut aussi-tôt venir de la foiblesse de leur
 venè, que du peu d'éclat dont elles brillent. Au-
 pis aller je leur conseille d'en accuser la traduction:
 puis qu'il n'est que trop vrai, que je n'ai ni atteint,
 ni pu atteindre à la perfection de ces excellens ori-
 ginaux: & je leur declare par avance que, s'il
 y a quelques defauts, ils ne sçauroient venir que
 de moi.

Il ne reste plus pour finir cette Preface, que de
 dire ce que Longin entend par Sublime. Car com-
 me il escrit de cette matiere après Cecilius qui
 avoit presque employé tout son Livre à montrer
 ce que c'est que Sublime, il n'a pas crû devoir
 rebatre une chose qui n'avoit esté déjà que trop dis-
 cutée par un autre. Il faut donc sçavoir que par
 Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs
 appellent le Stile Sublime: mais cet extraordinai-
 re & ce merveilleux qui frappe dans le Discours,
 & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, trans-
 porte.

P R E F A C E.

porte. Le Stile Sublime veut toujours de grands mots : mais le Sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut estre dans le Stile Sublime, & n'estre pourtant pas Sublime; c'est à dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de surprenant. Par exemple. Le souverain Arbitre de la Nature d'une seule parole forma la lumiere. Voilà qui est dans le Stile Sublime: cela n'est pas néanmoins Sublime: parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'un autre ne püst aisément trouver. Mais, Dieu dit: Que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit. Ce tour extraordinaire d'expression qui marque si bien l'obéissance de la Creature aux ordres du Createur, est veritablement Sublime & a quelque chose de divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l'Extraordinaire, le Surprenant; & comme je l'ay traduit, le Merveilleux dans le Discours.

J'ai rapporté ces paroles de la Genese, comme l'expression la plus propre à mettre ma pensée en son jour, & je m'en suis servi d'autant plus volontiers que cette expression est citée avec éloge par Longin même, qui au milieu des tenebres du Paganisme n'a pas laissé de reconnoistre le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais que dirons-nous d'un des plus Sçavans Hommes de nostre siecle qui quoi qu'éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'est pas appercu de la beauté de cet endroit, a osé, dis-je, avancer dans un Livre qu'il

P R E F A C E.

qu'il a fait pour demonstrier la Religion Chrestienne, que Longin s'estoit trompé lorsqu'il avoit cru que ces paroles estoient sublimes? J'ai la satisfaction au moins que des personnes non moins considerables par leur pieté que par leur profonde érudition, qui nous ont donné depuis peu la traduction du Livre de la Genese, n'ont pas esté de l'avis de ce Sçavant, & dans leur Preface, entre plusieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'est l'Esprit saint qui a dicté ce livre, ont allegué le passage de Longin, pour montrer combien les Chrétiens doivent être persuadez d'une verité si claire, & qu'un Payen mesme a sentie par les seules lumieres de la raison.

Au reste dans le temps qu'on travailloit à cette derniere Edition de mon Livre, Monsieur d'Acier, celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'Horace en François, m'a communiqué de petites notes tres-sçavantes qu'il a faites sur Longin, où il a cherché de nouveaux sens inconnus jusqu'ici aux Interpretes. J'en ai suivi quelques-unes: mais comme dans celles où je ne suis pas de son sentiment, je puis m'estre trompé, il est bon d'en faire les Lecteurs juges. C'est dans cette vue que je les ai mises à la suite de mes Remarques; Monsieur d'Acier n'étant pas seulement un homme de tres-grande érudition, & d'une critique tres-fine, mais d'une politesse d'autant plus estimable, qu'elle accompagne rarement un grand sçavoir. Il a esté disciple du celebre

P R E F A C E.

bre Monsieur le Fèvre pere de cette sçavante fille
à qui nous devons la premiere traduction qui ait
encore paru d'Anacreon en François, qui vient de
nous donner tout nouvellement celle des trois plus
agreables Comedies de Plaute, & qui travaille
maintenant à nous faire voir Aristophane, Sophocle
& Euripide en la mesme langue.



TRA I-



TRAITÉ

D U

SUBLIME

O U

DU MERVEILLEUX

DANS LE DISCOURS,

Traduit du Grec de LONGIN.

CHAPITRE PREMIER.

Servant de Preface à tout l'Ouvrage.

VOUS sçavez bien, [#]mon cher Terentianus, que [†]quand nous leusmes ensemble le petit Traité que [#]Cecilius a fait du Sublime, nous trouvâmes que [#]la bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son Sujet : que les principaux points de cette matière n'y estoient pas touchés, & qu'en un mot cet Ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux Lecteurs, qui est néanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un Art, il y a deux choses à quoi il se faut toujours estudier. La première est, de

L. bien

bien faire entendre son Sujet. La seconde, que je tiens au fond la principale, consiste à montrer comment & par quels moïens ce que nous enseignons se peut acquérir. Cecilius s'estoit fort attaché à l'une de ces deux choses; car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'est que le Grand & le Sublime, comme si c'estoit un point fort ignoré: mais il ne dit rien des moïens qui peuvent porter l'esprit à ce Grand & à ce Sublime. Il passe cela, je ne sçai pourquoi, comme une chose absolument inutile. Après tout, [†] cet Auteur peut-estre n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes, qu'à louer pour son travail, & [†] pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puisque vous voulés que j'écrive aussi du Sublime, voions, pour l'amour de vous, si nous n'avons point fait sur cette matiere quelque observation raisonnable, [†] & dont les Orateurs puissent tirer quelque sorte d'utilité.

Mais c'est à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon ouvrage, & que vous m'en direz vostre sentiment avec cette sincérité que nous devons naturellement à nos amis. Car, comme un Sage * dit fort bien: si nous avons quelque voye pour nous rendre semblables aux Dieux; c'est de *faire du bien* & de *dire la verité*.

Au reste, comme c'est à vous que j'écris, c'est à dire à un homme [†] instruit de toutes les belles connoissances, je ne m'ar-

restera point sur beaucoup de choses qu'il
 m'eust valu établir avant que d'entrer en
 matiere, pour montrer que le Sublime est
 en effet ce qui forme l'excellence & la
 souveraine perfection du Discours : que
 c'est par lui que les grands Poëtes & les E-
 scrivains les plus fameux ont remporté le
 prix, & rempli toute la posterité du bruit de
 leur gloire.

Car il ne persuade pas proprement, mais
 il ravit, il transporte, & produit en nous une
 certaine admiration mêlée d'étonnement
 & de surprise, qui est toute autre chose que
 de plaire seulement, ou de persuader. Nous
 pouvons dire à l'égard de la Persuasion, que
 pour l'ordinaire, elle n'a sur nous qu'autant
 de puissance que nous voulons. Il n'en est pas
 ainsi du Sublime, il donne au Discours une
 certaine vigueur noble, une force invincible
 qui enleve l'ame de quiconque nous écoute.
 Il ne suffit pas d'un endroit ou deux dans un
 Ouvrage, pour vous faire remarquer la fi-
 nesse de l'*Invention*, la beauté de l'*Oecono-*
mie & de la *Disposition* : C'est avec peine que
 cette justesse se fait remarquer par toute la
 suite mesme du Discours. Mais quand le
 Sublime vient à éclater où il faut; il renverse
 tout comme un foudre, & presente d'abord
 toutes les forces de l'Orateur ramassées en-
 semble. Mais ce que je dis ici, & tout ce
 que je pourrois dire de semblable seroit fort
 inutile pour vous, qui sçavez ces choses par
 experience, & qui m'en feriez au besoin à
 moi-même des leçons.

CHAPITRE II.

S'il y a un Art particulier du Sublime, & des trois Vices qui luy sont opposez.

IL faut voir d'abord, s'il y a un Art particulier du Sublime. Car il se trouve des gens qui s'imaginent, que c'est une erreur de le vouloir reduire en Art, & d'en donner des preceptes. Le Sublime, disent-ils, naist avec nous, & ne s'apprend point. Le seul Art pour y parvenir, c'est d'y estre né. Et mesme, à ce qu'ils pretendent, il y a des Ouvrages que la Nature doit produire toute seule. La contrainte des preceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine secheresse qui les rend maigres & décharnés. Mais je soutiens, qu'à bien prendre les choses, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vrai, quoi que la Nature ne se montre jamais plus libre que dans les Discours sublimes & patheriques, il est pourtant aisé de reconnoistre qu'elle ne se laisse pas conduire au hazard, & qu'elle n'est pas absolument ennemie de l'Art & des regles. J'avouë que dans toutes nos productions il la faut toujours supposer comme la baze, le principe, & le premier fondement. Mais aussi il est certain que nôtre esprit a besoin d'une methode pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu, & que cette methode peut beaucoup contribuer à nous acquierir la par-

parfaite habitude du Sublime. *Car comme les vaisseaux sont en danger de perir, lors qu'on les abandonne à leur seule legereté, & qu'on ne sçait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir: Il en est ainsi du Sublime, si on l'abandonne à la seule impetuositè d'une Nature ignorante & temeraire. Nostre esprit assez souvent n'a pas moins besoin de bride que d'éperon. Demosthene dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puisse nous arriver dans la vie, c'est d'estre heureux: mais qu'il y en a encore un autre qui n'est pas moindre, & sans lequel ce premier ne sçauroit subsister, qui est de sçavoir se conduire avec prudence. *Nous en pouvons dire autant à l'égard du Discours. La Nature est ce qu'il y a de plus necessaire pour arriver au Grand: toutefois si l'Art ne prend soin de la conduire, c'est une aveugle qui ne sçait où elle va. * * * * *

*Elles sont ces pensées: *Les Torrens de flamme entortillés. Vomir contre le Ciel. Faire de Borée son joieur de flûtes*, & toutes les autres façons de parler dont cette piece est pleine. Car elles ne sont pas grandes & tragiques, mais enflées & extravagantes. *Toutes ces phrases ainsi embarrassées de vaines imaginations troublent & gâstent plus un Discours, qu'elles ne servent à l'élever. De sorte qu'à les regarder de près & au grand jour, ce qui paroissoit d'abord si terrible, devient tout-à-coup sot & ridicule. Que si c'est un défaut insupportable dans la Tragedie, qui est naturellement pompeuse & ma-

L'Auteur
avoit parlé
du Style,
enflé, &
citoit à
propos de
cela les
sotises
d'un Poëte
tragique
dont voici
quelques
restes.
Voy les
Remar-
ques.

gnifique, que de s'enfler mal à propos; A plus forte raison doit-il estre condamné dans le discours ordinaire. Delà vient qu'on s'est raillé de Gorgias, pour avoir appelé Xerxès, *le Jupiter des Perses*, & des Vautours, *des Sepulchres animés*. On n'a pas esté plus indulgent pour Callisthene, qui en certains endroits de ses écrits ne s'élève pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de vue. De tous ceux-là pourtant je n'en voi point de si enflé que Clitarque. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce, il ressemble à un homme qui, pour me servir des termes de Sophocle, *ouvre une grande bouche, pour souffler dans une petite flûte*. Il faut faire le même jugement d'Amphicrate, d'Hege-
 fias & de Matris. Ceux-ci quelquefois s'imaginant qu'ils sont épris d'un enthousiasme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils pensent, ne font que niaizer & que badiner comme des enfans.

Et certainement en matiere d'éloquence il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*Enflure*. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons sur tout d'estre accusez de secheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sçai comment, que la plupart tombent dans ce vice: fondés sur cette maxime commune.

Dans un noble projet on tombe noblement.
 Cependant il est certain que l'*Enflure* n'est pas moins vicieuse dans le Discours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse: mais au dedans elle est

est creuse & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car comme on dit fort bien, *Il n'y a rien de plus sec qu'un Hydropique.*

Au reste le défaut du Stile enflé, c'est de vouloir aller au delà du Grand. Il en est tout au contraire du Puerile. Car il n'y a rien de si bas, de si petit, ni de si opposé à la noblesse du Discours.

Qu'est-ce donc que Puerilité? Ce n'est visiblement autre chose qu'une pensée d'Ecolier, qui pour estre trop recherchée devient froide. C'est le vice où tombent ceux qui veulent toujours dire quelque chose d'extraordinaire & de brillant: mais sur tout ceux qui cherchent avec tant de soin le plaisant & l'agréable. Parce qu'à la fin; pour s'attacher trop au Stile figuré, ils tombent dans une sotte affectation.

Il y a encore un troisième défaut opposé au Grand, qui regarde le Pathétique. Theodore l'appelle une *fureur hors de saison*: lors qu'on s'échauffe mal à propos, ou qu'on s'emporte avec excès, quand le sujet ne permet que de s'échauffer médiocrement. En effet, on voit tres-souvent des Orateurs, qui comme s'ils estoient yvres, se laissent emporter à des passions qui ne conviennent point à leur sujet, mais qui leur sont propres & qu'ils ont apportées de l'Ecole: si bien que comme on n'est point touché de ce qu'ils disent, ils se rendent à la fin odieux & insupportables. Car c'est ce qui arrive nécessairement à ceux qui s'emporent & se débattent mal à propos

devant des gens qui ne sont point du tout émûs. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les passions.

CHAPITRE III.

Du Stile froid.

POUR ce qui est de ce Froid ou Puerile dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet Auteur est assez habile homme d'ailleurs; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime[†] il sçait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens: si ce n'est qu'il est enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoi qu'a-veugle pour ses propres défauts, & si curieux au reste d'estaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la dernière Puerilité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples: parce que Cecilius en a déjà rapporté un assez grand nombre. En voulant louer Alexandre le Grand. Il a, dit-il, *conquis toute l'Asie en moins de temps, qu'Isocrate n'en a employé à composer son Panegyrique.* Voilà sans mentir une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rheteur. Par cette raison, Timée, il s'ensuivra que les Lacedemoniens le doivent céder à Isocrate: puis qu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messene, & que celui-ci n'en mit que dix à faire son Panegyrique.

Mais à propos des Atheniens qui estoient prisonniers de guerre dans la Sicile, de quel-

l'exclamation penseriez-vous qu'il se serve,
 Il dit : *Que c'estoit une punition du Ciel*, à *Hermès*
cause de leur impiété envers le Dieu Hermès, en Grec
autrement Mercure, & pour avoir mutilé ses veut dire
statuës. # *Veu principalement qu'il y avoit un*
des Chefs de l'armée ennemie, # *qui tiroit son*
nom d'Hermès de pere en fils, sçavoir *Hermon-*
crate fils d'Hermon. Sans mentir, mon cher
 Terentianus, je m'estonne qu'il n'ait dit aussi
 de Denys le Tyran : que les Dieux permirent
 qu'il fust chassé de son Royaume par *Dion* & Zōs,
 par *Heraclide*, à cause de son peu de respect Διός,
 à l'égard de *Dios* & d'*Heracles*, c'est à dire, Jupiter.
 de *Jupiter* & d'*Hercule*. Ἡρακλῆς,
Hercule.

Mais pourquoi m'arrester après Timée ?
 Ces Heros de l'antiquité, je veux dire Xe-
 nophon & Platon, sortis de l'Ecole de So-
 crate, s'oublient bien quelquefois eux-mê-
 mes, jusqu'à laisser échaper dans leurs é-
 crits des choses basses & pueriles. Par exem-
 ple ce premier dans le livre qu'il a écrit de la
 Republique des Lacedemoniens. *On ne les*
entend, dit-il, *non plus parler, que si c'estoient*
des pierres : ils ne tournent non plus les yeux,
que s'ils estoient de bronze. Enfin, vous di-
 riez qu'ils ont plus de pudeur, # *que ces parties de*
l'œil que nous appellons en Grec du nom de
Vierges. C'estoit à Amphicrate & non pas à
 Xenophon d'appeler les prunelles des vier-
 ges pleines de pudeur. Quelle pensée ! bon
 Dieu ! parce que le mot de *Coré* qui signifie
 en Grec la prunelle de l'œil, signifie aussi
 une vierge, de vouloir que toutes les pru-
 nelles universellement soient des vierges
 pleines de modestie : veu qu'il n'y a peut-
 estre

estre point d'endroit sur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux : & c'est pourquoi Homère , pour exprimer un impudent. *Xorogne* , dit il , *avec tes yeux de chien*. Cependant Timée n'a pû voir une si froide pensée dans Xenophon , sans la revendiquer comme un vol qui lui avoit esté fait par cet Auteur. Voici donc comme il l'emploie dans la vie d'Agathocle. *N'est-ce pas une chose estrange , qu'il ait ravi sa propre cousine qui venoit d'estre mariée à un autre , qu'il l'ait , dis-je , ravie le lendemain même de ses nopces ? Car qui est-ce qui eust voulu faire cela ; s'il eust eu des vierges aux yeux , & non pas des prunelles impudiques ?* Mais que dirons-nous de Platon , quoique divin d'ailleurs , qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cyprés , où l'on devoit écrire les Actes publics , use de cette pensée. *Ayant écrit toutes ces choses , ils posèrent dans les Temples ces monumens de cyprés*. Et ailleurs à propos des murs. *Pour ce qui est des murs* , dit-il , *Megillus* , je suis de l'avis de Sparte , de les laisser dormir à terre , & de ne les point faire lever. *H y a quelque chose d'aussi ridicule dans Herodote* , quand il appelle les belles femmes , *le mal des yeux*. Ceci néanmoins semble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il est : parce que ce sont des Barbares qui le disent dans le vin & la débauche : mais ces personnes n'excusent pas la bassesse de la chose , & il ne falloit pas pour rapporter un méchant mot , se mettre au hazard de déplaire à toute la posterité.

346
Il n'y a-
voit point
de murail-
les à
Sparte.

CHAPITRE IV.

De l'Origine du Stile froid.

Toutes ces affectations cependant si basses & si pueriles ne viennent que d'une seule cause, c'est à sçavoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les pensées, qui est la manie sur tout des Ecrivains d'aujourd'hui. Car du mesme endroit que vient le bien, assez souvent vient aussi le mal. Ainsi voyons-nous que ce qui contribue le plus en de certaines occasions à embellir nos Ouvrages : ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'Elocution, cela même en d'autres rencontres est quelquefois cause du contraire : comme on le peut aisément reconnoître dans les *Hyperboles* & dans ces autres figures qu'on appelle *Pluriels*. En effet nous montrerons dans la suite, combien il est dangereux de s'en servir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrions éviter ces vices qui se glissent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout sans doute, si nous nous acquérons d'abord une connoissance nette & distincte du véritable sublime, & si nous apprenons à en bien juger, qui n'est pas une chose peu difficile : puis qu'enfin de sçavoir bien juger du fort & du foible d'un Discours, ce ne peut estre que l'effet d'un long usage, & le dernier fruit, pour ainsi dire, d'une étude consommée. Mais par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.

CHAPITRE V.

*Des moiens en general pour connoistre
le Sublime.*

IL faut sçavoir, mon cher Terentianus, que dans la vie ordinaire on ne peut point dire qu'une chose ait rien de Grand, quand le mépris qu'on fait de cette chose tient lui-même du Grand. Telles sont les Richesses, les Dignitez, les Honneurs, les Empires & tous ces autres biens en apparence qui n'ont qu'un certain faste au dehors, & qui ne passeront jamais pour de veritables biens dans l'esprit d'un Sage : puis qu'au contraire ce n'est pas un petit avantage que de les pouvoir mépriser. D'où vient aussi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les possèdent, que ceux qui les pouvant posséder, les rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le même jugement à l'égard des ouvrages des Poëtes & des Orateurs. Je veux dire, qu'il faut bien se donner de garde d'y prendre pour Sublime une certaine apparence de grandeur bastie ordinairement sur de grands mots assemblez au hazard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles plus digne en effet de mépris que d'admiration. Car tout ce qui est véritablement Sublime a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il élève l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joie & de je ne sçai quel noble orgueil, comme si c'estoit elle

elle qui eust produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre.

Quand donc un homme de bon sens & habile en ces matieres nous recitera quelque ouvrage; si après avoir ouï cet ouvrage plusieurs fois, nous ne sentons point qu'il nous eleve l'ame, & nous laisse dans l'esprit une idée qui soit mesme au dessus de ses paroles: mais si au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe & ne se soutienne pas; il n'y a point là de Grand: puis qu'enfin ce n'est qu'un son de paroles qui frappe simplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'esprit. La marque infaillible du Sublime, c'est quand nous sentons qu'un Discours nous laisse beaucoup à penser, qu'il fait d'abord un effet sur nous auquel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de resister, & qu'ensuite le souvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une chose est veritablement Sublime, quand vous voyez qu'elle plaist universellement & dans toutes ses parties. Car lors qu'en un grand nombre de personnes differentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient à estre frappé également de quelque endroit d'un discours; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

CHAPITRE VI.

Des cinq sources du Grand.

IL y a, pour ainsi dire, cinq sources principales du Sublime : mais ces cinq sources présupposent, comme pour fondement commun, *une Faculté de bien parler* ; sans quoi tout le reste n'est rien.

Cela posé, la première & la plus considérable est *une certaine Elevation d'esprit qui nous fait penser heureusement les choses* : comme nous l'avons déjà montré dans nos commentaires sur Xenophon.

La seconde consiste dans le *Pathétique* : j'entens par *Pathétique*, cet Enthousiasme, & cette véhémence naturelle qui touche & qui émeut. Au reste à l'égard de ces deux premières, elles doivent presque tout à la Nature, & il faut qu'elles naissent en nous, au lieu que les autres dépendent de l'Art en partie.

La troisième n'est autre chose, que *les Figures tournées d'une certaine manière*. Or les Figures sont de deux sortes : les Figures de Pensée, & les Figures de Diction.

Nous mettons pour la quatrième, *la Noblesse de l'expression*, qui a deux parties, le choix des mots, & la diction élégante & figurée.

Pour la cinquième qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand & qui renferme en soi toutes les autres, c'est *la Composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité*.

Examinons maintenant ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces Especes en particulier : mais nous avertirons en passant que Cecilius en a oublié quelques-unes, & entre autres le Pathetique. Et certainement s'il l'a fait, pour avoir creu que le Sublime & le Pathetique naturellement n'alloient jamais l'un sans l'autre, & ne faisoient qu'un, il se trompe : puis qu'il y a des Passions qui n'ont rien de Grand ; & qui ont mesme quelque chose de bas, comme l'Affliction, la Peur, la Tristesse : & qu'au contraire il se rencontre quantité de choses grandes & sublimes, où il n'entre point de passion. Tel est entre autres ce que dit Homere avec tant de hardiesse[#] en parlant des Aloïdes. *

*Pour déthrôner les Dieux, leur vaste ambition
Entreprit d'entasser Osse sur Pélion.*

Ce qui suit est encore bien plus fort.

Ils l'eussent fait sans doute, &c.

Et dans la Prose les panegyriques & tous ces Discours qui ne se font que pour l'ostentation, ont par tout du Grand & du Sublime : bien qu'il n'y entre point de passion pour l'ordinaire. De sorte qu'entre les Orateurs mesmes ceux-là communément sont les moins propres pour le Panegyrique, qui sont les plus Pathetiques ; & au contraire ceux qui réussissent le mieux dans le Panegyrique, s'entendent assez mal à toucher les passions.

Que si Cecilius s'est imaginé que le Pathetique en general ne contribuoit point au Grand, & qu'il estoit par consequent

* C'estoient
des Geants
qui croi-
soient tous
les jours
d'une con-
dée en lar-
geur, &
d'une aulne
en longueur.
Ils n'a-
voient pas
encore quin-
ze ans, lors
qu'ils se mi-
rent en estat
d'escalader
le Ciel. Ils
se tuèrent
l'un l'autre
par l'adressa
de Diane.
Odyss. li.
vixxi.

inutile d'en parler ; il ne s'abuse pas moins. Car j'ose dire , qu'il n'y a peut-estre rien qui releve davantage un Discours , qu'un beau mouvement & une Passion poussée à propos. En effet c'est comme une espece d'enthousiasme & de fureur noble qui anime l'oraison , & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.

CHAPITRE VII.

De la Sublimité dans les pensées.

BIen que des cinq parties dont j'ai parlé , la premiere & la plus considerable , je veux dire cette *Eslevation d'esprit naturelle* , soit plutôt un present du Ciel , qu'une qualité qui se puisse acquerir ; nous devons , autant qu'il nous est possible , nourrir nostre esprit au Grand , & le tenir toujours plein & enflé , pour ainsi dire , d'une certaine fierté noble & genereuse.

Que si on demande comme il s'y faut prendre ; j'ai déjà écrit ailleurs que cette *Eslevation d'esprit* estoit une image de la grandeur d'ame : & c'est pourquoi nous admirons quelquefois la seule pensée d'un homme , encore qu'il ne parle point , à cause de cette grandeur de courage que nous voions. Par exemple le silence d'Ajox aux Enfers , dans l'Odyssée. Car ce silence a je ne sçai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pû dire.

La premiere qualité donc qu'il faut supposer en un veritable Orateur ; c'est qu'il n'ait point l'esprit rampant. En effet il n'est pas

*C'est dans
l'enzieme
liv. de l'O-
dyssée , où
Vlysses fait
des soumis-
sions à
Ajox , mais
Ajox ne
daigne pas
lui répon-
dre.*

pas possible qu'un homme qui n'a toute sa
 vie que des sentimens & des inclinations
 basses & serviles, puisse jamais rien produire
 qui soit fort merveilleux ni digne de la Po-
 stérité. Il n'y a vraisemblablement que ceux
 qui ont de hautes & de solides pensées qui
 puissent faire des discours élevez; & c'est
 particulièrement aux grands Hommes qu'il
 échappe de dire des choses extraordinaires.
 Voyez par exemple ce que répondit Alexan-
 dre quand Darius lui fit offrir la moitié de
 l'Asie avec sa fille en mariage. *Pour moi, lui*
disoit Parmenion, si j'estois Alexandre, j'ac-
cepterois ces offres. Et moi aussi, repliqua ce
 Prince, *si j'estois Parmenion.* N'est-il pas
 vrai qu'il falloit estre Alexandre pour faire
 cette réponse ?

Et c'est en cette partie qu'a principale-
 ment excellé Homere, dont les pensées sont
 toutes sublimes : comme on le peut voir dans
 la description de la Déesse Discorde qui a,
 dit-il,

La Tête dans les Cieux, & les piés sur la Terre.

Car on peut dire que cette grandeur qu'il
 lui donne est moins la mesure de la Discorde,
 que de la capacité & de l'élevation de l'esprit
 d'Homere. Hesiodé a mis un vers bien diffé-
 rent de celui-ci dans son Bouclier; s'il est
 vrai que ce Poëme soit de lui; quand il dit à
 propos de la Déesse des tenebres,

Une puante humeur lui couloit des narines.

En effet il ne rend pas proprement cette
 Déesse terrible, mais odieuse & dégoûtante.
 Au contraire voiez quelle majesté Homere

Iliad. l. 5.

*Autant qu'un homme assis aux rivages des mers
Voit d'un Roc eslevé d'espace dans les airs :
Autant, des Immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut, &c.*

Il mesure l'estenduë de leur saut à celle de l'Univers. Qui est-ce donc qui ne s'écrieroit avec raison, en voyant la magnificence de cette Hyperbole, que si les chevaux des Dieux vouloient faire un second saut, ils ne trouveroient pas assés d'espace dans le monde ? Ces peintures aussi qu'il fait du Combat des Dieux ont quelque chose de fort grand, quand il dit :

*Iliad. l. 21. Le Ciel en reténit, & l'Olympe entrembla.
Et ailleurs.*

*Iliad. l. 20. L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son tbrofne, il paslit, il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée.
Ne fasse voir du Stix la rive desolée :
Ne découvre aux Vivans cet Empire odieux ;
Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.*

Voiez-vous, mon cher Terentianus, la Terre ouverte jusqu'en son centre, l'Enfer prest à paroître, & toute la machine du monde sur le point d'estre détruite & renversée : pour montrer que dans ce combat, le Ciel, les Enfers, les choses mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la Nature qui ne fust en danger ? Mais il faut prendre toutes ces pensées dans un sens allegorique : autrement elles ont je ne sçai quoi d'affreux, d'impie, & de peu convenable à la ma-

majesté des Dieux. Et pour moi lorsque je voi dans Homere les playes, les liguees, les supplices, les larmes, les emprisonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse, il me semble qu'il s'est efforcé autant qu'il a pû de faire des Dieux de ces Hommes qui furent au siège de Troye, & qu'au contraire, des Dieux mêmes il en fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition : car à l'égard de nous, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort qui est comme un port assuré pour sortir de nos miseres : au lieu qu'en representant les Dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement miserables.

Il a donc bien mieux réussi lors qu'il nous a peint un Dieu tel qu'il est dans toute sa majesté, & sa grandeur, & sans mélange des choses terrestres : comme dans cet endroit qui a esté remarqué par plusieurs avant moi, où il dit en parlant de Neptune :

*Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes Iliad. l. 13.
Fait trembler sous ses piés & forests & montagnes.*

Et dans un autre endroit :

*Il attelle son char, & montant fierement
Lui fait fendre les flots de l'humide Element.
Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines,
D'aïse on entend sauter les pesantes Balaines.
L'eau frémit sous le Dieu qui lui donne la loi,
Et semble avec plaisir reconnoître son Roi.
Cependant le char vole, &c.*

Ainsi le Legislatteur des Juifs, qui n'estoit pas un Homme ordinaire, ayant fort bien conceu la grandeur & la puissance de Dieu,

l'a exprimée dans toute sa dignité, au commencement de ses Loix, par ces paroles. *Dieu dit : Que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit. Que la Terre se fasse, & la Terre fut faite.*

Je pense, mon cher Terentianus, que vous ne serés pas fâché que je vous rapporte encore ici un passage de nostre Poëte, quand il parle des hommes; afin de vous faire voir combien Homere est heroïque lui-mesme, en peignant le caractère d'un Heros. Une épaisse obscurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empêchoit de combattre. En cet endroit Ajax ne sachant plus quelle resolution prendre, s'écrie :

*Iliad. l. 17. Grand Dieu chasse la nuit qui nous couvre les yeux :
Et combats contre nous à la clarté des Cieux.*

Voilà les veritables sentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie; un Heros n'estoit pas capable de cette bassesse : mais comme il ne voit point d'occasion de signaler son courage au milieu de l'obscurité, il se fâche de ne point combattre : il demande donc en haste que le jour paroisse pour faire au moins une fin digne de son grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter même. En effet Homere en cet endroit est comme un vent favorable qui seconde l'ardeur des Combattans : car il ne se remuë pas avec moins de violence, que s'il estoit épris aussi de fureur.

*Iliad. l. 15. Tel que Mars en courroux au milieu des batailles.
Ou comme on voit un feu, dans la nuit, & l'horreur,
Au travers des forests promener sa fureur,
De colere il escume, &c.*

Mais

Mais je vous prie de remarquer, pour plusieurs raisons, combien il est affoibli dans son Odyssée, où il fait voir en effet que c'est le propre d'un grand Esprit, lors qu'il commence à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables. Car qu'il ait composé l'Odyssée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner plusieurs preuves. Et premierement il est certain qu'il y a quantité de choses dans l'Odyssée qui ne sont que la suite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a transportées dans ce dernier Ouvrage, comme autant d'Episodes de la guerre de Troye. Ajoutés que les accidens qui arrivent dans l'Iliade sont déplorés souvent par les Heros de l'Odyssée, comme des malheurs connus & arrivez il y a déjà long-temps. Et c'est pourquoy l'Odyssée n'est à proprement parler que l'Epilogue de l'Iliade.

* Là gist le grand Ajax, & l'invincible Achille.

Là de ses ans Patrocle a veu borner le cours.

Là mon fils, mon cher fils a terminé ses jours.

* Ce sont
des paroles
de Nestor
dans l'O-
dyssée.

De là vient à mon avis, que comme Homere a composé son Iliade durant que son esprit estoit en sa plus grande vigueur, tout le corps de son Ouvrage est dramatique & plein d'action : au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le genie de la vieillesse ; tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier ouvrage au Soleil quand il se couche, qui a toujours sa mesme grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet il ne parle plus du mesme ton : on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade qui marche par tout d'un pas égal, sans que

ja-

jamais il s'arreste, ni se repose. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette mesme force, & s'il faut ainsi parler, cette mesme volubilité de Discours si propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choses. * Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit qui comme un grand Ocean se retire & deserte ses rivages.

A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. * Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de Tempêtes qu'il fait, les aventures qui arriverent à Ulysse chez Polypheme, & quelques autres endroits qui sont sans doute fort beaux. Mais cette vieillisse dans Homere, après tout, c'est la vieillisse d'Homere : joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action.

Je me suis estendu là-dessus, comme j'ai déjà dit : afin de vous faire voir que les genies naturellement les plus élevés tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur esprit vient à s'esteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du sac où Eole enferma les vents, & des Compagnons d'Ulysse changez par Circé en pourceaux, que Zoïle appelle de *petits Cochons lar-moians*. * Il en est de mesme des Colombes qui nourrirent Jupiter, comme un pigeon : de la disette d'Ulysse qui fut dix jours sans manger après son naufrage, & de toutes ces absurditez qu'il conte du meurtre des Amans de Penelope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'est

c'est que ce sont d'assez beaux songes, & , si vous voulez, des songes de Jupiter mesme. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyssée, c'est pour vous montrer que les grands Poëtes, & les Ecrivains celebres, quand leur esprit manque de vigueur pour le Pathétique, s'amusent ordinairement à peindre les mœurs. C'est ce que fait Homere, quand il décrit la vie que menoient les Amans de Penelope dans la maison d'Ulyffe. En effet toute cette description est proprement une espece de Comedie où les differens caracteres des Hommes sont peints.

CHAPITRE VIII.

*De la Sublimité qui se tire des
Circonstances.*

VOions si nous n'avons point encore quelqu'autre moien par où nous puissions rendre un discours sublime. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne soit toujours accompagné de certaines circonstances, ce sera un secret infallible pour arriver au Grand, si nous sçavons faire à propos le choix des plus considerables, & si en les liant bien ensemble nous en formons comme un corps. Car d'un côté ce choix, & de l'autre cet amas de circonstances choisies attachent fortement l'esprit.

Ainsi, quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'Amour, elle ramasse de tous costés les accidens qui suivent & qui ac-

com-

compagnent en effet cette passion : mais où son adresse paroît principalement, c'est à choisir de tous ces accidens, ceux qui marquent davantage l'excès & la violence de l'Amour, & à bien lier tout cela ensemble.

*Heureux ! qui près de toi, pour toi seule soupire :
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement luy sourire.
Les Dieux, dans son bonheur peuvent-ils l'égalér ?*

* * *

*Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, si tost que je te vois :
Et dans les doux transports, où s'égare mon âme,
Je ne sçaurois trouver de langue, ni de voix.*

* * *

*Un nuage confus se répand sur ma vue,
Je n'entens plus, je tombe en de douces langueurs ;
† Et passe, sans haleine, interdite, éperdue,
† Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.*

* * *

*Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hasarder,
Etc.*

N'admirez-vous point comment elle ramasse toutes ces choses, l'ame, le corps, l'ouïe, la langue, la vue, la couleur, comme si c'estoient autant de personnes différentes, & prestes à expirer ? Voyez de combien de mouvemens contraires elle est agitée ; elle gele, elle brûle, elle est folle, elle est sage ; ou elle est entièrement hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mot on diroit qu'elle n'est pas éprise d'une simple passion, mais que son ame est un rendés-vous de toutes les passions ; & c'est en effet ce qui arrive à ceux qui

qui aiment. Vous voies donc bien, comme j'ai déjà dit, que ce qui fait la principale beauté de son discours, ce sont toutes ces grandes circonstances marquées à propos, & ramassées avec choix. Ainsi quand Homere veut faire la description d'une tempête, il a soin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempête. Car par exemple l'Auteur du Poëme des Arimaspiens * pense dire des choses fort estonnantes quand il s'écrie :

* C'estoient
des peuples
de Scythie.

O prodige estonnant : ô fureur incroyable !
Des hommes insensez, sur de fresles vaisseaux,
S'en vont loin de la terre habiter sur les eaux :
Et suivant sur la mer une route incertaine,
Courrent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goustent jamais de paisible repos.
Ils ont les yeux au Ciel, & l'esprit sur les flots :
Et les bras estendus, les entrailles émuës,
Ils sont souvent aux Dieux des prieres perduës.

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voie bien que ce discours est en effet plus fardé & plus fleuri que grand & sublime. Voions donc comment fait Homere, & considerons cet endroit entre plusieurs autres :

Comme l'on voit les flots sollevez par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage.
Le vent avec fureur dans les voiles fremit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gemit.
Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.
Aratus a tâché d'enrichir sur ce dernier vers,
en disant :

Un bois mince & léger les défend de la mort.

Mais en fardant ainsi cette pensée, il l'a renduë basse & fleurie de terrible qu'elle estoit. Et puis renfermant tout le peril dans ces mots, *Un bois mince & léger les défend de la mort*, il l'éloigne & le diminuë plutôt qu'il ne l'augmente. Mais Homere ne met pas pour une seule fois devant les yeux le danger où se trouvent les Matelots; il les represente, comme en un tableau, sur le point d'être submergez à tous les flots qui s'élevent, & imprime jusques dans ses mots & ses syllabes, l'image du peril. * Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage; non plus que Demosthe- ne dans cet endroit où il décrit le trouble des Atheniens à la nouvelle de la prise d'Elatée, quand il dit : *Il estoit déjà fort tard*, &c. Car ils n'ont fait tous deux que trier, pour ainsi dire, & ramasser soigneuse- ment les grandes circonstances, prenant garde à ne point inserer dans leurs discours de particularitez basses superflües, ou qui sentissent l'école. En effet, de trop s'arrester aux petites choses, cela gaste tout, & c'est comme du moëlon ou des platras qu'on au- roit arrangez & comme entassez les uns sur les autres, pour élever un bâtiment.

*Voy les re-
marques.*

CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

ENTre les moiens dont nous avons par-
lé, qui contribuent au Sublime, il faut
aussi donner rang à ce qu'ils appellent *Am-
pli-*

plification. Car quand la nature des Sujets qu'on traite, ou des Causes qu'on plaide, demande des periodes plus estenduës, & composées de plus de membres, on peut s'élever par degrez, de telle sorte qu'un mot encherisse toujours sur l'autre. Et cette adresse peut beaucoup servir, ou pour traiter quelque lieu d'un discours, ou pour exagerer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un Fait, ou pour manier une Passion. En effet l'Amplification se peut diviser en un nombre infini d'especes; mais l'Orateur doit sçavoir que pas-une de ces especes n'est parfaite de soi, s'il n'y a du Grand & du Sublime: si ce n'est lorsqu'on cherche à émouvoir la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque chose. Par tout ailleurs, si vous ostez à l'Amplification ce qu'elle a de Grand, vous luy arrachez, pour ainsi dire, l'ame du corps. En un mot, dès que cet appui vient à lui manquer, elle languit, & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteré, disons en peu de mots la difference qu'il y a de cette partie à celle dont nous avoñs parlé dans le chapitre précédent; & qui, comme j'ai dit, n'est autre chose qu'un amas de circonstances choisies que l'on reunit ensemble: Et voions par où l'Amplification en general differe du Grand & du Sublime.

CHAPITRE X.

Ce que c'est qu'Amplification.

JE ne sçaurois approuver la definition que luy donnent les Maistres de l'art. L'Amplification, disent-ils, est *un Discours qui augmente & agrandit les choses*. Car cette definition peut convenir tout de mesme au Sublime, au Pathetique & aux Figures; puisqu'elles donnent toutes au Discours, je ne sçai quel caractere de grandeur. Il y a pourtant bien de la difference. Et premièrement le Sublime consiste dans la hauteur & l'elevation, au lieu que l'Amplification consiste aussi dans la multitude des paroles. C'est pourquoy le Sublime se trouve quelquefois dans une simple pensée: mais l'Amplification ne subsiste que dans la pompe & l'abondance. *L'Amplification donc, pour en donner icy une idée generale; est un Accroissement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonstances particulieres des choses, & de tous les lieux de l'Oraison, qui remplit le Discours, & le fortifie, en appuyant sur ce qu'on a déjà dit.* Ainsi elle differe de la preuve, en ce qu'on emploie celle-ci pour prouver la question, au lieu que l'Amplification ne sert qu'à étendre & à exagerer. * * * * *

Voy les remarques.

La même difference, à mon avis, est entre Demosthene & Ciceron pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des ouvrages d'un Auteur Latin. En effet Demosthene est grand en ce qu'il

qu'il est serré & concis, & Cicéron au contraire en ce qu'il est diffus & étendu. On peut comparer ce premier à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempeste & à un foudre. * Pour Cicéron, on peut dire, à mon avis, que comme un grand embrasement il devore & consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses Ouvrages; & qui à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reste le Sublime de Demosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes, & dans les violentes passions, quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'Auditeur. * Au contraire l'abondance est meilleure, lors qu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits. Et certainement un discours diffus est bien plus propre pour les lieux communs, les Peroraisons, les Digressions, & généralement pour tous ces discours qui se font dans le Genre démonstratif. Il en est de même pour les Histoires, les Traitez de Physique & plusieurs autres semblables matieres.

CHAPITRE XI.

De l'Imitation.

Pour retourner à nostre discours, Platon dont le stile ne laisse pas d'estre fort élevé, bien qu'il coule sans estre rapide & sans

faire du bruit, nous a donné une idée de ce stîle que vous ne pouvés ignorer si vous avez lû les livres de sa Republique. Ces hommes malheureux, dit-il quelque part, qui ne savent ce que c'est que de sagesse ni de vertu, & qui sont continuellement plongez dans les festins & dans la débauche, vont toujours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La Vérité n'a point pour eux d'attraits ni de charmes: Ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder; En un mot ils n'ont jamais goûté de pur ni de solide plaisir. Ils sont comme des bestes qui regardent toujours en bas, & qui sont courbées vers la Terre: ils ne songent qu'à manger, & à repaître, qu'à satisfaire leurs passions brutales, & dans l'ardeur de les rassasier, ils regimbent, ils égratignent, ils se battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & perissent à la fin par leur gourmandise insatiable.

Au reste ce Philosophe nous a encore enseigné un autre chemin, si nous ne voulons point le négliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel est ce chemin? c'est l'imitation & l'émulation des Poètes & des Ecrivains illustres qui ont vescu devant nous. Car c'est le but que nous devons toujours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes, comme on dit qu'une sainte fureur saisit la Prestresse d'Apollon sur le sacré Trépié. Car on tient qu'il y a ouverture en terre d'où fort un souffle une vapeur toute celeste qui la remplit sur le champ d'une vertu divine, & luy fait prononcer des oracles. De

De mesme ces grandes beautez que nous remarquons dans les ouvrages des Anciens, sont comme autant de sources sacrées d'où il s'élève des vapeurs heureuses qui se répandent dans l'ame de leurs Imitateurs, & animent les esprits mesmes naturellement les moins échauffez : si bien que dans ce moment ils sont comme ravis & emportez de l'enthousiasme d'autrui. Ainsi voions-nous qu'Herodote & devant lui Stesichore & Archiloque ont esté grands imitateurs d'Homere. Platon néanmoins est celui de tous qui l'a le plus imité : car il a puisé dans ce Poëte comme dans une vive source, dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux : & j'en donneroïs des exemples si Ammonius n'en avoit déjà rapporté plusieurs.

Au reste on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a eüe, & qu'il s'est formée sur les mœurs, l'invention, & les ouvrages d'autrui. En effet jamais, à mon avis, il n'eust meslé tant de si grandes choses dans ses traitez de Philosophie, passant comme il fait du simple discours à des expressions & à des matieres poëtiques, s'il ne fût venu, pour ainsi dire, comme un nouvel Athlete, disputer de toute sa force le prix à Homere, c'est-à-dire à celui qui avoit déjà reçu les applaudissemens de tout le monde. Car bien qu'il ne le fasse peut-être qu'avec un peu trop d'ardeur, & comme on dit, les armes à la main, cela ne laisse pas néanmoins de lui servir beaucoup, puisqu'enfin, selon Hesiodé,

La noble jalousie est utile aux Mortels.

Et n'est-ce pas en effet quelque chose de bien glorieux & bien digne d'une ame noble, que de combattre pour l'honneur & le prix de la victoire, avec ceux qui nous ont précédés ? puisque dans ces sortes de combats on peut même estre vaincu sans honte.

CHAPITRE XII.

De la maniere d'imiter.

Toutes les fois donc que nous voulons travailler à un ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il est bon de faire cette reflexion. Comment est-ce qu'Homere auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Demosthene ou Thucydide mesme, s'il est question d'histoire, pour escrire ceci en si-le Sublime ? Car ces grands Hommes que nous nous proposons à imiter, se presentant de la sorte à nostre imagination, nous servent comme de flambeau, & souvent nous eslevent l'ame presque aussi haut que l'idée que nous avons conceüe de leur genie. Sur tout si nous nous imprimons bien ceci en nous-mêmes. Que penseroient Homere ou Demosthene de ce que je dis s'ils m'écou-toient, & quel jugement feroient-ils de moi ?

† En effet, nous ne croirons pas avoir un me-diocre prix à disputer, si nous pouvons nous figurer que nous allons, mais serieusement, rendre compte de nos écrits devant un si ce-lebre Tribunal, & sur un Theatre où nous avons de tels Heros pour juges & pour té-moins. Mais un motif encore plus puissant pour

pour nous exciter, c'est de songer au jugement que toute la posterité fera de nos écrits. Car si un Homme, dans la deffiance de ce jugement, a peur, pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, son esprit ne sçauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits; & il ne se donnera jamais la peine d'achever des ouvrages, qu'il ne fait point pour passer jusqu'à la dernière posterité.

CHAPITRE XIII.

Des Images.

CEs Images, que d'autres appellent *Peintures ou Fictions*, sont aussi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, & de la force au discours. Ce mot d'*Image* se prend en general, pour toute pensée propre à produire une expression, & qui fait une peinture à l'esprit de quelque maniere que ce soit. Mais il se prend encore dans un sens plus particulier & plus resserré; pour ces discours que l'on fait, lorsque par un enthousiasme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il semble que nous voions les choses dont nous parlons, & que nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.

Au reste vous devez sçavoir que les Images dans la Rhetorique, ont tout un autre usage que parmi les Poëtes. En effet le but qu'on s'y propose dans la poésie, c'est l'étonnement & la surprise: au lieu que dans la prose c'est de bien peindre les choses, & de

les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à émouvoir en l'une & en l'autre rencontre.

* Paroles
d'Oreste
dans Euripide.

* Mere cruelle, arreste, éloigne de mes yeux
Ces Filles de l'Enfer, ces spectres odieux.
Ils viennent : je les voy : mon supplice s'appreste.
Quels horribles serpents leur sifflent sur la teste ?

Et ailleurs :

Où fuirai-je ? Elle vient. Je la voy. Je suis mort.

Le Poète en cet endroit ne voioit pas les Furies : cependant il en fait une image si naïve, qu'il les fait presque voir aux Auditeurs. Et véritablement je ne sçaurois pas bien dire si Euripide est aussi heureux à exprimer les autres passions ; mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'est à quoi il s'est étudié particulièrement, & il y a fort bien réussi. Et même en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses. Car bien que son esprit de lui-même ne soit pas porté au Grand, il corrige son naturel, & le force d'estre tragique & relevé ; principalement dans les grands sujets : de sorte qu'on lui peut appliquer ces vers du Poète :

A l'aspect du peril, au combat il s'anime :
Et le poil herissé, [†]les yeux étincelans,
De sa queue il se bat les costez & les flancs.

Comme on le peut remarquer dans cet endroit où le Soleil parle ainsi à Phaëton, en luy mettant entre les mains les resnes de ses chevaux :

† Pren garde qu'une ardeur trop fineste à ta vie
Ne t'emporte au dessus de l'aride Lybie ;

Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé
Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.

Et dans ces vers suivans :

Aussi-tôt devant toi s'offriront sept étoiles.
Dresse par là ta course, & suis le droit chemin.
Phaëton, à ces mots, prend les rênes en main,
De ses chevaux aislez il bat les flancs agiles,
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont ; le char s'éloigne, & plus prompt qu'un
éclair

Pénètre en un moment les vastes champs de l'air,
Le Père cependant plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine celeste,
* Lui montre encor sa route, & du plus haut des 388

Cieux,
Le suit, autant qu'il peut, de la voix & des
yeux.
Va par là, lui dit-il : Reviens : Destourne : Ar-
reste.

Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte sur le char avec Phaëton, qu'elle partage tous les perils, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? car s'il ne les suivoit dans les Cieux, s'il n'affistoit à tout ce qui s'y passe ; pourroit-il peindre la chose comme il fait ? il en est de même de cet endroit de sa Casandre qui commence par

Mais ô braves Troyens, &c.

Eschyle à quelquefois aussi des hardiesses & des imaginations tout-à fait nobles & héroïques : comme on le peut voir dans sa Tragedie intitulée, *Les Sept devant Thebes*, où un Courier venant apporter à Eteocle la nouvelle de ces sept Chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainsi dire, leur propre mort ; s'explique ainsi.

*Sur un Bouclier noir sept Chefs impitoyables
Epouvantent les Dieux de sermens effroyables :
Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égor-
ger,*

*Tous la main dans le sang jurent de se vanger ,
Ils en jurent la peur , le Dieu Mars , & Bellone.*

Au reste , bien que ce Poëte, pour vouloir trop s'élever , tombe assez souvent dans des pensées rudes, grossières & mal polies : Toutefois Euripide , par une noble émulation , s'expose quelquefois aux mêmes perils. Par exemple , dans Eschyle , le Palais de Lycurgue est ému , & entre en fureur à la vue de Bacchus.

† *Le Palais en fureur mugit à son aspect.*

Euripide emploie cette même pensée d'une autre manière , en l'adoucissant néanmoins.

La montagne à leurs cris répond en mugissant.

Sophocle n'est pas moins excellent à peindre les choses , comme on le peut voir dans la description qu'il nous a laissée d'Oedipe mourant & s'enfvelissant lui-même au milieu d'une tempête prodigieuse ; & dans cet autre endroit où il dépeint l'apparition d'Achille sur son tombeau , dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néanmoins pour cette apparition , que jamais personne en ait fait une description plus vive que Simonide : Mais nous n'aurions jamais fait , si nous voulions étaler ici tous les exemples que nous pourrions rapporter à ce propos.

Pour retourner à ce que nous disions ; les Images dans la Poësie sont pleines ordinairement

ment d'accidens fabuleux, & qui passent toute sorte de créance, au lieu que dans la Rhetorique le beau des *Images*, c'est de représenter la chose comme elle s'est passée, & telle qu'elle est dans la vérité. Car une invention poétique & fabuleuse dans une oraison, traîne nécessairement avec soi des digressions grossières & hors de propos, & tombe dans une extrême absurdité. C'est pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs. Ils voient quelquefois les Furies, ces grands Orateurs, aussi-bien que les Poëtes Tragiques, & les bonnes gens ne prennent pas garde que quand Oreste dit dans Euripide :

*Toi qui dans les Enfers me veux precipiter ,
Déesse, cesse enfin de me persecuter ;*

il ne s'imagine voir toutes ces choses, que parce qu'il n'est pas dans son bon sens. Quel est donc l'effet des *Images* dans la Rhetorique ? C'est qu'outre plusieurs autres propriétés, elles ont cela qu'elles animent & échauffent le discours. Si bien qu'estant mêlées avec art dans les preuves, elles ne persuadent pas seulement; mais elles domtent, pour ainsi dire, elles soumettent l'Auditeur. Si un homme, dit un Orateur, a entendu un grand bruit devant le Palais, & qu'un autre à même temps vienne annoncer que les prisons sont ouvertes, & que les prisonniers de guerre se sauvent : il n'y a point de viellard si chargé d'années, ni de jeune homme si indifférent, qui ne coure de toute sa force au secours. Que si quelqu'un sur ces entrefaites leur montre l'Au-
M 7 teur

teur de ce desordre : c'est fait de ce malheureux ; il faut qu'il perisse sur le champ, & on ne luy donne pas le temps de parler.

Hyperide s'est servi de cét artifice dans l'oraison, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit faire après la défaite de Cheronée, qu'on donneroit la liberté aux esclaves. *Ce n'est point, dit-il, un Orateur qui a fait passer cette loi : c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.* Au mesme temps qu'il prouve la chose par raison, il fait une Image, & par cette proposition qu'il avance, il fait plus que persuader & que prouver. Car comme en toutes choses on s'arreste naturellement à ce qui brille & éclate davantage : l'esprit de l'Auditeur est aisément entraîné par cette Image qu'on luy presente au milieu d'un raisonnement, & qui luy frappant l'imagination, l'empesche d'examiner de si près la force des preuves, à cause de ce grand éclat dont elle couvre & environne le Discours. Au reste il n'est pas extraordinaire que cela fasse cét effet en nous, puisqu'il est certain que de deux corps meslez ensemble celui qui a le plus de force, attire toujours à soy la vertu & la puissance de l'autre. Mais c'est assez parlé de cette Sublimité qui consiste dans les pensées, & qui vient, comme j'ai dit, ou de la Grandeur d'ame, ou de l'imitation, ou de l'Imagination.

C H A P I T R E XIV.

*Des Figures, & premierelement
de l'Apostrophe.*

IL faut maintenant parler des Figures, pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit. Car, comme j'ai dit, elles ne font pas une des moindres parties du Sublime, lorsqu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce seroit un ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, si nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les Figures qui peuvent avoir place dans le discours. C'est pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire, celles qui contribuent le plus au Sublime: seulement afin de faire voir que nous n'avancions rien que de vrai. Demosthene veut justifier sa conduite, & prouver aux Atheniens, qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Quel estoit l'air naturel d'énoncer la chose? *Vous n'avez point failli, pourroit-il dire, Messieurs, en combattant au peril de vos vies pour la liberté & le salut de toute la Grece, & vous en avez des exemples qu'on ne scauroit démentir. Car on ne peut pas dire que ces grands Hommes aient failli, qui ont combattu pour la mesme cause dans les plaines de Marathon, à Salamine & devant Platées.* Mais il en use bien d'une autre sorte, & tout d'un coup, comme s'il estoit inspiré d'un Dieu, & possédé de l'esprit

l'esprit d'Apollon mesme, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenseurs de la Grece. *Non, Messieurs, non, vous n'avez point failli. J'en jure par les manes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la mesme cause dans les plaines de Marathon.* Par cette seule forme de serment, que j'appellerai ici *Apostrophe*, il défie ces anciens Citoiens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la sorte, comme autant de Dieux par le nom desquels on doit jurer. Il inspire à ses Juges l'esprit & les sentimens de ces illustres Morts, & changeant l'air naturel de la Preuve en cette grande & pathetique maniere d'affirmer par des sermens si extraordinaires, si nouveaux, si dignes de foi, il fait entrer dans l'ame de ses Auditeurs comme une espece de contre-poison & d'antidote qui en chasse toutes les mauvaises impressions. Il leur eleve le courage par des loüanges. En un mot il leur fait concevoir qu'ils ne doivent pas moins s'estimer de la bataille qu'ils ont perduë contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine, & par tous ces differens moiens renfermez dans une seule Figure, il les entraîne dans son parti. Il y en a pourtant qui pretendent que l'original de ce serment se trouve dans Eupolis, quand il dit :

On ne me verra plus affligé de leur joie.

J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

‡ Mais il n'y a pas grande finesse à jurer simplement. Il faut voir où, comment, en quelle occasion, & pourquoi on le fait. Or

Or dans le passage de ce Poëte il n'y a rien autre chose qu'un simple serment. Car il parle là aux Atheniens heureux, & dans un temps où ils n'avoient pas besoin de consolation. Ajoûtez que dans ce serment il ne jure pas, comme Demosthene, par des Hommes qu'il rende immortels, & ne songe point à faire naître dans l'ame des Atheniens, des sentimens dignes de la vertu de leurs Ancestres: veu qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuse à jurer par une chose inanimée, telle qu'est un combat. Au contraire dans Demosthene ce serment est fait directement pour rendre le courage aux Atheniens vaincus, & pour empêcher qu'ils ne regardassent d'ornavant, comme un malheur, la bataille de Cheronée. De sorte que, comme j'ai déjà dit, dans cette seule Figure, il leur prouve par raison qu'ils n'ont point failli; il leur en fournit un exemple; il le leur confirme par des sermens; il fait leur éloge; & il les exhorte à la guerre contre Philippe.

Mais comme on pouvoit répondre à nôtre Orateur; il s'agit de la bataille que nous avons perduë contre Philippe, durant que vous maniés les affaires de la Republique, & vous jurez par les victoires que nos Ancestres ont remportées. Afin donc de marcher seurement, il a soin de regler ses paroles, & n'emploie que celles qui lui sont avantageuses: faisant voir, que même dans les plus grands emportemens il faut estre sobre & retenu. En parlant donc de ces victoires de leurs Ancestres, il dit, *ceux qui ont combattu*
par

par terre à Marathon, & par mer à Salamine; ceux qui ont donné bataille près d'Artemise & de Platées. Il se garde bien de dire ceux qui ont vaincu. Il a soin de taire l'événement qui avoit esté aussi heureux en toutes ces batailles, que funeste à Chéronée; & prévient mesme l'Auditeur en poursuivant ainsi. Tous ceux, ô Eschine, qui sont peris en ces rencontres, ont esté enterrez aux dépens de la Republique, & non pas seulement ceux dont la fortune a secondé la valeur.

CHAPITRE XV.

Que les Figures ont besoin du Sublime pour les soutenir.

IL ne faut pas oublier ici une reflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots: c'est que si les Figures naturellement soutiennent le Sublime, le Sublime de son costé soutient merveilleusement les Figures: mais où, & comment; c'est ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il est certain qu'un discours, où les Figures sont employées toutes seules, est de soi-même suspect d'adresse, d'artifice, & de tromperie. Principalement lorsqu'on parle devant un Juge souverain, & sur tout si ce Juge est un grand Seigneur, comme un Tyran, un Roi, ou un General d'Armée: car il conçoit en lui-mesme une certaine indignation contre l'Orateur, & ne sçauroit souffrir qu'un chetif Rhetoricien entreprenne de le tromper, comme un
en-

enfant, par de grossieres fineses. Il est même à craindre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une espee de mépris, il ne s'effarouche entierement : & bien qu'il retienne sa colere, & se laisse un peu amollir aux charmes du discours, il a toujours une forte repugnance à croire ce qu'on lui dit. C'est pourquoi il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui est tout à fait cachée, & lorsqu'on ne reconnoist point que c'est une Figure. Or il n'y a point de secours ni de remede plus merveilleux pour l'empêcher de paroistre, que le Sublime & le Parhetique, parce que l'Art ainsi renfermé au milieu de quelque chose de grand & d'éclatant, a tout ce qui lui manquoit, & n'est plus suspect d'aucune tromperie. Je ne vous en sçau-rois donner un meilleur exemple que celuy que j'ai déjà raporté. *J'en jure par les manes de ces grands Hommes*, &c. Comment est-ce que l'Orateur a caché la Figure dont il se sert? N'est il pas aisé de reconnoistre que c'est par l'éclat même de sa pensée? Car comme les moindres lumieres s'évanouissent, quand le Soleil vient à éclairer; de mesme toutes ces subtilitez de Rhetorique disparoissent à la veüe de cette grandeur qui les environne de tous costez. La mesme chose à peu près arrive dans la peinture. En effet, qu'on tire plusieurs lignes paralleles sur un mesme plan, avec les jours & les ombres, il est certain que ce qui se presentera d'abord à la veüe, ce sera le lumineux à cause de son grand éclat qui fait qu'il semble sortir hors du tableau,

bleau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainsi le Sublime & le Pathétique, soit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de nostre ame, soit à cause de leur brillant, paroissent davantage & semblent toucher de plus près nostre esprit que les Figures dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.

CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

Que dirai-je des Demandes & des Interrogations ? Car qui peut nier que ces fortes de Figures ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action, & de force au discours ? Ne voulez-vous jamais faire autre chose, dit Demosthene aux Atheniens, qu'aller par la ville vous demander les uns aux autres : *Que dit-on de nouveau ? & que peut-on vous apprendre de plus nouveau, que ce que vous voiez ?* Un Homme de Macedoine se rend maistre des Atheniens, & fait la loy à toute la Grece. *Philippe est-il mort ?* dira l'un ? Non, répondra l'autre, *il n'est que malade.* Hé, que vous importe, Messieurs, qu'il vive ou qu'il meure ? Quand le Ciel vous en auroit delivrez, vous vous feriez bien-tost vous-mêmes un autre Philippe. Et ailleurs. *Embarquons-nous pour la Macedoine, mais où aborderons-nous, dira quelqu'un, malgré Philippe ?* La guerre mesme, Messieurs, nous découvrira par où Philippe est facile à vaincre. S'il eust dit la chose simplement, son

son discours n'eust point répondu à la Majesté de l'affaire dont il parloit : au lieu que par cette divine & violente maniere de se faire des interrogations & de se répondre sur le champ à soi-même , comme si c'estoit une autre personne , non seulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort , mais plus plausible & plus vrai-semblable. Car le Pathétique ne fait jamais plus d'effet que lorsqu'il semble que l'Orateur ne le recherche pas , mais que c'est l'occasion qui le fait naître. Or il n'y a rien qui imite mieux la passion que ces sortes d'Interrogations & de Réponses. Car ceux qu'on interroge , sentent naturellement une certaine émotion qui fait que sur le champ ils se precipitent de répondre, & de dire ce qu'ils sçavent de vrai, avant même qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette Figure l'Auditeur est adroitement trompé, & prend les discours les plus meditez pour des choses dites sur l'heure & dans la chaleur * * * *¹¹ Il n'y Voy les remarques.
 a rien encore qui donne plus de mouvement au Discours que d'en ôter les liaisons. En effet , un Discours que rien ne lie & n'embarasse , marche & coule de soi-même , & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus viste que la pensée même de l'Orateur. *Aiant approché leurs boucliers les uns des autres, dit Xenophon , ils reculoient , ils combattoient , ils tuoient , ils mouroient ensemble.* Il en est de même de ces paroles d'Euryloque à Ulysse dans Homere :

*Nous avons par ton ordre à pas precipitez
 Parcouru de ces bois les sentiers écartez :*

Nous

*† Nous avons dans le fond d'une sombre vallée
Découvert de Ciré la maison reculée.*

Car ces Períodes ainsi coupées & prononcées néanmoins avec précipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même temps & le force de parler. C'est ainsi qu'Homere sçait ôster où il faut, les liaisons du discours.

CHAPITRE XVII.

Du mélange des Figures.

IL n'y a encore rien de plus fort pour é-mouvoir, que de ramasser ensemble plusieurs Figures. Car deux ou trois Figures ainsi mêlées entrant par ce moien dans une espece de société se communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement : comme on le peut voir dans ce passage de l'oraison de Demosthene contre Midias, où en même temps il ôste les liaisons de son Discours & mêle ensemble les Figures de Repetition & de Description. Car tout homme, dit cet Orateur, qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses du geste, des yeux, de la voix, que celui qui a esté outragé ne sçauroit peindre dans un recit. Et de peur que dans la suite, son discours ne vinst à se relascher, sçachant bien que l'ordre appartient à un esprit rassis, & qu'au contraire le desordre est la marque de la passion qui n'est en effet elle-même qu'un trouble & une émotion de l'ame, il

il poursuit dans la même diversité de Figures. Tantost il le frappe comme ennemi; tantost pour lui faire insulte, tantost avec les poings tantost au visage. Par cette violence de paroles ainsi entassées les unes sur les autres l'Orateur ne touche & ne remue pas moins puissamment ses Juges, que s'ils le voyoient frapper en leur presence. Il revient à la charge & poursuit, comme une tempête. Ces affronts émeuvent, ces affronts transportent un Homme de cœur, & qui n'est point accoutumé aux injures. On ne scauroit exprimer par des paroles l'énormité d'une telle action. Par ce changement continuel, il conserve par tout le caractère de ces Figures turbulentes: tellement que dans son ordre il y a un desordre, & au contraire dans son desordre il y a un ordre merveilleux. Qu'ainsi ne soit, mettez par plaisir les conjonctions à ce passage, comme font les Disciples d'Isocrate. Et certainement il ne faut pas oublier, que celui qui en outrage un autre fait beaucoup de choses, premièrement par le geste, en suite par les yeux, & enfin par la voix même, &c... Car en égalant & applanissant ainsi toutes choses par le moien des liaisons, vous verrez que d'un Pathétique fort & violent, vous tomberez dans une petite afféterie de langage qui n'aura ni pointe ni éguillon, & que toute la force de votre discours s'éteindra aussi-tôt d'elle-même. Et comme il est certain, que si on feroit le corps d'un homme qui court, on lui alloz perdre toute sa force; de même si vous & de ces particules inutiles, elle les souffre

avec

avec peine, vous lui ostez la liberté de sa course, & cette impetuosité qui la faisoit marcher avec la mesme violence, qu'un trait lancé par une machine.

CHAPITRE XVIII.

Des Hyperbates.

IL faut donner rang aux Hyperbares. L'Hyperbate n'est autre chose que la *Transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite d'un discours.* Et cette Figure porte avec soi le caractere veritable d'une passion forte & violente. En effet, voiez tous ceux qui sont émus de colere, de fraieur, de dépit, de jalousie, ou de quelque autre passion que ce soit : car il y en a tant que l'on n'en sçait pas le nombre, leur esprit est dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un dessein qu'ils en conçoivent aussi-tost un autre, & au milieu de celui-ci s'en proposant encore de nouveaux, où il n'y a ni raison ni rapport, ils reviennent souvent à leur premiere resolution. La passion en eux est comme un vent leger & inconstant qui les entraîne, & les fait tourner sans cesse de côté & d'autre : si bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel de sentimens opposés, ils changent à tous momens de pensée & de langage, & ne gardent ni ordre, ni suite dans leur discours.

Les habiles Ecrivains, pour imiter ces mouvemens de la nature : se servent des
Hy;

Hyperbates. Et à dire vrai, l'Art n'est jamais dans un plus haut degré de perfection, que lors qu'il ressemble si fort à la Nature, qu'on le prend pour la Nature même; & au contraire la Nature ne réussit jamais mieux que quand l'Art est caché.

Nous voions un bel exemple de cette Transposition dans Herodote, où Denys Phocéén parle ainsi aux Ioniens. *En effet nos affaires sont reduites à la dernière extrémité, Messieurs. Il faut nécessairement que nous soions libres ou esclaves, & esclaves misérables.* * Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, il faut sans différer embrasser le travail & la fatigue, & acheter votre liberté par la défaite de vos ennemis. S'il eust voulu suivre l'ordre naturel, voici comme il eust parlé. *Messieurs. Il est maintenant temps d'embrasser le travail & la fatigue: Car enfin nos affaires sont reduites à la dernière extrémité, &c.* Premièrement donc il transporte ce mot *Messieurs*, & ne l'insere qu'immédiatement après leur avoir jetté la fraieur dans l'ame: comme si la grandeur du peril lui avoit fait oublier la civilité qu'on doit à ceux à qui l'on parle, en commençant un discours. Ensuite il renverse l'ordre des pensées. Car avant que de les exhorter au travail, qui est pourtant son but, il leur donne la raison qui les y doit porter: *En effet nos affaires sont reduites à la dernière extrémité; afin qu'il ne semble pas que ce soit un discours étudié qu'il leur apporte: mais que c'est la passion qui le force à parler sur le champ.* Thucydide a aussi

des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à transposer les choses qui semblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir estre séparées.

Demosthene est en cela bien plus retenu que lui. En effet, pour Thucydide, jamais personne ne les a respandues avec plus de profusion, & on peut dire qu'il en faoule ses Lecteurs. Car dans la passion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit, est dit sur le champ, il traîne sans cesse l'Auditeur, par les dangereux détours de ses longues Transpositions. Assés souvent donc il suspend sa premiere pensée, comme s'il affectoit tout exprés le desordre : & entremêlant au milieu de son discours plusieurs choses différentes qu'il va quelquefois chercher, mesme hors de son sujet, il met la fraieur dans l'ame de l'Auditeur qui croit que tout ce discours va tomber, & l'interesse malgré lui dans le peril où il pense voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lors qu'on ne s'y attendoit plus, disant à propos ce qu'il y avoit si long-temps, qu'on cherchoit ; par cette Transposition également hardie & dangereuse, il touche bien davantage que s'il eust gardé un ordre dans ses paroles, il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenseray d'en rapporter.

CHAPITRE XIX.

Du Changement de Nombre.

IL n'en faut pas moins dire de ce qu'on appelle, *Diversités de cas, Collections, Renversemens, Gradations* ; & de toutes ces autres Figures, qui estant comme vous sçavez extrêmement fortes & vehementes, peuvent beaucoup servir par consequent à orner le discours, & contribuënt en toutes manieres au Grand & au Patherique. Que dirai-je des Changemens de Cas, de Temps, de Personnes, de Nombre, & de Genre ? En effet qui ne voit combien toutes ces choses sont propres à diversifier & à ranimer l'expression ? Par exemple, pour ce qui regarde le changement de nombre ; ces Singuliers dont la terminaison est singuliere, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels :

*⁺ Aussi. tôt un grand Peuple accourant sur le port # 389
 Ils firent de leurs cris retentir les rivages.

Et ces Singuliers sont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du son & de l'emphase. Tels sont ces Pluriels qui sortent de la bouche d'Oedipe dans Sophocle :

Hymen, funeste Hymen tu m'as donné la vie :
 Mais dans ces mêmes flancs où je fus enfermé,
 Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé.

*Et par là tu produis & des fils & des peres ,
Des freres , des maris , des femmes & des meres ,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.*

Tous ces differens noms ne veulent dire qu'une seule personne ; c'est à sçavoir , Oedipe d'une part , & sa mere Jocaste de l'autre. Cependant par le moien de ce nombre ainsi répandu & multiplié en differens pluriels , il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oedipe. C'est par un mesme pleonasme qu'un Poëte a dit :

On vit les Sarpedons & les Hectors paroistre.

Il en faut dire autant de ce passage de Platon à propos des Atheniens, que j'ay rapporté ailleurs. *Ce ne sont point des Pelops , des Cadmus , des Egyptes , des Danaüs , ni des hommes nés barbares qui demeurent avec nous. Nous sommes tous Grecs , éloignés du commerce & de la frequentation des nations estrangeres , qui habitons une mesme ville , &c.*

En effet tous ces Pluriels ainsi ramassés ensemble , nous font concevoir une bien plus grande idée des choses. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos , & dans les endroits où il faut amplifier , ou multiplier , ou exagerer & dans la passion ; c'est à dire , quand le sujet est susceptible d'une de ces choses ou de plusieurs. Car d'attacher par tout ces cymbales & ces sonnettes , cela sentiroit trop son Sophiste.

CHAPITRE XX.

Des Pluriels reduits en Singuliers.

ON peut aussi tout au contraire reduire les Pluriels en Singuliers, & cela a quelque chose de fort grand. Tout le Peloponese, dit Demosthene, estoit alors divise en factions. Il en est de mesme de ce passage d'Herodote. Phrynicus faisant représenter sa Tragedie intitulée la Prise de Milet, tout le Theatre se fonda en larmes. Car de ramasser ainsi plusieurs choses en une, cela donne plus de corps au discours. Au reste je tiens que pour l'ordinaire c'est une même raison qui fait valoir ces deux différentes Figures. En effet soit qu'en changeant les Singuliers en Pluriels, d'une seule chose vous en fassiez plusieurs : soit qu'en ramassant des Pluriels dans un seul nom Singulier qui sonne agréablement à l'oreille, de plusieurs choses vous n'en fassiez qu'une, ce changement imprévu marque la passion.

CHAPITRE XXI.

Du Changement de Temps.

IL en est de mesme du changement de Temps : lorsqu'on parle d'une chose passée, comme si elle se faisoit presentement : parce qu'alors ce n'est plus une narration que vous faites, c'est une action qui se

passé à l'heure même. *Vn Soldat*, dit *Xenophon*, *estant tombé sous le cheval de Cyrus*, & *estant foulé aux pieds de ce cheval*, il lui donne un coup d'espée dans le ventre. Le Cheval blessé se démène & secouë son maître. *Cyrus tombe*. Cette Figure est fort fréquente dans *Thucydide*.

CHAPITRE XXII.

Du Changement de Personnes.

LE Changement de Personnes n'est pas moins pathétique. Car il fait que l'Auditeur assez souvent se croit voir lui-même au milieu du peril.

*Vous diriez à les voir pleins d'une ardeur si belle,
Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle :
Que rien ne les scauroit ni vaincre ni lasser
Et que leur long combat ne fait que commencer.*

Et dans *Aratus*.

Ne t'embarque jamais durant ce triste mois.
Cela se voit encore dans *Herodote*. *A la sortie de la ville d'Elephantine*, dit cet Historien, du costé qui va en montant, vous rencontrerez d'abord une colline, &c. Delà vous descendrez dans une plaine : Quand vous aurez traversée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & en douze jours vous arriverez à une grande ville qu'on appelle *Meroë*.
Voiez-vous, mon cher *Terentianus*, comme il prend vôtre esprit avec lui, & le conduit dans tous ces differents pais : vous faisant plutôt voir qu'entendre. Toutes ces choses ainsi pratiquées à propos, arrestent l'Au-

L'Auditeur, & lui tiennent l'esprit attaché sur l'action presente. Principalement lorsqu'on ne s'adresse pas à plusieurs en general, mais à un seul en particulier.

Tu ne scaurois connoître au sort de la meste,

Quel parti suit le fils du courageux Tydée.

Car en réveillant ainsi l'Auditeur par ces Apostrophes, vous le rendez plus ému, plus attentif, & plus plein de la chose dont vous parlez.

CHAPITRE XXIII.

Des Transitions imprevenues.

IL arrive aussi quelquefois qu'un Ecrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup se met à sa place, & joue son personnage : & cette Figure marque l'impetuosité de la Passion.

Mais Hector de ses cris remplissant le rivage,

Commande à ses soldats, de quitter le pillage :

De Courir aux vaisseaux. Car j'atteste les Dieux

Que quiconque osera s'écarter à mes yeux,

Moi-même dans son sang j'irai laver sa honte.

Le Poëte retient la narration pour soi, comme celle qui lui est propre, & met tout d'un coup, & sans en avertir, cette menace précipitée dans la bouche de ce Guerrier bouillant & furieux. En effet son discours auroit languï s'il y eust entremêlé : *Hector dit alors de telles ou semblables paroles.* Au lieu que par cette Transition imprevenue il prévient le Lecteur, & la Transition est faite avant que le Poëte mesme ait

songé qu'il la faisoit. Le veritable lieu donc où l'on doit user de cette Figure, c'est quand le temps presse, & que l'occasion qui se presente ne permet pas de differer : lorsque sur le champ il faut passer d'une personne à une autre, comme dans Hecatee. [†] Ce Heraut ayant assés pesé la conséquence de toutes ces choses, il commande aux Descendans des Heraclides de se retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que si je n'estois point au monde. Vous estes perdus, & vous me forcerez bien-tost moi-mesme d'aller chercher une retraite chez quelque autre peuple. Demosthene dans son Oraison contre Aristogiton a encore employé cette Figure d'une maniere differente de celle-ci, mais extrêmement forte & pathetique. Et il ne se trouvera personne entre vous, dit cet Orateur, qui ait du ressentiment & de l'indignation de voir un impudent, un infame violer insolamment les choses les plus saintes ? Un scelerat, dis-je, qui.... O le plus méchant de tous les hommes ! rien n'aura pû arrester ton audace effrenée ? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi. Il laisse là sa pensée imparfaite, la colere le tenant comme suspendu & partagé sur un mot, entre deux differentes personnes. Qui... O le plus méchant de tous les hommes ! Et ensuite tournant tout d'un coup contre Aristogiton ce mesme discours qu'il sembloit avoir laissé là ; il touche bien davantage, & fait une bien plus forte impression. Il en est de mesme de cet emportement de Penelope dans Homere, quand elle

elle voit entrer chez elle un Heraut de la
Part de ses Amans :

*De mes fâcheux Amans ministre injurieux,
Heraut, que cherches-tu ? Qui t'amene en ces lieux ?
T'viens-tu de la part de cette Troupe avare,
Ordonner qu'à l'instant le Festin se prepare ?
Fasse le juste Ciel, avançant leur trespas,
Que ce repas pour eux soit le dernier repas.
Lâches, qui pleins d'orgueil & foibles de courage,
Consumes de son fils le fertile heritage,
Vos Peres autrefois ne vous ont-ils point dit
Quel Homme estoit Ulysse, &c.*

CHAPITRE XXIV.

De la Periphrase.

IL n'y a personne, comme je croy, qui
puisse douter que la Periphrase ne soit en-
core d'un grand usage dans le Sublime. Car,
comme dans la Musique le son principal de-
vient plus agreable à l'oreille, lors qu'il est
accompagné de ces differentes parties qui
lui répondent : De mesme la Periphrase
tournant à l'entour du mot propre, forme
souvent par rapport avec lui une consonance
& une harmonie fort belle dans le discours.
Sur tout lors qu'elle n'a rien de discordant
ou d'enflé, mais que toutes choses y sont dans
un juste temperament. Platon nous en four-
nit un bel exemple au commencement de
son Oraison funebre. *Enfin, dit-il, nous
avons rendu les derniers devoirs, &
maintenant ils achevent ce fatal voyage, &*
ils

ils s'en vont tous glorieux de la magnificence avec laquelle toute la ville en general, & leurs parens en particulier, les ont reconduits hors de ce monde. Premièrement il appelle la Mort, ce fatal voyage. Ensuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux morts, comme d'une pompe publique que leurs pais leur avoit preparée exprès, pour les conduire hors de cette vie. Disons nous que toutes ces choses ne contribuent que mediocrement à relever cette pensée ? Avoions plutôt que par le moien de cette Periphrase melodieusement répandue dans le discours, d'une diction toute simple, il a fait une *pece de concert & d'harmonie*. De même Xenophon. Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse & plaisante. Au reste vostre ame est ornée de la plus belle qualité que puissent jamais posséder des hommes nés pour la guerre ; c'est qu'il n'y a rien qui vous touche plus sensiblement que la louange. Au lieu de dire : Vous vous adonnez au travail, il use de cette circonlocution ; Vous regardez le travail, comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse. Et estendant ainsi toutes choses, il rend sa pensée plus grande, & relève beaucoup cet éloge. Cette Periphrase d'Herodote me semble encore inimitable. * La Déesse Venus, pour châtier l'insolence des Scythes qui avoient pillé son Temple, leur envoya la maladie des Femmes. *

* Voi les
Remar-
ques.

Au reste, il n'y a rien dont l'usage s'étende plus loin que la Periphrase, pourveu qu'on

qu'on ne la répande pas par tout sans choix & sans mesure. Car aussi-tost elle languit, & a je ne sçai quoi de niais & de grossier. Et c'est pourquoi Platon qui est toujours figuré dans ses expressions, & quelquefois mesme un peu mal à propos, au jugement de quelques-uns, a esté raillé pour avoir dit dans sa Republique; *Il ne faut point souffrir que les richesses d'or & d'argent prennent pied, ni habitent dans une Ville.* S'il eust voulu, poursuivent-ils, introduire la possession du bestail; assurément qu'il auroit dit par la mesme raison, *les richesses de bœufs & de moutons.*

Mais ce que nous avons dit en general suffit pour faire voir l'usage des Figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il est certain qu'elles rendent toutes le Discours plus animé & plus Pathétique: or le Pathétique participe du Sublime, autant que le Sublime participe du Beau & de l'Agreable.

CHAPITRE XXV.

Du Choix des Mots.

Puisque la Pensée & la Phrase s'expliquent ordinairement l'une par l'autre: Voions si nous n'avons point encore quelque chose à remarquer dans cette partie du discours, qui regarde l'expression. Or que le choix des grands mots & des termes propres, soit d'une merveilleuse vertu pour attacher & pour émouvoir

c'est ce que personne n'ignore, & sur quoi par consequent il seroit inutile de s'arreter. En effet, il n'y a peut-estre rien d'où les Orateurs & tous les Escrivains en general qui s'estudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élégance, de netteré, de poids, de force, & de vigueur pour leurs Ouvrages, que du choix des paroles. C'est par elles que toutes ces beautéz éclatent dans le discours, comme dans un riche tableau, & elles donnent aux choses une espece d'ame & de vie. Enfin les beaux mots sont, à vrai dire, la lumiere propre & naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par tout d'une vaine enflure de paroles. Car d'exprimer une chose basse en termes grands & magnifiques, c'est tout de mesme que si vous appliquez un grand masque de Theatre sur le visage d'un petit enfant : si ce n'est à la vérité dans la Poésie. * * * * *

L'Auteur après avoir montré combien les grands mots sont impertinens dans le Stile simple, faisoit voir que les termes simples avoient place quelquefois dans le Stile noble. Voy les remarques.

† Cela se peut voir encore dans un passage de Theopompus, que Cecilius blâme, je ne sçai pourquoi, & qui me semble au contraire fort à louer pour sa justesse, & par ce qu'il dit beaucoup. *Philippe*, dit cet Historien, *boit sans peine les affronts que la nécessité de ses affaires l'oblige de souffrir*. En effet un discours tout simple exprimera quelquefois mieux la chose que toute la pompe, & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoutez qu'une chose énoncée d'une façon ordinaire, se fait aussi plus aisément croire, Ainsi en parlant d'un Homme qui, pour s'a-

s'agrandir souffre sans peine, & mesme avec plaisir, des indignitez, ces termes, *Boire les affronts*, me semblent signifier beaucoup. Il en est de mesme de cette expression d'Herodote. *Cleomene estant devenu furieux, il prit un couteau dont il se hacha la chair en petits morceaux; & s'estant ainsi déchiquetée lui-mesme, il mourut.* Et ailleurs, *Pithes demeurant toujours dans le vaisseau, ne cessa point de combattre, qu'il n'eust esté haché en pieces.* Car ces expressions marquent un homme qui dit bonnement les choses, & qui n'y entend point de finesse, & renferment neanmoins en elles un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial.

CHAPITRE XXVI.

Des Metaphores.

Pour ce qui est du nombre des Metaphores, Cecilius semble estre de l'avis de ceux qui n'en souffrent pas plus de deux ou trois au plus, pour exprimer une seule chose. Mais Demosthene nous doit encore ici servir de regle. Cet Orateur nous fait voir qu'il y a des occasions où l'on en peut employer plusieurs à la fois; quand les Passions, comme un torrent rapide, les entraînent avec elles necessairement, & en foule. *Ces Hommes malheureux, dit-il quelque part, ces lâches Flateurs, ces Furies de la Republique ont cruellement déchiré leur patrie. Ce sont eux qui dans la débau-*

che^{tt} ont autrefois vendu à Philippe nostre liberté & qui la vendent encore aujourd'hui à Alexandre: qui mesurant, dis-je, tout leur bon-heur aux sales plaisirs de leur ventre, à leurs infames débordemens, ont renversé toutes les bornes de l'honneur, & détruit parmi nous, cette regle où les anciens Grecs faisoient consister toute leur felicité; de ne souffrir point de maistre. Par cette foule de Metaphores, prononcées dans la colere, l'Orateur ferme entierement la bouche à ces Traistres. Neanmoins Aristote & Theophraste, pour excuser l'audace de ces Figures, pensent qu'il est bon d'y apporter ces adoucissements. Pour ainsi dire. Pour parler ainsi. Si j'ose me servir de ces termes. Pour m'expliquer un peu plus hardiment. En effet, ajoûtent-ils, l'excuse est un remede contre les hardiesses du discours, & je suis bien de leur avis. Mais je soutiens, pourtant toujours ce que j'ay déjà dit, que le remede le plus naturel contre l'abondance & la hardiesse, soit des Metaphores, soit des autres Figures, c'est de ne les emploier qu'à propos: je veux dire, dans les grandes passions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathetique par leur violence & leur impetuosité emportent naturellement, & entraînent tout avec eux; ils demandent necessairement des expressions fortes, & ne laissent pas le temps à l'Auditeur de s'amuser à chicaner le nombre des Metaphores, parce qu'en ce moment il est épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

Et mesme pour les lieux communs & les descriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choses qu'une foule de Metaphores continuées. C'est par elles que nous voions dans Xenophon une description si pompeuse de l'édifice du corps humain. Platon néanmoins en a fait la peinture d'une maniere encore plus divine. Ce dernier appelle la teste *une Citadelle*. Il dit que le cou est *un Isthme*, qui a esté mis entre elle & la poitrine. Que les Vertebres sont, comme des gonds sur lesquels elle tourne. Que la Volupté est *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux Hommes*. Que la langue est *le Fuge des saveurs*. Que le Cœur est *la source des veines*, la fontaine du sang qui de là se porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il est disposé comme une forteresse gardée de tous costez. Il appelle les Pores, *des Ruës estroites*. Les Dieux, pourfuit-il, voulant soutenir le battement du cœur, que la veüe inopinée des choses terribles, ou le mouvement de la colere qui est de feu, lui causent ordinairement; ils ont mis sous lui le poulmon dont la substance est molle, & n'a point de sang: mais ayant par dedans de petits trous en forme d'éponge, il sert au cœur comme d'oreiller, afin que quand la colere est enflammée, il ne soit point troublé dans ses fonctions. Il appelle la Partie concupiscible *l'appartement de la Femme*; & la Partie irascible, *l'appartement de l'Homme*. Il dit que la Rate est *la Cuisine des Intestins*, & qu'estant pleine des ordures du foie, elle s'enfle & devient bouffie. En suite

continuë-t-il, les Dieux couvrirent toutes ces parties de chair qui leur sert comme de rempart & de défense contre les injures du chaud & du froid, & contre tous les autres accidens. Et elle est, ajoûte-t-il, comme une laine molle & ramassée qui entoure doucement le corps. Il dit que le Sang est la pasture de la chair. Et afin, poursuit-il, que toutes les parties pussent recevoir l'aliment; ils y ont creusé, comme dans un Jardin plusieurs canaux, afin que les ruisseaux des veines sortant du cœur, comme de leur source, pussent couler dans ces estroits conduits du corps humain. Au reste quand la mort arrive, il dit, que les organes se dénoient comme les cordages d'un vaisseau, & qu'ils laissent aller l'ame en liberté. Il y en a encore une infinité d'autres ensuite, de la mesme force: mais ce que nous avons dit suffit pour faire voir, combien toutes ces Figures sont sublimes d'elles-mêmes: combien, dit-je, les Metaphores servent au Grand, & de quel usage elles peuvent estre dans les endroits pathetiques, & dans les descriptions.

Or que ces Figures, ainsi que toutes les autres elegances du discours, portent toujours les choses dans l'excès; c'est ce que l'on remarque assez sans que je le dise. Et c'est pourquoi Platon mesme n'a pas esté peu blasmé, de ce que souvent, comme par une fureur de discours, il se laisse emporter à des Metaphores dures & excessives, & à une vaine pompe allegorique. On ne concevra pas aisément, dit-il en un endroit, qu'il en doit estre de mesme d'une ville comme d'un

d'un vase, où le vin qu'on verse, & qui est
 d'abord bouillant & furieux, tout d'un coup
 entrant en société avec une autre Divinité so-
 bre qui le chastie, devient doux & bon à boi-
 re. D'appeller l'eau une Divinité sobre, &
 de se servir du terme de chastier pour tem-
 perer: En un mot de s'estudier si fort à ces
 petites finesse, cela sent, disent-ils, son
 Poète qui n'est pas lui-même trop sobre.
 Et c'est peut-estre ce qui a donné sujet à Ce-
 cilius de décider si hardiment dans ses Com-
 mentaires sur Lyfias: que Lyfias valoit
 mieux en tout que Platon, poussé par deux
 sentimens aussi peu raisonnables l'un que
 l'autre. Car bien qu'il aimast Lyfias plus
 que soy-même, il haïssoit encore plus Pla-
 ton qu'il n'aimoit Lyfias: si bien que porté
 de ces deux mouvemens, & par un esprit
 de contradiction, il a avancé plusieurs choses
 de ces deux Auteurs, qui ne sont pas des dé-
 cisions si souveraines qu'il s'imagine. † De
 fait accusant Platon d'estre tombé en plu-
 sieurs endroits, il parle de l'autre comme
 d'un Auteur achevé, & qui n'a point de dé-
 fauts: ce qui bien loin d'estre vrai, n'a pas
 même une ombre de vrai-semblance. Et
 en effet où trouverons-nous un Escrivain qui
 ne peche jamais, & où il n'y ait rien à re-
 prendre.

CHAPITRE XXVII.

Si l'on doit préférer le Mediocre parfait au Sublime qui a quelques défauts.

Peut-estre ne sera-t il pas hors de propos d'examiner ici cette question en general, sçavoir lequel vaut mieux, soit dans la Prose, soit dans la Poësie, d'un Sublime qui a quelques défauts, ou d'une Mediocrité parfaite & saine en toutes ses parties qui ne tombe & ne se dement point : & ensuite lequel, à juger équitablement des choses, doit emporter le prix de deux Ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautez, mais l'autre va plus au Grand & au Sublime. Car ces questions estant naturelles à nostre Sujet, il faut necessairement les resoudre. Premièrement donc je tiens pour moi qu'une Grandeur au dessus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du mediocre. En effet dans un discours si poli & si limé, il faut craindre la bassesse : & il en est de mesme du Sublime que d'une richesse immense, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de si près, & où il faut, malgré qu'on en ait, negliger quelque chose. Au contraire il est presque impossible, pour l'ordinaire, qu'un esprit bas & mediocre fasse des fautes : Car comme il ne se hazarde & ne s'éleve jamais, il demeure toujours en seureté, au lieu que le Grand de soi-mesme, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux. Je n'ignore

gnore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des ouvrages des Hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le souvenir des fautes qu'on y remarque, dure toujours, & ne s'efface jamais : au lieu que ce qui est beau passe viste, & s'écoule bien-tôt de nostre esprit. Mais bien que j'aye remarqué plusieurs fautes dans Homere, & dans tous les plus celebres Auteurs, & que je sois peut-estre l'homme du monde à qui elles plaisent le moins; j'estime après tout que ce sont des fautes dont ils ne se sont pas souciés, & qu'on ne peut appeller proprement fautes, mais qu'on doit simplement regarder comme des méprises & de petites negligences qui leur sont échappées : parce que leur esprit qui ne s'estudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arrester aux petites choses. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne se soutienne pas également par tout, quand ce ne seroit qu'à cause de sa grandeur, l'emporte sur tout le reste. Qu'ainsi ne soit, Apollonius, celui qui a composé le poëme des Argonautes, ne tombe jamais : & dans Theocrite, osté quelques endroits, où il sort un peu du caractère de l'Eglogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux estre Apollonius ou Theocrite, qu'Homere ? L'Erigone d'Eratosthene est un poëme où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratosthene est plus grand Poëte qu'Archiloque, qui se brouille à la verité, & manque d'ordre.

dre & d'œconomie en plusieurs endroits de ses escrits : mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cause de cet esprit divin, dont il est entraîné, & qu'il ne sçauoit regler comme il veut ? Et mesme pour le Lyrique, choisiriez-vous plutôt d'estre Bacchylide, que Pindare ? ou pour la Tragedie, Ion ce Poëte de Chio, que Sophocle ? En effet ceux-là ne font jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne soit écrit avec beaucoup d'élégance & d'agrément. Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle : car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre. & ils tombent malheureusement. Et toutefois y a-t-il un Homme de bon sens qui daignast comparer tous les ouvrages d'Ion ensemble au seul Oedipe de Sophocle ?

CHAPITRE XXVIII.

Comparaison d'Hyperide & de Demosthene.

Que si au reste l'on doit juger du mérite d'un ouvrage par le nombre plutôt que par la qualité & l'excellence de ses beautés ; il s'ensuivra qu'Hyperide doit estre entièrement préféré à Demosthene. En effet, outre qu'il est plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il possède presque toutes en un degré éminent, [†] semblable à ces Athletes qui réussissent aux cinq sortes d'Exercices, & qui n'estant les

pre-

premiers en pas-un de ces Exercices, passent en tous l'ordinaire & le commun. En effet il a imité Demosthene en tout ce que Demosthene a de beau, excepté pourtant dans la composition & l'arrangement des paroles. Il joint à cela les douceurs & les grâces de Lysias : il sçait adoucir, où il faut, la rudesse & la simplicité du discours, & ne dit pas toutes les choses d'un mesme air comme Demosthene. Il excelle à peindre les mœurs : son stile a dans sa naïveté une certaine douceur agreable & fleurie. Il y a dans ses Ouvrages un nombre infini de choses plaisamment dites. Sa maniere de rire & de se mocquer est fine, & a quelque chose de noble. Il a une facilité merveilleuse à manier l'Ironie. Ses railleries ne sont point froides ni recherchées, comme celles de ces faux imitateurs du Stile Attique, mais vives & pressantes. Il est adroit à éluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaisant & de comique, & est tout plein de jeux & de certaines pointes d'esprit, qui frappent toujours où il vise. Au reste il assaisonne toutes ces choses d'un tour & d'une grace inimitable. Il est né pour toucher & émouvoir la pitié. Il est estendu dans ces narrations fabuleuses. Il a une flexibilité admirable pour les digressions, il se destourne, il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces Fables qu'il conte de Latone. Il a fait une Oraison funebre qui est écrite avec tant de pompe & d'ornement ;

que

310 TRAITE DU SUBLIME.
que je ne sçai si pas-un autre l'a jamais égalé
en cela.

Au contraire Demosthene ne s'entend pas
fort bien à peindre les mœurs. Il n'est point
estendu dans son stile : Il a quelque chose de
dure, & n'a ni pompe ni ostentation. En un
mot il n'a presque aucune des parties dont
nous venons de parler. S'il s'efforce d'estre
plaisant il se rend ridicule, plutôt qu'il ne
fait rire, & s'éloigne d'autant plus du plai-
sant qu'il tâche d'en approcher. Cependant
par ce qu'à mon avis, toutes ces beautés
qui sont en foule dans Hyperide, n'ont rien
de grand :[†] qu'on y voit, pour ainsi dire,
un Orateur toujours à jeun, & une lan-
gueur d'esprit qui n'échauffe, qui ne remue
point l'ame, personne n'a jamais esté fort
transporté de la lecture de ses Ouvrages.
[†] Au lieu que Demosthene ayant ramassé en
soy toutes les qualitez d'un Orateur veri-
tablement né au Sublime, & entierement
perfectionné par l'estude, ce ton de ma-
jesté & de grandeur, ces mouvemens
animez, cette fertilité, cette adresse, cet-
te promptitude, & ce, qu'on doit sur-
tout estimer en lui, cette force & cette
vehemence dont jamais personne n'a sceu
approcher : Par toutes ces divines qua-
litez, que je regarde en effet comme au-
tant de rares presens qu'il avoit reçeus
des Dieux, & qu'il ne m'est pas permis
d'appeller des qualitez humaines, il a ef-
facé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs cé-
lebres dans tous les siècles : les laissant
comme abbattus & éblouis, pour ainsi
dire,

dire, de ses tonnerres & de ses éclairs. Car dans les parties où il excelle, il est tellement élevé au-dessus d'eux, qu'il repare entièrement par là celles qui lui manquent. Et certainement, il est plus aisé d'envisager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du Ciel, que de n'estre point ému des violentes passions qui regnent en foule dans ses ouvrages.

CHAPITRE XXIX.

De Platon, & de Lysias, & de l'excellence de l'esprit humain.

Pour ce qui est de Platon, comme j'ai dit, il y a bien de la difference. Car il surpasse Lysias non seulement par l'excellence, mais aussi par le nombre de ses beautés. Je dis plus, c'est que Platon n'est pas tant au dessus de Lysias, par un plus grand nombre de beautés, que Lysias est au dessous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

Qu'est-ce donc qui a porté ces Esprits divins à mépriser cette exacte & scrupuleuse délicatesse, pour ne chercher que le Sublime dans leurs Ecrits? En voici une raison. C'est que la Nature n'a point regardé l'homme comme un animal de basse & de vile condition: mais elle lui a donné la vie, & l'a fait venir au monde comme dans une grande assemblée, pour estre spectateur de toutes les choses qui s'y passent; elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice, comme
un

un courageux Athlete qui ne doit respirer que la gloire. C'est pourquoi elle a engendré d'abord en nos ames une passion invincible, pour tout ce qui nous paroist de plus grand & de plus divin. Aussi voions-nous que le monde entier ne suffit pas à la vaste estendue de l'esprit humain. Nos pensées vont souvent plus loin que les Cieux, & penetrent au delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choses.

Et certainement si quelqu'un fait un peu de reflexion sur un Homme dont la vie n'ait rien eu dans tout son cours, que de grand & d'illustre, il peut connoistre par là, à quoi nous sommes nez. Ainsi nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire & transparente, & utile mesme pour nostre usage : mais nous sommes veritablement surpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Océan sur tout. Nous ne sommes pas fort estonnés de voir une petite flamme que nous avons allumée, conserver long-temps sa lumiere pure : mais nous sommes frappés d'admiration quand nous contemplons ces feux qui s'allument quelquefois dans le Ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanouissent en naissant : & nous ne trouvons rien de plus estonnant dans la nature que ces fournaizes du mont Etna qui quelquefois jette du profond de ses abysses,

Pind.

Ésch. I.

Des pierres, des rochers, & des fleurs de flammes.
De tout cela il faut conclure, que ce qui est utile & mesme necessaire aux Hommes souvent n'a rien de merveilleux, comme estant

estant aisé à acquérir, mais que tout ce qui est extraordinaire est admirable & surprenant.

CHAPITRE XXX.

Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.

* **A**L'égard donc des grands Orateurs en qui le Sublime & le Merveilleux se rencontre joint avec l'Utile & le Nécessaire, il faut avouer, qu'encore que ceux dont nous parlions n'aient point esté exempts de fautes, ils avoient néanmoins quelque chose de surnaturel & de divin. En effet d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui passe la portée de l'homme : mais le Sublime nous élève presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'est qu'on ne peut estre repris : mais le Grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin ? un seul de ces beaux traits & de ces pensées sublimes qui sont dans les ouvrages de ces excellens Auteurs, peut payer tous leurs défauts. Je dis bien plus ; c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homere, dans Demosthene, dans Platon, & dans tous ces autres celebres Heros, elles ne feroient pas la moindre, ni la milliême partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoi l'Envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siècles, & personne jusqu'ici, n'a esté en estat de leur enlever ce prix, qu'ils conser-

vent encore aujourd'hui, & que vraisemblablement ils conserveront toujours,

*Tant qu'on verra les eaux dans les plaines cou-
rir,*

Et les bois dépouillez au Printemps refleurir.

* Le Dory-
phore peti-
te statuë de
Polyclète.

On me dira peut-être qu'un Colosse qui a quelques défauts n'est pas plus à estimer qu'une petite Statuë achevée, comme par exemple, le Soldat de Polyclète. * A cela je répons, que dans les ouvrages de l'Art c'est le travail & l'achèvement que l'on considère : au lieu que dans les ouvrages de la Nature c'est le Sublime & le prodigieux. Or, discourir, c'est une operation naturelle à l'homme. Ajoutez que dans une Statuë on ne cherche que le rapport & la ressemblance : mais dans le Discours on veut, comme j'ai dit, le surnaturel & le divin. Toutefois pour ne nous point éloigner de ce que nous avons établi d'abord, comme c'est le devoir de l'Art d'empêcher que l'on ne tombe, & qu'il est bien difficile qu'une haute élévation à la longue se soutienne, & garde toujours un ton égal, il faut que l'Art vienne au secours de la Nature : parce qu'en effet c'est leur parfaite alliance qui fait la souveraine perfection. Voilà ce que nous avons crû être obligés de dire sur les questions qui se sont présentées. Nous laissons pourtant à chacun son jugement libre & entier.

CHAPITRE XXXI.

Des Paraboles, des Comparaisons, & des Hyperboles.

Pour retourner à nostre Discours[†], les Paraboles & les Comparaisons approchent fort des Metaphores, & ne different d'elles qu'en un seul point. * * * * *

Telle est cette Hyperbole. *Supposé que vôtre esprit soit dans vostre Teste, & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.* C'est pourquoy il faut bien prendre garde jusqu'où toutes ces Figures peuvent estre poussées : parce qu'assez souvent, pour vouloir porter trop haut une Hyperbole, on la détruit. C'est comme une corde d'arc qui pour estre trop tendue se relâche ; & cela fait quelquefois un effet tout contraire à celui que nous cherchons.

* Cet endroit est fort desce-
tueux,
& ce que
l'Auteur
a voit dit
de ces Fi-
gures
manque
tout entier.

Ainsi Isocrate dans son Panegyrique, par une sorte d'ambition de ne vouloir rien dire qu'avec emphase, est tombé, je ne sçai comment, dans une faute de petit Ecolier. Son dessein dans ce Panegyrique, c'est de faire voir que les Atheniens ont rendu plus de service à la Grece, que ceux de Lacedemone : & voici par où il débute. *Puisque le Discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes, petites ; & les petites, grandes : qu'il sçait donner les graces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, & qu'il fait paroistre vieilles celles*

qui sont nouvellement faites. Est-ce ainsi, dira quelqu'un ô Isocrate, que vous allez chan- ger toutes choses à l'égard des Lacedemo- niens & des Atheniens ? En faisant de cette sorte l'éloge du Discours, il fait proprement un exorde pour exhorter ses Auditeurs à ne- rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'est pourquoi il faut supposer, à l'égard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en general : que celles-là sont les meilleures qui sont entierement ca- chées, & qu'on ne prend point pour des Hy- perboles. Pour cela donc, il faut avoir soin que ce soit toujours la passion qui les fasse produire au milieu de quelque grande cir- constance. Comme, par exemple, l'Hyper- bole de Thucydide, à propos des Athe- niens qui perirent dans la Sicile. † Les Sici- liens estant descendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage de ceux sur tout qui s'estoient jettés dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompue du sang de ces miserables : & nean- moins toute bourbeuse & toute sanglante qu'elle estoit, ils se battoient pour en boire. Il est assez peu croiable que des hommes boi- vent du sang & de la bouë, & se battent mê- me pour en boire : & toutefois la grandeur de la passion, au milieu de cette estrange circonstance, ne laisse pas de donner une ap- parence de raison à la chose. Il en est de mê- me de ce que dit Herodote de ces Lacede- moniens qui combattirent au pas des Ther- mopyles. † Ils se deffendirent encore quelque temps en ce lieu avec les armes qui leur res- toient, & avec les mains & les dents : jus- qu'à

qu'à ce que les Barbares, tirant toujours, les
 eussent comme ensevelis sous leurs traits. Que
 dites-vous de cette Hyperbole ? Quelle ap-
 arence que des hommes se défendent avec
 les mains & les dents contre des gens armez,
 & que tant de personnes soient ensevelies
 sous les traits de leurs ennemis ? Cela ne
 laisse pas néanmoins d'avoir de la vrai-sem-
 blance : parce que la chose ne semble pas re-
 cherchée pour l'Hyperbole ; mais que l'Hy-
 perbole semble naître du sujet même. En ef-
 fet, pour ne me point départir de ce que j'ai
 dit, un remede infallible, pour empêcher
 que les hardiesses ne choquent ; c'est de ne
 les employer que dans la passion, & aux en-
 droits à peu près qui semblent les demander.
 Cela est si vrai que dans le Comique on dit
 des choses qui sont absurdes d'elles-mêmes,
 & qui ne laissent pas toutefois de passer pour
 vrai-semblables, à cause qu'elles émeuvent
 la passion, je veux dire, qu'elles excitent à
 rire. En effet le Rire est une passion de l'ame
 causée par le plaisir. Tel est ce trait d'un Poë-
 te Comique : *Il possédoit une terre à la cam-
 pagne* qui n'étoit pas plus grande qu'une Epi-
 stre de Lacedemonien.

Au reste on se peut servir de l'Hyperbole
 aussi-bien pour diminuer les choses, que pour
 les agrandir : Car l'Exageration est propre à
 ces deux differens effets : & le *Diasyrme*, qui
 est une espece d'Hyperbole, n'est à le bien
 prendre, que l'exageration d'une chose basse
 & ridicule.

CHAPITRE XXXII.

De l'Arrangement des Paroles.

DEs cinq Parties qui produisent le Grand, comme nous avons supposé d'abord, il reste encore la cinquième à examiner : c'est à sçavoir la Composition & l'Arrangement des paroles. Mais comme nous avons déjà donné deux volumes de cette matiere, où nous avons suffisamment expliqué tout ce qu'une longue speculation nous en a pû apprendre : Nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons absolument nécessaire à nostre sujet ; Comme, par exemple que l'Harmonie n'est pas simplement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'Homme pour persuader & pour inspirer le plaisir : mais que dans les instrumens même inanimés, c'est un moien merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les passions.

Et de vrai, ne voions-nous pas que le son des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent & les remplit de fureur, comme s'ils estoient hors d'eux-mêmes ? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de sa cadence, il les contraint de la suivre, & d'y conformer en quelque sorte le mouvement de leur corps. Et non seulement le son des flûtes, mais pressentons que tout ce qu'il y a de differens sons au monde, comme par exemple, ceux de

de la Lyre, font cet effet. Car bien qu'ils ne signifient rien d'eux-mesmes : Neanmoins par ces changemens de tons qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le meslange de leurs accords, souvent, comme nous voions, ils causent à l'ame un transport, & un ravissement admirable. Cependant ce ne sont que des images & de simples imitations de la voix, qui ne disent & ne persuadent rien, n'estant, s'il faut parler ainsi, que des sons bastards, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons nous donc point de la Composition, qui est en effet comme l'harmonie du discours dont l'usage est naturel à l'homme, qui ne frappe pas simplement l'oreille, mais l'esprit : qui remue tout à la fois tant de differentes sortes de noms, de pensées, de choses, tant de beautez, & d'élégances avec lesquelles nostre ame a comme une espee de liaison & d'affinité : qui par le meslange & la diversité des sons insinuë dans les esprits, inspire à ceux qui écoutent, les passions mesmes de l'Orateur, & qui bâtit sur ce Sublime amas de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons ? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribué beaucoup à la grandeur, à la majesté, à la magnificence du discours, & à toutes ces autres beautez qu'elle renferme en soi, & qu'ayant un empire absolu sur les esprits, elle ne puisse en tout temps les ravir, & les enlever ? Il y auroit de la folie à douter d'une verité si universelle.

lement reconnuë, & l'expérience en fait
foi. *

* L'Au-
teur pour
donner ici
un exem-
ple de l'ar-
rangement
des paro-
les, raporte
un passage
de Demo-
sthene.

Mais com-
me ce qu'il
en dit est
entiere-
ment atta-
ché à la
Langue
Grecque,
je me suis
contenté de
le traduire
dans les
Remar-
ques.
Voy les
Remar-
ques.

Au reste il en est de même des Discours
que des corps qui doivent ordinairement
leur principale excellence à l'assemblage, &
à la juste proportion de leurs membres : De
sorte même qu'encore qu'un membre sepa-
ré de l'autre n'ait rien en soi de remarquable,
tous ensemble ne laissent pas de faire un
corps parfait. Ainsi les parties du Sublime
étant divisées, le Sublime se dissipe entiere-
ment : au lieu que venant à ne former qu'un
corps par l'assemblage qu'on en fait, & par
cette liaison harmonieuse qui les joint, le
seul tour de la Periode leur donne du son &
de l'emphase. C'est pourquoi l'on peut com-
parer le Sublime dans les Periodes à un festin
par écot auquel plusieurs ont contribué. Jus-
ques-là qu'on voit beaucoup de Poëtes &
d'Ecrivains qui n'estant point nés au Subli-
me, n'en ont jamais manqué néanmoins ;
bien que pour l'ordinaire ils se servissent de
façons de parler basses, communes & fort
peu élégantes. En effet ils se soutiennent par
ce seul arrangement de paroles qui leur enfle
& grossit en quelque sorte la voix : Si bien
qu'on ne remarque point leur bassesse. Philis-
te est de ce nombre. Tel est aussi Aristopha-
ne en quelques endroits, & Euripide en plu-
sieurs, comme nous l'avons déjà suffisam-
ment montré. Ainsi quand Hercule dans cet
Auteur après avoir tué ses enfans dit ;

Tant de maux à la fois sont entrez dans mon
ame,

Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs : Cet-

Cette pensée est fort triviale. Cependant il la rend noble par le moien de ce tour qui à quelque chose de musical & d'harmonieux : Et certainement, pour peu que vous renversiez l'ordre de sa période, vous verrez manifestement combien Euripide est plus heureux dans l'arrangement de ses paroles, que dans le sens de ses pensées. De même, dans sa Tragedie intitulée *Dircé* emportée par un Inondeau.

Il tourne aux environs dans sa route incertaine :

Et courant en tous lieux où sa rage le meine,

Traine après soi la femme, & l'arbre & le rocher.

Cette pensée est fort noble à la vérité : mais il faut avouer que ce qui luy donne plus de force, c'est cette harmonie qui n'est point précipitée, ni emportée comme une masse pesante : mais dont les paroles se soutiennent les unes les autres, & où il y a plusieurs pauses. En effet ces pauses sont comme autant de fondemens solides sur lesquels son discours s'appuie & s'éleve.

CHAPITRE XXXIII.

De la Mesure des Períodes.

AU contraire il n'y a rien qui rabaisse davantage le Sublime que ces nombres rompus ; & qui se prononcent viste, tels que sont les Pyrriques, les Trochées & les Dichorées qui ne sont bons que pour la danse. En effet toutes ces sortes de piés & de mesures n'ont qu'une certaine mignardise & un

petit agrément qui a toujours le même tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire; c'est que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arrestent point au sens des paroles, & sont entraînez par le chant. ~~de~~ même ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naître du discours, & impriment simplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'Auditeur prévoit d'ordinaire cette cheute qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle, & le prévient, marquant comme en une danse, la cheute avant qu'elle arrive.

C'est encore un vice qui affoiblit beaucoup le discours, quand les Perodes sont arrangées avec trop de soin, ou quand les membres en sont trop courts, & ont trop de syllabes breves, étant d'ailleurs comme joints & attachez ensemble avec des cloux, aux endroits où ils se desunissent. Il n'en faut pas moins dire des perodes qui sont trop coupées. Car il n'y a rien qui estropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit espace. Quand je défens néanmoins de trop couper les perodes, je n'entens pas parler de celles qui ont leur juste estendue, mais de celles qui sont trop petites, & comme mutilées. En effet de trop couper son stile, cela arreste l'esprit: au lieu que de le diviser en perodes, cela conduit le Lecteur. Mais le contraire en mesme temps apparoit des perodes trop longues, & toutes ces paroles recherchées,

pour

TRAITE' DU SUBLIME. 323
pour alonger mal à propos un discours, sont
mortes & languissantes.

CHAPITRE XXXIV.

De la bassesse des Termes.

U Ne des choses encore qui avilit autant
le Discours, c'est la bassesse des termes.
Ainsi nous voions dans Herodote une de-
scription de tempeste, qui est divine pour
le sens : mais il y a meslé des mots extremé-
ment bas ; comme quand il dit : *La mer*
commençant à bruire. Le mauvais son de ce
mot *bruire* fait perdre à sa pensée une partie
de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il
en un autre endroit, *les balotta fort, & ceux*
qui furent dispersez par la tempeste firent une
fin peu agreable. Ce mot *balotter* est bas ; &
l'epithete de *peu agreable* n'est point pro-
pre pour exprimer un accident comme ce-
lui-là.

De mesme l'Historien Theopompus a fait
une peinture de la descente du Roy de Per-
se dans l'Egypte, qui est miraculeuse d'ail-
leurs : mais il a tout gasté par la bassesse des
mots qu'il y mesle. *Ya-t-il une ville*, dit cet
Historien, *& une nation dans l'Asie qui n'ait*
envoïé des Ambassadeurs au Roi ? Ya-t-il rien
de beau & de precieux qui croisse, ou qui se
fabrique en ces pais, dont on ne lui ait fait
des presens ? combien de tapis & de vestes
magnifiques, les unes rouges, les autres
blanches, & les autres historiées de cou-
leurs ? combien de tentes dorées & garnies
de

de toutes les choses nécessaires pour la vie? combien de robes & de lits somptueux? combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres précieuses, ou artistement travaillez? Ajoutez à cela un nombre infini d'armes étrangères & à la Grecque: une foule incroyable de bestes de voiture, & d'animaux destinez pour les sacrifices: des boisseaux remplis de toutes les choses propres à réjouir le goust: des armoires & des sacs pleins de papier, & de plusieurs autres utensiles, & une si grande quantité de viandes salées de toutes sortes d'animaux, que ceux qui les voioient de loin pensoient que ce fussent des collines qui s'élevassent de terre.

De la plus haute élévation il tombe dans la dernière bassesse, à l'endroit justement où il devoit le plus s'élever. Car mêlant mal à propos dans la pompeuse description de cet appareil, des boisseaux, des ragousts, & des sacs: il semble qu'il fasse la peinture d'une cuisine. Et comme si quelqu'un avoit toutes ces choses à arranger, & que parmi des tentes, & des vases d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il mist en parade des sacs & des boisseaux; cela feroit un vilain effet à la vûe: Il en est de même des mots bas dans le discours, & ce sont comme autant de taches & de marques honteuses qui flétrissent l'expression. Il n'avoit qu'à détourner un peu la chose, & dire en general, à propos de ces montagnes de viandes salées, & du reste de cet appareil: qu'on envia au Roi, des chameaux & plusieurs bestes de voiture chargées de routes.

tes les choses nécessaires pour la bonne chere & pour le plaisir. Ou, des monceaux de viandes les plus exquisés, & tout ce qu'on scauroit s'imaginer de plus ragoustant & de plus délicieux. Ou, si vous voulez, tout ce que les Officiers de table & de cuisine pouvoient souhaiter de meilleur, pour la bouche de leur maître. Car il ne faut pas d'un discours fort élevé passer à des choses basses & de nulle considération, à moins qu'on y soit forcé par une nécessité bien pressante. Il faut que les paroles répondent à la majesté des choses dont on traite: & il est bon en cela d'imiter^t la Nature, qui, en formant l'homme, n'a point exposé à la veüe ces parties qu'il n'est pas honneste de nommer, & par où le corps se purge: mais, pour me servir des termes de Xenophon, *a caché, & détourné ces égoufts le plus loin qu'il lui a esté possible: de peur que la beauté de l'animal n'en fût souillée.* Mais il n'est pas besoin d'examiner de si près toutes les choses qui rabaisent les discours. En effet, puisque nous avons montré ce qui sert à l'élever & à l'annoblir, il est aisé de juger qu'ordinairement le contraire est ce qui l'avilit & le fait ramper.

CHAPITRE XXXV.

Des causes de la décadence des Esprits.

IL ne reste plus, mon cher Terentianus, qu'une chose à examiner. C'est la question que me fit, il y a quelques jours,

un Philosophe. Car il est bon de l'éclaircir, & je veux bien, pour vostre satisfaction particulière, l'ajouter encore à ce Traité.

Je ne sçaurois assez m'étonner, me disoit ce Philosophe, non plus que beaucoup d'autres : d'où vient que dans nostre siècle il se trouve assez d'Orateurs qui sçavent manier un raisonnement, & qui ont même le stile Oratoire : qu'il s'en void, dis-je, plusieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & sur tout de l'agrément dans leurs discours : mais qu'il s'en rencontre si peu qui puissent s'élever fort haut dans le Sublime. Tant la stérilité maintenant est grande parmi les esprits. N'est-ce point, poursuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement ? que c'est le Gouvernement populaire qui nourrit & forme les grands genies : puis qu'enfin jusqu'ici tout ce qu'il y a presque eu d'Orateurs habiles ont fleuri, & sont morts avec lui ? En effet, ajoutoit-il, il n'y a peut-estre rien qui élève davantage l'ame des grands Hommes que la liberté, ni qui excite, & réveille plus puissamment en nous ce sentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de se voir élevé au dessus des autres. Ajoutez que les prix qui se proposent dans les Républiques aiguissent, pour ainsi dire, & achevent de polir l'esprit des Orateurs : leur faisant cultiver avec soin les talens qu'ils ont reçus de la nature. ¶ Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la liberté de leur pais.

Mais nous continuoit-il, qui avons appris dès nos premières années à souffrir le joug d'une domination legitime : ¶ qui avons esté com-

comme enveloppez par les coutumes & les façons de faire de la Monarchie, lorsque nous avons encore l'imagination tendre, & capable de toutes sortes d'impressions: En un mot qui n'avons jamais goûté de cette vive & feconde source de l'éloquence, je veux dire de la liberté: ce qui arrive ordinairement de nous, c'est que nous nous rendons de grands & magnifiques flatteurs. C'est pourquoy il estimoit, disoit-il, qu'un homme même né dans la servitude estoit capable des autres sciences: mais que nul Esclave ne pouvoit jamais estre Orateur. Car un esprit continua-t-il, abattu & comme domté par l'accoutumance au joug, n'oseroit plus s'enhardir à rien: tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de soi-même, & il demeure toujours comme en prison. En un mot pour me servir des termes d'Homere:

*Le même jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravoit la moitié de sa vertu premiere.*

De mesme donc que, si ce qu'on dit est vrai, ces boëtes où l'on enferme les Pygmées vulgairement appelez Nains, les empêchent non seulement de croistre, mais[†] les rendent même plus petits, par le moien de cette bande dont on leur entoure le corps: Ainsi la servitude, je dis, la servitude la plus justement établie, est une espece de prison, où l'ame décroist & se rapetisse en quelque sorte.[†] Je sçai bien qu'il est fort aisé à l'homme & que c'est son naturel de blâmer toujours les choses presentes: mais premez garde que *****
Et certainement, poursuivis-je, si les delices d'une

d'une trop longue paix sont capables de rompre les plus belles ames; cette guerre sans fin qui trouble depuis si long-temps toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiègent continuellement nostre vie, & qui portent dans nostre ame la confusion & le desordre. En effet continuay-je, c'est le desir des richesses, dont nous sommes tous malades par excès, c'est l'amour des plaisirs, qui à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens sont comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice, il n'y a point de vice plus infame que la Volupté. Je ne voy donc pas comment ceux qui font si grand cas des Richesses, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en mesme temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée. Et certainement la Profusion & les autres mauvaises habitudes suivent de près les richesses excessives: elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moien elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voilà donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Fasté & la Mollesse qui ne sont point des enfans bastards: mais leurs vraies & legitimes productions. Que si nous laissons une fois

fois croistre en nous ces dignes enfans des Richesses, ils y auront bien-tôt fait éclore l'insolence, le Dereglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoiables Tyrans de l'ame.

Si-tost donc qu'un homme oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & perissables : il faut de necessité que tout ce que nous avons dit arrive en lui : il ne scauroit plus lever les yeux, pour regarder au dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun : il se fait en peu de temps une corruption generale dans toute son ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand se flétrit & se seche de soi-mesme, & n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'est pas possible qu'un Juge qu'on a corrompu, juge sainement & sans passion de ce qui est juste & honneste : parce qu'un esprit qui s'est laissé gagner aux presents, ne connoist de juste & d'honneste, que ce qui lui est utile : Comment voudrions-nous que dans ce temps où la corruption regne sur les mœurs & sur les esprits de tous les hommes : où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-ci ; qu'à tendre des pièges à cet autre, pour nous faire écrire dans son testament : qu'à tirer un infame gain de toutes choses, vendant pour cela jusqu'à nostre ame, miserables esclaves de nos propres passions : Comment, dis-je, se pourroit-il faire que dans cette contagion generale, il se trouvât un homme sain de jugement, & libre de passion qui n'étant point aveuglé, ni seduit par l'amour du gain, pût discerner

ce qui est véritablement grand , & digne de la posterité ? En un mot estant tous faits de la maniere que j'ai dit , ne vaut-il pas mieux , qu'un autre nous commande , que de demeurer en nostre propre puissance : de peur que cette rage insatiable d'acquérir , comme un Furieux qui a rompu ses fers , & qui se jette sur ceux qui l'environnent , n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre ? Enfin , lui dis-je , c'est l'amour du luxe qui est cause de cette faineantise où tous les esprits , excepté un petit nombre , croupissent aujourd'hui. En effet si nous estudions quelquefois , on peut dire que c'est comme des gens qui relevent de maladie , pour le plaisir , & pour avoir lieu de nous vanter , & non point par une noble émulation , & pour en tirer quelque profit louable & solide. Mais c'est assez parlé là-dessus. Venons maintenant aux Passions dont nous avons promis de faire un Traité à part. Car , à mon avis , elles ne sont pas un des moindres ornemens du Discours , sur tout , pour ce qui regarde le Sublime.

F I N.

REMARQUES.

MOn cher Terentianus.] Le Grec porte, mon cher Posthumius Terentianus : mais j'ai retranché Posthumius, le nom de Terentianus n'étant déjà que trop long. Au reste on ne sçait pas trop bien qui étoit ce Terentianus. Ce qu'il y a de constant, c'est que c'étoit un Latin, comme son nom le fait assez connoître, & comme Longin le témoigne lui-même dans le Chapitre 10.

Cecilius.] C'étoit un Rheteur Sicilien. Il vivoit sous Auguste & estoit contemporain de Denys d'Halycarnasse avec qui il fut lié même d'une amitié assez étroite.

La bassesse de son stile, &c.] C'est ainsi qu'il faut entendre *τι πινότης*. Je ne me souviens point d'avoir jamais vû ce mot employé dans le sens que luy veut donner Monsieur Dacier, & quand il s'en trouveroit quelque exemple, il faudroit toujourns à mon avis, revenir au sens le plus naturel, qui est celui que je luy ay donné. Car pour ce qui est des paroles qui suivent *ὅλως ὑποτέτω*, cela veut dire ; que son stile est par tout inférieur à son sujet. Y ayant beaucoup d'exemples en Grec de ces Adjectifs mis pour l'Adverbe.

Pour le dessein qu'il a eu de bien faire.] Il faut prendre ici le mot d'*ἐπίνοια* comme il est pris en beaucoup d'endroits pour une simple pensée. Cecilius n'est pas tant à blâmer pour ses défauts qu'à louer pour la pensée qu'il a eue, pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Il se prend aussi quelquefois pour *Invention* ; mais il ne s'agit pas d'invention dans un traité de Rhétorique : c'est de la raison & du bon sens dont il est besoin.

Et dont les Orateurs.] Le Grec porte *ἀνδράσι πολιτικοῖς*, *viris Politicis*: c'est à dire les Orateurs, entant qu'ils sont opposez aux Declamateurs & à ceux qui font des discours de simple ostentation. Ceux qui ont lû Hermogene, savent ce que c'est que *πολιτικὸς λόγος*, qui veut proprement dire un stile d'usage & propre aux affaires, à la difference du stile des Declamateurs, qui n'est qu'un stile d'apparat, où souvent l'on sort de la Nature, pour ébloüir les yeux. L'Auteur donc par *viros Politicos* entend ceux qui mettent en pratique *sermonem politicum*.

Instruit de toutes les belles connoissances.] Je n'ay point exprimé *φιλιπτον*: parce qu'il me semble tout à fait inutile en cet endroit.

Et rempli toute la posterité du bruit de leur gloire.] Gerard Langbaine qui a fait de petites Notes tres-sçavantes sur Longin, pretend qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de *ἐπὶ δόξῃ αἰῶνα*, il faut mettre *ἐπὶ δόξῃ αἰῶνα*. Ainsi dans son sens, il faudroit traduire, ont porté leur gloire au de là de leurs siècles. Mais il se trompe: *ἐπὶ δόξῃ αἰῶνα* veut dire ont embrassé, ont rempli toute la posterité de l'éternité de leur gloire. Et quand on voudroit même entendre ce passage à la maniere, il ne faudroit point faire pour cela de correction: puisque *ἐπὶ δόξῃ αἰῶνα* signifie quelquefois *ἐπὶ δόξῃ αἰῶνα*, comme on le voit dans ce vers d'Homere, *ἴσα γ' ὅσσον ἐργὴ ἀρετῇ ἐπὶ δόξῃ αἰῶνα ἵπποι*.

Il donne au Discours une certaine vigueur, noble, &c.] Je ne sçai pourquoi Monsieur le Févre veut changer cet endroit, qui à mon avis s'entend fort bien, sans mettre *παντός* au lieu de *παντός*. Surmonte tous ceux qui l'écoutent. *Se met au dessus de tous ceux qui l'écoutent.*
II. Car comme les vaisseaux, &c.] Il faut suppléer au Grec, ou sousentendre *πλοῖα*, qui veut dire

dire des vaisseaux de charge, καὶ αἱ ἐπιπλέοντες
 αὐτὰ, πλοῖα, &c. & expliquer ἀνεργήτως,
 dans le sens de Monsieur le Fèvre & de Suidas,
 des vaisseaux qui flottent manque de sable & de
 gravier dans le fond qui les soutienne, & leur
 donne le poids qu'ils doivent avoir, auxquels
 on n'a pas donné le lest. Autrement il n'y a
 point de sens.

Nous en pouvons dire autant, &c.] J'ai sup-
 plée la reddition de la comparaison, qui man-
 que en cet endroit dans l'original. * * * *Telles*
sont ces pensées, &c. Il y a ici une Lacune confi-
 dérable. L'Auteur après avoir montré qu'on
 peut donner des regles du Sublime, commen-
 çoit à traiter des Vices qui lui sont opposés, &
 entre autres du stile enflé qui n'est autre chose
 que le Sublime trop poussé. Il en faisoit voir
 l'extravagance par le passage d'un je ne sçai
 quel Poëte Tragique dont il reste encore ici
 quatre vers : mais comme ces vers étoient déjà
 fort galimathias d'eux-mêmes, au rapport de
 Longin, ils le sont devenus encore bien davan-
 tage par la perte de ceux qui les precedoient.
 J'ai donc crû que le plus court étoit de les pas-
 ser : n'y ayant dans ces quatre vers qu'un des
 trois mots que l'Auteur raille dans la suite. En
 voilà pourtant le sens confusément. C'est quel-
 que Capanée qui parle dans une Tragedie. *Et*
qu'ils arrestent la flamme qui sort à longs flots
de la fournaise. Car si je trouve le Maître de la
maison seul ; alors d'un seul torrent de flammes
entortillé, j'embrasrai la maison & la reduirai
toute en cendre. Mais cette noble Musique ne s'est
pas encore fait oïr. J'ai suivi ici l'interpreta-
 tion de Langbaine. Comme cette Tragedie est
 perdue, on peut donner à ce passage tel sens
 qu'on voudra, mais je doute qu'on attrape le
 vrai sens. Voyés les notes de Mr. Dacier.

Des sepulchres animés.] Hermogene va plus loin, & trouve celui qui a dit cette pensée digne des sepulchres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux Poètes de nostre siècle, & elle ne seroit pas en effet si condamnable dans les vers.

Ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte.] J'ai traduit ainsi *φopβεῖας δ' ἀ-
τηρ*, afin de rendre la chose intelligible. Pour expliquer ce que veut dire *φopβεῖας*, il faut sçavoir que la flûte chez les Anciens étoit fort différente de la flûte d'aujourd'hui. Car on en tiroit un son bien plus éclatant, & pareil au son de la trompette, *tubaque amula*, dit Horace. Il falloit donc pour en jouer employer une bien plus grande force d'haleine, & par conséquent s'enfler extrêmement les jouës, qui étoit une chose desagréable à la vue. Ce fut en effet ce qui en dégoûta Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginèrent une espèce de lanière ou courroye qui s'appliquoit sur la bouche, & se lioit derrière la teste, ayant au milieu un petit trou par où l'on embouchoit la flûte. Plutarque prétend que Marsias en fut l'inventeur. Ils appelloient cette lanière, *φopβεῖαν*: & elle faisoit deux differens effets: car outre qu'en serrant les jouës, elle les empêchoit de s'enfler, elle donnoit bien plus de force à l'haleine, qui étant repoussée sortoit avec beaucoup plus d'impetuosité & d'agrément. L'Auteur donc pour exprimer un Poète enflé, qui souffle & se démène sans faire de bruit, le compare à un Homme qui joue de la flûte sans cette lanière. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'hui, puisqu'à peine on serre les lèvres quand on en joue, j'ai crû qu'il valoit mieux mettre une pensée équivalente, pourvû qu'elle ne s'éloignast

gnast point trop de la chose, afin que le Lecteur qui ne se soucie pas tant des antiquailles, puisse passer, sans estre obligé pour m'entendre d'avoir recours aux remarques.

Il dit les choses d'assez bon sens.] Ε'πιοντις veut dire un homme qui imagine, qui pense sur toutes choses ce qu'il faut penser, & c'est proprement ce qu'on appelle un homme de bon sens.

A composer son Panegyrique.] Le Grec porte à composer son Panegyrique pour la guerre contre les Perses. Mais si je l'avois traduit de la sorte; on croiroit qu'il s'agiroit ici d'un autre Panegyrique que du Panegyrique d'Isocrate, qui est un mot consacré en nostre langue.

Voilà sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rheteur.] Il y a dans le Grec du Macedonien avec un Sophiste. A l'égard du Macedonien il falloit que ce mot eust quelque grace en Grec, & qu'on appellât ainsi Alexandre par excellence, comme nous appellons Cicéron l'Orateur Romain. Mais le Macedonien en François pour Alexandre seroit ridicule. Pour le mot de Sophiste, il signifie bien plutôt en Grec un Rheteur qu'un Sophiste, qui en François ne peut jamais estre pris en bonne part, & signifie toujours un homme qui trompe par de fausses raisons, qui fait des Sophismes, *Cavillatorem*: au lieu qu'en Grec c'est souvent un nom honorable.

Qui tiroit son nom d'Hermès.] Le Grec porte, qui tiroit son nom du Dieu qu'on avoit offensé, mais j'ai mis d'Hermès, afin qu'on vit mieux le jeu de mots. Quoique puisse dire Monsieur Dacier, je suis de l'avis de Langbaine, & ne crois point que, ὁς δὲ πρὸς τὸ ὀνομαζέσθαι ἑνὸς ἡν, veuille dire autre chose que, *qui tiroit son nom de pere en fils du Dieu qu'on avoit offensé.*

Que

Que ces parties de l'œil, &c.] Ce passage est corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xenophon, où l'on a mis *πελαμοίς* pour *ὀφθαλμοίς*; faute d'avoir entendu l'équivoque de *ὄρη*. Cela fait voir qu'il ne faut pas aisément changer le texte d'un Auteur.

Sans la revendiquer comme un vol.] C'est ainsi qu'il faut entendre *ὡς φωεῖς τὸς ἐπαπτόμερος*, & non pas, sans lui en faire une espèce de vol. *Tanquam furtum quoddam attingens*. Car cela auroit bien moins de sel.

Le mal des yeux.] Ce sont des Ambassadeurs Persans qui le disent dans Herodote chez le Roi de Macedoine Amyntas. Cependant Plutarque l'attribue à Alexandre le Grand; & le met au rang des Apophtegmes de ce Prince. Si cela est, il falloit qu'Alexandre l'eût pris à Herodote. Je suis pourtant du sentiment de Longin, & je trouve le mot froid dans la bouche même d'Alexandre.

V. Qui nous laisse beaucoup à penser.] *Ὁ πόθος ἀναμέμνησις*, dont la contemplation est fort étendue, qui nous remplit d'une grande idée. A l'égard de *καταμέμνησις*, il est vrai que ce mot ne se rencontre nulle part dans les Auteurs Grecs: mais le sens que je lui donne est celui à mon avis qui lui convient le mieux, & lorsque je puis trouver un sens au mot d'un Auteur, je n'aime point à corriger le texte.

De quelque endroit d'un discours.] *Λόγον ἐν τῷ* c'est ainsi que tous les interpretes de Longin ont joint ces mots. Monsieur Dacier les arrange d'une autre sorte; mais je doute qu'il ait raison.

VI. En parlant des Aloïdes.] Aloüs estoit fils de Titan & de la Terre. Sa femme s'appelloit Iphimédie, elle fut violée par Neptune dont elle eut deux enfans, Otus, & Ephialte, qui furent

rent appellés Aloïdes; à cause qu'ils furent nourris & élevés chez Aloüs, comme ses enfans. Virgile en a parlé dans le 6. de l'Eneïde :

Hic & Aloïdas geminos immania vidi Corpora.

[Voyez par exemple, &c.] Tout ceci jusqu'à cette grandeur qu'il lui donne, &c. est suppléé au texte Grec qui est defectueux en cet endroit.

[Fremet sous le Dieu qui lui donne la loi.] Il y a dans le Grec, que l'eau en voyant Neptune se ridoit & sembloit soûrire de joie. Mais cela feroit trop fort en nostre langue. Au reste j'ai crû que l'eau reconnoist son Roi, feroit quelque chose de plus sublime que de mettre, comme il y a dans le Grec, que les Baleines reconnoissent leur Roi. J'ai tâché dans les passages qui sont rapportez d'Homere, à encherir sur lui, plutôt que de le suivre trop scrupuleusement à la piste.

[Et combats contre nous, &c.] Il y a dans Homere : Et après cela fais nous périr si tu veux à la clarté des Cieux. Mais cela auroit esté foible en nostre Langue, & n'auroit pas si bien mis en jour la remarque de Longin, que, Et combats contre nous, &c. Ajoûtes que de dire à Jupiter, Combats contre nous : c'est presque la même chose que fais nous perir : puisque dans un combat contre Jupiter, on ne sçauroit éviter de perir.

[Ajoûtez que les malheurs, &c.] La remarque de Monsieur Dacier sur cet endroit est fort sçavante & fort subtile : mais je m'en tiens pourtant toujours à mon sens.

[A tous propos il s'égare dans des imaginations, &c.] Voilà à mon avis le veritable sens de πλάην. Car pour ce qui est de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accusé

Homere de tant d'absurditez, cela n'est pas vrai, puis qu'à quelques lignes de là il entre mesme dans le détail de ces absurditez. Au reste quand il dit, *des fables incroyables*, il n'entend pas des fables qui ne sont point vraisemblables; mais des fables qui ne sont point vraisemblablement contées, comme la disette d'Ulysse qui fut dix jours sans manger, &c.

VIII. Et passe.] Le Grec ajoute, *comme l'herbe;* mais cela ne se dit point en François.

Un frisson me saisit, &c.] Il y a dans le Grec *une sueur froide*; mais le mot de *sueur* en François ne peut jamais estre agreable; & laisse une vilaine idée à l'esprit.

Où elle est entierement hors d'elle.] C'est ainsi que j'ai traduit *ποσειδάων*, & c'est ainsi qu'il le faut entendre, comme je le prouverai aisément s'il est necessaire. Horace qui est amoureux des Hellenismes emploie le mot de *Metus*, en ce mesme sens dans l'Ode *Bacchum in remotis*: quand il dit, *Evoë recenti mens trepidat metu*; car cela veut dire: *Je suis encore plein de la sainte horreur du Dieu qui m'a transporté.*

Il imprime jusques dans ses mots.] Il y a dans le Grec, & joignant par force ensemble des prépositions qui naturellement n'entrent point dans une même composition, *ὡς ἐν θυλάροισι*: par cette violence qu'il leur fait, il donne à son vers le mouvement même de la tempeste, & exprime admirablement la passion. Car par la rudesse de ces Syllabes qui se heurtent l'une l'autre, il imprime jusques dans ses mots l'image du peril, *ὡς ἐν θυλάροισι Πέγῃ*. Mais j'ai passé tout cela, parce qu'il est entierement attaché à la Langue Grecque.

Il étoit déjà fort tard.] L'Auteur n'a pas rapporté tout le passage, parce qu'il est un peu long.

long. Il est tiré de l'Oraison pour Ctesiphon. Le voici. Il étoit déjà fort tard, lorsqu'un Courrier vient apporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Elatée étoit prise. Les Magistrats qui soupoyent dans ce moment, quittent aussi-tôt la table. Les uns vont dans la place publique. Ils en chassent les Marchands, & pour les obliger de se retirer, ils brûlent les pieux des boutiques où ils étaloient. Les autres envoient avertir les Officiers de l'Armée : On fait venir le Heraut public. Toute la ville est pleine de tumulte. Le lendemain dès le point du jour les Magistrats assemblent le Senat. Cependant, Messieurs, vous couriez de toutes parts dans la place publique, & le Senat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le peuple étoit déjà assis. Dès que les Senateurs furent entrez, les Magistrats firent leur rapport. On entend le Courrier. Il confirme la nouvelle. Alors le Heraut commence à crier. Quelqu'un veut-il haranguer le peuple ? mais personne ne lui répond. Il a beau repeter la même chose plusieurs fois. Aucun ne se leve. Tous les Officiers, tous les Orateurs estant presens, aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la voix crier. N'y a-t-il personne qui ait un conseil à me donner pour mon salut ?

Ne sert qu'à exagérer.] Cet endroit est fort defectueux. L'Auteur après avoir fait quelques remarques encore sur l'Amplification venoit ensuite à comparer deux Orateurs, dont on ne peut pas deviner les noms : il reste même dans le texte trois ou quatre lignes de cette comparaison que j'ai supprimées dans la Traduction : parce que cela auroit embarrassé le Lecteur, & auroit esté inutile ; puisqu'on ne sçait point qui sont ceux dont l'Auteur parle. Voici pourtant les paroles qui en restent :

Celui-ci est plus abondant & plus riche. On peut comparer son Eloquence à une grande mer qui occupe beaucoup d'espace, & se répand en plusieurs endroits. L'un à mon avis est plus Pathétique, & a bien plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toujours dans une certaine gravité pompeuse n'est pas froid à la vérité, mais n'a pas aussi tant d'activité, ni de mouvement. Le Traducteur Latin a crû que ces paroles regardoient Ciceron & Demosthene: mais il se trompe.

Une rosée agreable, &c.] Monsieur le Fèvre & Mr. Dacier donnent à ce passage une interpretation fort subtile: mais je ne suis point de leur avis, & je rends ici le mot de ἁγρὰ ῥοσάη dans son sens le plus naturel, arroser, rafraîchir, qui est le propre du stile abondant opposé au stile sec.

Si Ammonius n'en avoit déjà rapporté plusieurs.] Il y a dans le Grec εἰ μὴ τὰ ἐπ' Ἰνδοῖς καὶ Ἀμμώνιον. Mais cet endroit vraisemblablement est corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au sujet dont il s'agit?

Car si un homme dans la défiance de ce jugement.] C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage. Le sens que lui donne Monsieur Dacier s'accommode assez bien au Grec: mais il fait dire une chose de mauvais sens à Longin: puisqu'il n'est point vrai qu'un Homme qui se défie que ses ouvrages aillent à la postérité, ne produira jamais rien qui en soit digne, & qu'au contraire cette défiance même lui fera faire des efforts, pour mettre ces ouvrages en estat d'y passer avec éloge.

Les yeux étincelans.] J'ai ajouté ce vers que j'ai pris dans le texte d'Homere.

Et du plus haut des Cieux.] Le Grec porte,

au dessus de la Canicule ; ὅπισθε τῶν Σειπεῖς βῆ-
 ῖος, ἰπποδῶς. Le Soleil à cheval monta au des-
 sus de la Canicule. Je ne voi pas pourquoi Rut-
 gerfius, ni Mr. le Fèvre veulent changer cet
 endroit : puisqu'il est fort clair, & ne veut di-
 re autre chose, sinon que le Soleil monta au
 dessus de la Canicule ; c'est à dire dans le cen-
 tre du Ciel, où les Astrologues tiennent que
 cet Astre est placé, & comme j'ai mis, *au plus
 haut des Cieux* ; pour voir marcher Phaëton,
 & que de là il lui crioit encore. *Va par là, re-
 vien, détourne, &c.*

Et dans la chaleur.] Le Greca jointe : *Il y a
 encore un autre moien ; car on le peut voir dans
 ce passage d'Herodote, qui est extrêmement su-
 blime.* Mais je n'ai pas crû devoir mettre ces
 paroles à cet endroit qui est fort défectueux :
 puisqu'elles ne forment aucun sens, & ne ser-
 viroient qu'à embarrasser le Lecteur.

*Il n'y a rien encore qui donne plus de mouve-
 ment au discours, que d'en oster les liaisons.*] J'ai supplée cela au texte : parce que le sens y
 conduit de lui-même.

Nous avons dans le fond.] Tous les exem-
 plaires de Longin mettent ici des étoiles, com-
 me si l'endroit estoit defectueux ; mais ils se
 trompent. La remarque de Longin est fort ju-
 ste, & ne regarde que ces deux periodes sans
 conjonction : *Nous avons par ton ordre, &c. &
 ensuite : Nous avons dans le fond, &c.*

Et le force de parler.] La restitution de
 Monsieur le Fèvre est fort bonne, *οὐδ' αὖτις*
 & non pas *οὐδ' αὖτις*. J'en avois fait la re-
 marque avant lui.

Aussi-tôt un grand peuple, &c.] Quoi
 qu'en veuille dire Monsieur le Fèvre, il y a ici
 deux vers & la Remarque de Langbaine est
 fort juste. Car je ne voy pas pourquoi en

mettant *ἰσὼν* il est absolument nécessaire de mettre *ἡγὰρ*.

Le Theatre se fondit en larmes.] Il y a dans le Grec *οἱ θεῶν μοῖραι*. C'est une faute. Il faut mettre comme il y a dans Herodote, *ἡγήτορα*. Autrement Longin n'auroit sceu ce qu'il vouloit dire.

Ce Herant ayant pesé, &c.] Monsieur le Fèvre & Monsieur Dacier donnent un autre sens à ce passage d'Hecatee & font même une restitution sur *ὡς μὴ ὦν*, dont ils changent ainsi l'accent *ὡς μὴ ὦν* : prétendant que c'est un Ionisme pour, *ὡς μὴ ἔν*. Peut-être ont-ils raison, mais peut-être aussi qu'ils se trompent : puisqu'on ne sçait de quoi il s'agit en cet endroit, le livre d'Hecatee étant perdu. En attendant donc que ce Livre soit retrouvé, j'ai crû que le plus sûr estoit de suivre le sens de Gabriel de Petra, & des autres Interpretes, sans y changer ni accent ni virgule.

De ces différentes parties qui luy répondent.] C'est ainsi qu'il faut entendre *παρὰ φωνῶν*. Ces mots *φύξις παρὰ φωνῶν* ne voulant dire autre chose que les parties faites sur le sujet, & il n'y a rien qui convienne mieux à la Periphrase, qui n'est autre chose qu'un assemblage de mots qui respondent differemment au mot propre, & par le moien desquels, comme l'Auteur le dit dans la suite, d'une diction toute simple on fait une espece de concert & d'harmonie. Voilà le sens le plus naturel qu'on puisse donner à ce passage. Car je ne suis pas de l'avis de ces Modernes qui ne veulent pas que dans la Musique des Anciens, dont on nous raconte des effets si prodigieux, il y ait eu des parties, puisque sans parties il ne peut y avoir d'harmonie. Je m'en rapporte pourtant aux Sçavans en Musique : & je n'ay pas assez de con-

connoissance de cet Art, pour decider souverainement là-dessus.

La maladie des femmes.] Ce passage a fort exercé jusqu'ici les Scavans & entre autres Monsieur Costar & Mr. de Girac. C'est ce dernier dont j'ai suivi le sens qui m'a paru beaucoup le meilleur, y ayant un fort grand rapport de la maladie naturelle qu'ont les femmes, avec les Hemorroïdes. Je ne blâme pas pourtant le sens de Monsieur Dacier.

Cela se peut voir encore dans un passage, &c.] Il y a avant ceci dans le Grec, *ἡ πικρὸς ὁ δὲ Ἀνακρέωντος ἐκείνῳ Ἰππικῆς ἐπιτρέφεται.* Mais je n'ai point exprimé ces paroles où il y a assurément de l'erreur; le mot *ἡ πικρὸς* n'estant point Grec: & du reste, que peuvent dire ces mots, *Cette fécondité d'Anacreon? Je ne me soucie plus de la Thracienne.*

Qui ont vendu à Philippe nostre liberté.] Il y a dans le Grec *ᾠονπωρίης*, comme qui diroit, *ont veu nostre liberté à la santé de Philippe.* Chacun sçait ce que veut dire *ᾠονπωρίης* en Grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot François.

Au lieu que Demosthene.] Je n'ai point exprimé *ἐν τῷ* & *ἐν τῷ*: de peur de trop embarrasser la periode.

Ils se defendirent encore quelque temps.] Ce passage est fort clair. Cependant c'est une chose surprenante qu'il n'ait été entendu ni de Laurent Valle qui a Traduit Herodote, ni des Traducteurs de Longin, ni de ceux qui ont fait des notes sur cet Auteur. Tout cela faute d'avoir pris garde que le verbe *καταχέω* veut quelquefois dire enterrer. Il faut voir les peines que se donne Monsieur le Fèvre, pour restituer ce passage, auquel, après bien du changement,

il ne fçauroit trouver de sens qui s'accorde à Longin, pretendant que le texte d'Herodote estoit corrompu dès le temps de nôtre Rheteur, & que cette beauté qu'un si fçavant Critique y remarque, est l'ouvrage d'un mauvais Copiste, qui y a meslé des paroles qui n'y estoient point. Je ne m'arrestera point à refuter un discours si peu vrai-semblable. Le sens que j'ai trouvé est si clair & si infaillible qu'il dit tout.

Qui n'estoit pas plus grande qu'une Epistre de Lacedemonien.] J'ai suivi la restitution de Casaubon.

N'est pas simplement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'homme.] Les Traducteurs n'ont point conçu ce passage, qui seurement doit estre entendu dans mon sens, comme la suite du Chapitre le fait assez connoître. Εὐεργημος veut dire un effet & non pas un moyen, n'est pas simplement un effet de la nature de l'homme.

Pour élever le courage & pour émouvoir les passions.] Il y a dans le Grec μεθ' ἐλδθεείας καὶ παύσεως: c'est ainsi qu'il faut lire, & non point ἐπὶ ἐλδθεείας, &c. Ces paroles veulent dire: *Qu'il est merveilleux de voir des instrumens inanimés avoir en eux un charme, pour émouvoir les passions & pour inspirer la noblesse de courage.* Car c'est ainsi qu'il faut entendre ἐλδθεεία. En effet il est certain que la trompette, qui est un instrument, sert à réveiller le courage dans la guerre; J'ai ajoûté le mot d'inanimés, pour éclaircir la pensée de l'Auteur, qui est un peu obscure en cet endroit. Οργανον, absolument pris, veut dire toutes sortes d'instrumens musicaux & inanimés, comme le prouve fort bien Henri Estienne.

Et l'expérience en fait foi.] L'Auteur justifie

fie ici la pensée par une période de Demosthe-
 ne dont il fait voir l'harmonie & la beauté.
 Mais comme ce qu'il en dit, est entièrement
 attaché à la Langue Grecque: J'ai crû qu'il va-
 loit mieux le passer dans la Traduction & le
 renvoyer aux Remarques, pour ne point ef-
 fraier ceux qui ne sçavent point le Grec. En
 voici donc l'explication. Ainsi cette pensée que
 Demosthene ajoute, après la lecture de son De-
 cret, paroît fort sublime & est en effet mer-
 veilleuse. Ce Decret, dit-il, a fait évanouir le
 peril qui environnoit cette ville, comme un nu-
 age qui se dissipe de lui-même. Τὸ το ψήφισ-
 μα τὸ τότε τῇ πόλει εἰσάγων κινδυνὸν παρελθεῖν
 ἐποίησεν, ὥσπερ νέφος. Mais il faut avouer que
 l'harmonie de la période ne cede point à la
 beauté de la pensée. Car elle va toujours de trois
 temps, en trois temps, comme si c'estoient tous
 Dactyles, qui sont les piés les plus nobles & les
 plus propres au Sublime: & c'est pourquoi le
 vers Heroïque, qui est le plus beau de tous les
 vers, en est composé. En effet, si vous ôtez un mot
 de sa place, comme si vous mettiez τὸ το ψή-
 φισμα ὥσπερ νέφος ἐποίησε τὸ τότε κινδυνὸν πα-
 ρελθεῖν, ou si vous en retranchez une seule syl-
 labe, comme ἐποίησε παρελθεῖν ὥς νέφος, vous
 connoistrez aisément, combien l'harmonie con-
 tribue au Sublime. En effet ces paroles, ὥσπερ
 νέφος, s'appuient sur la premiere syllabe qui
 est longue, se prononcent à quatre reprises: De
 sorte que, si vous en ôtez une syllabe; ce retran-
 chement fait que la période est tronquée. Que
 si au contraire vous en ajoutez une; comme
 παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ τι νέφος, c'est bien le
 même sens; mais ce n'est plus la même cadence:
 parce que la période s'arrestant trop long-
 temps sur les dernieres syllabes, le Sublime qui
 étoit serré auparavant, se relâche & s'affoiblit.

Au reste j'ai suivi dans ces derniers mots l'explication de Mr. le Fèvre, & j'ajoute comme lui, π à ὄρω.

La mer commençant à bruire.] Il y a dans le Grec, *commençant à boüillonner* ζεῖσθαι. Mais le mot de *boüillonner* n'a point de mauvais son en nostre Langue, & est au contraire agréable à l'oreille. Je me suis donc servi du mot *bruire*, qui est bas, & qui exprime le bruit que fait l'eau quand elle commence à boüillonner.

Mais prenez garde que.] Il y a beaucoup de choses qui manquent en cet endroit. Après plusieurs autres raisons de la décadence des esprits, qu'apportoit ce Philosophe introduit ici par Longin : Nostre Auteur vraisemblablement reprenoit la parole & en établissoit de nouvelles causes ; c'est à sçavoir la guerre qui estoit alors par toute la Terre & l'amour du luxe, comme la suite le fait assez connoître.

Monument de Cyprés.] J'ai oublié de dire, à propos de ces paroles de Timée qui sont rapportées dans le troisiéme Chapitre, que je ne suis point du sentiment de Mr. Dacier, & que tout le froid, à mon avis, de ce passage, consiste dans le terme de *Monument* mis avec *Cyprés*. C'est comme qui diroit à propos des Registres du Parlement, ils poseront dans le Greffe ces monumens de parchemin.

REMARQUES
SUR
LONGIN.

THE MARQUESS

SUR

JOHN GIN

P R E F A C E.

DE tous les Auteurs Grecs il n'y en a point de plus difficiles à traduire que les Rheteurs, sur tout quand on débrouille le premier leurs ouvrages. Cela n'a pas empesché que Monsieur D*** en nous donnant Longin en François, ne nous ait donné une des plus belles traductions que nous ayons en nostre Langue. Il a non seulement pris la naïveté & la simplicité du stile Didactique de cet excellent Auteur, il en a même si bien attrapé le Sublime qu'il fait valoir aussi heureusement que luy toutes les grandes figures dont il traite & qu'il emploie en les expliquant. Comme j'avois étudié ce Rheteur avec soin, je fis quelques découvertes, en le relisant sur la traduction, & je trouvay de nouveaux sens dont les Interpretes ne s'estoient point avisés. Je me crus obligé de les communiquer à Monsieur D***. J'allay donc chez luy, quoique je n'eusse pas l'avantage de le connoistre. Il ne receut pas mes Critiques en Auteur, mais en homme d'esprit & en galant homme; il convint de quelques endroits, nous disputâmes long-temps sur d'autres; mais dans ces endroits même dont il ne tomboit pas d'accord, il ne laissa pas de faire quelque estime de mes Re-

P R E F A C E.

marques, & il me témoigna que si je vou-
lois, il les feroit imprimer avec les siennes
dans une seconde édition. C'est ce qu'il
fait aujourd'hui. Mais de peur de grossir
son Livre, j'ay abrégé le plus qu'il m'a esté
possible & j'ay tâché de m'expliquer en
peu de mots. Il ne s'agit icy que de trou-
ver la verité, & comme Monsieur D***
consent que si j'ay raison l'on suive mes Re-
marques, je seray ravi que s'il a mieux
trouvé le sens de Longin, on laisse mes
Remarques pour s'attacher à sa tradu-
ction, que je prendrois moy-même pour
modèle si j'avois entrepris de traduire un
ancien Rheteur.

REMARKS.

Quand nous leûmes ensemble le petit Traité que Cecilius a fait du Sublime; nous trouvâmes que la bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet.] C'est le

sens que tous les Interpretes ont donné à ce passage, mais comme le Sublime n'est point nécessaire à un Rheteur pour nous donner des regles de cet art, il me semble que Longin n'a pu parler icy de cette prétendue bassesse du stile de Cecilius. Il luy reproche seulement deux choses; la premiere que son Livre est beaucoup plus petit que son sujet, que ce Livre ne contient pas toute sa matiere, & la seconde qu'il n'en a pas-mesme touché les principaux points. συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῷ ὅλῳ ποθέσει, ne peut pas signifier à mon avis le stile de ce Livre est trop bas; mais ce Livre est plus petit que son sujet, ou trop petit pour tout son sujet. Le seul mot ὅλῳ le détermine entièrement. Et d'ailleurs on trouvera des exemples de ταπεινότερον pris dans ce mesme sens. Longin en disant que Cecilius n'avoit exécuté qu'une partie de ce grand dessein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire après luy sur le mesme sujet.

Cet Auteur peut-être n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes qu'à louer pour son travail & pour le dessein qu'il a eu de bien faire.] Dans le texte il y a deux mots ἐπίνοια & ἀναδῆ. Mr. D*** ne s'est attaché qu'à exprimer toute la force du dernier. Mais il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin qui dit que Cecilius n'est peut-estre pas tant à blâmer pour ses défauts, qu'il est à louer pour son

invention, & pour le dessein qu'il a eu de bien faire, E'πivoia signifie dessein, invention, & par ce seul mot Longin a voulu nous apprendre que Cecilius estoit le premier qui eust entrepris d'écrire du Sublime.

Page. 20.

Il donne au discours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous écoute.] Tous les Interpretes ont traduit de mesme, mais je croy qu'ils se sont fort éloignés de la pensée de Longin, & qu'ils n'ont point du tout suivi la figure qu'il employe si heureusement. Τὰ ὑπερφύλακτα ὀφθαλμοῦ, est ce qu'Horace diroit adhibere vim, au lieu de παντός, il faut πάντως avec un omega comme Monsieur le Févre l'a remarqué. πάντως ἐπὶ πάντα τὰ ἀναγκαῖα καὶ ἀντιπαρα, est une metaphore prise du manège & pareille à celle dont Anacreon s'est servi, οὐδ' ὅτε ἔχεις ὄρεϊς εἰδὼς ὅτι τ' ἐμὴς ψυχῆς ἡνίοχός εἰς. Mais tu n'as point d'oreilles, & tu ne sais point que tu es le maître de mon cœur. Longin dit donc, il n'en est pas ainsi du Sublime, par un effort auquel on ne peut résister, il se rend entierement maître de l'Auditeur.

Ibid.

Quand le Sublime vient à éclater.] Nostre Langue n'a que ce mot éclater pour exprimer le mot ἐξέχειν qui est emprunté de la tempeste & qui donne une idée merveilleuse à peu près comme ce mot de Virgile, abrupti nubibus ignes. Longin a voulu donner icy une image de la foudre que l'on voit plutôt tomber que partir.

Chap. II.

Page. 22.

*Telles sont ces pensées, &c.] Dans la Lacune suivante Longin rapportoit un passage d'un Poëte tragique, dont il ne reste que cinq vers. Monsieur D*** les a rejettez dans ses Remarques, & il les a expliquez comme tous les autres Interpretes; mais je croy que le dernier*

vers

vers auroit dû estre traduit ainfi, *Ne viens-je pas de vous donner maintenant une agreable Musique ?* Cen'est pas quelque Capanée, mais Borée qui parle & qui s'applaudit pour les grands vers qu'il a recitez.

Toutes ces phrases ainfi embarrassées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un discours.] Monsieur D*** a suivi icy quelques exemplaires où il y a *πρόλω* γ' ἢ *φράσθ*, du verbe *φράσθω* qui signifie, *gâter, barboiiller, obscurcir*, mais cela ne me paroît pas assez fort pour la pensée de Longin qui avoit écrit sans doute *πύλω*, comme je l'ay vû ailleurs. De cette maniere le mot *gâter* me semble trop general, & il ne détermine point assez le vice que ces phrases ainfi embarrassées causent où apportent au discours, au lieu que Longin en se servant de ce mot, en marque précisément le défaut, car il dit que ces phrases & ces imaginations vaines bien loin d'élever & d'agrandir un discours, le troublent & le rendent dur. Et c'est ce que j'aurois voulu faire entendre, puisque l'on ne scauroit estre trop scrupuleux ni trop exact, lorsqu'il s'agit de donner une idée nette & distincte des vices où des vertus du discours.

Je n'en voy point de plus enflé que Clitarque.] Pag. 7.
Ce jugement de Longin est fort juste, & pour le confirmer il ne faut que rapporter un passage de ce Clitarque qui dit d'une guespe, *καταινέμε* τῶν ὄρεων, εἰς ἅπαντα ἢ εἰς τὰς ὑψέας ὁρῶς, Elle paist sur les montagnes & vole dans les creux des chesnes. Car en parlant ainfi de ce petit animal comme s'il parloit du Lion de Némée où du Sanglier d'Erymanthe, il donne une image qui est en même temps & desagréable & froide, & il tombe manifestement dans le vice que Longin lui a reproché.

Pag. 24.

Elle n'a que de faux dehors.] Tous les Interpretes ont suivi icy la leçon corrompue de ἀναλήγεις faux pour ἀναλγείς, comme Monsieur le Fèvre a corrigé, qui se dit proprement de ceux qui ne peuvent croistre, & dans ce dernier sens le passage est tres-difficile à traduire en nôtre langue. Longin dit : *Cependant il est certain que l'enflure dans le discours aussi-bien que dans le corps, n'est qu'une tumeur vuide & un défaut de forces pour s'élever, qui fait quelquefois, &c.* Dans les Anciens on trouvera plusieurs passages où ἀναλήγεις a esté mal pris pour ἀναλγείς.

Pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans une sottise affectation.] Longin dit d'une manière plus forte & par une figure. Ils échoient dans le stile figuré & se perdent dans une affectation ridicule.

Chap. III.

pag. 26.

Il fait beaucoup & dit mesme les choses d'assez bon sens.] Longin dit de Timée πολὺς ὁ καὶ ἐπινοητικός. Mais ce dernier mot ne me paroist pas pouvoir signifier un homme, qui dit les choses d'assez bon sens, & il me semble qu'il veut bien plutôt dire un homme qui a de l'imagination, &c. Et c'est le caractère de Timée dans ces deux mots. Longin n'a fait que traduire ce que Cicéron a dit de cet Auteur dans le second Livre de son Orateur, *Rerum copia & sententiarum varietate abundantissimus*, πολὺς ὁ καὶ ἐπινοητικός répond à *rerum copia*, & ἐπινοητικός à *sententiarum varietate*.

Ibid.

Qu'Isocrate n'en a employé à composer son Panegyrique.] J'aurois mieux aimé traduire qu'Isocrate n'en a employé à composer le Panegyrique. Car le mot son m'a semblé faire icy une équivoque, comme si c'estoit le Panegyrique d'Alexandre. Ce Panegyrique fut fait pour

pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perses ; cependant les Interpretes Latins s'y sont trompez, & ils ont expliqué ce passage comme si ce discours d'Isocrate avoit esté l'éloge de Philippe pour avoir déjà vaincu les Perses.

Puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messene.] Longin parle icy de cette expedition des Lacedemoniens qui fut la cause de la naissance des Partheniens, dont j'ay expliqué l'Histoire dans Horace. Cette guerre ne dura que vingt ans ; c'est pourquoy comme Monsieur le Févre l'a fort bien remarqué, il faut nécessairement corriger le texte de Longin, où les copistes ont mis un λ qui signifie *trente* pour un κ qui ne marque que *vingt*. Monsieur le Févre ne s'est pas amusé à le prouver ; mais voicy un passage de Tyrtée qui confirme la chose fort clairement.

Ἀμφὶ τὰς δ' ἐμὲ χρόνῳ συνεακροιδίχ' ἔτη
 Πωλεμέως αἰεὶ παλασίου φρονέοντες
 Αἰχμητὰ πατέρων ἡμητέρων πατέρες,
 Εἰς οἷ μ' κ' πύονα ἔργα λιπόντες
 Φύλον Ἰτωμαίων ἐν μεγάλων ὀρέων.

Nos braves ayeux assiègerent pendant dix-neuf ans sans aucun relâche la ville de Messene, & à la vingtième année les Messeniens quitterent leur Citadele d'Ithome.] Les Lacedemoniens eurent encore d'autres guerres avec les Messeniens, mais elles ne furent pas si longues.

Parce qu'il y avoit un des chefs de l'armée ennemie qui tiroit son nom d'Hermes de pere en fils, sçavoir Hermocrate fils d'Hermon.] Cela n'explique point à mon avis la pensée de Timée, qui dit, Parce qu'il y avoit un des chefs de l'armée ennemie, sçavoir Hermocrate fils.

filz d'Hermon, qui discendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient si mal-traité. Timée avoit pris la genealogie de ce General des Syracusains dans les Tables qui estoient gardées dans le Temple de Jupiter Olympien près de Syracuse, & qui furent surprises par les Atheniens au commencement de cette guerre, comme cela est expliqué plus au long par Plutarque dans la vie de Nicias. Thucydide parle de cette mutilation des statues de Mercure, & il dit qu'elles furent toutes mutilées, tant celles qui estoient dans les temples, que celles qui estoient à l'entrée des maisons des particuliers.

Pag. 28.

*S'il eust eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques.] L'opposition qui est dans le texte entre *κόρυς* & *πόρνας* n'est pas dans la traduction entre *vierges* & *prunelles impudiques*, cependant comme c'est l'opposition qui fait le ridicule que Longin a trouvé dans ce passage de Timée, j'aurois voulu la conserver & traduire, *S'il eust eu des vierges aux yeux & non pas des courtisanes**

Ibid.

*Ayant écrit toutes ces choses ils poseront dans les temples ces monumens de Cypres.] De la maniere dont Mr. D*** a traduit ce passage je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer; car pourquoy des Tablettes de Cypres, ne pourroient-elles pas estre appellés des monumens de Cypres? Platon dit, ils poseront dans les temples ces memoires de Cypres. Et ce sont ces memoires de Cypres que Longin blâme avec raison; car en Grec comme en nostre langue on dit fort bien des memoires, mais le ridicule est d'y joindre la matiere & de dire des memoires des Cypres.*

Platon.

Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Herodote quand il appelle les belles femmes le mal des

des yeux.] Ce passage d'Herodote est dans le cinquième Livre, & si l'on prend la peine de le lire, je m'assure que l'on trouvera ce jugement de Longin un peu trop severe; car les Perses dont Herodote rapporte ce mot; n'appelloient point en general les belles femmes *le mal des yeux*, ils parloient de ces femmes qu'Amyntas avoit fait entrer dans la chambre du festin, & qu'il avoit placées vis-à-vis d'eux, de maniere qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces Barbares qui n'étoient pas gens à se contenter de cela, se plaignirent à Amyntas & luy dirent qu'il ne falloit point faire venir ces femmes, ou qu'après les avoir fait venir, il devoit les faire asseoir à leurs côtez, & non pas vis-à-vis pour leur faire mal aux yeux. Il me semble que cela change un peu l'espece. Dans le reste il est certain que Longin à eu raison de condamner cette figure. Beaucoup de Grecs declineront pour tant icy sa jurisdiction sur ce que de fort bons Auteurs ont dit beaucoup de choses semblables. Ovide en est plein. Dans Plutarque un homme appelle un beau garçon *la fièvre de son fils*. Terrence a dit *tuos mores morbum illi esse scio*. Et pour donner des exemples plus conformes à ce luy dont il s'agit, un Grec a appelé les fleurs, *ῥοπαλὸν ὀφθαλμοῦ* la feste de la vue, & la verdure *πυρήνιον ὀφθαλμοῦ*.

Parce que ce sont des barbares qui le disent Pag. 29.
dans le vin & la débauche.] Longin rapporte deux choses qui peuvent en quelque façon excuser Herodote d'avoir appelé les belles femmes *le mal des yeux*, la premiere, que ce sont des Barbares qui le disent, & la seconde, qu'ils le disent dans le vin & dans la débauche. En les joignant on n'en fait qu'une, & il me semble que cela affoiblit en quelque maniere la pensée de Longin qui a écrit,

par-

parce que ce sont des Barbares qui le disent, & qui le disent mesme dans le vin & dans la débauche.

Chap. v.

pag. 32.

La marque infallible du Sublime, c'est quand nous sentons qu'un discours laisse beaucoup à penser, &c.] Si Longin avoit défini de cette maniere le Sublime, il me semble que sa définition seroit vitieuse, parce qu'elle pourroit convenir aussi à d'autres choses qui sont fort éloignées du Sublime. Monsieur D*** a traduit ce passage comme tous les autres Interpretes. Mais je croy qu'ils ont confondu le mot *κατεξάνησις* avec *κατεξάνωσις*. Il y a pourtant bien de la difference entre l'un & l'autre. Il est vray que le *κατεξάνησις* de Longin ne se trouve point ailleurs. Hesychius marque seulement *άνάστημα*, *ύψωμα*. Où, *άνάστημα* est la mesme chose qu' *άνάστησις* d'où *έξάνησις* & *κατεξάνησις*, ont esté formés. *κατεξάνησις* n'est donc icy que *αύξσις*, *augmentum*; ce passage est tres-important, & il me paroît que Longin a voulu dire: Le veritable Sublime est celui, auquel, quoique l'on medite, il est difficile, ou plutôt impossible, de rien ajoûter, qui se conserve dans nostre memoire & qui n'en peut estre qu'à peine effacé.

Ibid.

Car lors qu'en un grand nombre de personnes différentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport, &c.] C'est l'explication que tous les Interpretes ont donnée à ce passage, mais il me semble qu'ils ont beaucoup ôté de la force & du raisonnement de Longin pour avoir joint *λόγων εν π*, qui doivent estre separés. *Λόγων* n'est point icy le discours, mais le langage. Longin dit, car lors qu'en un grand nombre de personnes dont les inclinations, l'âge, l'humeur, la profession, & le langage sont differens, tout le monde vient à estre frappé également d'un

d'un mesme endroit, ce jugement, &c. Je ne doute pas que ce ne soit le veritable sens. En effet comme chaque nation dans sa langue a une maniere de dire les choses, & même de les imaginer, qui luy est propre; il est constant qu'en ce genre, ce qui plaira en même temps à des personnes de langage different, aura veritablement ce merveilleux & ce Sublime.

Mais ces cinq sources présupposent comme Chap. VI. pour fondement commun.] Longin dit, mais pag. 33. ces cinq sources présupposent comme pour fond, comme pour liêt. commun la faculté de bien parler. Monsieur D * * * n'a pas voulu suivre la figure, sans doute de peur de tomber dans l'affectation.

Et le tenir toujours plein, pour ainsi dire, d'un Chap. VII. ne certaine fierté, &c.] Il me semble que le mot pag. 36. plein & le mot enflé ne demandent pas cette modification, pour ainsi dire, nous disons tous les jours, c'est un esprit plein de fierté, cet homme est enflé d'orgueil. Mais la figure dont Longin s'est servi la demandoit necessairement. J'aurois voulu la conserver & traduire, & le tenir toujours, pour ainsi dire, gros d'une fierté noble & genereuse.

Quand il a dit à propos de la Déesse des tene- Pag. 38. bres.] Je ne sçai pas pourquoi les interpretes d'Hesiodé & de Longin ont voulu que Α'χλὺς soit icy la Déesse des tenebres. C'est sans doute la Tristesse, comme Mr. le Févre l'a remarqué. Voici le portrait qu'Hesiodé en fait dans le Bouclier au vers 264. La Tristesse tenoit près de la route baignée de pleurs, pâle, seche, dé faite, les genoux fort gros & les ongles fort longs. Ses narines estoient une fontaine d'humeurs, le sang couloit de ses joies, elle grinçoit les dents, & couvroit ses épaules de poussiere. Il seroit bien difficile que cela pût convenir à la Déesse des Te-

Tenebres. Lors qu'Hesychius a marqué ἀχλὺς ὡς λυπεῖν, il a fait assez voir que ἀχλὺς peut fort bien estre prise pour λύπη tristesse. Dans ce mesme chapitre Longin s'est servi de ἀχλὺς pour dire les tenebres, une épaisse obscurité : Et c'est peut-estre ce qui a trompé les Interpretes.

Pag. 40.

Dès qu'on le voit marcher sur ses liquides plaines.] Ces vers sont fort nobles & fort beaux ; mais ils n'expriment pas la pensée d'Homere, qui dit que lorsque Neptune commence à marcher, les Baleines sautent de tous costez devant luy & reconnoissent leur Roy, que de joye la mer se fend pour luy faire place. Monsieur D*** dit de l'eau ce qu'Homere a dit des Baleines, & il s'est contenté d'exprimer un petit fremissement qui arrive sous les moindres barques comme sous les plus grands vaisseaux, au lieu de nous représenter après Homere des flots entr'ouverts & une mer qui se sépare.

Pag. 42.

Ajoûtez que les accidens qui arrivent dans l'Iliade sont déplorez souvent par les Heros de l'Odyssée.] Je ne croy point que Longin ait voulu dire que les accidens qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorez par les Heros de l'Odyssée. Mais il dit : *Ajoûtez, qu'Homere rapporte dans l'Odyssée, des plaintes & des lamentations, comme connues dès long-temps à ses Heros.* Longin a égard icy à ces chansons qu'Homere fait chanter dans l'Odyssée sur les malheurs des Grecs & sur toutes les peines qu'ils avoient eues dans ce long siege. On n'a qu'à lire le Livre VIII.

Pag. 43.

Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, &c.] Les Interpretes n'ont point rendu toute la pensée de Longin qui à mon avis n'auroit eu garde de dire d'Homere qu'il s'éga-

s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. Monsieur le Fèvre est le premier qui ait connu la beauté de ce passage, car c'est lui qui a découvert que le Grec estoit defectiveux, & qu'après ἀμύωνδες, il falloit suppléer, ἔτω ὁ παρ' Ὀμήρω. Dans ce sens-là on peut traduire ainsi ce passage: *Mais comme l'Océan est toujours grand, quoi qu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se soit resserré dans ses bornes, Homere aussi après avoir quitté l'Iliade, ne laisse pas d'estre grand dans les narrations mesme incroyables & fabuleuses de l'Odyssée.*

Je n'ay pas oublié pourtant les descriptions Ibid. des tempestes.] De la maniere dont Monsieur D*** a traduit ce passage, il semble que Longin en parlant de ces narrations incroyables & fabuleuses de l'Odyssée, n'y comprenne point ces tempêtes & ces aventures d'Ulysse avec le Cyclope, & c'est tout le contraire, si je ne me trompe, car Longin dit: *Quand je vous parle de ces narrations incroyables & fabuleuses, vous pouvez bien croire que je n'ay pas oublié ces tempestes de l'Odyssée, ni tout ce qu'on y lit du Cyclope, ni quelques autres endroits, &c.* Et ce sont ces endroits mêmes qu'Horace appelle *Speciosa miracula.*

Il en est de même des Colombes qui nourri- Pag. 44. rent Jupiter.] Le passage d'Homere est dans le xi. Livre de l'Odis. v. 62.

— εἰ δὲ πέλειαι

Τεφρώνες, ταῖς τ' ἀμβροσίῳ Διὶ πυτὲρ φέρουσιν.

Ni les timides Colombes qui portent l'Ambrosie à Jupiter. Les anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homere, sur laquelle Alexandre consulta Aristote & Chiron. On peut voir

voir Athenée Livre II. pag. 490. Longin la traite de songe; mais peut-estre Longin n'étoit-il pas si savant dans l'antiquité qu'il étoit bon Critique. Homere avoit pris ceci des Phéniciens qui appelloient presque de la même maniere une Colombe & une Prestresse; ainsi quand ils disoient que des Colombes nourrissoient Jupiter, ils parloient des Prêtres & des Prestresses qui lui offroient des sacrifices que l'on a toujours appellez la viande des Dieux. On doit expliquer de la même maniere la fable des Colombes de Dodone & de Jupiter Ammon.

Ch. VIII.
pag. 47.

Mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions.] Notre langue ne sauroit bien dire cela d'une autre maniere; cependant il est certain que le mot *rendez-vous* n'exprime pas toute la force du mot Grec *συνωδῶν* qui ne signifie pas seulement *assemblée*, mais *choc*, *combat*, & Longin luy donne ici toute cette étendue; car il dit que *Sapho a ramassé & uni toutes ces circonstances, pour faire paroître non pas une seule passion, mais une assemblée de toutes les passions qui s'entrechoquent, &c.*

Pag. 48.

Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage.] Je sçay bien que par son naufrage Monsieur D*** a entendu le naufrage qu'Archiloque avoit décrit, &c. Néanmoins comme le mot *son* fait une équivoque, & que l'on pourroit croire qu'Archiloque luy-même auroit fait le naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, *dans la description du naufrage.* Archiloque avoit décrit le naufrage de son beau-frere.

Chap. X.
pag. 52.

Pour Cicéron, &c.] Longin en conservant l'idée des embrasemens qui semblent quelquefois ne se ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit tres-bien le caractère de

de Cicéron, qui conserve toujours un certain feu, mais qui le ranime en certains endroits, & lorsqu'il semble qu'il va s'éteindre.

Quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'Auditeur.] Cette modification pour ainsi dire ne me paroît pas nécessaire ici, & il me semble qu'elle affoiblit en quelque maniere la pensée de Longin qui ne se contente pas de dire que le Sublime de Demosthene vaut mieux quand il faut étonner l'Auditeur, mais qui ajoute, quand il faut entièrement étonner, &c. Je ne croi pas que le mot François étonner demande de luy-même cette excuse, puisqu'il n'est pas si fort que le Grec, ἐκπληξαι, quoi- qu'il serve également à marquer l'effet que produit la foudre dans l'esprit de ceux qu'elle a presque touchés.

Au contraire l'abondance est meilleure lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agreable dans les esprits.] Outre que cette expression répandre une rosée ne répond pas bien à l'abondance dont il est ici question, il me semble qu'elle obscurcit la pensée de Longin qui oppose ici περισπασαι à ἐκπληξαι, & qui après avoir dit que le Sublime concis de Demosthene doit être employé lorsqu'il faut entièrement étonner l'Auditeur, ajoute, qu'on doit se servir de cette riche abondance de Cicéron lorsqu'il faut l'adoucir. Ce περισπασαι est emprunté de la Medecine, il signifie proprement fovere, fomentier, adoucir, & cette idée est venue à Longin du mot ἐκπληξαι. Le Sublime concis est pour frapper, mais cette heureuse abondance est pour guerir les coups que ce Sublime a portez. De cette maniere Longin explique fort bien les deux genres de discours que les anciens Rheteurs ont établis, dont l'un, qui est pour toucher &

pour frapper, est appellé proprement *oratio vehemens*, & l'autre qui est pour adoucir, *oratio lenis*.

Chap. XI. Et j'en donneroie des exemples, si Ammonius
pag. 55. n'en avoit déjà rapporté plusieurs.] Le Grec dit, Si Ammonius n'en avoit rapporté de singuliers *Τὰ ἐν εἰδῶς*, comme Monsieur le Fèvre a corrigé.

Ibid. En effet, jamais à mon avis.] Il me semble que cette periode n'exprime pas toutes les beautés de l'original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit: En effet Platon semble n'avoir entassé de si grandes choses dans ses traités de Philosophie, & ne s'estre jeté si souvent dans des expressions, & dans des matières poétiques, que pour disputer de toute sa force le prix à Homere, comme un nouvel athlete à celui qui a déjà reçu toutes les acclamations, & qui a été l'admiration de tout le monde. Cela conserve l'image que Longin a voulu donner des combats des Athletes, & c'est cette image qui fait la plus grande beauté de ce passage.

Chap. XII. En effet nous ne croirons pas avoir un mer-
pag. 57. diocre prix à disputer.] Le mot Grec ἀγωνισμα ne signifie point ici à mon avis prix, mais spectacle. Longin dit, En effet de nous figurer que nous allions rendre compte de nos écrits devant un si célèbre tribunal, & sur un Theatre où nous avons de tels Heros pour juges ou pour témoins, ce sera un spectacle bien propre à nous animer. Thucydide s'est servi plus d'une fois de ce mot dans le même sens. Je ne rapporterai que ce passage du Livre VII. Ο' γὰρ Γύλιππος καλὸν τὸ ἀγώνισμα ἐνόμιζεν οἷον εἶναι ἐπὶ τοῖς ἄλλοις καὶ τὰς ἀντιστάσεις κομισαί Λακεδαιμονίοις. Gylippe estimoit que ce seroit un spectacle bien glorieux pour lui, de me-
ner

ner comme en triomphe les deux Generaux des ennemis qu'il avoit pris dans le combat. Il parle de Nicias & de Demosthene chefs des Atheniens.

Car si un homme dans la défiance de ce jugement a peur pour ainsi dire d'avoir dit quelque chose qui vive plus que luy, &c.] A mon avis aucun Interprete n'est entré ici dans le sens de Longin, qui n'a jamais eu cette pensée qu'un homme dans la défiance de ce jugement pourra avoir peur d'avoir dit quelque chose qui vive plus que luy, ni même qu'il ne se donnera pas la peine d'achever ses ouvrages : au contraire il veut faire entendre que cette crainte ou ce découragement le mettra en estat de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui survive, quand il travailleroit sans cesse & qu'il feroit les plus grands efforts ; car si un homme, dit-il, après avoir envisagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui luy survive, il est impossible que les conceptions de son esprit ne soient aveugles & imparfaites ; & qu'elles n'avortent, pour ainsi dire, sans pouvoir jamais parvenir à la dernière posterité. Un homme qui écrit doit avoir une noble hardiesse, ne se contenter pas d'écrire pour son siecle, mais envisager toute la posterité. Cette idée luy élèvera l'ame & animera ses conceptions, au lieu que si dès le moment que cette posterité se présentera à son esprit il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui soit digne d'elle, ce découragement & ce desespoir luy feront perdre toute sa force, & quelque peine qu'il se donne, ses écrits ne feront jamais que des avortons. C'est manifestement la doctrine de Longin, qui n'a garde pourtant d'autoriser par là

là une confiance aveugle & temeraire, comme il seroit facile de le prouver.

Ch. XIII.
pag. 60.

Prend garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie.] Je trouve quelque chose de noble & de beau dans le tour de ces quatre vers, il me semble pourtant, que lors que le Soleil dit, *au dessus de la Libye, le sillon n'estant point arrosé d'eau, n'a jamais rafraîchi mon char*, il parle plutôt comme un homme qui pousse son char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. Monsieur D*** a suivi ici tous les autres Interpretes qui ont expliqué ce passage de la même manière; mais je crois qu'ils se sont fort éloignés de la pensée d'Euripide qui dit: *Marche & ne te laisse point emporter dans l'air de Libye, qui n'ayant aucun mélange d'humidité laissera tomber ton char*. C'estoit l'opinion des Anciens qu'un mélange humide fait la force & la solidité de l'air. Mais ce n'est pas icy le lieu de parler de leurs Principes de Physique.

Pag. 61.

Le Palais en fureur mugit à son aspect.] Le mot *mugir* ne me paroît pas assez fort pour exprimer seul le *κρόσσον* & le *βόων* d'Eschyle. Car ils ne signifient pas seulement *mugir*, mais *se remuer avec agitation, avec violence*. Quoique ce soit une folie de vouloir faire un vers après Monsieur D***, je ne laisserai pas de dire que celui

* Dans le
Penthée.

* d'Eschyle seroit peut-être mieux de cette manière pour le sens.

*Du Palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugissant.*

* Dans les
Bacchan-
tes. pag.
62.

Et celui * d'Euripide :

*La Montagne s'ébranle, & répond à leurs cris,
Les images dans la Poésie sont pleines ordinai-
rement*

rement d'accidens fabuleux.] C'est le sens que tous les Interpretes ont donné à ce passage : mais je ne croi pas que ç'ait esté la pensée de Longin ; car il n'est pas vrai que dans la poésie les images soient ordinairement pleines d'accidens, elles n'ont en cela rien qui ne leur soit commun avec les images de la Rhétorique. Longin dit simplement, *que dans la poésie les images sont poussées à un excès fabuleux & qui passe toute sorte de créance.*

Ce n'est point, dit-il, *un Orateur qui a fait* Pag. 64.
passer cette Loy, c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronee.] Pour conserver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce passage d'Hyperide, je croi qu'il auroit falu traduire : *Ce n'est point, dit-il, un Orateur qui a écrit cette Loy, c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronee.* Car c'est en cela que consiste l'image. *La bataille a écrit cette Loy.* Au lieu qu'en disant, *la bataille a fait passer cette Loy*, on ne conserve plus l'image, ou elle est au moins fort peu sensible. C'estoit même chez les Grecs le terme propre *écrire une Loy, une Ordonnance, un Edit, &c.* Monsieur D*** a évité cette expression *écrire une Loy*, parce qu'elle n'est pas Françoisise dans ce sens-là ; mais il auroit pû mettre *ce n'est pas un Orateur qui a fait cette Loi, &c.* Hyperide avoit ordonné qu'on donneroit le droit de bourgeoisie à tous les habitans d'Athenes indifferemment, la liberté aux esclaves, & qu'on envoyeroit au Pyrée, les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette Ordonnance dans la vie d'Hyperide, & il cite même un passage, qui n'est pourtant pas celui dont il est ici question. Il est vrai que le même passage rapporté par Longin est cité fort differemment par Demetrius Phalereus, *Ce n'est pas moy,* dit-il, *qui ay écrit cette Loy, c'est la guerre* qui

qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre. Mais pour moy je suis persuadé que ces derniers mots qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre, Ἀλεξάνδρου δόρυ πλάσσειν, ne sont point d'Hypéride; elles sont apparemment de quelqu'un qui aura crû ajouter quelque chose à la pensée de cet Orateur, & l'embellir même en expliquant par une espèce de pointe le mot πόλεμος ἔγραψεν, la guerre a écrit, & je m'assure que cela paroîtra à tous ceux qui ne se laissent point éblouir par de faux brillans.

Ch. XIV.
pag. 67.

Mais il n'y a pas grande finesse à jurer simplement, il faut voir où, comment, en quelle occasion & pourquoy on le fait.] Ce jugement est admirable, & Longin dit plus luy seul que tous les autres Rheteurs qui ont examiné le passage de Demosthene. Quintilien avoit pourtant bien vû que les sermens sont ridicules, si l'on n'a l'adresse de les employer heureusement que cet Orateur; mais il n'avoit point fait sentir tous les défauts que Longin nous explique si clairement dans le seul examen qu'il fait de ce serment d'Eupolis. On peut voir deux endroits de Quintilien dans le Chap. 2. du Livre IX.

Chap. XV.
pag. 69.

Et ne sçauroit souffrir qu'un chetif Rhetoricien entreprenne de le tromper comme un enfant par de grossieres finesse.] Il me semble que ces deux expressions chetif Rhetoricien & finesse grossieres ne peuvent s'accorder avec ces charmes du discours dont il est parlé six lignes plus bas. Longin dit, & ne sçauroit souffrir qu'un simple Rhetoricien, τεχνίτης ῥήτωρ, entreprenne de le tromper comme un enfant par de petites finesse ζηματαίσις.

Ch. XVII.
pag. 77.

Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent.] Tous les Interpretes d'Herodote

Herodote & ceux de Longin ont expliqué ce passage comme Monsieur D***. Mais ils n'ont pas pris garde que le verbe Grec ἐνδεκεῖν ne peut pas signifier éviter, mais prendre, & que πάλαι ποτὶς n'est pas plus souvent employé pour misere, calamité, que pour travail, peine. Herodote oppose manifestement πάλαι ποτὶς ἐνδεκεῖν prendre de la peine, n'apprehender point la fatigue, à μαλακίῃ διαχεῖσθαι estre lâche, paresseux, & il dit, si donc vous voulez ne point apprehender la peine & la fatigue, commencez dès ce moment à travailler, & après la défaite de vos ennemis vous serez libres. Ce que je dis paroitra plus clairement, si on prend la peine de lire le passage dans le VI. Livre d'Herodote à la Session XI.

Car d'attacher par tout ces cymbales & ces Chap. XIX, sonnettes, cela sentiroit trop son Sophiste. Les pag. 81.

Anciens avoient accoutumé de mettre des sonnettes aux harnois de leurs chevaux dans les occasions extraordinaires, c'est à dire les jours où l'on faisoit des revûes ou des tournois, il paroist mesme par un passage d'Eschyle, qu'on en garnissoit les boucliers tout au tour; c'est de cette coûtume que dépend l'intelligence de ce passage de Longin, qui veut dire que comme un homme qui mettroit ces sonnettes tous les jours seroit pris pour un Charlatan; un Orateur qui employeroit par tout ces pluriels passeroit pour un Sophiste.

Ce Heraut ayant assez pesé la consequence de Ch. XXIII, toutes ces choses, il commande aux descendans pag. 86, des Heraclides de se retirer. Ce passage d'Hercatée a esté expliqué de la mesme maniere par tous les Interpretes; mais ce n'est guere la coûtume qu'un Heraut pesé la consequence des ordres qu'il a receus, ce n'est point aussi

aussi la pensée de cet Historien. Monsieur le Fèvre avoit fort bien vû que *πῦρ* devant *ποῖς* ne signifie point du tout pesant la conséquence de ces choses, mais estant bien fâché de ces choses, comme mille exemples en font foy, & que *ὧν* n'est point icy un participe; mais *ὧν* pour *ἐν* dans le stile d'Ionie qui estoit celuy de cet Auteur; c'est à dire que *ὧν* ne signifie point comme si je n'étois point au monde; mais afin donc, & cela dépend de la suite. Voicy le passage entier: Le Heraut bien fâché de l'ordre qu'il avoit receu, fait commandement aux descendans des Heraclides de se retirer. Je ne saurois vous aider, afin donc que vous ne perissiez entierement, & que vous ne m'envelopiez dans vostre ruine en me faisant exiler, partez, retirez-vous chez quelqu'autre peuple.

Ch. XXIV.

pag. 89.

La Déesse Venus pour châtier l'insolence des Scythes qui avoient pillé son Temple, leur envoya la maladie des femmes.] Par cette maladie des femmes tous les Interpretes ont entendu les Hemorroïdes; mais il me semble qu'Herodote auroit eu tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui est aussi commun aux hommes, & que la periphrase, dont il s'est servi ne seroit pas fort juste. Ce passage a embarrassé beaucoup de gens, & Voiture n'en a pas esté seul en peine. Pour moy je suis persuadé que la plupart pour avoir voulu trop finesser ne sont point entrez dans la pensée d'Herodote, qui n'entend point d'autre maladie que celle qui est particuliere aux femmes. C'est en cela aussi que sa periphrase paroît admirable à Longin, parce que cet Auteur avoit plusieurs autres manieres de circonvolucion, mais qui auroient esté toutes ou rudes, ou mal-honnêtes, au lieu que celle qu'il

qu'il a choisie est tres-propre & ne choque point. En effet le mot *ῥσ* & *maladie* n'a rien de grossier, & ne donne aucune idée sale; on peut encore ajoûter pour faire paroître davantage la delicateſſe d'Herodote en cet endroit, qu'il n'a pas dit *ῥσων γυναικῶν*, *la maladie des femmes*; mais par l'Adjectif *ῥσλειαν ῥσων*, *la maladie feminine*, ce qui est beaucoup plus doux dans le Grec, & n'a point du tout de grace dans nostre langue, où il ne peut estre souffert.

Le remede le plus naturel contre l'abondance de la hardieſſe soit des metaphores, soit des autres figures, c'est de ne les employer qu'à propos, &c.] J'aimerois mieux traduire, mais je ſoutiens toujours que l'abondance de la hardieſſe des metaphores, comme je l'ay déjà dit, les figures employées à propos, les passions vehementes & le grand, ſont les plus naturels adoucisse mens du Sublime. Longin veut dire que pour excuſer la hardieſſe du discours dans le Sublime, on n'a pas besoin de ces conditions pour ainſi dire, ſi je l'oſe dire, &c. & qu'il ſuffit que les metaphores ſoient frequentes & hardies, que les figures ſoient employées à propos, que les passions ſoient fortes & que tout enfin ſoit noble & grand.

Il dit que la rate est la cuiſine des inteſtins.] Pag. 95. Le paſſage de Longin eſt corrompu, & ceux qui le liront avec attention en tomberont ſans doute d'accord; car la rate ne peut jamais eſtre appellée raiſonnablement *la cuiſine des inteſtins*, & ce qui ſuit détruit manifeſtement cette metaphore. Longin avoit eſcrit comme Platon *ἐμμεγεῖον* & non pas *μεγεγεῖον*. On peut voir le paſſage tout du long dans le Timée à la page 72. du Tom. III. de

L'Edition de Serranus *ἐμπυρεῖον* signifie proprement *καεργμακτερον*, une serviette à essuyer les mains. Platon dit que Dieu a placé la rate au voisinage du foye, afin qu'elle luy serve comme de torchon, si j'ose me servir de ce terme, & qu'elle le tienne toujours propre & net; c'est pourquoi lorsque dans une maladie le foye est environné d'ordures, la rate qui est une substance creuse, molle & qui n'a point de sang, le nettoye & prend elle-mesme toutes ces ordures, d'où vient qu'elle s'enfle & devient bousie, comme au contraire après que le corps est purgé, elle se desenfle & retourne à son premier estat. Je m'étonne que personne ne se soit apperçu de cette faute dans Longin, & qu'on ne l'ait corrigée sur le texte mesme de Platon, & sur le témoignage de Pollux qui cite ce passage dans le chap. 4. du Livre II.

Pag. 97.

De fait accusant Platon d'estre tombé en plusieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, &c.] Il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit: En effet il préfere à Platon qui est tombé en beaucoup d'endroits, il luy préfere, dis-je, Lysias comme un Orateur achevé, & qui n'a point de défauts, &c.

Pag. 110.

Et dans Théocrite osté quelques endroits où il sort un peu du caractère de l'Eglogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé.] Les anciens ont remarqué, que la simplicité de Théocrite estoit tres-heureuse dans les Bucoliques; cependant il est certain, comme Longin l'a fort bien vû, qu'il y a quelques endroits qui ne suivent pas bien la mesme idée & qui s'éloignent fort de cette simplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ai faits sur ce Poëte les endroits que Longin me paroitroit avoir entendus.

Mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cause *Ibid.*
de cet esprit divin, dont il est entraîné, & qu'il
ne sauroit regler comme il veut.] Longin dit en
general, mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à
cause de cet esprit divin dont il est entraîné, &
qu'il est bien difficile de regler.

Outre qu'il est plus harmonieux, il a bien plus *C. XXVIII.*
de parties d'Orateur, qu'il possède presque tou- *pag. 101.*
tes en un degré éminent.] Longin à mon avis,
n'a garde de dire d'Hyperide qu'il possède pres-
que toutes les parties d'Orateur en un degré
éminent, il dit seulement qu'il a plus de parties
d'Orateur que Demosthene, & que dans tou-
tes ces parties, il est presque éminent, qu'il les
possède toutes en un degré presque éminent, καὶ
ἔδδν ὅταν πρὸς τὸ κοινόν.

Semblables à ces Athletes qui reüssissent aux *Ibid.*
cinq sortes d'exercices, & qui n'estant les pre-
miers en pas un de ces exercices, passent en tous
l'ordinaire & le commun.] De la maniere que
ce passage est traduit, Longin ne place Hype-
ride qu'au dessus de l'ordinaire, & du com-
mun, ce qui est fort éloigné de sa pensée. A
mon avis, Monsieur D * * * & les autres Inter-
pretes n'ont pas bien pris ni le sens ni les paro-
les de ce Rheteur. ἰδιώτης ne signifie point icy
des gens du vulgaire & du commun, comme ils
l'ont crû, mais des gens qui se meslent des mê-
mes exercices; d'où vient qu'Hesychius a fort
bien marqué ἰδιώτης, ὁ πᾶσι, je traduirois,
Semblable à un Athlete que l'on appelle Penta-
thle, qui veritablement est vaincu par tous les
autres Athletes dans tous les combats qu'il en-
treprend, mais qui est au-dessus de tous ceux
qui s'attachent comme luy à cinq sortes d'exer-
cices. Ainsi la pensée de Longin est fort belle
de dire que si l'on doit juger du merite par
le nombre des vertus plutôt que par leur

excellence, & que l'on commette Hyperide avec Demosthene comme deux Pentathles qui combattent dans cinq sortes d'exercices, le premier sera beaucoup au dessus de l'autre, au lieu que si l'on juge des deux par un seul droit, celui-ci l'emportera de bien loin sur le premier, comme un Athlete qui ne se mesle que de la course ou de la lutte, vient facilement à bout d'un Pentathle qui a quitté ses compagnons pour courir ou pour lutter contre lui. C'est tout ce que je puis dire sur ce passage, qui étoit assurément tres-difficile, & qui n'avoit peut-être point encore esté entendu, Monsieur le Fèvre avoit bien vû que c'étoit une imitation d'un passage de Platon dans le Dialogue intitulé *ἰγναύς*, mais il ne s'estoit pas donné la peine de l'expliquer.

Ibid.

Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyfias.] Pour ne se tromper pas à ce passage, il faut sçavoir qu'il y a deux sortes de graces, les unes majestueuses & graves, qui sont propres aux Poëtes, & les autres simples & semblables aux railleries de la Comedie. Ces dernieres entrent dans la composition du stile poly que les Rheteurs ont appellé *πλαφύειν λόγῳ*; & c'estoit-là les Graces de Lyfias qui au jugement de Denys d'Halycarnasse excelloit dans ce stile poly; c'est pourquoy Ciceron l'appelle *venustissimum Oratorem*. Voici un exemple des graces de ce charmant Orateur, en parlant un jour contre Eschine qui estoit amoureux d'une vieille, *il aime*, dit-il, *une femme dont il est plus facile de compter les dents que les doigts*. C'est par cette raison que Demetrius a mis les Graces de Lyfias dans le mesme rang que celles de Sophron qui faisoit des mimes.

jours à jeun.] Je ne ſçay ſi cette expreſſion exprime bien la penſée de Longin. Il y a dans le Grec *καρδία νήφοντος*, & par là ce Rheteur aſentendu un Orateur, *toûjours égal & moderé*; car *νήφειν* eſt oppoſé à *μαίεσθαι* eſtre *furieux*. Monſieur D*** a cru conſerver la meſme idée, parce qu'un Orateur véritablement ſublime reſſemble en quelque maniere à un homme qui eſt échauffé par le vin.

Que Lyſias eſt au deſſous de Platon par un Ch. xxx.
plus grand nombre de fautes.] Le jugement pag. 104.
 que Longin fait ici de Lyſias s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chapitre XXVI. pour faire voir que Cecilius avoit eu tort de croire que Lyſias fuſt ſans défaut; mais il s'accorde fort bien auſſi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un paſſage remarquable dans le Livre *De optimo genere Oratorum*, où Cicéron parle & juge en meſme temps des Orateurs qu'on doit ſe propoſer pour modele.

A l'égard donc des grands Orateurs en qui Ch. xxx.
le Sublime & le Merveilleux ſe rencontre pag. 106.
joint avec l'utile & le neceſſaire, &c.] Le texte Grec eſt entièrement corrompu en cet endroit, comme Monſieur le Fèvre l'a fort bien remarqué; il me ſemble pourtant que le ſens que Monſieur D*** en a tiré ne s'accorde pas bien avec celui de Longin. En effet ce Rheteur venant de dire à la fin du Chapitre précédent, qu'il eſt aisé d'acquérir l'utile & le neceſſaire, qui n'ont rien de grand ni de merveilleux, il ne me paroît pas poſſible qu'il joigne icy ce merveilleux avec ce neceſſaire & cet utile. Cela eſtant, je croy que la reſtitution de ce paſſage n'eſt pas ſi difficile que l'a

l'a crû Monsieur le Fèvre, & quoique ce savant homme ait desespéré d'y arriver sans le secours de quelque Manuscrit, je ne laisseray pas de dire icy ma pensée. Il y a dans le texte, *ἐφ' ὧν οὐκ ἔστι ἕξω τὴν ῥησίαν*, &c. Et je ne doute point que Longin n'eust écrit, *ἐφ' ὧν ἔστι τὸ ἔσω τὴν ῥησίαν καὶ ὠφελείαν πίπτει τὸ μέγεθος*, &c. C'est à dire : *À l'égard donc des grands Orateurs en qui se trouve ce Sublime & ce merveilleux qui n'est point resserré dans les bornes de l'utile & du nécessaire, il faut avouer, &c.* Si l'on prend la peine de lire ce Chapitre & le précédent, j'espère que l'on trouvera cette restitution tres-vraisemblable & tres-bien fondée.

Ch. XXXI.
pag. 109.

*Les paraboles & les comparaisons approchent fort des metaphores, & ne different d'elles qu'en un seul point * * *.]* Ce que Longin disoit icy de la difference qu'il y a des paraboles & des comparaisons aux metaphores, est entierement perdu; mais on en peut fort bien suppléer le sens par Aristote, qui dit comme Longin, qu'elles ne different qu'en une chose, c'est en la seule énonciation, par exemple, quand Platon dit, *que la teste est une citadelle*, c'est une metaphore, dont on fera aisément une comparaison, en disant, *que la teste est comme une citadelle*. Il manque encore après cela quelque chose de ce que Longin disoit de la juste borne des hyperboles & jusques où il est permis de les pousser. La suite & le passage de Demosthene ou plutôt d'Hegesippe son collegue, font assez comprendre quelle estoit sa pensée. Il est certain que les Hyperboles sont dangereuses; & comme Aristote l'a fort bien remarqué, elles ne sont presque jamais supportables que dans la colère & dans la passion.

Telle

Telle est cette hyperbole : *Supposé que vôtre esprit soit dans vôtre teste , & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.*] C'est dans l'Oraison de Haloneso que l'on attribue vulgairement à Demosthene , quoy qu'elle soit d'Hegesippe son collegue. Longin cite ce passage , sans doute pour en condamner l'Hyperbole qui est en effet tres-vicieuse ; car *un esprit foulé sous les talons* est une chose bien étrange. Cependant Hermogene n'a pas laissé de la louer. Mais ce n'est pas seulement par ce passage que l'on peut voir que le jugement de Longin est souvent plus seur que celui d'Hermogene & de tous les autres Rheteurs. Ibid.

Les Siciliens estant descendus en ce lieu, &c.] Pag. 110. Ce passage est pris du septième Livre. Thucydide parle icy des Atheniens , qui en se retirant sous la conduite de Nicias furent attrapez par l'armée de Gylippe & par les troupes des Siciliens près du fleuve Asinarus aux environs de la ville Neetum ; mais dans le texte au lieu de dire *les Siciliens estant descendus* , il faut , *les Lacedemoniens estant descendus*. Thucydide écrit οἷ τε Πελοποννήσιοι ἐπιγελάσαντες , & non pas , οἷ τε Συρακούσιοι , comme il y a dans Longin. Par ces *Peloponesiens* , Thucydide entend les troupes de Lacedemone conduites par Gylippe , & il est certain que dans cette occasion les Siciliens tiroient sur Nicias de dessus les bords du fleuve , qui étoient hauts & escarpez , les seuls troupes de Gylippe descendirent dans le fleuve , & y firent tout ce carnage des Atheniens.

Ils se diffendirent encore quelque temps en ce lieu avec les armes qui leur restoient & avec les mains & les dents , jusqu'à ce que les Barbares tirant toujours les eussent comme Pag. 111.
en-

ensevelis sous leurs traits.] Monsieur D*** a expliqué ce passage au pied de la lettre, comme il est dans Longin, & il assure dans sa remarque qu'il n'a point esté entendu, ni par les Interpretes d'Herodote, ni par ceux de Longin, & que Monsieur le Fèvre, après bien du changement, n'y a seu trouver de sens. Nous allons voir si l'explication qu'il luy a donnée luy-même, est aussi seure & aussi infaillible qu'il l'a crû. Herodote parle de ceux qui au détroit des Thermopyles, après s'être retranchez sur un petit poste élevé, soutinrent tout l'effort des Perses, jusques à ce qu'ils furent accablez, & comme ensevelis sous leurs traits. Comment peut-on donc concevoir que des gens postez & retranchez sur une hauteur se deffendent avec les dents contre des ennemis qui tirent toujours & qui ne les attaquent que de loin. Monsieur le Fèvre à qui cela n'a pas paru possible, a mieux aimé suivre toutes les éditions de cet Historien, où ce passage est ponctué d'une autre maniere, & comme je le mets icy : *ἐν τῷ τῷ σφέας τῷ χώρῳ ἀλεξομένων μαχαίρησι τῇσιν αὐτῶν, τὰ ἑνὶ χανόνῳ ἐπ' αἰεῖσσι, καὶ χερσὶ ἐν τόμασι κατέχουσιν οἱ βάρβαροι βιάμενοι.* Et au lieu de *χερσὶ καὶ τόμασι*, il a crû qu'il falloit corriger *χερμαδίοις ἐν δόχοις*, en le rapportant à *κατέχουσιν*; Comme ils se deffendoient encore dans le mesme lieu avec les épées qui leur restoit, les Barbares les accablerent de pierres & de traits. Je trouve pourtant plus vrai-semblable qu'Herodote avoit écrit *λάεσι καὶ δόχοις*, il avoit sans doute en vuë ce vers d'Homere du III. de l'Iliade.

Γοῖσιν τε τετυσκόμοι λάεσι τ' ἔβαλλον.
 Ils les chargeoient à coups de pierres & de traits. La corruption de *λάεσι* en *χερσὶ* estant tres-

tres-facile. Quoiqu'il en soit, on ne peut pas douter que ce ne soit le véritable sens. Et ce qu'Herodote ajoute le prouve visiblement. On peut voir l'endroit dans la Section 225. du Livre VII. D'ailleurs Diodore qui a décrit ce combat, dit que les Perses environnerent les Lacedemoniens, & qu'en les attaquant de loin, ils les percerent tous à coups de flèches & de traits. A toutes ces raisons Monsieur D*** ne sauroit opposer que l'autorité de Longin, qui a écrit & entendu ce passage de la même manière dont il l'a traduit; mais je réponds, comme Monsieur le Fèvre, que dès le temps même de Longin, ce passage pouvoit estre corrompu: que Longin estoit homme & que par conséquent il a pu faillir aussi-bien que Demosthene, Platon & tous ces grands Heros de l'antiquité, qui ne nous ont donné des marques qu'ils estoient hommes que par quelques fautes & par leur mort. Si on veut encore se donner la peine d'examiner ce passage, on cherchera, si je l'ose dire, Longin dans Longin même. En effet il ne rapporte ce passage que pour faire voir la beauté de cette Hyperbole, *des hommes se deffendent avec les dents contre des gens armés*, & cependant cette hyperbole est puerile, puisque lors qu'un homme a approché son ennemi & qu'il l'a saisi au corps, comme il faut nécessairement en venir aux prises pour employer les dents, il lui a rendu ses armes inutiles, ou même plutôt incommodes. De plus ceci, *des hommes se deffendent avec les dents contre des gens armés*, ne présume pas que les uns ne puissent estre armés comme les autres, & ainsi la pensée de Longin est froide, parce qu'il n'y a point d'opposition sensible entre des gens qui se deffendent avec les dents & des hommes qui com-

batent armez. Je n'ajouteraï plus que cette seule raison, c'est que si l'on suit la pensée de Longin, il y aura encore une fausseté dans Herodote, puisque les Historiens remarquent que les Barbares étoient armez à la légère avec de petits boucliers, & qu'ils étoient par conséquent exposez aux coups des Lacedemoniens, quand ils approchoient des retranchemens, au lieu que ceux-ci étoient bien armez, ferrez en Peloton & tous couverts de leurs larges boucliers.

Ibid.

Et que tant de personnes soient ensevelies sous les traits de leurs ennemis.] Les Grecs dont parle icy Herodote étoient en fort petit nombre, Longin n'a donc pû écrire *Et que tant de personnes, &c.* D'ailleurs de la manière que cela est écrit, il semble que Longin trouve cette métaphore excessive, plutôt à cause du nombre des personnes qui sont ensevelies sous les traits, qu'à cause de la chose même, & cela n'est point; car au contraire Longin dit clairement, *quelle hyperbole combattre avec les dents contre des gens armez, & celle-cy encore estre accablé sous les traits? cela ne laisse pas néanmoins, &c.*

Ch. XXXII.

pag. 113.

Que l'harmonie n'est pas simplement un agrément que la nature a mis dans la voix de l'homme pour persuader & pour inspirer le plaisir, mais que dans les instrumens même inanimés, &c.] Monsieur D*** assure dans ses Remarques que ce passage doit être entendu comme il l'a expliqué, mais je ne suis pas de son avis, & je trouve qu'il s'est éloigné de la pensée de Longin en prenant le mot Grec *organum* pour un instrument, comme une flûte, une lyre, au lieu de le prendre dans le sens de Longin pour un organe; comme nous disons pour une cause, un moyen. Longin dit

dit clairement, l'harmonie n'est pas seulement un moyen naturel à l'homme pour persuader & pour inspirer le plaisir, mais encore un organe, un instrument merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les passions. C'est, à mon avis, le véritable sens de ce passage. Longin vient ensuite aux exemples de l'harmonie de la flûte & de la lyre, quoique ces organes pour émouvoir & pour persuader n'approchent point des moyens qui sont propres & naturels à l'homme, &c.

Cependant ce ne sont que des images & de Pag. 114. simples imitations de la voix, qui ne disent & ne persuadent rien.] Longin, à mon sens, n'a garde de dire que les instrumens, comme la trompette, la lyre, la flûte, ne disent & ne persuadent rien. Il dit, Cependant ces images & ces imitations ne sont que des organes bâtards pour persuader, & n'approchent point du tout des ces moyens qui, comme j'ai déjà dit, sont propres & naturels à l'homme. Longin veut dire que l'harmonie qui se tire des différens sons d'un instrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'est qu'une foible image de celle qui se forme par les différens sons, & par la différente flexion de la voix, & que cette dernière harmonie, qui est naturelle à l'homme, a beaucoup plus de force que l'autre pour persuader & pour émouvoir. C'est ce qu'il feroit fort aisé de prouver par des exemples.

Et l'expérience en fait foy * * * *.] Longin Pag. 115. rapporte après cecy un passage de Demosthene que Monsieur D * * * a rejeté dans ses Remarques, parce qu'il est entièrement attaché à la langue Grecque, le voici : τῆ το πῶ ψήφισμα τὸ τε τῇ πόλει πεισάντων Κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφους. Comme ce Rheteur assure que l'harmonie de la periode ne cede point

point à la beauté de la pensée, parce qu'elle est toute composée de nombres dactyliques; je croy qu'il ne fera pas inutile d'expliquer icy cette harmonie & ces nombres, vû même que le passage & Longin est un de ceux que l'on peut traduire fort bien au pied de la lettre, sans entendre la pensée de Longin, & sans connoître la beauté du passage de Demosthene. Je vay donc tâcher d'en donner au lecteur une intelligence nette & distincte, & pour cet effet je distribueray d'abord la periode de Demosthene dans ses nombres dactyliques, comme Longin les a entendus,

- u u	- u u	- u u	- u u
[τὸ το]	ψήφισμα]	τὸν τότε]	τῇ πόλει]
u u - u	- u u	u u -	u u -
ἐστὶν]	πα]	κίνδυνον]	παρελθεῖν]
- u u u			ἐποίη]

[ὡς ἐν νέφει.] Voilà neuf nombres dactyliques en tout. Avant que de passer plus avant, il est bon de remarquer que beaucoup de gens ont fort mal entendu ces nombres dactyliques pour les avoir confondus avec les metres ou les pieds que l'on appelle Dactyles. Il y a pourtant bien de la difference. Pour le nombre dactylique on n'a égard qu'au temps; & à la prononciation, & pour le dactyle on a égard à l'ordre & à la position des lettres, de sorte qu'un même mot peut faire un nombre dactylique sans estre pourtant un Dactyle, comme cela paroît par [ψήφισμα] τῇ πόλει] παρελθεῖν]. Mais revenons à nostre passage. Il n'y a plus que trois difficultez qui se presentent: la premiere que ces nombres devant estre de quatre temps, d'un long qui en vaut deux, & de deux courts, le second nombre de cette periode ψήφισμα, le quatriéme, le cinquiéme & quelques autres paroissent en avoir cinq, parce que dans ψή-

ὡς φισμα, la premiere syllable estant longue,
 en vaut deux, la seconde estant aussi longue
 en vaut deux autres, & la troisieme breve,
 un, &c. A cela je répons, que dans les Rythmes,
 ou nombres, comme je l'ay déjà dit, on n'a
 égard qu'au temps & à la voyelle, & qu'ainsi
 φ is est aussi bref que μα. C'est ce qui paroitra
 clairement par ce seul exemple de Quintilien,
 qui dit, que la seconde syllable d'agrestis est
 breve. La seconde difficulté naît de ce prece-
 pte de Quintilien, qui dit dans le Chapitre iv.
 du Livre ix. *Que quand la periode commence*
par une sorte de rythme ou de nombre, elle doit
continuer dans le mesme rythme jusques à la
fin. Or dans cette periode de Demosthene le
 nombre semble changer, puisque tantost les
 longues & tantost les breves sont les premie-
 res; mais le mesme Quintilien ne laisse au-
 cundoute là dessus, si l'on prend garde à ce
 qu'il a dit auparavant, *Qu'il est indifferent*
au rythme dactylique d'avoir les deux pre-
mieres ou les deux dernieres breves, parce que
l'on n'a égard qu'aux temps & à ce que son éle-
vation soit de mesme nombre que sa position.
 Enfin la troisieme & derniere difficulté vient
 du dernier rythme ὡς ος vépos que Lon-
 gin fait de quatre syllabes, & par consequent
 de cinq tems, quoique Longin assure qu'il se
 mesure par quatre. Je répons que ce nombre
 ne laisse pas d'estre dactylique comme les au-
 tres, parce que le temps de la derniere sylla-
 be est superflu & compté pour rien, comme
 les syllabes qu'on trouve de trop dans les vers
 qui de là sont appelez hypermetres. On n'a
 qu'à écouter Quintilien : *Les rythmes reçoivent*
plus facilement des temps superflus, quoi-
que la mesme chose arrive aussi quelquefois aux
metres. Cela suffit pour éclaircir la periode

de Demosthene & la pensée de Longin. J'ajouteray pourtant encore que Demetrius Phalereus cite ce mesme passage de Demosthene, & qu'au lieu de *δεινόντα*, il a lû *ἐπιδόντα*, ce qui fait le mesme effet pour le nombre.

Pag. 116.

Philiste est de ce nombre.] Le nom de ce Poëte est corrompu dans Longin, il faut lire *Philiscus* & non pas *Philistus*. C'estoit un Poëte Comique, mais on ne sauroit dire précisément en que temps il a vécu.

Pag. 117.

Dircé emportée par un Taureau.] Longin dit *Trainée par un Taureau*, & il falloit conserver ce mot, parce qu'il explique l'histoire de Dircé, que Zethus & Amphion attacherent par les cheveux à la queue d'un Taureau, pour se vanger des maux qu'elle & son mary Lycus avoient faits à Antiope leur mere.

Chapitre

XXXIII.

pag. 118.

De mesme ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naître du discours, &c.] Longin dit, *De mesme quand les periodes sont si mesurées l'Auditeur n'est point touché du discours, il n'est attentif qu'au nombre & à l'harmonie, jusques là que prévoyant les cadences qui doivent suivre, & battant toujours la mesure comme en une danse, il prévient mesme l'Orateur, & marque la chute avant qu'elle arrive.* Au reste ce que Longin dit icy, est pris tout entier de la Rhetorique d'Aristote, & il peut nous servir fort utilement à corriger l'endroit mesme d'où il a esté tiré. Aristote après avoir parlé des periodes mesurées, ajoute *τὸ μὲν γὰρ ἀπὸ τῆς ὁμοιοῦς καὶ ἀμα* *** *ἐξίτησι, προσέχειν γὰρ ποιεῖ τὰ ὁμοίω* *πότε πάλιν ἤξει* ***** *ὥστερ ἐν τῇ κηρύκῳ* *προλαμβάνουσι τὰ παιδία τὸ, πνα αἰρῶται ἐπὶ* *τροπον ὃ ἀπελευθερῶνται, Κλέωνα.* Dans la premiere Lacune il faut suppléer assurément *καὶ ἀμα τὰς ἀκρόντας ἐξίτησι*, & dans la seconde, après

Ch. VIII.

Liv. III.

après ἥδη ajouter ὁ καὶ φθάνοντες ἐπὶ ἀποδίδοσι
 ὡς ἐν, &c. & après ἀπελευθερώμενος, il
 faut un point interrogatif. Mais c'est ce qui
 paroîtra beaucoup mieux par cette traduction :
*Ces periodes mesurées ne persuadent point, car
 entre qu'elles paroissent étudiées, elles détournent
 l'Auditeur & le rendent attentif seulement
 au nombre & aux chutes, qu'il marque
 mesme par avance, comme on voit les enfans se
 hâter de répondre Cleon, avant que les Hui-
 siers aient achevé de crier, qui est le Patron que
 veut prendre l'affranchy ? Le savant Victorius
 est le seul qui ait soupçonné que ce passage
 d'Aristote estoit corrompu, mais il n'a pas
 voulu chercher les moyens de le corriger.*

*Des armoires & des sacs pleins de papier.] Chapitre
 Theopompus n'a point dit des sacs pleins de xxxiv.
 papier, car ce papier n'estoit point dans les pag. 120.
 sacs; mais il a dit des armoires, des sacs, des
 rames de papier, &c. & par ce papier il entend
 du gros papier pour envelopper les drogues &
 les épiceries dont il a parlé.*

*La nature a caché & détourné ces égouts le pag. 122.
 plus loin qu'il luy a esté possible, de peur que la
 beauté de l'animal n'en fust souillée.] La Na-
 ture savoit fort bien, que si elle exposoit en
 vue ces parties qu'il n'est pas honneste de
 nommer, la beauté de l'homme en seroit souil-
 lée; mais de la maniere que Monsieur D*** a
 traduit ce passage, il semble que la nature ait
 en quelque espece de doute si cette beauté en
 seroit souillée, ou si elle ne le feroit point;
 car c'est à mon avis l'idée que donnent ces
 mots de peur que, &c. & cela déguise en quel-
 que maniere la pensée de Xenophon qui dit,
 La nature a caché & détourné ces égouts le plus
 loin qu'il luy a esté possible, pour ne point souiller
 la beauté de l'animal.*

Chapitre

xxxv.

Pag. 124.

Tellement qu'on voit briller dans leur discours la liberté de leur païs.] Longin dit; tellement qu'on voit briller dans leurs discours la mesme liberté que dans leurs actions. Il veut dire que comme ces gens-là sont les maistres d'eux-mesmes, leur esprit accoustumé à cet empire & à cette indépendance, ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté qui est le but principal de toutes leurs actions, & qui les entretient toujourns dans le mouvement. Cela meritoit d'estre bien éclaircy; car c'est ce qui fonde en partie la réponse de Longin, comme nous l'allons voir dans la seconde Remarque après celle-cy.

Ibid.

Qui avons esté comme enveloppez par les coûtumes & par les façons de faire de la Monarchie.] Estre enveloppé par les coûtumes me paroît obscur. Il semble mesme que cette expression dit tout autre chose que ce que Longin a pretendu. Il y a dans le Grec, qui avons esté comme emmaillotez, &c. Mais comme cela n'est pas François, j'aurois voulu traduire pour approcher de l'idée de Longin, qui avons comme succé avec le lait les coûtumes, &c.

Pag. 125.

Les rendent mesme plus petits par le moyen de cette bande dont on leur entoure le corps.] Par cette bande Longin entend sans doute des bandelettes dont on emmaillottoit les Pygmées depuis la teste jusques aux pieds. Ces bandelettes estoient à peu près comme celles dont les filles se servoient pour empescher leur gorge de croistre. C'est pourquoy Terence appelle ces filles *vincto pectore*; ce qui répond fort bien au mot Grec *δισμύς*, que Longin employe ici & qui signifie bande, ligature. Encore aujourd'huy en beaucoup d'endroits de l'Europe les femmes mettent en usage ces bandes pour avoir les pieds petits.

Je say bien qu'il est fort aisé à l'homme, & Ibid.
que c'est son naturel, &c.] Monsieur D*** suit
 icy tous les Interpretes qui attribuent encore
 ceci au Philosophe qui parle à Longin. Mais
 je suis persuadé que ce sont les paroles de Lon-
 gin qui interrompt en cet endroit le Philoso-
 phe & commence à luy répondre. Je croy mê-
 me que dans la Lacune suivante il ne manque
 pas tant de choses qu'on a crû, & peut-estre
 n'est-il pas si difficile d'en suppléer le sens. Je
 ne doute pas que Longin n'ait écrit, *Je say*
bien, luy répondis-je alors, qu'il est fort aisé à
l'homme & que c'est mesme son naturel de blâ-
mer les choses presentes. Mais prenez-y bien
garde, ce n'est point la Monarchie qui est cause
de la décadence des esprits, & les delices d'une
longue paix ne contribuent pas tant à corrom-
pre les grandes ames, que cette guerre sans fin
qui trouble depuis si long-temps toute la terre,
& qui oppose des obstacles insurmontables à nos
plus genereuses inclinations. C'est assurément
le veritable sens de ce passage, & il seroit aisé de
le prouver par l'histoire mesme du siecle de
Longin. De cette maniere ce Rheteur répond
fort bien aux deux objections du Philosophe,
dont l'une est que le gouvernement Monar-
chique causoit la grande sterilité qui estoit
alors dans les esprits, & l'autre que dans les
Republiques l'émulation & l'amour de la li-
berté entretenoient les Republicains dans un
mouvement continuel qui elevoit leur coura-
ge, qui aiguisoit leur esprit & qui leur inspiroit
cette grandeur & cette noblesse dont les hom-
mes veritablement libres sont seuls capables.

Où nous ne songeons qu'à attraper la succes- Tag. 128
sion de celui-cy.] Le Grec dit quelque chose de
 plus atroce, où l'on ne songe qu'à haster la mort
 de celui-cy, &c. ἀνέρεται ἵνα γρηγορὰ θάνατον.

Il a égard aux moyens dont on se servoit alors pour avancer la mort de ceux dont on attendoit la succession, on voit assez d'exemples de cette horrible coutume dans les Satires des Anciens.

Ch. XIII.
pag. 60.

Luy montre encore sa route & du plus haut des cieux.] Monsieur D*** dit dans sa Remarque, que le Grec porte que le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule, ὄπισθ' ὠπτα Σεπείρ βελός. & il ajoute qu'il ne voit pas pourquoy Rutgerfius & Monsieur le Févre veulent changer cet endroit qui est fort clair. Premièrement ce n'est point Mr. le Févre qui a voulu changer cet endroit : au contraire il fait voir le ridicule de la correction de Rutgerfius qui lisoit σεπείρ, au lieu de Σεπείρ, Il a dit seulement qu'il faut lire Σεείρ, & cela est sans difficulté, parce que le penultième pied de ce vers doit estre un iambe, εἰς. Mais cela ne change rien au sens. Au reste Euripide, à mon avis, n'a point voulu dire que le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule, mais plutôt, que le Soleil pour suivre son fils, monta à cheval sur un astre qu'il appelle Σεείρ, *Sirium*, qui est le nom general de tous les astres, & qui n'est point du tout icy la Canicule. ὄπισθ' ne doit point estre construit avec ὠπτα, il faut le joindre avec le verbe ἵππῳ δὲ du vers suivant, de cette manière : Παῖς δὲ βελός ὠπτα Σεείρ ἵππῳ δὲ ὄπισθ', παῖδα ὠπταῖν; Le Soleil monté sur un astre alloit après son fils en luy criant, &c. & cela est beaucoup plus vraisemblable, que de dire que le Soleil monta à cheval pour aller seulement au centre du ciel au dessus de la Canicule, & pour crier de là à son fils & luy enseigner le chemin. Ce centre du ciel est un peu trop éloigné de la route que tenoit Phaëton.

Aussi-

Aussi-tôt un grand peuple accourant sur le Chap. XIX.
 port.] Voicy le passage Grec, αὐτίκα λαὸς ἀ- pag. 80.
 πείρων θύνων ἐπ' ἡϊόνεσσι διςτάμφοι κελάδουσιν.
 Langbaine corrige θύνων pour θύνον, & il fait une
 fin de vers avec un vers entier

αὐτίκα λαὸς ἀπείρων
 θύνον ἐπ' ἡϊόνεσσι διςτάμφοι κελάδουσιν.
 Mais Monsieur le Févre soutient que c'est de
 la prose, qu'il n'y faut rien changer & que si
 l'on mettoit θύνον, il faudroit aussi ajouter un
 εἰς, καὶ διςτάμφοι. Monsieur D*** se déter-
 mine sur cela, & il suit la remarque de Lang-
 baine qui lui a paru plus juste; parce, dit-il,
 qu'il ne voit pas pourquoy en mettant θύνον,
 on est obligé de mettre la liaison καὶ. Il veut
 dire sans doute, & cela est vray, que deux ver-
 bes se trouvent tres-souvent sans liaison, com-
 me dans le passage d'Homere, que Longin rap-
 porte dans le Chap. XVI. mais il devoit pren-
 dre garde que dans ce passage chaque verbe
 occupe un vers, au lieu qu'icy il n'y auroit
 qu'un seul vers pour les deux verbes, ce qui est
 entierement opposé au genie de la langue
 Grecque, qui ne souffre pas qu'un seul vers
 renferme deux verbes de mesme temps & un
 participe sans aucune liaison. Cela est certain.
 D'ailleurs on pourroit faire voir que cet asyn-
 deton que l'on veut faire dans ce prétendu
 vers au lieu de luy donner de la force & de la
 vitesse, l'énervé & le rend languissant.

Si ce n'est à la verité dans la poésie *****] Chap. XXV.
 Monsieur D*** a fort bien vû que dans la La- pag. 91.
 cune suivante Longin faisoit voir que les mots
 simples avoient place quelquefois dans le stile
 noble, & que pour le prouver il rapportoit ce
 passage d'Anacreon ἐκέπ' Ὀρηκίης ἐπιστρέφο-
 μεν. Il a vû encore que dans le texte de Lon-
 gin ἐπὶ πλώτατον καὶ γένετον τό δ' Ἀνακρέοντι,

le mot ὑπνώπει τον est corrompu & qu'il ne peut-estre Grec. Je n'ajoutéray que deux mots à ce qu'il a dit, c'est qu'au lieu d'ὑπνώπει τον Longin avoit écrit ὑπνώπει τον, & qu'il l'avoit rapporté au passage d'Anacreon, ὑπνώπει τον, καὶ γένιμον τὸ δὲ Ἀνακρέοντος [ἐστὶν Θρηκίης ἐπιστέφανον] il falloit traduire, *cet endroit d'Anacreon, est tres-simple quoique pur, je ne me soucie plus de la Thracienne. Γένιμον ne signifie point icy second, comme Monsieur D*** l'a crû avec tous les autres Interpretes, mais pur comme quelquefois le Genuinum des Latins. La restitution de ὑπνώπει τον est tres-certaine & on pouroit la prouver par Hermogene qui a aussi appellé ὑπνώπει λόγος, cette simplicité du discours. Dans le passage d'Anacreon cette simplicité consiste dans le mot ἐπιστέφανον, qui est fort simple & du stile ordinaire. Au reste par cette Thracienne il faut entendre cette fille de Thrace dont Anacreon avoit esté amoureux, & pour laquelle il avoit fait l'Ode LXIII. Πῶλη Θρηκίης, *jeune cavale de Thrace*, &c.*

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

D U T R A I T E

D U S U B L I M E.

A.

A dmirer. Ce que l'on admire, & ce que l'on n'admire pas, & pourquoi,	Page 312
Ajax, & son courage,	260
Alexandre le Grand comparé à un Rheteur,	249
La réponse d' Alexandre aux offres de Darius,	257
Amour. Les fureurs de l'amour exprimées par Sapho,	263. 264
Amphicrate. Quel jugement il faut faire de cet Auteur,	249
Amplification. A quoi elle est utile, & en combien d'espèces elle se peut diviser, 267. Ce que c'est qu' Amplification, & par où elle differe du Grand & du Sublime, 268.	
Voyez Preuve.	
Appollon. La Prestresse d' Apollon sur le Trepie,	270
Apostrophe, en forme de serment,	280
Aratus. Il veut encherir sur Homere,	266
Archiloque, grand imitateur d' Homere,	271
Arrangement. Voyez Composition.	
L' Arrangement des paroles est l'une des parties, qui produisent le Grand,	318. & suiv.
Art. A quoi il se faut étudier quand on traite d'un Art,	242
Combien l' Art est necessaire à la nature,	245. 314
Quelle est la perfection de l' Art,	288
Avarice. La plus basse des passions,	328

B.

B ien. Quel est le plus grand bien qui puisse arriver dans la vie,	245
---	-----

TABLE DES MATIERES.

*Du mesme endroit que vient le bien , assez souvent vient
aussi le mal ,* 251
Biens. Ce n'est pas un petit avantage que de les mépriser, 252

C.

C Alisthene , blâmé, & pourquoi, 246
Cas. Voyez Changement.
Cecilius. Son traité du Sublime, & la bassesse de son stile, 241. & suiv.
Changement. Du changement de cas, de temps, de per-
sonnes, de nombres & de genres, 281. & suiv.
Ciceron. Difference entre Ciceron & Demosthene, à l'é-
gard du Sublime, 268
Circonstance Rien n'arrive au monde qui ne soit toujours
accompagné de certaines Circonstances, 263. De la
Sublimité qui se tire des Circonstances, là-même.
Clitarque. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce, 246
Composition. Voyez Arrangement, Disposition.
Composition des paroles dans toute leur magnificence &
leur dignité. 254
Corps. Description pompeuse de l'édifice du corps humain,
233. à qui les corps doivent leur principale excellence, 320
Corruption universelle ; 329
Cyprés. Monumens de Cyprés, 250

D.

D Ecadence. Les causes de la decadence des Esprits,
326. & suiv.
Demande. Que les demandes ou interrogations donnent
beaucoup de mouvement, d'action & de force au dis-
cours, 284
Demosthene. Difference entre Demosthene & Ciceron à
l'égard du Sublime & du Grand, 268
Artifice de Demosthene dans l'une de ses harangues, 279.
& suiv.
Demosthene fréquent en Hyperbates, 290. Voyez Hyper-
des.
Denys le Tyran chassé de son Royaume, 249
De-

DU TRAITE' DU SUBLIME.

Description. Les figures de Description & de Repetition mêlées ensemble dans un passage de Demosthene ,	286
Diafyrme. Ce que c'est ,	317
Dieux. Voie pour se rendre semblable aux Dieux.	242
Discours. Justesse qui est difficile à remarquer dans le Discours, 243. Combien la prudence y est necessaire, 245.	
Ce que c'est que bien juger du fort & du foible d'un Dis- cours, 252. Ce qui releve un Discours ,	256
Discours elevez, & qui les peut faire ,	257
Disposition. Qu'il est difficile de remarquer dans un Ou- vrage la beauté de l'œconomie de la Disposition ,	143
Doryphore. Voyez Polyclete.	

E.

Elevation d'esprit naturelle & ses avantages ,	256
Eloquence. Il n'y a rien de plus difficile à éviter dans l'Eloquence que l'Enflure ,	246
Enflure. Qu'elle est difficile à éviter en matiere d'Elo- quence ,	là-même.
Combien elle est vicieuse dans le Discours ,	là-même.
Enflure plus digne de mépris que d'admiration ,	252
Eschyle. Ses hardiesses & ses imaginations tout à fait no- bles & heroïques ,	275
Eslave. Qu'un esclave ne peut jamais devenir Orateur , & pourquoi ,	327
Esprit. L'Esprit de l'homme souvent n'a pas moins besoin de bride que d'éperon. 245. Voyez Methode. Elevation d'Esprit qui fait penser heureusement les choses ,	252. 253
Quel est le propre d'un grand Esprit ,	261
De l'excellence de l'esprit humain, 311. & suiv. Les cau- ses de la decadence des esprits. Voyez Decadence.	
Euripide. Heureux à exprimer l'amour & la fureur ,	274. 276
Euripide plus heureux dans l'arrangement de ses paroles , que dans le sens de ses pensées ,	321
Expression. Noblesse de l'Expression & ses deux parties ,	299. & suiv.

TABLE DES MATIERES.

F.

- F**autes des grands Auteurs, & comment il en faut juger, 207. que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser, 313. & suiv.
- Femme. Les belles femmes appellées le mal des yeux, 250
- Fiction. Voyez Image.
- Fierté noble & genereuse dans laquelle il faut entretenir l'esprit, 256
- Figures de pensée & de diction, 254. les Figures ne sont pas une des moindres parties du Sublime, lorsqu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir, 279. & suiv. Que les Figures ont besoin du Sublime pour les soutenir, 282
- Il n'y a point de figure plus excellente que celle qui est tout-à-fait cachée, & quel est le moien de l'empescher de paroistre, 283
- Les Figures mêlées ensemble dans un discours se communiquent les unes aux autres, de la force, des graces & de l'ornement, 287
- Fureur hors de saison, défaut opposé au Grand, 247

G.

- G**enie. Que les Genies naturellement les plus élevez tombent quelquefois dans la badinerie, 262
- Genre. Voyez Changement, 246
- Gorgias raillé, & pourquoi, 326
- Gouvernement. Difference du Gouvernement populaire & du Monarchique, 326
- Grand. Voyez Sublime. Combien il est recherché en toutes choses, 246
- Une chose n'a rien de Grand quand le mépris que l'on en fait, tient du Grand, 252

H.

- H**armonie. Ce que c'est, & à quoi elle est utile, 318 & suiv.
- Hegesias. Voyez Amphicrate.
- Herodote. Quelque chose de ridicule dans Herodote, 250
- Il est grand imitateur d'Homere, 271, 301
- Ho-

DU TRAITE' DU SUBLIME.

- Homere. En quoi il a principalement excellé, 257. & suiv.
 Plus foible dans l'Odyssée que dans l'Iliade, 261
 Homere comparé au Soleil quand il se couche, là-même.
 Vieillesse d'Homere, 262. 263
 Homere adroit à oster où il faut les liaisons du discours.
 286
 Homere, l'admiration de tous les siècles, 211
 Homme. Voyez Corps, Esprit, Nature.
 Hydropique. Il n'y a rien de plus sec qu'un Hydropique,
 247
 Hyperbate. Ce que c'est qu'Hyperbate, & comment il s'en
 faut servir, 288. & suiv. Voyez Transposition.
 Hyperbole remarquable, 291. quelles sont les meilleures,
 315. à quoi on s'en peut servir, 316
 Hyperide. Son artifice dans l'une de ses Harangues, 278.
 & suiv.
 Comparaison d'Hyperide & de Demosthene, 308. & suiv.

I.

- Jalousie, utile aux mortels, 271
 Image. Ce que c'est que les Images dans le discours, 273.
 Elles ont tout un autre usage dans la Rhetorique que
 parmi les Poètes, là-même.
 Imitation. L'imitation & l'émulation des Poètes & des
 Escrivains illustres, & un chemin qui peut conduire
 au Sublime, 269. & suiv.
 Imiter. La maniere d'imiter les Auteurs illustres, 272
 Impudence. En quelle partie de l'Homme elle paroist par-
 ticulierement, 249. 250
 Interrogation. Voyez Demande.
 Invention. Il est difficile de remarquer la finesse de l'in-
 vention dans un Ouvrage, 243
 Isocrate tombé dans une faute de petit Escolier, 316
 Jupiter nourri comme un pigeon, 262

L.

- Lecteur. Le profit des Lecteurs est le but où doit tendre
 tout Homme qui veut écrire, 243
 Liaison. Que le retranchement des liaisons dans un dis-
 cours lui donne beaucoup plus de mouvement, 286. 287
 R 6
 Lyfias.

TABLE DES MATIERES

Lysias. Voyez Platon.

Les douceurs & les graces de Lysias,

309. 311

M.

M Atris. Voyez Amphicrate.

Mediocre. *Le Mediocre parfait comparé avec le Sublime qui a quelques defauts, & si l'un doit estre preferé à l'autre,*

306. & suiv. 248

Messene. *Ville assiegée pendant trente ans,*

Metaphore. *Si l'on peut employer plusieurs Metaphores à la fois,*

301. & suiv.

Methode. *Que l'esprit a besoin d'une Methode pour luy enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu,*

144 145

Monarchie. Voyez Gouvernement.

Mot. *De quelle consequence est le choix des Mots dans les Ouvrages,* 299. & suiv. *de la bassesse des Mots,* 323. & suiv.

Moïse. *Comment il a exprimé la grandeur de Dieu,* 259. 260

N.

N Ain. Voyez Pygmées.

Nature. *Qu'elle ne se montre jamais plus libre que dans les discours Sublimes & Pathetiques.* 144. *Sans l'Art elle est une aveugle qui ne sçait où elle va,* 245. 288. Voyez Art.

Combien la Nature a considéré l'Homme,

311

La Nature doit estre imitée dans le discours,

325

Necessaire. Voyez Admirer.

Nombre. Voyez Changement.

Nouveauté. *Elle est la manie des Escrivains d'aujourd'hui,*

251

O.

O Dyssée. *Elle n'est à proprement parler que l'Epilogue de l'Iliade,*

261

Oeconomie. Voyez Disposition.

Orateur. *Ce qu'il faut considerer dans les Orateurs à l'égard du Sublime.* 252. 255. *La premiere qualité d'un Orateur,* là-même. Ora-

DU TRAITE' DU SUBLIME.

Orateurs en qui le Sublime & le Merveilleux se rencontre
joint avec l'utile & le nécessaire , 313
Ordre merveilleux dans un desordre , 287

P.

Panegyrique. Il n'entre point pour l'ordinaire de passions dans le Panegyrique , 255
Parler. Sans la faculté de bien Parler le reste n'est rien dans le Sublime , 254

Parole. Voyez Composition.

Passions. Voyez Servitude.

Passions qui n'ont rien de grand, & qui ont mesme quelque chose de bas à l'égard du discours , 255

Pathetique. Ce que l'on doit entendre par le Pathetique dans le discours , 254. Si le Pathetique & le Sublime ne vont jamais l'un sans l'autre , 255. Voyez Poète.

Le Pathetique ne fait jamais plus d'effet dans le discours , que lors qu'il semble que l'Orateur ne le recherche pas , 285

Le Pathetique participe du Sublime , autant que le Sublime participe du Beau & de l'Agreable , 299

Peinture. Voyez Image. Ce qui se presente d'abord à la veüe dans la Peinture , 283

Penelope & ses Amans , 263

Pensée. La Pensée & la Phrase s'expliquent ordinairement l'une par l'autre , 299

Periode. Voyez Arrangement. De la mesure des Perio-
des , 321. & suiv.

Periphrase. Que la Periphrase est d'un grand usage dans le Sublime , 297. Exemples de la Periphrase , 297. & suiv.

Il n'y a rien dont l'usage s'estende plus loin que la Periphrase , 298. & suiv.

Personnes. Du changement de Personnes , 294. Voyez Changement.

Persuasion. En quoi elle est opposée au Sublime , 243

Phaëton. Discours du Soleil à Phaëton en lui mettant entre les mains les resnes de ses chevaux , 70

Phrase. Voyez Pensée.

Platon. Disciple de Socrate , 249, 250
Son

TABLE DES MATIERES

Son stile & ses instructions pour parvenir au Sublime, 271

Grand imitateur d'Homere, là-même.

Platon comparé avec Lysias, 305, 311 & suiv.

Pluriels reduits en singuliers, 293. *Voiez Changement.*

Poète. Ce qu'il faut considerer dans les Poètes à l'égard du Sublime, 252

Que les Poètes & les Ecrivains celebres s'amusent ordinairement à peindre les mœurs quand leur esprit manque de vigueur pour le Pathetique, 263

Polyclete & sa statuë, 314

Posterité. Combien l'on doit considerer le jugement de la posterité dans ses Ouvrages, 273

Present. L'homme enclin à blasmer les choses presentes, 327

Preuve. En quoy la Preuve differe de l'amplification, 268, 269

Puerilité. Ce que c'est que Puerilité, 247

Pygmées. Enfermez dans des bêtes, 327

R.

Repetition. *Les figures de Repetition & de Description meslées ensemble dans un passage de Demosthene,* 286

Réponse. Voiez Demande.

Rhetorique. Quel est l'usage des Images dans la Rhetorique, 273

Richesses. De combien de maux elles sont la source & l'origine, 306

S.

Sapho, *& son adresse à exprimer les fureurs de l'amour,* 263. & suiv. 280

Serment appelé Apostrophe, 327

Servitude, espece de prison, 328

La servitude des passions,

Son. L'effet des sons de la fluste & des autres instrumens de musique, 318

Songes de Jupiter mesme, 263

Sophocle. Excellent à peindre les choses, 276

Sta-

DU TRAITE' DU SUBLIME.

Statuë. Difference entre la Statuë & le Discours,	314
Stesichore, grand imitateur d'Homere,	271
Stile. Quel est le défaut du Stile enflé,	248, 251
Origine du Stile froid,	248
Sublime. Les grands avantages & les effets relevez du Sublime, 243. en quoi il est opposé à la persuasion, là-même. S'il y a un Art particulier du Sublime, 144. des trois vices qui luy sont opposez, là-même & suiv. Le Sublime comparé à un Vaisseau en danger de perir, là-même.	
Le moien d'éviter les vices qui se glissent quelquefois dans le Sublime,	252
Le moien en general pour connoistre le Sublime, 252. Propre du Sublime, là-même. La marque infailible du Sublime, 253. Cinq sources principales du Sublime, 254. Si le Sublime & le Pathetique ne vont jamais l'un sans l'autre, 255. Du Sublime dans les pensées, 256. Voyez Circonstances, Amplification. En quoi consiste le Sublime, 268. Voyez Figure. Grandeur & effet du Sublime, 284. Voyez Periphrase, Mediocre, Esprit. Que le Sublime eleve presque aussi haut que Dieu, 313. Le Sublime dans les Periodes comparé à un festin par écot,	320

T.

T. Ableau. Voyez Peinture.	
Tempeste. Description d'une Tempeste par l'Auteur du Poëme des Arimaspiens, & par Homere,	165
Temps. Du changement des Temps, 293. Voyez Changement.	
Terme Voyez Mot.	
Theopompus. Passage de Theopompus, blâmé par Ciceron,	300
La peinture qu'il a faite de la descente du Roi de Perse dans l'Egypte, & ce qui est à y remarquer.	323
Thucydide. Les Hyperbates de Thucydide,	290
Timée quoi qu'habile homme d'ailleurs, sujet au froid & au puerile,	248
Ton. Voyez Son.	

TABLE DES MATIERES, &c.

Tragedie. Défaut insupportable dans la Tragedie,	245,
246	295
Transitions, imprévues,	289
Transposition remarquable dans Herodote,	

V.

V Ertu. Combien cause de maux l'abandonnement de la Vertu,	329
Ulyssé, & sa disette pendant dix jours,	262
Volupté. Elle est le plus infame de tous les vices,	128
Utile. Voyez Admirer.	

X.

X Enophon, Heros de l'antiquité, disciple de Socrate,	249
Sa pompeuse description de l'edifice du corps humain,	303

F I N.



AVER-

AVERTISSEMENT.

LE Lecteur sera averti que les Satires suivantes n'étant pas dans l'impression de Paris, on a cru qu'elles pourroient n'estre pas du même Auteur, mais comme quelques curieux sont d'un autre sentiment, on a trouvé à propos de ne pas l'en priver, & de les y ajoûter.

SATIRE.

Quel est donc ce Cahos & quelle extravagance,
Agite maintenant l'Esprit de nostre France :
Quel demon infernal a mis des changemens,
Et tant de nouveautez dans tous nos reglemens.
On fait & l'on défait, on reſtablit, on casse ;
Rien ne demeure entier, quelque chose qu'on fasse :
On retranche les saints, on les refait après :
On plaide au Châtelet quand on feste au Palais,
On trouve à reformer meſme ſur la reforme :
L'ancien droit à preſent eſt un droit tout diſforme.
On ne le connoît plus tant on le voit changé.
Si de meſme on vouloit reformer le Clergé,
Si l'on vouloit oſter la moitié de leurs diſmes,
La reforme pourroit bien reformer des crimes.
Ces trop grands revenus perdent beaucoup de gens :
Et ces riches Pasteurs ſont toujours indigens.
Pourquoy ceux qui devroient imiter les Apoſtres,
Ont-ils ſeuls plus de bien qu'il n'en faut pour dix autres ?
On devroit bien regler un tel déreglement,
Et montrer aux Pasteurs à vivre ſobrement.
On ne voit que des gens de mytres & de croſſes ;
Faire aujourd'hui rouler de ſuperbes Caroſſes ;
Sans ſe reſſouvenir qu'autrefois l'Eternel :
Ne monta qu'une âneſſe en un jour ſolemnel.
On parle des impoſts dont la France eſt remplie,
Tout le monde en murmure & tout le monde en crie.
Qu'eſt-

Qu'est-ce en comparaison de tant d'injustes droits,
 Qu'aujourd'hui les Pasteurs levent en tous endroits.
 Tout le monde en naissant doit à la Sacrificie ;
 Il faut payer l'entrée, & payer la sortié,
 Enfin tous les Pasteurs par un fatal accord :
 Trouvent de quoy gagner en la vie, en la mort.
 Bonne condition qui donne de quoy vivre ;
 En lisant seulement quatre feuillets d'un livre ;
 Recitant tous les jours trois ou quatre Oraisons ;
 Trouvent de quoy fournir aux frais de leurs maisons !
 Que le Breviaire est bon dans le siècle où nous sommes ;
 Un Pasteur est toujours le plus heureux des hommes ;
 Veut-on se marier faut acheter un banc,
 On en achette deux, le Pasteur vous les vend :
 Vous ne les auriez pas s'il manquoit une Obole :
 Comment nommer cela si ce n'est Monopole,
 Qu'un sacré partisan a mis injustement
 Aux yeux de tout Paris sur ce grand sacrement.
 Voulez-vous, vous dit-on, la grosse sonnerie ;
 C'est ainsi que vous dit une de ces harpies.
 Monopole jamais monta-t-elle à tel point ?
 Hé Messieurs les sonneurs, n'en rougissez vous point ?
 Ah que tous ces impôts vous coûtent de reproche :
 En nous faisant payer pour le son d'une cloche.
 On sonne donc en frais, & pour vos cinq escus,
 L'on vous donne du son & du son tant & plus.
 Un infame Crieur de qui l'ame inhumaine
 Ne voit aucun vivant qu'avec beaucoup de peine,
 Ce funeste Corbeau qui ne vit que de morts,
 Marchande insolemment pour enterrer les morts.
 Choississez, vous dit-il, l'endroit de votre fosse.
 Plus elle est près du Chœur, & plus la somme est grosse.
 Il faut tant pour le fond, & pour le maître autel :
 Entre tous les impôts en voyons nous un tel ?
 Et qui peut plus choquer les droits de la Nature,
 Que de vendre à des morts le droit de sepulture.
 Je passe volontiers sur le tour du bâton,
 Dont un Pasteur avare attrape le teston,

S A T I R E.

Je suis fort Catholique, & je n'ai point envie
 De censurer ici les Censeurs de ma vie.
 Je croy que ce qu'ils font a de bonnes raisons,
 Et que tous leurs Patrons font bien leurs guerisons.
 Qu'on guerit de tous maux en leur offrant un cierge,
 Qu'on en guerit plutôt s'il est de cire vierge,
 Que qui ne guerit pas n'a pas assez de foy :
 Et je croy tout cela ; parce que je le voy.
 Pour moy je ne veux point penetrer le mystere ;
 Mon Pasteur mel'a dit, c'est à moy de me taire.
 Je croi tout ce qu'il dit, s'il fait mal à son dam :
 Mais je souffre à regret que l'on achette un banc.
 Et que les ornemens qui servent à l'Eglise,
 Soient de differens prix comme la marchandise.
 Si vous voulez les beaux en un enterrement ;
 Il faut tant, vous dit-on, pour un tel parement.
 Et pour l'argenterie un crieur vous demande,
 Si vous voulez avoir la petite ou la grande.
 Le prix est different, il vous coustera tant ;
 Ainsi l'on ne fait rien, si l'argent n'est contant.
 Jamais aucun credit ne se fait à l'Eglise ;
 N'avez-vous point d'argent, la croix de bois est mise.
 Taifons-nous toutefois ; Car il est dangereux
 De parler des Pasteurs, & de parler mal d'eux,
 Telles gens ne sont pas des sujets de Satire,
 Muse va prendre ailleurs quelque sujet pour rire.

S A T I R E.

N On, je ne feray pas ce qu'on veut que je
 fasse,
 En deussé-je souffrir ce dont on me menace :
 Deussent tous mes parens me priver de leur bien :
 On me veut marier, & je n'en feray rien.
 J'estime mon repos, plus que mon heritage ;
 Et pour mieux l'asseurer, je fais le mariage.
 C'est un lien fatal à nôtre liberté,
 Le plus heureux Espoux est toujours maltraité,
 L'hymen avec la joye a tant de sympathie,
 Qu'on n'a que deux bons jours, l'entrée & la sortie :
 Si l'on en trouve plus, c'est par un cas fortuit.
 L'on a cent mauvais jours pour une bonne nuit.
 La plus grande douceur qu'on trouve au mariage,
 Ne vient que de l'espoir qu'on conçoit du veuvage.
 Et rien ne doit jamais y faire consentir,
 Que pour avoir un jour le plaisir d'en sortir.
 Quoy, s'attacher toujours à la même personne !
 Ne la pouvoir quitter, si la mort ne l'ordonne :
 Attendre son bonheur d'un funeste trepas ?
 Et voir incessamment ce que l'on n'aime pas !
 Nourrir mille chagrins, mille remors dans l'ame,
 Et mourir de dépit de voir vivre une femme !
 J'aime trop mon repos pour vouloir m'exposer
 A toutes les douleurs qu'un Hymen peut causer.
 Un contract me déplaît, on fait mieux son affaire,
 Sans l'avis d'un curé, ni le seing d'un Notaire.
 Quand on a prononcé ce malheureux Oüy,
 Le plaisir de l'amour est tout évanouï :
 On croit tout-aussi-tost être la chose due,
 L'on s'empresse bien mieux pour une deffendue,
 Et quand le nom d'amant se change en nom d'Epoux,
 L'amour perd aussi-tost ce qu'elle a de plus doux.
 Veut-on se faire aimer & se faire caresse,
 Qu'on en demeure au nom d'amant & de maîtresse ;

Lors

S A T I R E.

Lors que l'on fait l'amour on veut toujours se voir,
 Et l'on aime bien plus par choix que par devoir.
 Le legitime enfin ne fait point mon affaire,
 Et le nom de mari ne peut me satisfaire :
 J'estime cent fois mieux vivre sur le commun,
 Que m'aller enrôler sous un joug importun.
 Au moins l'on peut quitter alors que bon nous semble,
 Et l'on n'est pas contraint de demeurer ensemble,
 L'on n'a pas ces contractés qui peuvent engager,
 Et si l'on n'est pas bien, l'on peut au moins changer.
 A-t-on quelque défaut, on fait tout son possible,
 Lors que l'on fait l'amour, pour le rendre invisible,
 Mais est-on marié, on ne se contraint plus,
 Et tous ces petits soins passent pour des abus.
 On devient negligé dès la première année.
 C'est une belle fleur qui s'est bien-tôt fanée.
 Tous ces ajustemens ne faisoient pas un pli,
 Et rendoient en un mot un galant accompli.
 Il ne lavoit ses mains qu'avecque de l'eau d'Ange,
 Sa perruque & ses gans n'étoient que fleur d'Orange,
 Et celui qui n'étoit que Civette & qu'Iris,
 Sent maintenant le bouc, au lieu de l'ambre gris;
 Il semble avoir toujours mille procez en tête,
 Et ce galant esprit est devenu tout bête,
 Il est toujours chagrin & ne dit pas un mot,
 Depuis qu'il a pris femme il est devenu sot;
 Aussi quand on en prend on court risque de l'être :
 L'Epoux en ce cas-là n'est pas toujours le maître.
 Son pouvoir ne sçauroit éviter ce malheur;
 Si l'on ne m'en croit pas, qu'on voye le Vasseur.
 Je le puis bien citer, la chose est fort publique,
 On sçait qu'il est cocu par arrest authentique.
 Damis est comme luy, Colin l'est en secret.
 Si je les contoïs tous, je n'aurois jamais fait;
 Il faudroit remonter jusques au premier homme,
 Sçavoir si le serpent ne le trompa qu'en pomme;
 Peut-être le fut-il, du moins s'il ne le fut,
 Il estoit tres-facile, & fort peu s'en falut;

S A T I R E.

Ce n'est pas toutefois que j'en vueille connoître,
Car s'il ne le fut pas, il pourroit du moins l'être;
Et moi qui ne veux pas me mettre en ce danger,
Je fuis le mariage & n'y veux pas songer.

F I N.



L'ART
DE PRÉCHER
A
UN ABBÉ.

*Par le Sieur D. ****



à AMSTERDAM,

chez HENRI DESBORDES,
in de Kalverstraet, MDC LXXXIII.

DE PRÉCHER

U. M. A. M. B. E.

1711




AMSTERDAM.
H. M. I. O. R. S. O. R. D. E. R.
in de Kerkhof, 1711.

L'ART DE PRÊCHER.

A

UN ABBÉ.

CHANT PREMIER.

 N F I N tu veux prêcher, la liste le publie,
Et fait voir imprimé ton nom, & ta folie :
Mais de tous les metiers, où l'on peut s'ata-
cher ;
Sais-tu que le plus rude, Abbé, c'est de prêcher,
Ce métier, diras-tu, n'a rien pour moy de rude,
Ay des forces, du feu, de l'esprit, de l'étude ;
Et jamais sur les bancs, on ne vit Bachelier,
Qui seut plus à propos interrompre & crier :
Ailleurs j'ai du bon sens, & pour la bonne grace,
N'est point à la Cour d'Abbé que je n'eface.
Ai le geste (il faut voir) la main belle, l'œil vif,
Rends à mes discours l'Auditeur attentif.
La voix d'un ton perçant le frappe, & le reveille
Jusqu'au dernier rang va chercher son oreille,
Entends la langue, & l'art de tourner un discours ;
Consulte Patru, je consulte Bouhours.
Sai mon Vaugelas, & sur le beau langage
Serois au besoin des leçons à Ménage.
Ai du docte Rapin l'ouvrage parcouru,
Aux traits de l'Orateur je me suis reconnu ;

L'ART DE PRÊCHER.

Et qu'ai-je pu trouver dans toute sa peinture,
Qu'avant son Livre en moy, n'eut fait voir la nature?
Avec moins de talents vingt Abbez ont prêché,
Que la Chaire a porté jusques à l'Evêché.
J'atends de mes Sermons la même récompense,
En un mot, ç'en est fait, Mercredi je commence.

Du moins, Abbé, du moins avant de commencer
Lis encor les conseils que je va te tracer.
Veux-tu prêcher? he bien, travaille, & sois docile;
Regardes-tu cet art comme un metier facile?
Va ne prêche jamais, fais un autre metier,
Assez de gens sans toi sauront nous ennuyer.
Prêcher, n'est point un Art, dont l'humaine science
Par de Principes surs donne la connoissance:
Dieu seul qui le connoît peut nous le decouvrir,
Et seul, quand il lui plaît, nous le faire acquerir.
Les qualitez qu'en toy tu pretens qu'on admire,
Le geste, l'air, la voix nous aident bien à dire;
Par là, sur un theatre on estime un Acteur;
Par là, dans le Palais on loüe un Orateur,
Joignant à ces talents la profonde Science,
Lamoignon voit par tout vanter son Eloquence:
Quand d'un esprit si juste, & d'un stile si net,
D'une cause embrouillée il expose le fait,
Et laissant des Plaideurs la longueur inutile,
Il ramasse en deux mots, ce qu'ils on dit en mille;
Mais ce qui fait tout l'Art d'un metier si vanté
Est d'un Prédicateur la moindre qualité;
Il faut pour en tracer le parfait caractère,
Que la grace dans luy se joigne à l'Art de plaire:
Car di-moy (Cher Abbé) si l'on doit en prêchant
Desabuser l'Impie, étonner le mechant,
Et combatant l'erreur d'une ame pervenue,
Faire suivre aux Pecheurs une route inconnue,
Aprends-moy par quel art ce miracle est produit,
Dieu, repond un Chrétien de la creance instruit,
Dieu seul tient en sa main cette puissante grace,
Et l'homme seulement presse, exhorte, menace,

CHANT PREMIER.

5

Et toujours, quand il prêche, il prêche vainement,
 Si des desseins du Ciel devenu l'instrument,
 Il ne reçoit en luy cette vertu Divine,
 Qu'a convertir les cœurs, la main de Dieu destine.
 Voilà ce qu'un Docteur, Abbé, te répondra,
 Et que, mieux qu'un Docteur, la raison t'apendra;
 Ainsi lors qu'en public tu brûles de paroître.
 Consulte-toy d'abord, & tâche à te connoître;
 Ton cœur est-il ému des celestes ardeurs,
 Qui des premiers Chrétiens echaufferent les cœurs?
 Ne t'arrête plus, va prêcher, monte en Chaire,
 Sans relâche au peché va déclarer la guerre,
 Et ta voix aussi-tôt reveillant les Pecheurs,
 Va les jeter en foule aux pieds des Confesseurs.
 Mais d'un vil intérêt si tu suis la maxime,
 Du public, en prêchant, si tu brigues l'estime.
 Si tu veux, peu sensible aux progrès de la Foy,
 Quand tu parles de Dieu, qu'on ne pense qu'à toy.
 Non, ce n'est point prêcher, c'est oser dans l'Eglise
 Faire ce qu'au Theatre à peine on autorise.
 Mieux que toi le Baron, moins que toi Criminel,
 Au metier que tu fais, réussit à l'Hôtel:
 Mais qui fait, diras-tu, si l'ardeur qui m'enflâme,
 N'est point ce feu Divin allumé dans mon ame,
 Et si Dieu, qui toujours fut libre dans son choix,
 Pour convertir les cœurs, n'a point choisi ma voix?
 Veux-tu que sur ce doute, Abbé, je t'eclaircisse?
 Ecoute, applique-toy, reponds sans artifice,
 Voy qui vas des Chrétiens ataqver les erreurs,
 As-tu pris soin, di-moy, de reformer tes mœurs?
 Et si la mode étoit, a la fin du Carême,
 De prêcher à son tour le Predicateur même,
 Ne te pourroit-t'on point adresser tes Sermons,
 Et te combattre aussi par tes propres raisons?
 Certain Predicateur homme éloquent, habile,
 Et qui, d'un air touchant, expliquoit l'Evangile,
 Contre l'excez du luxe ayant un jour prêché.
 Un Bourgeois, homme-simple en eut le cœur touché.

Et sortant du Sermon alla dire à sa Femme ,
 Qu'il vouloit tout quitter, pour mieux sauver son ame;
 Tout quitter, reprit-elle! Ouy, c'est ce qu'il a dit ,
 Il faut pour se sauver, n'avoir qu'un seul habit.
 J'en ay deux, j'en garde un, pour l'autre va le prendre.
 Et porte à l'Hôtel-Dieu, l'argent qu'on peut le vendre.
 Ne peut-on de l'arrêt adoucir la rigueur ,
 Dit-elle, & voir un peu ce beau Predicateur ?
 Elle va donc chez lui: mais , Monsieur est à table ,
 Lui repond un Valet d'un ton peu charitable ;
 J'atendrai . . . d'aujourd'huy vous ne sauriez le voir.
 Dès qu'il se met à table, il en a jusqu'au soir.
 Le soir je reviendray? Non , c'est peine inutile ,
 Monsieur n'y sera pas, il va jouër en Ville.
 Ne peut-on pas, du moins , l'entretenir demain ?
 Venez . . . Mais, gardez-vous de venir trop matin.
 Elle vient au Valet demande à voir le Maître ,
 Dans un moment, dit-il, vous le verrez paroître :
 Attendez Quoy, si tard il est encore au lit ?
 Non, pour aller aux champs, Monsieur change d'habit.
 Change d'habit, dit-elle? Adieu je me retire ,
 Puis qu'il a deux habits , je n'ay rien à luy dire.
 Elle sort aussi-tôt, & va faire au logis ,
 Le conte du festin, du jeu, des deux habits ,
 Et l'exemple aisement dissipa le scrupule ,
 Que donnoit le Sermon à ce Bourgeois credule ,
 C'est ainsi qu'en prêchant on fait si peu de fruit ,
 Le Sermon édifie , & l'exemple détruit.

En vain sur les leçons par les Rheteurs prescrites ,
 Tu polis nuit & jour tes Sermons hypocrites :
 Si tu veux me toucher , fai moi connoître en toi ,
 Ce que par tes discours tu veux produire en moi ,
 C'est ainsi qu'autrefois ont prêché les Apôtres ,
 Par le même chemin doivent suivre les autres ;
 Et l'on se flate en vain de marcher sur leurs pas
 Quand le cœur au discours, Abbé, ne repond pas :
 Mais il est un moyen d'obtenir cette grace ,
 Invite Bourdaloue à prêcher en ta place ,

Et toy, de ses Sermons attentif Auditeur,
Aprends, en l'écoutant, l'Art de Predicateur :
L'on ne fait bien parler, que quand on fait se taire
Et puis, Pâques venu, va dans un Seminaire,
Renfermer pour trois ans cet aveugle desir,
Et de tous tes desseins te convaincre à loisir,
La devenu devot, humble, sage, & sincere,
Charitable au prochain, à toi-même severe,
Libre enfin des défauts qu'on te peut reprocher,
Je te croiray du Ciel envoyé pour prêcher :
Ce conseil te fait peur ? quoi trois ans de retraite ?
Non non je veux prêcher, c'est une affaire faite.
Mècredy l'on m'attend, qui prêchera pour moy ?
Bourdaloüe ? il faut donc que je l'enleve au Roy,
Et puis, vous le savez, ma parole est donnée,
Et sur le livre en forme, avec mon nom signée,
Voulez-vous que manquant au Carême promis,
J'afflige mes parens, j'irrite mes Amis ;
Qui tous avec chaleur, ont brigué cette Chaire,
Et pour me la donner, remüé Ciel & Terre :
Enfin elle est à moi, je la veux conserver,
Une Chaire n'est pas si facile à trouver ;
Je n'ay pas, il est vray, les vertus d'un Apôtre,
Mais je suis honnête-homme, & je suis comme un autre,
Tel qui n'est pas meilleur voit la foule après lui,
Et la vertu n'est pas ce qu'on suit aujourduy.
Acheve, & puis qu'enfin la chose est resoluë,
Decouvre-nous, Abbé, ton ame toute nuë ;
Dy-nous l'Art d'atirer le beau monde après toy ;
Car, tu peux l'avouer, tu n'entens pas je croy,
Que ton merite seul à te suivre l'engage ;
Aux grands Predicateurs laissant cet avantage,
Tu fais d'autres moyens de nous faire venir
Entendre tes sermons, ou du moins y dormir.
Tu rougis, & tu crains que ma Muse severe,
N'aille de ta cabale éclaircir le mystere,
Et ne montre à quel prix le monde curieux,
Prière au Prédicateur son oreille, & ses yeux.

Il est vray qu'en un champ si propre à la Satyre,
 A tes dépens, Abbé, je pourrois faire rire,
 Toutefois ne crains point tu n'es pas le premier,
 Savant en ce grand Art, que j'ose decrier :
 On en voit tous les ans de qui l'heureuse adresse,
 Sait d'une heureuse brigue apuyer leur foiblesse
 Et qui d'amis puissans en Chaire protegez,
 Ont toujours pour prêcher des Auditeurs gagez :
 Peux-tu craindre après eux d'augmenter le scandale ?
 Va, sois Prédicateur par brigue & par cabale,
 La mode est établie, & l'on n'en rougit plus,
 Harpage vit par là croître ses revenus,
 Et rendit autrefois sa famille puissante,
 Il fut riche, il avoit dix mille écus de rente.
 Par tout de bons contrats assuroient ses deniers,
 Deux fils d'un si grand bien étoient seuls heritiers.
 Dix mille écus pour deux, c'est trop peu, dit Harpage,
 L'Eglise à mon Cadet offre un autre heritage,
 Qu'il prêché, c'est ainsi que l'on devient prelat,
 Mais a-t'on la vertu comme l'Episcopat ?
 L'eloquence, l'esprit, la Cour le donne-t'elle ?
 Il faut, à ce haut rang, que le Ciel nous appelle,
 Le Ciel ? hé bien ! le Ciel ainsi l'a destiné,
 Mon Fils sera Prelat, puis qu'il n'est pas l'aîné,
 Le Ciel regla son sort en reglant sa naissance,
 Allons donc, qu'à l'Eglise on tourne son enfance :
 Lui faut-il des talens, hé bien, il les aura,
 Faut-il un jour prêcher, hé bien, il prêchera :
 Engagé de la sorte, enfin le jour arrive,
 Qu'acourt pour l'ecouter la famille craintive,
 Et que le jeune Abbé fait admirer en lui
 Le geste, l'air, le ton, & la piece d'autrui.
 D'où vient cet embarras, ces carrosses de file ?
 Quel spectacle nouveau fait acourir la Ville ?
 He quoy ! vous l'ignorez, on acourt au Sermon,
 C'est l'Abbé quel Abbé ? vous connoissez son nom.
 Le fils d'Harpage .. il prêche .. ouy, c'est assez, de grace.
 Son pere est mon amy, faites-moi donner place : C'est

CHANT PREMIER.

C'est ainsi que l'on parle, en n'osant y manquer ,
 Chacun court au Sermon se faire remarquer ,
 Cependant de la foule un Orateur fait gloire ,
 Il ose se vanter d'un nombreux auditoire ,
 Dont la moitié se doit au sang, à l'amitié ,
 Souvent la Politique en fait l'autre moitié :
 Encor, si par cet Art on s'augmentoît la presse ,
 Que pour encourager la timide jeunesse ,
 Si l'Orateur un jour, par la foule excité ,
 Méritoit ce que jeune il n'a pas mérité :
 Mais cet Art n'est plus l'Art d'un Orateur novice
 Tous, pour être suivis, se servent d'artifice.
 Le Moine va par tout, on le voit à la Cour ,
 On le trouve à Paris, me disoit l'autre jour ,
 Un homme de bon sens zélé pour la clôture :
 Pourquoi vient-il montrer son affreuse figure ,
 Et nous assassinant d'un entretien flateur.
 Des Dames sous un froc brigue-t'il la faveur ?
 Pourquoi? dis-je aussi-tôt, il faut qu'on nous instruisse.
 Trouvez-vous au Sermon, Dimanche en telle Eglise.
 Il y vint, & d'abord que l'on fut assemblé ,
 Il reconnut celui, dont il m'avoit parlé ,
 Qui de mots affectez, & de vaines pensées ,
 Repassoit les brebis, qu'il avoit ramassées.
 De son intrigue, enfin, voyez-vous les raisons ,
 Lui dis-je, ouï, je les vois, dit-il, mais écoutons.
 Abbé, ce fut alors que s'enflame sa bile ,
 Est-ce ainsi, me dit-il, qu'ont prêché l'Evangile
 Tant de Predicateurs Saints, devots, & savants,
 Que le Cloître au public a fourny de tout-tems ?
 Cachez dans un Convent ne se montrant qu'en Chaire ,
 Leur nom seul après eux traînoit toute la terre :
 A tout autre inconnus qu'au timide pécheur ,
 Qui mettoit à leurs piez son crime & sa douleur :
 Etude, & la priere étoient toute leur brigue ,
 Et celui-cy, le lâche ! il menage une intrigue ,
 Mais laissons là l'intrigue, & parlons du discours ,
 Puis qu'il en a besoin, qu'il cherche du secours ,

Qu'il aille aux Marguilliers rendre un honteux hommage ,

Et par ses lâchetés achetant leurs suffrages ,
 Qu'il obtienne qu'en Chaire on le laisse monter :
 Ce n'est rien mais de voir ce qu'il vient débiter :
 Ces mots, ces riens brillans qu'avec pompe il étale ,

Qu'en termes précieux il préche la morale ,
 Et que ces vains discours se donnent pour Sermons ,
 C'est ce qui fait horreur , sortons, amy, sortons.
 Il sort, & je le suis aprouvant sa colère :
 Mais toi qui t'élevant à ce haut Ministère ,
 Sembles n'attendre plus que l'heure pour prêcher ,
 Abbé, crois-tu qu'alors il ait dû se fâcher ?

CHANT SECOND.

P Arle sans te flater, fais-tu bien de quel stile ,
 Aux coupables mortels s'annonce l'Evangile ,
 Sais-tu choisir les mots propres à l'annoncer ,
 Les choisir avec Art , avec Art les placer ?
 Tel du stile souvent croit avoir l'elegance ,
 Et savoir bien parler, qui pour toute science ,
 D'une phrase à la mode, & d'un terme elegant,
 Sait orner un discours par tout ailleurs rampant ,
 Un autre à chaque nom joignant une epithete
 Croit atraper par là l'eloquence parfaite.
 Un autre en mots pompeux, l'un à l'autre cousus ,
 Nous donne pour sublime un superbe Phebus.
 Penètre le genie, & le tour du langage ,
 Aprens de chaque mot, & la force, & l'usage ,
 Toujours en écrivant modeste & retenu
 Donne-nous un discours égal & soutenu ,
 Noble sans te guinder, naturel sans bassesse ,
 Tu dois, semblant fuir, trouver la politesse :
 Et dans un stile pur, où rien n'est affecté ,
 Conserver l'elegance & la simplicité.

Va te former ce stile en lisant l'Ecriture ,
Elle seule savante à peindre la nature ,
Elle seule de l'Art la sachant démêler ,
Sait & parler au cœur, & le faire parler :
Que ce Livre Divin soit ta première étude ,
De ton discours en suite aprens l'exactitude ,
Il en est une, Abbé, pour le Prédicateur :
Mais du simple écrivain distingue l'Orateur.
Quand Cicéron dans Rome armé contre le vice ,
D'Antoine ou de Verrés acusoit l'injustice ,
Il parloit autrement que quand plus familier ,
Il vantoit d'un Plaideur l'équipage guerrier.
Veux tu peindre un Heros, veux-tu qu'avec Eugene,
Sur l'esprit, sur la langue Ariste s'entretienne ,
Imite de Bouhours le stile delicat ?
Mais si tu veux prêcher, fuis ce soin trop exact.
Qui pour un mauvais mot condamne une pensée ,
Et ne croit rien de bon où l'oreille est blessée ;
J'aime mieux dans la Chaire un heureux mouvement.
Que d'un discours poly le sec arrangement.
Loin ces Predicateurs dont l'exacte elegance ,
A l'oreille ennuyée offre tout en cadence :
Ce stile harmonieux & me berce, & m'endort ,
Mais aussi ne va point toujours dans le transport ,
Et solement de l'Art meprisant la conduite.
Nous donner des Sermons sans dessein & sans suite ,
Du discours, en prêchant, sache observer les loix ,
Il ne t'est pas permis de t'en faire à ton choix :
Va les prendre de l'Art, mais cache l'artifice ,
Ne commence jamais d'un air qui m'eblouisse :
Fuy ce faste orgueilleux d'un Orateur trop vain ,
Qui d'abord commençant, nous vante son dessein
Promet une matiere innouïe, importante :
Souvent c'est la souris que la Montagne enfante ,
Et d'abord en humeur foudroye en commençant
Qui bien-tôt epuisé me glace en finissant.
Un bon Predicateur plus modeste, & plus sage ,
Avant de s'engager s'observe & se menage ,

De ces airs fastueux fait toujours s'abstenir ,
Et ne promet jamais que ce qu'il peut tenir :
Souviens-toi, qu'eclairé nôtre siecle condamne
Ce mélange éclatant du Saint, & du prophane ,
Dont jadis l'Orateur empruntant son succès.
Pour exorde au Sermon donnoit un Cambises.
Ces passages brillants , ces traits pris de l'Histoire ,
De nos Predicateurs firent long-temps la gloire.
Mille encore aujourd'huy par là se font valoir ,
Et des sots admirez distinguent leur savoir :
Savans à peu de frais : car dans combien d'ouvrages
Trouve-t'on ramassez ces traits & ces passages ?
Et quel est l'ignorant, qui ne puisse au besoin ,
Les fournir à millier sans les chercher bien loin ?
Souvent pris de trop loin un exorde bizarre ,
Jette hors du sujet l'Orateur qui s'égare ;
Et souvent trop pompeux il derobe l'éclat ,
Au reste du Sermon, qu'il fait paroître plat.
Il faut donc que toujours le sujet le fournisse ,
Et qu'au corps du discours le prepare , & l'unisse ,
Du Ciel, apres l'exorde , implore le secours ,
Mais n'imité jamais par de burlesques tours
De ces Predicateurs l'éloquence fleurie ,
Qu'une chute de mots jette aux pieds de Marie ,
Sur ton sujet ensuite expose ton dessein ,
Et sans t'en écarter sui-le jusqu'à la fin.
Choisy pour tes discours un heureuse matiere ,
N'entreprends pas toujours de la fournir entiere ;
Souvent au dernier point l'on n'a pû parvenir.
Que l'horloge souvent avertit de finir.
On a beau s'échauffer , c'est en vain qu'on exhorte
Un Auditeur lassé qui regarde la porte.
Borne-toi si tu peux aux points les plus touchans
Que ces points soient égaux, mais toujours diferens.
L'Antithese souvent en a fait le partage ,
Lingende, & le bon sens ont banny cet usage.
On prefere aujourd'huy le solide au brillant.
Pourquoy quand l'or est bon, y mêler du clinquant.

CHANT SECOND.

Peut être un autre, un jour osera plus habile
 Des loix de la coutume afranchir l'Evangile,
 Et rendre à nos Sermons l'heureuse liberté.
 Que donne à ses discours la sage antiquité.
 De la division elle ignore la gêne.
 Et jamais Orateur dans Rome, ou dans Athene,
 Partageant avec art ses sujets proposez :
 N'en distingua d'abord les membres oposez :
 Chaque point à son rang se montroit de lui même.
 Du premier sans le dire on passoit au deuxième :
 Et l'on n'attendoit point que du premier lassé,
 Pour passer au second, l'Auditeur eut toussé,
 Le sujet simple & clair n'enfermant qu'une chose,
 S'avancoit vers la fin sans detour, & sans pause :
 Et sur cette unité l'Orateur scrupuleux
 Jamais pour un discours, n'en fit entendre deux :
 Ainsi du même objet plus long-temps occupée,
 L'ame étoit en sortant plus vivement frappée.
 Et le peuple excité laissoit là l'Orateur,
 Et couroit des Tyrans detroner la fureur,
 Deposoit de Philippe, & l'audace, & l'armée :
 Et rendoit le repos à la Grece allarmée :
 Mais aujourd'huy moins simple en ses inventions,
 Chaque Predicateur court à ses divisions,
 Et pour en affecter le tour & la maniere,
 Souvent avec ses points il change sa matiere.
 Corrige ce defect, tous les points jusqu'au bout
 Doivent estre liez & composer un tout.
 Non que je veuille icy contraindre ton genie :
 Mais si c'est ton genie, une simple homelie,
 Explique l'Evangile, & sur ses veritez
 Traite divers sujets à loisir meditez.
 Habiles Orateurs, Savants, mais populaires,
 C'est ainsi qu'autrefois ont prêché les Saint Peres.
 Heureux, si dans nos jours, tant d'Orateurs fameux
 Soient, devenus Saints, prêcher aussi comme eux,
 Les Grands, le Peuple en foule iroient pour les entendre,
 Et moy, laissant cet Art que je te veux apprendre,

Au lieu de t'en donner d'inutiles leçons,
J'irois, tout le premier, m'instruire à leurs Sermons.
Mais d'autres que des Saints en Chaire osent paroître,
C'est pour eux que j'écris, & leurs défauts peut-être
Feront lire mes vers qui les ont acusez,
Vers, par tout sans cela justement meprisez.
Donc, Abbé, jusqu'au bout écoute mes maximes,
Evite, en divisant ces phrases Synonymes,
Qui jouant sur les points retournes en tous sens,
Disent six fois le même en termes differens :
Cette fade abondance est d'un esprit sterile :
Veux-tu qu'à retenir chaque point soit facile.
De ce fatras de mots va te débarasser,
Mais pour t'exprimer juste, aprens à bien penser :
Quand une expression est ou vaste, ou confuse,
La cause est dans l'esprit, c'est lui seul qui l'acuse
Et la langue toujours exprime clairement,
Ce que d'abord l'esprit a conçu nettement.
Aprends à mépriser l'ornement puerile,
Dont pare un Ecolier sa matiere, & son stile.
Ce n'est point ton discours que je dois admirer,
Ne m'oblige pas même à le considérer.
Les mots sont des chemins pour aller aux pensées,
Mais quand, avec trop d'Art, les phrases sont placées,
Le discours en chemin nous présentant des fleurs
Amuse nôtre esprit qu'il doit porter ailleurs :
Que du cœur échaufé les figures dictées
Ne soient jamais de l'Art par machine empruntées.
La nature sans Art produit ses mouvemens,
Et pare le discours de ces vains ornemens.
Garde-toy toutefois de traiter de frivole,
L'art qu'un savant Rhéteur enseigne en son école :
Mais sois, à t'en servir, toujours si modéré,
Qu'on croye, en t'écoutant, que tu l'as ignoré.
Rempli bien ton Sermon, n'y laisse pas de vuide,
Et que jusqu'à la fin, il soit clair & solide.
Crains, d'un brillant concept, cherchant l'éclat troppeur,
De donner pour lumière une fausse lueur.

Cherche le vray par tout, & defens à ton zele,
D'altérer, en l'outrant, sa beauté naturelle.
Tu dois en composant varier ton discours,
Il en est qui bornent par tout aux mêmes tours
Ont toujours, en prêchant, leur methode affectée ;
Ainsi chaque matiere également traitée
Roula dans Biroat sur trois points oposéz ,
En trois points avec Art, à leur tour, divisez ,
Cette uniformité me deplaît, & m'ennuye :
Un Peintre est meprisé quand son foible genie ,
Toûjours se rencontrant dans ses divers tableaux,
Ne peut à ses desseins donner de jours nouveaux :
Les yeux les plus grossiers savent le reconnoître ,
Mais les traits du pinceau distinguent un grand Maître:
Il est par tout le même, & par tout diferent ,
Et pour le reconnoître, il faut un œil savant.
Au brillant, à propos, mêlant le pathetique ,
Fai, sans le demander, que l'Auditeurs s'applique ,
Et toûjours du Sermon luy derobant l'ennuy ,
Qu'il en craigne la fin, & suive malgré luy.
Instrui-le quand il faut, fai parler pour l'instruire
Autorité, raison , dit tout ce qu'il faut dire :
Prens garde ; en l'instruisant , de faire vanité
De ce langage obscur dans l'école usité.
Un Pedant quelquefois peut reüssir aux grilles ,
Et l'on m'a raconté qu'en un Convent de filles
Biroat fit un jour un excellent Sermon ,
Mais il étoit trop clair, il ne parut pas bon ,
On s'en plaignit ; comment tant de filles se taire !
Hé bien ! dit Biroat, il faut les satisfaire ,
Je préche encor demain : il le fait, & d'abord
Jusqu'à la Trinité mon homme prend l'effort.
De ce mystere obscur il parle avec emphase ,
Repete, sans besoin, substance, Hypostase ,
Et de termes savans fit un Galimatias ,
Qui charma des esprits qui ne l'entendoient pas.
On n'ebloüit par là qu'une foule imbecille ,
Mais aux gens de bon goût veux-tu paroître habile ,
Charmer

Charmer les beaux esprits, atacher les Savans ;
Et même reüssir en de certains Convents :
Car il en est , Abbé, dont les grilles sacrées
Cachent, comme à Belfon, des filles éclairées.
Que tout soit dans ta bouche expliqué nettement,
Et que l'Ecole parle intelligiblement.
Ne fai point, affectant un savoir pedantesque.
Du Grec, & du Latin l'atelage burlesque.
Je voudrois, quand je vois un discours bigarré,
Que qui s'en sert si mal , l'eut toujourns ignoré.
Je respecte pourtant cet ancien usage ,
Qui toujourns en Latin fit citer un passage :
Cet usage a prescrit , malgré les foles loix.
De ceux qui precieux citent tout en François ,
Et cherchant un discours aux Dames plus commode ,
Font dire à JESUS-CHRIST des phrases à la mode.
C'est prophaner d'un Dieu le langage divin ;
Parlé plus nettement, mais citant en Latin ,
Que tes citations soient courtes, & ferrées ,
Et n'en change jamais les phrases consacrées.
Si le texte est Latin, garde l'original ,
Mais non pas s'il est Grec: le Grec sied toujourns mal,
Et porte, malgré nous , nôtre esprit au college :
Enfin le Latin seul jouit du privilege ,
Et si tu veux du Grec tes raisons emprunter ,
Tu dois facilement en François le citer.
Je ne veux point des mots, je demande des choses
Aprends, puis qu'à prêcher, Abbé, tu te disposes ,
Que le Predicateur doit toujourns à l'esprit
En faire plus penser que sa bouche n'en dit :
Mais en vain à l'esprit croit-il se faire entendre ,
Si, sans être savant, je ne puis le comprendre ,
Sage fut cet Auteur amy de la clarté ,
Qui voulant des ses vers bannir l'obscurité ,
Interrogeoit d'abord une oreille ignorante ,
Et pour les critiquer consultoit sa Servante .
De cet exemple, Abbé, tu pretens te railler.
Mais, quiconque en public se dispose à parler ,
Devroit

Devroit de cet Auteur imiter la prudence ,
Et du peuple d'abord consulter l'ignorance .
On dit que Mathurin est Savant & subtil ;
Mais chacun l'écoutant demande , Que dit-il ?
On le fuit , mais pour luy content de son merite
Il traite de grossier le Peuple qui le quite .
Je ne suis pas , dit-il , pour plaire aux ignorans :
Pour me voir écouté , donnez-moy des Savans .
De vingt Predicateurs c'est l'ordinaire excuse ,
Et toujours l'Auditeur est celui qu'on accuse .
Mais on se trompe , Abbé , parlons de bonne-foy ,
On ne t'écoute pas , je ne m'en prens qu'à toy .
Ouy renonce au métier , resous-toy de te taire :
Si tu ne fais pas l'Art de parler au Vulgaire
Au Vulgaire . . . qui , moy ? J'auray pour auditeurs
Le beau monde , les Grands : Mais ils feront Pecheurs :
Ce qu'on atend de toy , c'est l'utile science .
Qui du crime au Public donne la connoissance .
Tu fais que tout Pecheur est toujours ignorant ,
Pour luy seul dans la Chaire , il faut être Savant :
Dedui bien tes raisons , choisi bien tes passages ,
Et toujours à l'esprit peins de nobles Images :
Aussi bien que les Grands le peuple écoutera ,
Et s'il n'en connoit l'Art , son cœur le sentira :
Pour gouter une piece , il n'appelle personne ,
Ni pour savoir pourquoi , ni comment elle est bonne .
Elle est bonne , il suffit , il l'écoute , & jamais
Un discours excellent ne luy parut mauvais .
Mais toy , de qui l'esprit nourry dans les sciences
Sait de divers degrez faire les differences ,
Ne le confons jamais , distingue en un Sermon ,
Le bon du mediocre , & le meilleur du bon .
Toujours vers le meilleur que ton esprit s'eleve ,
N'est point d'Orateur , que le travail n'acheve .
Ne garde point en Chaire un imparfait talent :
Mais , c'est peu d'être bon , il faut être excellent .
Même , pour t'élever ta force , & ton genie .
Peuvent ambitieux un Orateur s'oublier .

Et sans force élevé crut, au premier Sermon,
Egaler Bourdalouë, & passer Mascaron.
Sache mieux te connoître, & sois moins temeraire,
Travaillant sur ton fond, fai-toy ton aversaire.
Mediocre vaut mieux, s'il n'est point imité,
Qu'un plus grand sur le tien, avec étude enté.
Fui le honteux destin de te voir sans genie,
D'un bon original la mauvaise copie,
Tout grand Predicateur a gâté de tout-temps
Ceux qui pour l'imiter, ont forcé leurs talens.
Combien depuis dix ans, de Grimaus dans la Chaire,
De leurs fades Portraits ont fatigue la terre,
Parce qu'en Peintre habile un grand Predicateur
A, pour le corriger, fait le portrait du cœur.
Qui ne fait qu'imiter, ne fait point l'Art de plaire,
Souvent plus lâche encor l'Orateur plagiaire
Ose dire un Sermon, qu'a feu d'un écrivain
Lui rendre, à point nommé, la diligente main.
L'usage en est connu; mille Orateurs en France
Au copiste affidé doivent leur eloquence,
Châque jour la Province entend prêcher absens
Tous ceux qui dans Paris tiennent les premiers rangs,
Des grands Predicateurs funeste destinée,
Tandis que Bourdalouë à la Cour étonnée
Annonce l'Evangile, & plait à chaque mot,
Ailleurs il fait pitié dans la bouche d'un Sot.
Abbé, que ton Sermon se doive à ta doctrine,
Que solide & savant, le bon sens y domine:
Tu peux, mais rarement, illustrer tes raisons
D'exemples, de recits & de comparaisons.
Car, ne crois pas aveugle en ta délicatesse,
Que par là ton discours tombe dans la bassesse;
Laisse à nos précieux un si faux sentiment,
Quelquefois le sublime en fait son ornement,
Des Loups & des Brebis la fable bien contée,
Fit rompre avec Philipe une trêve arrêtée,
Et l'Orateur fameux, qui daigna s'en servir
Trop jaloux de son Art, ne crut pas s'avilir.

Tout reüssit, Abbé, quand avec eloquence,
 On fait joindre, en prêchant, le zele, & la prudence.
 Ouy, j'écouteray tout, si tu veux bien prêcher,
 Et tout t'est pardonné, si tu fais me toucher.
 Mais à ce grand effet c'est en vain qu'on aspire,
 Si la conclusion ne fait pas le produire.
 Pour apprendre à toucher, aprens à bien finir,
 C'est là que l'Orateur doit ses forces unir,
 Et faire en ramassant en trois mots la matiere
 Du pecheur qui resiste une conquête entiere.
 Rapelle donc, alors, tes plus forts argumens :
 Mais, sans te rafraîchir en longs raisonnemens,
 Ne fait que les montrer, evite les redites,
 Et toujours renfermé dans les bornes prescrites,
 Fai que ton Auditeur te quittant à regret,
 Se retire chez soi tout plein de ton sujet :
 Alors, lex yeux baïsses, dans un morne silence,
 Il ira par sa prompte, & libre penitence,
 De ses propres delais lui-même courroucé,
 Prevenir de la Mort le repentir forcé :
 Et meditant sa Foy si long-tems ignorée
 Apprenant à quel prix du Ciel s'ouvre l'entrée,
 Jugera bien-tôt, justement rigoureux,
 Qu'un plaisir indiscret est toujours dangereux.
 Alors, au bal, au cours, manqueront les Coquettes
 Le Theatre prescrit n'aura plus de Poëtes,
 Et l'on ne verra plus le joueur obstiné,
 Son gain, à sa perte en tout-tems adonné.
 Ny l'Amour, dans un Livre amusant la jeunesse
 Faire admirer sa force, & sentir sa foiblesse.
 Responsable du temps l'inutile Chrétien
 Croira que c'est un mal de ne point faire en bien,
 roduit ce changement en ceux qui vont t'entendre
 Un-moins qu'en tes Sermons on te voye y prétendre,
 Par quoi qu'on dise, Abbé, toujours on prêchera,
 Et ce grand changement jamais n'arrivera.
 On a beau s'échauffer, beau ramuler son zele,
 On ne trouve au Sermon qu'un Auditeur rebelle

Et sans en alleguer mille exemples divers ,
Moi-même , ici sans fruit, je te préche ces vers.

CHANT TROISIÈME.

J'Estime un Ecrivain qui jamais ne s'entête ,
Et dont à corriger la plume est toujours prête.
Aporte à tes Sermons cet esprit rigoureux :
Un endroit te paroît noble , éclatant, heureux ,
Le tour en est charmant, l'expression hardie ,
Il te plaît, & tu l'as enfanté de génie ,
Tu le redis vingt fois, & toujours plus nouveau ,
Vingt-fois le redisant, il te semble plus beau :
Crains ce plaisir flateur qui t'aveugle peut être :
Sans montrer cet endroit , ne le fais point paroître
Observe exactement tes amis consultez ,
De cet endroit si beau t'ont-ils paru charmez ?
Non Retranche-le donc , & que ta main immobile
Cet enfant bien-aimé dont tu fais ton idole.
Exact, sache éviter les mépris d'un Censeur ,
Docile à ses avis, mérite sa rigueur ,
Cependant , ne va point souffrant qu'on t'avertisse :
D'un Critique ignorant redouter le caprice.
Aux avis d'un Censeur tu ne dois déferer ,
Qu'autant qu'il aura sçu t'instruire, & t'éclairer :
Mais, que de ses raisons, ta raison convaincue
Embrasse avec plaisir la vérité connue ,
Sans foiblesse, & sans honte on cede à la raison ,
D'un éloge imposteur crains le fatal poison :
La louange te plaît, tu veux qu'on t'applaudisse ,
Chacun t'applaudira, par grace, ou par malice ,
Aussi bien que l'ami , l'ennemi complaisant
Nourrira tes défauts en les canonisant.

Un jour Martin prêcha (retien bien cet histoire)
Je courus invité grossir son auditoire ,
Il commence ... j'écoute , & d'un ton d'Ecolier
A peine eut-il tremblant, dit son exorde entier , *Qu'il*

Qu'il hésite, repete, & perdant son étoile,
 Il vogue à l'aventure, & sans rame, & sans voile.
 Vingt fois je fus troublé voyant qu'il se troubloit
 Et je tremblai vingt fois en voyant qu'il trembloit.
 Enfin de flots en flots sa mémoire infidelle,
 Demi noyé, le jette à la vie éternelle.
 Il s'y prend, & finit : moi m'en voulant aller,
 Quoy, vous en irez-vous sans le congratuler ?
 Me dit-on, comme alors je respirois à peine,
 On me prend, & par force en sa châtre on m'entraîne;
 Là Martin dans un lit, entouré de flatteurs,
 De cent sots complimens, savouroit les douceurs :
 Mon Dieu ! s'écrioit l'un, la piece est merveilleuse !
 Vous l'avez débité d'une mémoire heureuse,
 Voilà ce qu'en François on nomme un bon Sermon :
 Disoit l'autre, mais bon, ce qui s'appelle bon,
 Puis l'embrassant : Mon cher que vous êtes aimable !
 Mascaron moins que vous en chaire est agreable,
 Moins juste Des-Alleux, Flechier moins elegant.
 Moins delicat la Broüe, & Girou moins touchant :
 Luy cependant modeste au milieu de sa gloire
 Se plaignoit qu'on avoit vû broncher sa mémoire,
 Avoüant que d'ailleurs il avoit bien prêché ;
 Brôché .. vous vous moquez, vous n'avez point brôché,
 Qui s'en est apperceu ? Personne, & je vous jure
 Qu'on a trouvé sur tout vôtre mémoire sûre,
 Et puis, cela n'est rien, n'avez-vous pas tout dit ?
 Le défaut de mémoire a fait voir plus d'esprit :
 Martin à ce discours sourit, & se console,
 Se loüe, & sans façon les croit sur leur parole,
 Et des lors on diroit que pour l'Avent prochain
 Le Roy le doit expres mander à Saint Germain,
 Ou que des Marguilliers la troupe toute prête
 L'attend pour luy jeter le Carême à la tête.
 Moy caché dans un coin, & murmurant tout bas,
 Je rougissois de voir qu'il ne rougissoit pas,
 Et j'étois-là le seul, qu'à son air on dût prendre
 Pour le Predicateur que l'on venoit d'entendre :

Enfin je me retire , & vai pester ailleurs ,
Et contre les Martins, & contre les flatteurs ,
Est-il dans ce métier quelqu'un qui ne se flatte ,
Quiconque prêche mal voit que sa honte éclate ,
Contre luy l'auditeur est par tout un témoin ,
Mais il trouve toujours un flatteur au besoin :
Qu'un seul l'approuve, un seul nourrissant son audace,
Aux plus grand Orateurs il dispute la place ,
Et s'aveuglant soy-même , il croit quand on le fuit
Que tout le monde en foule, & le cherche & le fuit.
Paris voit tout les ans pareille extravagance ,
Et quand je parle ainsi je sçais à qui je pense :
Mais, sans taxer aucun , je dis en general ,
Que nul dans son metier ne croit réussir mal.
Veux-tu d'un bon Sermon l'assuré témoignage ?
Va de tes Auditeurs consulter le visage ,
Va sur eux du Sermon étudier le prix ,
Et demander aux yeux ce qui plait aux esprits.
Observe les endroits où la foule attendue
Abandonne à ta voix son oreille pendue ,
Où chacun dans sa place immobile , & ferré ,
Te devore des yeux, & te suit à son gré.
Cette preuve suffit, tu peux croire sans doute ,
Que les meilleurs endroits sont ceux que l'on écoute
Quand l'oreille à la voix se laisse gouverner ,
Le cœur suit le penchant qu'elle veut lui donner
Ces endroits sont, dis-tu, les moins beaux de la piece,
D'autres ont plus d'esprit, de tour, de politesse,
Sur eux à l'avenir regle tous tes Sermons :
Ceux-la sont negligez, il n'importe, ils sont bons ;
Au but de ton metier , si ton esprit s'applique ,
Tu seras à toy-meme un severe critique.
Ne va point, si tu veux, consulter tes amis ,
Mais sui d'un sage Auteur cet important avis ,
Quand tu fais tes Sermons, c'est ainsi, dois-tu dire ,
Que du vice, en prêchant, je détruiray l'Empire :
Si Paul , ou Chrysostome étoient mes Auditeurs ,
Que diroient m'écoutant ces Sains Predicateurs ,

Est-ce ainsi de l'Enfer qu'ils confondoient la rage
Que Paul d'étonnement frapoit l'Areopage,
Et que pour assister le Prochain indigent
Chrysostome à l'Avare arrachoit son argent ?
Toujours devant tes yeux mets-toy ce grands modeles,
Leurs écrits de leurs voix sont des échos fideles,
Apprens, en les lisant, le pouvoir qu'ils ont eu,
Obtiens-le de celuy dont ils l'avoient reçu,
Et fay comme ils ont fait ; d'abord à la priere
De ton discours informe apporte la matiere,
Et demandant au Ciel qu'il daigne t'éclairer,
Tâche, en la méditant, de la bien penetrer ;
Prepare-toy long-temps, & garde bien de faire
D'un inpromptu Sermon l'épreuve temeraire.
Peus tu dans un besoin jamais embarrassé,
Achever, pour un autre, un Sermon commencé,
Et sur les mêmes points jusqu'au bout divisées
Prouver les veritez qu'un autre a proposées ;
Prêche alors sur le champ, en ce cas j'y concens,
Mais hors de là, crois-moy, menage tes talens.
Ne conte point le temps que ton Sermon te coûte,
Et toujours préparé merite qu'on t'écoute.
Choisi dans tes sujets ce qu'ils ont de meilleur ;
Mais, pour le bien choisir, interroge ton cœur,
Ce qui dans la raison, & te plaît, & te touche,
Doit & plaire, & toucher, quand il est dans ta bouche ;
Du Sermon là dessus dispose le projet,
Traite indifferemment un different sujet ;
Tantôt, c'est un Eloge, & tantôt un Mystere,
Tantôt, sur la vertu j'ay besoin qu'on m'éclaire ;
Tantôt, par invective on d'étruit le peché,
Que tout soit, avec Art, diversement touché,
Et si tu veux prêcher une morale utile,
Tu dois étudier & la Cour, & la Ville.
Jamais en Duc-&-Pair n'habille le Bourgeois,
Ny ne donne aux Sujets les qualitez des Rois :
Place bien tes couleurs, peins le Bourgeois avare :
Le courtisan flatteur, le grand Seigneur bizarre,

Mais blâmant les défauts, Abbé, garde-toy bien
D'être trop Philosophe où je te veux Chrétien.
N'inspire point en Chaire une vertu Payenne,
Enseigne les motifs qui la rendent Chrétienne.
Que ces Gens à leur gré prêchent la probité,
Tu dois comme Saint Paul prêcher l'humilité :
Et laissant des Payens la probité sterile,
Changer en vray Chrétien l'honnête homme inutile.
Ne peins jamais les gens autrement qu'ils ne sont,
Ne combats point les maux qui jamais ne se font.
C'est au Prædicateur une erreur ordinaire
Souvent, pour la combattre, il forge une Chimere.
Il a beau s'escrimer, ses coups portent à faux,
De divers Auditeurs peins les divers défauts.
N'imite point le fou qui prêchant au Village,
Crioit qu'on reformat la table, & l'équipage,
Les alcôves dorez ; les lambris, les plafons,
Choses, dont l'Auditeur ignoroit jusqu'aux noms
Que toujours tes portraits soient peins après nature,
Qu'on connoisse aisément le cœur à la peinture :
Mais évite avec soin d'employer ces couleurs,
Qui peignant les pechez font nommer les Pecheurs.
Dans la Chaire jamais n'introdui la satyre,
Et de peur de damner ne va point faire rire,
Fui ces traits qui tousiours dérobent le profit,
Où l'Orateur s'engage, & ne plaît qu'à l'esprit ;
Ainsi prêche Bisot, on le suit, on l'admire,
Mais, le cœur sec enfin, l'Auditeur se retire :
C'est prêcher vainement, & le predicateur
Ne doit plaire à l'esprit que pour toucher le cœur.
Souvent par cent portraits placez à l'avanture
Le Sermon n'offre aux yeux qu'une vaste peinture,
Où l'esprit incertain ne sçait où s'attacher,
Et le Predicateur croit souvent bien prêcher :
Quand du cœur tour à tour expliquant les foiblesses,
Il blâme le plaisir, l'honneur, & les richesses :
Tout vient dans le Sermon, tout est mis au hazard,
Nul principe établi, nulles preuves, nul art :

Mais

Mais par induction parcourant la matiere ,
Il me lasse, & m'aveugle à force de lumiere.
Quand entre les objets qu'il me vient presenter ,
Sur un qui me plaît plus je pense m'arrêter :
Il m'en offre aussi-tot un autre qui l'efface ,
Ainsi de l'un à l'autre incessamment il passe ,
L'esprit qui court, à peine attrape ce qu'il dit ,
Et le cœur fatigué laisse courir l'esprit.
Souvent à moins d'objets il borne ses matieres :
Mais du monde qu'il blâme affectant les manieres ,
Il se pique, en prêchant, de sçavoir des mondains.
Les coustumes, les loix, les modes, les desseins :
D'un bal, dans un Sermon, il decrit l'ordonnance ,
Il montre de quels mots se sert la medifance ,
Il depeint en détail l'art de plaire à la Cour ,
Et peut-estre celuy de conduire un amour.
Des intrigues du monde interprete prophane ,
Qui fait souvent aimer le vice qu'il condamne :
Ou rire à ses dépens un Auditeur malin ,
En faisant ces tableaux souvien-toy-de ta fin :
Souvent de ces desordres un pêcheur est coupable ,
Dont au Predicateur l'ignorance est loüable :
Ou s'il doit tout sçavoir, & modeste, & discret ,
Il ne doit pas toujours dire tout ce qu'il sçait.
Que l'image du vice adroitement tracée ,
Puisse déplaire au cœur sans blesser la pensée :
Prends garde d'alarmer la timide pudeur ,
Et de certains pechez ne montre que l'horreur :
Car , c'est peu qu'avec l'art la main peigne le vice ,
Il faut en le voyant que mon cœur le haïsse.
Peins-le moy donc affreux, ridicule ou fatal :
Mais donne le remede en decouvrant le mal.
Je suis un mal-heureux, un brutal, un infame ,
Peut répondre un pecheur à celuy qui le blame ,
Vous lisez dans mon cœur , que j'ay dans ces Portrais
De ce cœur criminel reconnu tous les traits.
Je sçay que j'ay peché, que mon crime est enorme
Pourquoy, si je le sçay , me le prouver en forme ?

Laissez les argumens où je connois mon cœur,
 Et je sçay mieux que vous que je suis un pecheur :
 Mais ce n'est pas assez d'avoir sa misere,
 Il faut se corriger par la vertu contraire :
 Faites la moy connoître, & pour y parvenir
 Montrez-moy le chemin qu'un pecheur doit tenir
 Voilà ce qu'au Sermon tout pecheur pourroit dire,
 Donc sans l'avoir instruit, jamais ne te retire :
 Au portrait de ses maux ajoute le conseil,
 Et toujours sur la playe applique l'appareil.
 Que son seul interrêt ouvre ou ferme ta bouche,
 Le pecheur maltraité s'irrite & s'efarouche,
 Tu dois le menager, le meilleur Medecin
 Au malade irrité paroît un assassin :
 Mais sur tout, en prêchant, si ton zele s'applique
 A combattre l'erreur de l'aveugle Heretique,
 Toujours avec respect apprens à le traiter,
 Il s'agit de combattre, & non pas d'insulter.
 La charité sans fiel s'oppose aux impostures :
 Et le zele Chrestien ne vomit point d'injures.
 En blâmant le peché respecte le pecheur,
 Respecte l'heretique en combatant l'erreur.

Je hai ces Orateurs qui veulent nous surprendre,
 Et ne prêchent jamais ce qu'on a droit d'attendre,
 Qui quittent l'Evangile, & vont par un détour,
 M'écarter, avec eux, du mystere du jour.
 Aujourd'huy du Sauveur on prêche la naissance,
 Et toy tu vien prêcher contre la medifance :
 Quand pour nous dans la Crèche un Dieu s'aneantit,
 Quand d'un bien-fait si grand l'Univers retentit,
 Tou seul tu n'en dis mot, la foule revoltée
 Ne donne à t'écouter qu'un oreille irritée.
 Du Mystere expliqué sçache prendre l'esprit :
 Pour fournir un Sermon un mystere suffit :
 Ne le quite donc point, souvent on le propose,
 Et bien tôt on l'oublie, & l'on prêche autre chose,
 C'est encore tromper le devot Auditeur,
 Abbé, c'est du Mystere ignorer la grandeur :

Car il doit du Sermon faire l'ordre & la suite :
Mais, pour le bien traiter, il faut qu'on le medite,
Et le Predicateur qui sçait peu mediter,
Laisant là ces sujets qui doivent tant coûter,
Et selon les besoins disposant les matieres,
Donne d'autres Sermons: entrez sur les Mysteres :
Il menace, il foudroye, il crie, il fait du bruit,
Cependant de la Foy le Peuple mal instruit,
Le Carême fini, peut-estre ignore encore
Ce qu'est le vray Chrétien, & le Dieu qu'il adore.
Que toujours de la Foy ces Mysteres traitez,
Découvrent aux Chrestiens de grandes veritez ;
Employe, en les traitant, l'Ecriture & les Peres :
Mais ne les cite point s'ils ne sont necessaires,
Je ne te puis souffrir si tu viens en Latin
Citant à chaque mot le grand Saint Augustin.
Et sur des faits connus alleguant l'Ecriture,
Te faire un vain honneur d'une longue lecture.
Il en est dont le gout, & l'esprit de travers
Rapportent, pour prêcher, cent passages divers.
Appliquez, nuit & jour, à transcrire un volume,
De l'or qu'il leur fournit ne prenant que l'ecume,
Je le connois d'abord, car, dans tous ces Sermons.
Les Peres sont chargez des endroits les mois bons :
On les entend crier, quand fausse est la pensée,
Quand d'un foible argument la raison est forcée,
Ce n'est pas moy, Messieurs, mais un Pere l'a dit.
Un Pere je me leve, & je fors de depot,
Et vay chercher qu'elqu'un, qui sur ces plagiaires
Par un bon interdit vange l'honneur des Peres.
D'un party condamné quite les interets,
A l'Eglise soumis, respecte ses Arrests,
Et sçache bien ta foy, si tu veux en instruire :
Souvent sans y penser, on se laisse seduire,
Et pour dogmes certains par l'Eglise enseignez,
Le zeile ose donner des dogmes condamnez,
Le zeile ne rend point l'ignorance excusable,
Souvent à l'ignorance un orgueil plus coupable

Ose joindre, en prêchant, l'heretique fierté.
Et pour se distinguer corrompt la verité :
Car tousiours l'heretique aveugle d'un faux zele
Fit admirer des sots son audace rebelle ,
Et dès que dans la Chaire il a dogmatisé :
Du public ignorant il est canonisé ,
Digne restaurateur de la sainte doctrine ,
Luy seul peut rétablir l'antique discipline.
Aussi-tôt le bruit court, amis, indifferans
Courent à son Sermon remplir les premiers rangs
Chacun de son carrosse embarrasse la porte ,
L'Eglise est trop petite, on s'y presse , on s'y porte ,
Jusqu'à ce qu'Heretique à la fin déclaré ,
Et de Harley bien-tôt justement censuré ,
LOUIS, qui de sa Foy veut connoître luy-même ,
L'envoye à la Bastille achever son Carême :
De ces Predicateurs c'est l'ordinaire écüeil.
Si la crainte, & l'esprit n'adoucit leur orgüeil.
Pour estre bien suivi, Jean parut Heretique ,
Pour devenir Prieur, il parut Catholique :
Tantôt l'un, tantôt l'autre , inconstant Orateur ,
Il fit tant qu'il ne fut, ny suivi, ny Prieur.
Pour articles de Foy certains visionnaires
Font en Chaire passer leurs grotesques chimeres :
Et certains esprits forts, en expliquant la Loy ,
Font passer pour chimere un article de Foy.
Ces bizarres excez sont d'un esprit qui s'aime ,
Et qui dans ses erreurs s'applaudissant luy-même ,
Trop simple, ou trop hardi, pour croire, ou pour douter,
Veut à son propre sens, aveugle, s'arrester.
Suis un guide plus sur, croy ce que croit l'Eglise ,
Si son silence laisse une chose indecise ,
Ne la decide pas, sur un point contesté ,
Tu ne peux decider qu'avec temerité ,
Sur cette opinion que ta Foy suspenduë ,
Respecte les Auteurs dont elle est deffenduë.
Prens alors le milieu que doit prendre un Chrétien ,
Entre douter de tout, & ne douter de rien :

Pourquoy luy proposer une chose douteuse ,
Alarmer, sans besoin, une ame scrupuleuse ,
Assés d'articles surs, & de points decidez ,
Donneront aux pecheurs de scrupules fondez :
Quand on est veritable, on est tousiours severe ,
L'Evangile par tout préche une vie austere :
En vain y cherche-t'on des adoucisseimens ,
On ne trouve que Croix , que voiles, que tourmens ;
Et qui ne vole au Ciel par la pure innocence ,
Doit marcher, penitent, par l'affreuse souffrance.
L'Oracle est infailible, & l'on s'eforce en vain
D'y mener les pecheurs par un autre chemin :
Mais tousiours veritable en tes dures maximes ,
De pechez veniels ne nous fait point des crimes.
Je ne t'écoute point, si severe, affecté ,
Tu surfais, en prêchant, l'exacte verité :
Quand tu blâmes des Grands le luxe, & la dépense ,
Et tu veux aux habits moins de magnificence ,
Ne va point Casuiste ignorant & chagrin ,
Damner pour un ruban ton innocent prochain ,
Laisse faire à Fronder ce détail ridicule :
Mais au riche mondain donne un autre scrupule ,
Représente à ses yeux la douleur, & la faim
Du pauvre abandonné qui demande du pain.
Trace d'un Hôpital l'image pitoyable ,
Plains ses freres mourans que la misere accable ;
Tandis qu'embarassé d'ornemens superflus ;
Il nourrit son orgueil des biens qui leur sont dus.
Le lugubre spectacle émouvant la nature ,
Luy fera mieux que toy condamner la parure ;
Et le cœur en détail reglant les ornemens ,
Peut-estre à l'Hospital envoie les rubans.
Je te l'ay déjà dit, sois tousiours veritable ,
La verité rend seule un Sermon profitable :
Si lors que je t'entens, je puis m'apercevoir
Que le principe est faux, dont tu veux m'emouvoir ,
Qu'icy , loin du droit sens cette preuve est outrée ,
Là, de cet argument la force exagérée ,

Que d'un passage ailleurs tu detourne le sens ,
 Le reste m'est suspect, d'abord je me defens ,
 Et te quitant, pour fruit de ta vaine eloquence ,
 J'accuse ta malice, ou bien ton ignorance.
 Le peuple cependant aime la nouveauté ,
 Le bizarre se plaît a la severité ;
 Quand un Predicateur de plein pouvoir le damne
 C'est un Docteur, au Saint , fut-il un sot, un âne ,
 Fuit il un scelerat , chacun court apres luy :
 C'est ainsi qu'entre ceux qui prêchent aujourd'huy ,
 On en voit, pour talent, qui n'ayant que l'audace ,
 Sçavant en Tabarins charmer la populace.
 Là, le Predicateur damne en rejoüissant ,
 Et sur chaque peché fait le mauvais plaisant :
 Là tout est mis en œuvre, & proverbes des hâles ,
 Et recits fabuleux, & pointes triviales ;
 Là d'un charbon grossier ces tableaux ébauchez
 N'expriment qu'en grotesque, & vertus, & pechez :
 Cependant, à le voir trancher sur la morale ,
 Traiter tout de peché, de crime, & de scandale :
 On diroit que le Ciel le députant exprés
 N'a confié qu'à luy ses oracles secrets ,
 Que seul de l'Evangile il a l'intelligence ,
 Et de conduire au Ciel une pleine puissance.

Enfin venons au point, on le court, on le suit :
 Mais de tous ses Sermons sçais tu quel est le fruit ?
 Le peuple qui de tout avec le temps s'ennuye ,
 De ce nouvel Apôtre examine la vie ,
 Aux dépens du prochain s'il fit rire les gens ,
 Le prochain à son tour fait rire à ses dépens :
 Renvoyant à luy-même, & craintes, & scrupules ;
 On en fait tous les jours cent contes ridicules :
 Tout le monde s'en mêle, & je ne puis icy
 Moy même m'empêcher de faire celui-cy.

Un homme assez connu par ce sot caractère ,
 Un jour près de Paris prêchoit à l'ordinaire ,
 En venant au détail, se mit à condamner
 Les pecheurs qui se font en carosse traîner :

repete cent fois que c'estoit chose atroce ,
 et de peché mortel traite chaque carrosse.
 En carosse d'amy luy-même estoit venu.
 Heureux, si dans la Chaire il se fut souvenu
 Que l'amy l'écoutoit assis dans l'Auditoire ;
 Mais le zele souvent fait perdre la memoire.
 Enfin le Sermon fait chacun pense au retour ,
 L'amy monte en carrosse, & luy-même à son tour
 veut y monter aussi, mais l'arrestant, de grace
 Monsieur, que voulez-vous? luy dit l'amy, ma place,
 votre place ? qui moy, vous voir ainsi pecher ,
 Non, non, venez à pied, Monsieur touche Cocher.

CHANT QUATRIÈME.

HEUREUX furent ces temps libres du soin de plaire,
 Que l'homme impunément pouvoit estre sincere,
 Et n'avoit point encor, vivant sans vanité ,
 A la crainte, à l'espoir vendu sa liberté.
 De ces temps trop heureux courte fut la durée ,
 Et bien-tôt des humains la fortune adorée
 Forma l'ambition, enfanta la terreur ,
 Mit le fourbe en credit, instruisit le flatteur ;
 A l'âpre verité fit declarer la guerre ,
 La chassa de la Cour ; la bannit de la Chaire :
 C'est-là qu'ôtant le masque aux vices deguisez ,
 Lançant contreux ses traits par le zele aiguisez :
 Les grands toujours flatez aprirent à la craindre :
 Mais les lâches flatteurs osèrent la contraindre.
 La Chaire plus timide admit ces complimens ,
 A l'égard des pecheurs eût des ménagemens ,
 Et jusqu'après la mort prenant soin de leur gloire ,
 D'un Eloge funebre honora leur memoire.
 Oserois-je blâmer un usage establi ,
 Va tirer si tu peux un grand nom de l'oubli :

Va te joindre à Flechier dans cet employ funebre ,
 Fay, rendant comme luy , par là ton nom celebre ,
 Que ce rare talent soit brigué des Heros ,
 Et que surs d'un Eloge ils meurent en repos ,
 Je raille mais Abbé , que veux-tu que je dise ?
 Sur cet Art imposteur veux-tu que je t'instruise ,
 Qui chaque jour en Chaire ose au pied de l'Autel
 Faire un Heros, un Saint, d'un coupable mortel.
 Laisse aux Poëtes gagez, l'Art de la flaterie ,
 Et d'un grand à sa mort ne peint jamais la vie ,
 Si son merite obscur n'a point d'autre garens
 Que la foy des Amis, ou l'orgueil des Parens ;
 Le public le premier doit fournir les memoires :
 En vain sur les Ayeux feüilletant nos Histoires ,
 Et le flatant d'un nom qu'il soutenoit si mal ,
 Tu l'appelles vaillant, genereux, liberal.
 Cet Eloge, flateur, que ton cœur desavouë ,
 Condamne ton Heros, & la voix qui le louë ,
 Cherche donc un Heros qui t'offre plus qu'un nom.
 Qui soit tel que Turenne, ou tel que Lamoignon ,
 Et de qui pour garant, ayant la foy publique ,
 Le Peuple ait avant toy fait le Panegirique ;
 Ou plutôt cherche au Ciel un Heros consacré ,
 Qui d'un culte public dans l'Eglise honoré ,
 Donne par son Martyre, ou par sa Penitence
 Plus de force au discours, de lustre à l'eloquence.
 Fais alors, sans scrupule, un Eloge ordonné ,
 Mais qu'à ton Heros seul, ton discours terminé ,
 Laisse des lieux communs la route generale ,
 Tout doit rouler sur luy, loüanges & morale.
 Souvent dans un Eloge un Heros est placé ,
 Comme on voit un tableau dans un cadre enchassé ,
 Otez l'en, bien tost l'autre en remplira la place :
 Ainsi sous d'autres noms de l'un à l'autre il passe ,
 Et le Predicateur variant les portraits ,
 Avec un seul Eloge en a trente tout prêts ,
 Il n'est Maison, Convent, Paroisse, Confrerie ,
 Dont sans sçavoir le nom, sans avoir lu la vie ,

Il ne puisse, au besoin, prêcher tous les Patrons :
Heureux, qui de la sorte a deux ou trois Sermons,
Toujours prêt de parler, il est brigué des grilles,
Des Moines demandé, des Villages, des Villes,
Des Chapitres enfin, d'un chacun courtié,
Il promene par tout un Sermon deguisé.
De Saints rous differens il dit la même chose,
Et sans y rien changer que le seul nom, il ose
Prêcher en divers lieux, sur le même dessein,
Aujourd'hui saint Benoît, & saint François demain :
Qu'importe, en est-il moins regalé des Confreres ?
Abbé, que tes Sermons soient fait pour les mysteres :
Sois plus religieux, plus juste en tes desseins,
Et jamais les loüant ne travestis les Saints :
Releve leurs vertus en leur jour exposées,
Fuis en les relevant ces figures usées,
Dont se sert l'Orateur d'un zele peu Chrétien,
Detournant tous les Saints pour mieux placer le sien ;
Ne raconte rien d'eux, qui ne leur soit loüable :
Leur Eloge au pecheur doit estre profitable.
Il n'est point de sujet, où le Prédicateur
Puisse estre dispensé d'instruire le pecheur :
Faut-il prêchât les Grands, leur rēdre quelque homage ?
Si le vois bien, Abbé, tu veux suivre l'usage,
Si Bouillon pour la Cour jette les yeux sur roy,
Fay donc, puis qu'il le faut, un compliment au Roy :
Mais sçache, en le faisant, garder ton caractere,
Et ne ravale point un si haut ministere.
Ce Monarque Chrétien n'attend point que ta voix
Fasse ta cour en Chaire, en loüant ses exploits,
Et joigne à l'Evangile une sanglante image
Des Sieges, des Combats, où brille son courage.
D'autres temps, d'autres lieux souffriront ces tableaux,
De ses faits, Pelisson, & Racine, & Despreaux,
Fideles Ecrivains composeront l'Histoire ;
Toi, tu dois luy tracer une plus noble gloire.
Il efface, il est vray, le plus fameux guerriers,
Mais, dans un autre Champ, fais voir d'autres lauriers :

Ose plein de respect l'animer à combattre
 Des ennemis plus grands que ceux qu'il vient d'abatre;
 Fay luy du Conquerant distinguer le Chrétien,
 Laisse là le Heros, & peins l'homme de bien.
 Aujourd'huy par ses soins l'Herésie expirante,
 Dresse un nouveau trophée à la Foy triomphante :
 Et sa main arrachant le fer, & les poisons,
 Aux duels indomptez, aux noires trahisons,
 Il a sceu rendre heureux le dur siecle où nous som-
 mes :

C'est le plus grands des Rois ; mais les Rois sont des
 hommes :

Et jusques à la mort les hommes combatus,
 Ne peuvent qu'en veillant affermer leur vertu,
 Montre qu'en vain sur luy, Dieu gravant son image,
 L'a rendu des Mortels, le plus grand, le plus sage,
 A de tous ses sujets fait des Adorateurs,
 Et de ses ennemis luy gaigne encor les cœurs,
 Aux graces qu'il reçoit si son ame fidele,
 Ayant tant fait pour nous, ne travaille pour elle :
 Et ne s'assure au Ciel le bonheur qu'icy bas.

A l'Europe paisible assurent ses combats
 Que d'un tour délicat en deux mots ramassée
 Le compliment renferme une sainte pensée :
 N'en crains point les succez, un compliment Chrétien,
 S'il est fait de bon sens, reüssit toujours bien :
 Mais crains, lors qu'a la Cour la vanité t'engage,
 De vingt Prédicateurs le funeste naufrage,
 Qui ne reüssit pas dans le champ perilleux,
 Doit de tous ses Sermons se retirer honteux :
 La carrière à fournir est toujours difficile,
 On n'y pardonne rien, la voix, l'air, & le stile,
 Le discours, l'action, tout est examiné,
 Et tout, s'il n'est parfait, est bien-tôt condamné.
 La franchise en ces lieux, & la vertu Chrétienne
 Se montrent rarement, & s'y souffrent à peine,
 Cependant on ne peut y souffrir l'Orateur,
 Qui ne soit en prêchant & Chrétien, & Censeur ;
 Chacun

Chacun attend de luy l'image de son vice ,
Et souvent cette image irrite son caprice ;
Et le prédicateur est traité d'indiscret
Pour avoir sçeu luy plaire en faisant son Portrait.
Ne va point dans ces lieux que Dieu ne l'autorise ;
Atens pour t'y montrer que sa main t'y conduise ;
Et bornant tes desirs, sçache te contenter ,
De ne prêcher qu'à ceux qui veulent t'écouter.
Laurent prêche à la cour, & Florent au Village ,
Lequel à ton avis, Abbé, vaut davantage ?
A Laurent l'on s'endort, & l'on pleure à Florent.
Florent est le meilleur, & vaud mieux que Laurent :
Si d'un Astre ennemy la fatale influence
Ne t'a point pour les Grands départy d'éloquence
Pourquoy de tes Sermons leur donner l'embaras ?
Et prêcher sans profit , à qui n'écoute pas ?
Il est un autre champ pour signaler ton zèle ,
Va, cours aux missions, suis Hervé qui t'appelle ,
Au Village avec luy fais entendre ta voix ,
Fay par nécessité ce qu'il a fait par choix.
C'est tenir trop long-temps le talent inutile ,
Que d'endormir la Cour , que d'ennuyer la Ville ,
Il est d'autres moissons, les pecheurs égarez
De ces eaux que tu perds sont ailleurs alterez.
Abbé, leur ignorance accuse ta foiblesse :
Mais, que dis-je, est-ce à toy que ce discours s'adresse ?
Toy, que le Ciel exprés a fait si je le crois
Pour charmer le beau mode, & pour prêcher aux Rois :
Hé bien du Ciel sur toy va donc , remply l'attente ,
Fais entendre aux mortels cette bouche éloquente :
Monte en Chaire, il est temps ... ça dis tu, je le veux,
Qu'on me vienne raser , qu'on poudre mes cheveux ,
Qu'on me frise & m'ajuste ... Abbé, que vas-tu faire ?
Par ces indignes soins à qui veux tu donc plaire ?
Un dehors si mondain pourra-t'il s'allier
Avec les veritez que tu vas publier ?
Pourras-tu, le teint frais, faire aimer l'abstinence ,
Et les cheveux poudrez prêcher la Penitence ?

Heureux qui dans l'Eglise à prêcher engagé ,
Fut d'un air agreable en naissant partagé :
Mais malheur à celui qui le crut nécessaire ,
Il est d'autres moyens de charmer & de plaire ,
Ce n'est point le bel air qu'on te voit affecter ,
Abbé, c'est le Sermon qui doit faire écouter :
Garde toy cependant , de negliger le reste ,
Prens en montant en Chaire un visage modeste ,
Et fay voir à ton air que tu sçais redouter ,
Le redoutable employ dont tu viens t'aquiter :
Commence, & que ta voix avec soin modérée ,
N'aille point en éclats se perdre dès l'entrée ,
Pourquoy crier toujours , daigne un peu me parler ;
Après, s'il est besoin, tu pourras quereller.
Pourquoy des Auditeurs controler le genie ?
Les Grands veulēt qu'on parle, & le Peuple qu'on crie,
Il faut selon leur gout les servir tour à tour ,
Crier à saint Eustache, & parler à la Cour.
Menageant de ta voix la force & l'étendue ,
Fay que par tout sans peine elle soit entendue ,
L'un fuyant la lenteur va toujours en parlant ,
Craignant d'aller trop vite , un autre va trop lent :
Je ne puis suivre l'un, Abbé, ny l'autre attendre ,
Je les laisse tous deux, & ne puis les entendre :
Toûjours a leur Sermon trop ou peu de lenteur ,
Quand on sçait à demy ce que l'on dit par cœur ;
La memoire tremblante on se hâte , on s'arrête ,
Il faut quand tu la dis que ta piece soit preste :
Et pour la tenir preste il faut l'étudier ,
Alors de sa memoire on doit se defier.
Tu sçais combien honteuse en Chaire est la disgrâce ,
Quand un mot, qui trop tard, se presente en sa place,
Arreste l'Orateur qui ne peut la remplir.
Et nous fait avec luy craindre , suer, pâlir.
Que pourtant mot à mot la piece soit apprise.
Mais qu'à l'esprit toûjours la memoire soumise
N'ose point le gêner , & recoive aisement
D'une phrase, d'un mot le soudain changement : On

On ne peut sur le champ s'exprimer sans redites ,
Les phrases n'y sont point dans de justes limites.
Les mots mis au hasard n'ont jamais le pouvoir
Qu'un mot mis à sa place a coutume d'avoir :
Mais j'aime mieux encor ce desordre sensible ,
Que d'un discours appris la gêne trop visible.
Menage bien ton feu, souvent un Orateur
Croit par de durs efforts échauffer sa froideur ,
Et manquant au besoin de ce feu nécessaire
Emprunte, en s'agitant, une ardeur étrangère.
Tel sous le grand Condé le timide Soldat
Sentant, avec la crainte, aprocher le combat ,
S'agite & par secret rappelle le courage ,
Tandis que le Heros tranquille dans l'orage ,
D'un geste ou d'un regard portant par tout l'effroy :
Sort vainqueur de Senef, de Lens, & de Rocroy.
Ce n'est point par le bruit qu'on marque la vaillance,
Ce n'est point par le bruit qu'on soutient l'éloquence.
L'Orateur dans la Chaire aura beau s'agiter ,
S'il n'a dans luy ce feu qu'il tâche d'exciter :
C'est en vain qu'il le cherche, & quelque effort qu'il fasse
S'échauffant par machine, il me paroît de glace.
Aux efforts de ta voix, joignant d'autres efforts ,
Prends garde de donner le rapade à ton corps :
A des gestes reglez que ta main exercée ,
Obeïsse à tes feux, & marque ta pensée.
On diroit que Gilot dans l'ame du pecheur
Veut a force de bras faire entrer la douleur :
Sois plus juste , mais crains que ton exactitude ,
D'un geste préparé ne fasse voir l'étude.
La nature conduit l'œil, la main, & la voix ,
Et les sçait au discours accommoder tous trois.
Un autre là dessus peut en détail t'instruire ;
Ses vers sont imprimez, & tu n'as qu'a les lire ,
Abbé, sur tes défauts ne te pardonne rien ,
Je t'ay nommé Gilot, il fut homme de bien ,
Sçavant, & pour la Chaire il eût de la naissance ;
Mais sa rusticité gâta son eloquence :

Ses amis irrités avoient beau lui crier ,
Corrigez vous, changez ce ton, cet air grossier.
Non, disoit-il, grossier jusques dans sa réponse ,
Je ne puis devenir beau prédicateur j'y renonce :
Sur des défauts qu'en lui chacun reconnoissoit ,
Loin de s'en corriger, il s'en applaudissoit ,
Et s'écriant, pour moi je prêche l'Evangile ,
Il se savoit bon gré de n'être point docile :
Sans l'entendre, à son air, Paris le rebuta ,
La Province grossière à peine l'écouta.
J'entens à ce discours un Bourgeois en furie
Me crier, hé ! quoy donc, voulez-vous, je vous prie ,
Qu'on ne prêche jamais , quand on n'est pas poly ,
Et faire après sa mort le procez à Joly ?
De mes intentions téméraire interprète
Vous m'accusez à tort , & ma muse discrète.
Sous Gilot n'a voulu dépeindre que Gilot ,
Et sous Harpage, Harpage, & sous Bizot, Bizot.
Aux portraits que je fais sage & sçavant critique ,
Le seul vice est réel, le reste est chimerique ,
Mais parlons de Joly, puisque vous le nommez ,
Cette rusticité qu'en Gilot vous blamez ,
Et Joly dites vous, de tout Paris connue ,
De Carosses souvent embarrassa la rue :
Par tout, avec succès, il a toujours prêché ,
En doutez vous encor après son Evêché ?
Non, mais de ce discours, que voulez-vous conclure ?
Qu'on peut, sans art, guide par la seule nature ;
En Chaire avec succès porter un air grossier.
Oüy ? ne l'ay-je pas dit, qui pense à le nier ?
Vous de vostre Bizot condamnant la manière ,
Moy n'ay-je pas raison si sa façon grossière ,
Je parle de Gilot, le fait abandonner :
Et s'il est mal suivi faut-il s'en étonner ?
Mais, laissons ce Bourgeois que ce discours irrite ,
Encor un mot, Abbé, je finis & te quite.
Tout ce qui touche est bon , tu dois le rechercher ,
Le contraire est un vice, il faut le retrancher.

On t'écoute grossier, laisse la politesse :
On veut, pour t'écouter, un peu plus de justesse ,
Travaille à l'acquérir, ne t'avise jamais
D'aller pieusement croire ce soin mauvais.
Songe à nous convertir, & non pas à nous plaire.
Mais, si pour convertir, ce soin est nécessaire ,
De tes Sermons sans art les Bourgeois sont contents :
Tes Sermons, avec art, plairont encor aux grands.
Ne dis point qu'à la Cour le zele est inutile :
La Cour a des pecheurs aussi bien que la Ville ,
Elle a des cœurs Chrétiens, que l'on pourra toucher ,
Quand le Prédicateur sçaura l'Art de prêcher.
Là, Bossuet, Grignan, Mascaron, Fromentiere ,
Le Boux, Faure, Don-Côme ont porté la lumiere :
Là chaque jour encore Bourdaloüe écoute ,
Fait voir, & fait peut-être aimer la verité ,
D'autres viendront après, déjà de l'Oratoire
Hubert dans Orleans sçait soutenir la gloire ,
Et va faire trouver à la Cour Mascaron.
Mille dont, malgré moy, je supprime le nom :
Sont déjà sur les rangs, & bien-tôt pleins de zele ,
Fourniront la carriere, où le Ciel les appelle :
De leurs noms, jusqu'à moy, retentira le bruit ,
Et les suivant de loin, au Village reduit ,
Ravy, qu'aux grands, par eux, la vertu soit prêchée
Et libre de l'envie au métier attachée ,
Je seray trop content, en voyant mes amis ,
Pour le bien du public prévenus ou suivis.

F I N.

LUTRIGOT

P O E M E

HEROI-COMIQUE.



A A M S T E R D A M,

Chez HENRY DESBORDES,
dans le Kalver-straat.

M. DC. LXXXVI.

LUTRIGOT
P O E M E
TRAGÉDIE-COMIQUE
A U L E C T E U R .

A Yant recouvré ces deux Pièces,
j'ay crû devoir les donner au
Public. Elles sont d'un honnête
Homme, qui ne peut souffrir qu'on at-
taque sans sujet le Merite & le Sçavoir.

AMSTERDAM.
Chez HENRY DESBORDS,
dans le Kalver-straat.
M. DC. LXXXV.



E P I S T R E

A D A M O N.



U fais bien de goûter les plaisirs de
la Cour,
On y voit aujourd'hui tes vertus en
leur jour,
A tous les beaux Esprits, tes Muses y
sont cheres;
Mais les miennes, *Damon*, y seroient
étrangeres,

J'y vivrois en contrainte, & j'y perdrois le temps,
Ne me presse donc point d'abandonner nos Champs.
Tous mes sens sont charmez de l'air que j'y respire,
Ton toict rustique, & bas m'y tient lieu d'un Empire,
Et je le prise plus que ces vastes Palais,
Où la felicité ne se trouve jamais.

Du peu dont j'ai besoin, ma retraite est pourvüe;
Sur cent objets divers, je puis porter la vüe.
De là je vois au loin des Côtaux toujourns verds,
Qui d'Oliviers touffus sont richement couverts,
Je découvre des Bois, des Campagnes fleuries,
Des Hamceaux, des Vergers, de riantes Prairies;
De tranquilles Canaux, pleins en toute saison,
Dont l'Onde vient couler autour de ma Maison.

Si nous devons chercher loin du bruit, & du monde,
Un séjour où l'on vive en une paix profonde;
En quel lieu, pour jouir d'un Repos assuré,

L'Hyver est-il plus doux , l'Esté plus temperé ?
 Quelle Moisson de fleurs plus vive , plus brillante
 Que celle qu'on y void , & que Flore y presente ?
 En quel endroit l'Automne a-t'il des fruits si beaux ?
 Est-il rien de si pur que l'eau de nos Ruisseaux ?
 En trouvant on ailleurs un Ciel plus favorable ,
 Cerés plus liberale , & Bacchus plus aimable.
 C'est dans nos Champs , *Damon* , que la simplicité ,
 Joint l'honnête travail à la tranquillité ,
 On méprise le luxe , on neglige les modes ,
 On n'est jamais sujet à des Loix incommodes ,
 Les divertissemens n'ont rien de fastueux ,
 Et les Repas sont bons , sans être somptueux ;
 Enfin , parmy les Ris , les Jeux , & l'Abondance ,
 On void du siecle d'Or , les mœurs , & l'innocence.

Je ne veux pas pourtant vanter mal à propos
 Une Oisiveté lache , un indigne Repos ;
 J'estime ces Esprits , qui par des soins utiles ,
 Hororent leur Patrie , & reforment les Villes ;
 Il est beau de chercher avec avidité
 Cette gloire qui mene à l'immortalité ;
 Mais peut-on aisément dans le temps où nous sommes ,
 Suivre sans s'égarer les Pas de ces grands Hommes ?
 J'espererois en vain de si nobles Emplois ;
 Je ne fus jamais propre à débrouïller les Loix ;
 Pour paroître au Barreau , j'ai trop peu d'eloquence ?
 Je manque pour la Chaire , & d'art & de science ;
 En un mot , *cher Damon* , le Ciel ne m'a donné
 Qu'un talent mediocre , & qu'un Esprit borné.
 On ne doit se mêler que de ce qu'on sçait faire ,
 Un innocent loisir m'est un bien nécessaire ,
 Mon sort est d'être libre , & je serois fâché
 Qu'à de penibles soins mon cœur fût attaché ;
 Il faut que le Repos jusqu'au bout m'accompagne ;
 Je veux encor passer ma vie à la Campagne ,
 Et s'il plait au Destin d'en prolonger le cours ,
 Je veux vivre pour moi , le reste de mes jours.

Là sous des Orangers , quand je suis las de lire ,
 J'ai

J'aiguise sans chagrin quelques traits de Satyre ,
 J'aime la Verité , mais en homme d'honneur ,
 Je ne sçai point trahir la Raison , ni mon cœur ,
 A tous les Vicieux , je ne veux jamais plaire ,
 Et j'en dirai du mal s'ils ne cessent d'en faire.
 Est-ce une nouveauté de parler hardiment ,
 Et de faire valoir un juste sentiment ?

Mais dans la liberté que ma Muse se donne ,
 Elle attaque le Vice , & non pas la Personne.

Il est vrai que le Siecle est malin sur ce Point ;
 On n'épargne que ceux que l'on ne connoît point ,
 Médire est le seul but que chacun se propose ,
 Qui ne le fait en Vers , le fait souvent en Prose ,
 Le cœur nourrit toujours cet injuste desir ,
 Et qui ne parle point écoute avec plaisir.
 La Raison dit en vain pour imposer silence ,
 Que l'homme doit pour l'homme avoir de l'indulgence ,
 Personne par malheur ne la croit aujourd'hui ,
 On n'en grossit pas moins les foiblesses d'autrui ,
 Sur l'amour du Prochain, l'amour propre l'emporte ,
 Ou la haine , ou l'envie est toujours la plus forte ,
 Et que ce soit enfin mensonge , ou verité ,
 L'homme par l'homme même est toujours mal-traité.

Voulez-vous que le peuple achette vos Ouvrages ,
 Choquez des gens d'honneur presque à toutes les pages
 Quoique tout en soit foible , & soit dit sottement ,
 Vous passerez d'abord pour un Esprit charmant.
 Ce Livre court la Ville , & chacun le veut lire ,
 Pourquoi non ? son Auteur ne songe qu'à médire ,
 Il remplit tous ses Vers de bizarres transports ,
 Il blâme insolemment les Vivans & les Morts ;
 Cét Esprit toujours vain , gâté par ses caprices ,
 Se fait une vertu du plus lâche des vices ;
 Il s'admire , il se flate , il se croit sans défauts ;
 Son Livre n'a pourtant qu'un tas de brillans faux ,
 Il confond sans sujet , sans esprit , & sans grace
 La fiel de Juvenal avec le sel d'Horace ;
 Des fautes qu'on y trouve à l'examiner bien ,

On feroit un Volume aussi gros que le sien,
 De censurer autrui faut-il donc qu'il se pique ?
 Il pourroit beaucoup mieux employer sa Critique :
 Car au lieu de s'en prendre à tant de beaux Esprits ,
 Il n'a qu'à travailler sur ses propres Ecrits.
 Ses Partisans peut-être auront droit de me dire ,
 Que je ne connois pas le fin de la Satyre ,
 Que sa Prose , & ses Vers brillent de cent beautez ;
 Non , je n'ignore point ses belles qualitez ,
 Et même je le crois avec toute la terre
 Autant Historien , qu'il est homme de Guerre.
 Ah ! sans doute on a tort de ne pas imiter
 Ce bel Esprit qui veut se faire redouter ,
 Qui pretend se parer d'une haute Sageffe ,
 Et Regenter toujours aux Rives de Permesse ,
 Heros Parnassien , dont les Vers inouïs ,
 Font grace à tout le Siecle en faveur de L O V I S .

Mais je n'aspire point à ce degré de gloire ,
 Apprentif tout nouveau des Filles de memoire ,
 Je tâche de regler mes Chançons sur leurs Chants ,
 Et c'est, *mon cher Damon*, ce que je fais aux Champs.




LUTRIGOT

POÈME

HEROI-COMIQUE.

CHANT PREMIER.

E chante, *Lutrigot*, ce Héros du Parnasse,
Dont la France indignée a condamné l'au-
dace,
Qui trop long-temps armé de ses traits
imposteurs,

A déclaré la guerre aux plus fameux Auteurs :
Lui qui dans un Poème & sans art, & sans forme,
A fait paroître au jour une *Machine enorme*,
Et qui croit par l'effet d'une ample vision,
Avoir fait d'un *Pupitre un second Ilion*.

Muses dont le secours est toujours nécessaire
A quiconque ose écrire, & cherche l'art de plaire
J'implore ce secours, daignez me le prêter,
Aidé de vos faveurs rien ne peut m'arrêter,
Que d'un air enjoué, que d'un pinceau burlesque
Je peigne d'un Censeur le triomphe grotesque.

Et vous aimable Tris dont les appas naissans,
Sur les cœurs les plus fiers sont déjà si puissans,
Quand pour vous divertir j'entreprends cét Ouvrage,
Par vos divins regards soutenez mon courage.

Un jour que les neuf Sœurs, dans le sacré Vallon,
Celebroient une Feste en l'honneur d'Apollon,
Et tâchoient à l'envi, par l'ardeur de leur zele,

D'ajouter quelque gloire à sa gloire immortelle,
 On s'entretint long-temps des Auteurs renommez,
 Ils étoient par ce Dieu plus ou moins estimez,
 Des uns la Lire plaît, des autres la Trompette,
 Chaque Muse à son tour loüoit quelque Poëte;
 Par Terpsicore enfin Lutrigot fut vanté.

Quel Auteur, disoit-elle, a plus d'habilité?
 Et qui plus hardiment peut se mêler d'écrire.
 Je sçai répond ce Dieu qu'il sçait mordre, & médire.
 Cependant répart-elle, en ce vaste Univers,
 Lui seul enseigne l'art de bien tourner un Vers,
 Comment on met d'accord la raison, & la rime,
 Comment on doit passer du plaisant au sublime.
 Qui suivra ses Leçons peut avec sécurité,
 S'avancer sur ses pas vers l'immortalité,
 Soit qu'il vueille briller dans un Poëme epique,
 Soit qu'il fasse l'essai du pompeux Dramatique,
 Soit qu'un galant Ouvrage ait pour lui des appas,
 Quoiqu'il veuille entreprendre il ne déplaira pas.

Apollon est surpris du discours de la Muse.
 Dans ce Siecle éclairé rarement s'abuse.
 Ma chere Sœur, dit-il, & ce fameux Auteur
 N'est pas de ce grand Art le pere, & l'inventeur;
 Horace, Scaliger ont dit la même chose,
 Et c'est leurs sentimens que par-tout il expose,
 Pourquoi, s'il est sçavant, ne le pas témoigner
 En pratiquant cét Art qu'il pretend enseigner?
 Qu'avons-nous vu de lui conforme à ses maximes
 D'un Poëte sterile Enfans illegitimes.
 Il ne donne ses soins, il ne fait des efforts
 Qu'à choquer les vivans, qu'à déchirer les morts,
 On ne peut arrêter ses noires médisances,
 N'a-t'il pas osé dire en ses extravagances,
 Qu'après avoir joué tant d'Auteurs differens
 Phœbus même auroit peur s'il entroit sur les rangs.
 Que peut-il faire encor? que peut-il encor dire?
 Conseillez-lui, ma Sœur, de quitter la Satire,
 Et s'il veut qu'on le croye un Auteur excellent,

Qu'il

Qu'il étale en public un plus heureux talent.
 Terpsicore rougit , & garde le silence ,
 Le sentiment du Dieu la surprend , & l'offence ;
 A la honte succede un genereux depit ,
 Elle veut soutenir ce qu'elle a déjà dit.
 Elle aimoit Lutrigot d'une amitié fidelle ,
 Lutrigot dans ses Vers n'invoquoit jamais qu'Elle ;
 L'honoroit , la flatoit , lui disoit cent douceurs ,
 Et ne contoit pour rien toutes ses autres Sœurs.
 La Muse croyoit faire en defendant sa cause ,
 D'un Rimeur un Poëte , & de rien quelque chose ;
 Mais elle se retire , & va dans son chagrin
 Consulter à l'instant le Livre du destin.

Dans ce Livre sacré que l'Olimpe revere ,
 Ecrit d'un immuable , & brillant caractère ,
 L'avenir est sans voile , il s'y decouvre aux yeux ,
 Et l'on y voit le sort des hommes , & des Dieux.
 De tant d'evenemens Terpsicore ravie
 Cherche de Lutrigot la fortune , & la vie ;
 Non pour y mesurer la course de ses ans ,
 Mais pour voir le progrès de ses Vers médifans ;
 A la fin elle y lit que d'un effort extrême ,
 Cét Auteur doit un jour enfanter un Poëme.

Ah ! c'est assez , dit-elle , & je puis désormais
 Parler de Lutrigot au gré de mes souhaits.
 Je veux à l'avenir que le Parnasse avoue
 Que cét Esprit second merite qu'on le louë.
 Malgré ses envieux nous en viendrons à bout.
 Qui peut faire un Poëme est capable de tout.

Pour chercher Lutrigot , le surprendre , & lui plaire ,
 La Muse se deguise en *Nanon l'Horlogere* ,
 L'Esponse de *la Tour* , Heros à redouter ,
 Que ce fameux Auteur devoit bien-tôt chanter.
 Elle en étoit connue , & la Fille divine
 En prend le port , les traits , l'air , la taille & la mine ,
 Seme son Teint brillant de roses , & de lis ,
 Et puis sur une nuë elle vole à Paris.

Une Maison étroite , & dont l'Architecture

Semble

Semble vouloir choquer & l'Art, & la Nature,
 Et qui paroît de loin plus haute qu'une Tour,
 Est du grand Lutrigot l'ordinaire séjour.
 Terpsicore s'y rend de mille attrait pourvûe,
 Et dans un Cabinet entre sans être vûe.
 Elle jette d'abord les yeux de tous côtez,
 Elle en voit à loisir les curiositez,
 Elle examine ici ces charmantes Peintures,
 Où Lutrigot paroît sous diverses Figures.
 Dans l'une cent flatteurs l'admirent tour à tour,
 Et cent Auteurs craintifs vont lui faire la Cour,
 Dans un autre on le voit à la premiere place
 Au dessus d'Apollon en Maître du Parnasse.

C'est ainsi que l'on voit en Tableaux differens,
 Don Quichotte la fleur des Chevaliers errants,
 Qui par une vaillance en visions seconde,
 Arrête les Passans, & fait rire le Monde.

Cependant Lutrigot assis aux bons Enfans
 Est au bout d'une table, & profite du temps.
 Là sans crainte d'y voir ses delices troublées,
 Il porte aux conviez des santez redoublées,
 Et voyant que le jour a fait place à la nuit,
 Il compte, il paye, & part sans lumiere & sans bruit.
 Mais comment exprimer quelle fut la surprise
 Quand dans son Cabinet il voit la Muse assise,
 Il la prend pour Nanon, & toujours dans l'erreur
 Il lui dit galamment d'où me vient ce bon-heur ?
 M'apportez-vous ma montre, ou bien que dois-je croire ?
 Je suis ici, dit elle, & c'est pour vôtre gloire,
 Si vous l'aimez encor cessez de vous flater ;
 Par de nobles travaux vous devez l'augmenter.
 C'est la ternir enfin quand dans une Satire
 Vôtre plume s'emporte, & ne fait que médire.
 On deteste par tout vos plus scavans Escriis,
 Vous donnez de l'horreur à tous les beaux Esprits.
 Pour mieux vous établir que voulez-vous attendre ?
 Déjà vos Partisans n'osent plus vous défendre ;
 Malgré tous les efforts de vôtre vanité.

Peu de jours finiront vôtre immortalité ;
On verra les Enfans de vôtre illustre Veine
Faire humblement la Cour à la Samaritaine.
Songez à prévenir un si honteux malheur ,
Et par des Vers charmans , soutenez vôtre honneur.
Adieu , vous ne manquez ni d'art , ni de matiere.

Alors elle se change en un corps de lumiere ,
Et prend sans l'écouter , sa route vers les Cieux.
Lutrigot étonné ne la suit que des yeux.

Tel un jeune Escolier fait un effort frivole
Lorsque sa main veut prendre un papillon qui vole ,
Quand il croit l'attraper l'insecte fuit aux champs ,
Et l'Enfant tout honteux regarde , & perd le temps.

Ah ! qu'ai-je fait , dit-il ? ai-je pû méconnoître
Cette Fille du Ciel que je vois disparoître ?
A travers de ce corps qu'elle avoit emprunté ,
Je devois voir l'éclat de sa divinité ;
Sa bouche me parloit avec trop d'éloquence ;
Mais elle m'a trahi par son impatience ,
Et tant que ses beautés ont honoré ces lieux ,
Mon ame étoit aveugle aussibien que mes yeux.

Dans ce triste embarras , dans cette étrange peine ,
Il s'affied , il se leve , & puis il se promene ,
A la fin il se couche , & dans ses visions
Il fait pour se flater mille reflexions.


Mais dois-je être surpris , reprenoit-il encore ,
De l'honneur imprévu que me fait Terpsicore ?
Je n'en sçaurois douter c'est elle , & des neuf Sœurs
La seule qui toujours me depart ses faveurs.
Ou mon rare Genie , ou ma vertu l'excite
A faire dans le monde éclater mon mérite ;
Mon esprit , quoiqu'on die , a de certains appas
Que Paris ne sçait point , que la Cour ne voit pas ;
Je sens un noble feu qui m'éclaire , & m'anime ;
Cét esprit embrazé court , & vole au sublime.
Paroissez grands Auteurs tant en Prose qu'en Vers ,
Et tout ce que de docte a produit l'Univers ,
Unissez-vous ensemble , & formez une armée ,

Mon ame maintenant ne peut être alarmée ;
 Le poids de vos Escrits ne sçauroient m'accabler ,
 Et ma plume est en droit de vous faire trembler.

Le doux présentiment de sa gloire future
 A l'endormir bien-tôt aide enfin la nature ,
 Il s'étend mollement ; mais à peine ses yeux
 Goûtent le plein repos d'un sommeil gracieux ,
 Que ce Dieu qui de rien forme à son gré les songes ,
 Qui flate les humains d'agréables men songes ,
 Lui parle des beaux Airs qu'il devoit entonner ,
 Lui fait voir des Lauriers prêts à le couronner ,
 Le Triomphe fameux que le Ciel lui destine ,
 Le Corps demi-brizé d'une *Enorme Machine* ,
 Les Travaux inouïs d'un vaillant Horloger ,
 Une Bataille affreuse où l'on doit s'engager ,
 Des Auteurs supliants que sa *Verve* menace ,
 Et le Siècle à genoux qui lui demande grace.



CHANT II.

 A Muse cependant par le vague des Airs ,
Traversant à la hâte & la Terre , & les
Mers ,

Va revoir Apollon , & d'abord sa presence
Calme tous les chagrins causez par son absence.

Ma Sœur, lui dit ce Dieu, quel trouble, quel courroux
Vous oblige à nous fuir ? de quoi vous plaignez-vous ?
Je me plains, répond-elle , & je ne dois plus feindre ,
Où de vous même enfin j'ai sujet de me plaindre ,
Faut-il que par un Dieu Lutrigot soit blâmé ,
Lutrigot dont on voit tout le Public charmé ?
Tel qui ne le vaut pas est cheri du Parnasse ,
Et mes Sœurs bien souvent font des Auteurs de grace
Je sçai que Lutrigot pendant ses jeunes ans
A semé dans Paris ses Escrits medifans ,
Qu'il a voulu railler , & faire l'agréable ;
Mais des plus hauts desseins son genie est capable ;
Il a produit des Vers dignes de nôtre adveu ,
Il n'est pas sans esprit , sans brillant , ni sans feu ,
Et si son jugement répond à sa memoire ,
Il pourra desormais acquerir quelque gloire.
Ce jour heureux viendra. Je ne veux point celer
Que moi-même chez lui je viens de lui parler.
Aux honneurs les plus grands le destin le reserve ,
Et bien-tôt cét Auteur animé par sa verve ,
Sans s'amuser encor à parler mal d'autrui ,
Fera voir des Escrits qui seront tout de lui.
Qu'en croyez-vous, mes Sœurs ? ni l'amour ni la haine
Ne me previennent point lui répond Melpomene ,
Et s'il faut m'expliquer , je dirai franchement
Que ce Poète altier chante trop foiblement ,
Le Cothurne est trop haut & n'est pas son affaire.

Et

Et moins le Brodequin , dit Thalie en colere ,
 Lui qui blâme Moliere ose-t'il se flater
 D'égalér ses Portraits , ou de les imiter ?
 Et moi dit Calliope ou je suis bien trompée ,
 Ou Lutrigot ne peut fournir à l'Épopée.

Sur l'histoire Clio commençoit un discours ;
 Mais le sage Apollon en interrompt le cours ,
 Il ne faut pas , dit-il , s'expliquer davantage ,
 Lutrigot va sans doute entreprendre un Ouvrage ,
 Attendons qu'il l'acheve avant que d'en juger ;
 S'il est beau , s'il est grand , on doit le protéger ,
 Tout le Parnasse alors lui doit être propice ;
 Mais si sa vanité , sa haine , & sa malice ,
 Veulent encor paroître , & choquer le bon sens ,
 Terpsicore avec nous doit rire à ses dépens.

Pendant cét entretien Lutrigot immobile
 Dormoit profondément , & d'un somme tranquille ;
 Ses beaux Songes charmoient ses sens , & sa raison ;
 Mais dès que le Soleil éclaire l'horison
 Le diligent Colin par ordre de son Maître ,
 Vient à pas mesurez ouvrir une fenêtre.
 Va , lui dit Lutrigot presque encore endormi ,
 Va vite chez Garrine , & dis à cét ami *Fameux*
 Qu'il amene avec lui Rigelle à l'Alliance. *Cabaret.*
 Colin descend d'abord , & part en diligence.

Mais le grand Lutrigot n'attend pas son retour ,
 Et dès qu'il a fermé sa porte à double tour ,
 Il court à l'Alliance , & là dans la Cuisine
 Commande le diner pour Rigelle , & Garrine ;
 Mais son cœur inquiet goûte un plaisir bien doux ,
 Quand l'un & l'autre ami viennent au rendez-vous.

Chers amis , leur dit-il , il s'agit de ma gloire ,
 Mais avant toute chose il faut songer à boire ,
 Montons , & qu'on nous serve. Ils la suivent tous deux ,
 Tout étoit déjà prêt pour ce diner fameux ,
 A les faire servir l'Hôte ne tarde guere ,
 Ils sont charmez de l'ordre , & de la bonne chere.
 Ce Repas fut enfin pour le dire en un mot ,

Aussi beau que celui qu'a décrit Lutrigot.

Muses racontez-moi les grands exploits qu'ils firent,
Leurs charmans entretiens, tous les bons mots qu'ils
dirent,

Combien par ces Heros à médire ostinez,
Furent de gens d'honneur hautement condamnez.

Où ce Triumvirat la terreur du Parnasse,
A peine au Dieu des Vers voulut-il faire grace.
Que de piquants propos contre les beaux Esprits,
Que d'Auteurs degradez, que de Livres pros crits.

Tels dans Rome autrefois Lepide, Antoine, Auguste,
Usurpoient un pouvoir aussi cruel qu'injuste,
Et proscrivant quiconque osoit leur résister,
Par leurs sanglans Edits se faisoient detester.

Tels furent nos Heros en leur humeur chagrine;
Mais dans leurs vains discours Lutrigot, & Garrine,
Après avoir blâmé les plus honnêtes gens,
L'un pour l'autre à l'envi prodiguoient leurs encens.
Les Vers de Lutrigot n'étoient que des Merveilles,
Garrine étoit Divin, & valoit cent Corneilles,
Tous les coups d'Encensoir étoient des plus hardis,
Et de tant de fumée ils furent étourdis.

Lutrigot toute fois leur impose silence,
Et pour les consulter leur demande Audiance.
Chacun dès ce moment dans un grand sérieux,
Montre pour ce qu'il dit un desir curieux,
Et Lutrigot poussé par l'ardeur qui l'emporte
Dés qu'on a deservi parle de cette sorte.

Fideles Compagnons de mes plus chers plaisirs,
Qui connoissez mon ame, & ses nobles desirs,
Je veux vous faire part de mon bon-heur extrême,
Et vous dire en secret que je plais, & qu'on m'aime,
Non d'un amour prophane, & rempli de souci,
Si je déplais au sexe il me déplait aussi,
Mais d'un amour qui nait au cœur d'une Deesse.
Pour mon intérêt seul elle agit, elle presse,
Et c'est à Terpsicore à qui je dois ces soins.
Hier au soir mon esprit ne songeoit à rien moins

Quand

Quand je trouvai chez moi cette Fille celeste !
 Son port étoit charmant , son aire étoit modeste ;
 Quoiqu'elle vint alors déguisée en ce lieu
 Elle se fit connoître en me disant adieu.
 Que ne dit-elle point pour m'inspirer l'envie
 De donner à mon nom une immortelle vie ?
 Elle veut que je prenne un vol plus revelé ,
 Et que je mette au jour un Ouvrage achevé.
 Assez & trop long-temps dans mes doctes caprices ,
 Ma redoutable plume a *gourmandé les vices* ,
 A de plus grands exploits je pretends aspirer.
 Après m'être fait craindre on me doit admirer.

Garrine tout charmé lui répond ces paroles.
 Non, non tu n'es point propre *aux sonnettes frivoles* ,
 Et l'amour n'a pû faire en aucune façon
 Produire à ton esprit un couplet de chanson.
 Tu ne travailles point sur ces basses matieres ;
 Mais cét Esprit sublime a de vives lumieres ,
 Il est toujours charmant , toujours original ,
 Quand il pille à loisir Horace , & Juvenal ,
 Quand il décrit le Rhin , ou narre une Baraille ,
 Ou qu'il fait que Themis ouvre une Huître à l'écaille ,
 C'est là ce qu'on appelle *un Auteur sans défaut* ;
 Mais tu dois plus pretendre & t'élever plus haut.
 Cen'est qu'aux grâds desseins qu'un bel Esprit s'applique
 Porte ta Verve enfin jusqu'au Poëme epique ,
 Va chercher un Heros dans les Siecles passez ,
 Tous les Historiens t'en fournissent assez.
 Il en est de Vaillans , de Conquerans , de Justes ,
 On voit des Scipions , des Césars , des Augustes ,
 Donne à de tels sujets de pompeux ornemens ,
 Et brille dans tes Vers en nobles sentimens.

Il est vrai , dit enfin le sincere Rigelle ,
 Lutrigot doit courir où la gloire l'appelle ,
 Un Poëme heroïque est digne de son choix ,
 Mais à quoi bon chercher les Heros d'autrefois.
 Leurs antiques Vertus doivent être imitées.
 Le Parnasse à bon droit les a jadis chantées.

Devons

Devons-nous toutefois en paroître ébloûis ?
 Ces Heros étoient-ils plus Heros que L O U I S ?
 Qu'ont-ils executé de si digne d'envie,
 Que ce grand Roi n'ait fait dans le cours de sa vie
 Tu peux sur ses Exploits t'occuper noblement ;
 Mais ne va point sur tout lui dire sottement ,
Jeune & vaillant Heros dont la haute Sageſſe ,
N'eſt point le fruit tardif d'une lente Vieilleſſe ,
 Et puis pouſſant ta Verve aſſez mal à propos.
 Ne va point lui prêcher un languiſſant repos.
 Fais voir que tout lui cede , & que rien ne l'arrête ,
 Qu'il court rapidement de Conquête en Conquête ,
 Que ſes fiers Ennemis ne peuvent l'étonner ,
 Qu'il ſçait vaincre en tout temps, punir, & pardonner,
 Que protégé du Ciel , lui ſeul peut ſur la Terre ,
 Faire quand il lui plait , ou la Paix ou la Guerre ,
 Et quoique ſon grand cœur ſoit charmé des combats,
 Que la ſeule Juſtice arme toujours ſon bras.
 Après nous l'avoir peind vaillant , & redoutable ,
 Fais-nous le voir encor bien fait , adroit , aimable ,
 Mélant heureuſement dans ſes nobles Projets ,
 L'intérêt de ſa Gloire au bien de ſes Sujets ,
 Reglant ſes grands Etats par ſa prudence extrême ,
 Maître de ſon Conſeil , & Maître de ſoi-même ,
 Et toujours faiſant voir que ſous ſes juſtes Loix
 Il veut tout en Monarque , & fait tout avec choiſ.
 Il n'en faut pas douter , Lutrigot leur replique ,
 J'eſtime vos conſeils , & j'aime l'Heroïque ;
 Mais tous ces vieux Heros que vous me propoſez
 Paſſent chez les neuf Sœurs pour des Heros uſez ,
 Et L O U I S qui merite & mes ſoins , & mes veilles,
 Eſt un Heros enfin trop ſecond en merveilles ,
 Chacun peut reüſſir plein d'un ſi grand Objet ;
 Mais de faire un Poème , & n'avoir pour ſujet
 Qu'un accident commun , qu'un Pupitre ſterile ,
 C'eſt l'Ouvrage inouï d'un Poète fertile ,
 C'eſt ce que n'a point fait le Grec , ni le Latin ,
 Et c'eſt ce qu'on verra dans mon fameux Lutrin ,

J'en faisois un secret ; mais ce Livre admirable ,
 Ce rare Original en tout incomparable ,
 Malgré mes envieux doit enfin voir le jour ,
 Et surprendre bien-tôt & la Ville , & la Cour.
 Il faut donc qu'il paroisse & qu'une œuvre si belle
 Serve à tous les Sçavans de regle , & de modelle ,
 Et que je fasse voir qu'en ce docte Mé tier
 Homere étoit Novice , & Virgile Escolier.
 Oüi , vous en jugerez par mon Poème epique.

C'est par ce beau discours que Lutrigot s'explique ,
 Ses amis toutefois se plaignent hautement
 D'être privez de voir ce Poème charmant ,
 Et pour les apaiser , nôtre Auteur les assure
 Qu'ils en auront bien-tôt l'agréable lecture.
 Après cet entretien il leur serre la main ,
 Les embrasse tous deux , & les quitte soudain.



CHANT III.

A Peine est-il parti plein de ses rêveries ,
 Que ses deux chers amis s'en vont aux Tuilleries.
 Là pour se garantir de l'ardente saison ,
 Ils se placent à l'ombre assis sur le gazon ,
 Et comme Lutrigot occupoit leur pensée
 Ils parlerent d'abord de sa gloire passée ,
 Et Rigelle disoit que pour la soutenir ,
 Il étoit mal-aisé de tromper l'avenir.

Quoi , doutez-vous encore , lui dit alors Garrine ,
 Qu'il ne donne au public une Pièce divine ?
 Ce Lutrin merveilleux qu'il va faire imprimer ,
 Doit être pour le moins un Poëme à charmer.
 Sans doute ses Heros de nouvelle structure
 Auront à chaque pas quelque noble aventure.
 Il va nous enchanter par ses narrations ,
 Il va nous ébloir dans ses descriptions ;
 Il me semble déjà que cet Auteur étale
 Ce qu'a de précieux la solide Morale ,
 Je l'admire déjà même sans l'avoir lû ;
 Mais laissons le Lutrin jusqu'à ce qu'on l'ait vû.
 Disons que cet Auteur malgré mille traverses ,
 L'emporte sur tout autre en ses œuvres diverses.
 Ce sublime Censeur plein de tant de clarté ,
 Possède éminemment de grandes qualitez.
 Dès l'âge de quinze ans il fut modeste , & sage ,
 Il eut & la Science , & l'Esprit en partage ,
 Il méprisa toujours ces jeunes Libertins
 Dont les égaremens donnent tout aux destins ,
 Jamais à des Erreurs son cœur ne s'abandonne ,
Il croit l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui tonne.
 On ne voit point en lui de ces talents bornés ,
 Dont les esprits communs sont contents d'être ornés ,
 De mille soins divers son ame est occupée ,

Il accorde aisément la plume avec l'épée.
 Je ne veux point ici m'ériger en Flateur,
 Mais je puis assurer que notre brave Auteur,
 Voulant voir un Combât avoit mis dans sa poche,
 Pour mieux juger des coups des lunettes d'aproche;
 Il void le feu sans crainte, & sans tourner le dos,
 Il surpasse en fierté les plus fameux Heros.

Advoüons hardiment que ce rare Genie
 Conserve en sa conduite une grace infinie.
 Que son discours au Roi paroît noble & charmant ?
 Tout s'y voit bien placé, tout s'y dit galemment,
 Oüi, tout ce qu'il adresse à ce vaillant Monarque
 D'une Verve sublime est une illustre marque.
 Est-il rien de si juste, & rien de si prudent
 Que ce qu'au Roi Pirrhus dit son cher confident ?
 Cét endroit est aimable autant qu'il le peut être,
 Et void-on Jodelet conseiller mieux son Maître,
 Et qui sans nôtre Auteur, auroit jamais pensé,
 Qu'au lieu d'être vaillant Pirrhus fut insensé ?
 Lutrigot n'aime point rous ces Heros de guerre
 Qui portent la terreur aux deux bouts de la terre,
 A ces hardis desseins il n'aplaudit jamais,
 Il n'admire en ses Vers que les Heros de Paix,
 Il veut qu'un Roi s'engraisse, & que dans son Empire
 Il goute un doux repos, & ne songe qu'à rire,
 Et lui seul a trouvé mille fortes raisons
 Pour loger Alexandre aux petites Maisons.

J'admire ce beau Conte assaisonné de l'Huître,
 Qu'il prend *dans un Auteur, n'importe en quel Chapitre,*
 Ce mets si delicat dont Lutrigot fit choix
 Fut présenté jadis au plus puissant des Rois;
 Mais l'Huître n'étant pas d'un goût trop agreable
 Il ne la servit plus qu'à la seconde table;
 Cependant ce ragout, les amours de l'Auteur,
 Aiguise en le lisant l'appetit du Lecteur.

Le Passage du Rhin a produit des merveilles,
 Et sur tout son grand Vurts, *mal né pour les oreilles,*
 Pour plaire également par la diversité

Il mêle le mensonge avec la vérité ,
 Tantôt un Dieu cachant *sa barbe limoneuse*
Prend soudain d'un Guerrier la figure poudreuse.
 Tantôt au Fort de Skinq animé de fureur ,
Son front cicatrisé donne de la terreur ,
 Et pour peindre des faits d'éternelle mémoire
 Lutrigot prend la Fable , & neglige l'Histoire.
 Ce bel Esprit sçait fuir tous les chemins batus ,
 Et former à son gré des Dieux , & des Vertus.

Ce n'est pas sans raison que cét Auteur se pique
 De triompher par tout dans son Art poétique,
 Horace , dont il est l'Eternel Traducteur ,
 Seroit charmé de voir son Escolier Docteur ,
 Et ne manqueroit pas dans l'ardeur de son zele ,
 D'admirer un Regent d'une Classe nouvelle ,
 Ses Dogmes empoulez à quiconque les lit
 Infusent la Science , & donnent de l'Esprit ,
 Il pourroit par son Art apprendre aux Muses mêmes ,
 A faire de grands Vers , & de parfaits Poèmes ,
 Et son penible emploi l'a sans doute empêché
 De faire jusqu'ici ce qu'il nous a prêché.

Qu'on ne l'accuse point d'aimer trop à médire ,
 Il le fait sans desseins , & ne songe qu'à rire ,
 Son ame est toute belle , & ses Vers médisans ,
 Quoique souvent trop durs me paraissent plaisans.
 Sans ce riche talent comment eût-il pû faire
 Pour être regardé du Peuple , & d'un Libraire ,
 Devoit-il dans un Greffe à jamais retenu
 Pourrir dans la poussiere , ou vivre en inconnu.
 Il s'est mis dans l'éclat par sa vaste Science ,
 On admire en tous lieux ses Pièces d'éloquence ;
 Il est pompeux , & grand dans le moindre projet ,
 Presque en chaque Satire il épuise un sujet ,
 Chaque comparaison est toujours sans égale.
 N'êtes-vous pas charmé de celle de Tantale ?
 Et de celle du Roi d'un stile tout nouveau ,
 Qu'il compare au bâton qui soutient l'Arbrisseau.
 En vain un doux Censeur oseroit entreprendre ,

Ou de le conseiller , ou bien de le reprendre ,
 A cét Auteur sçavant tout doit être permis ,
 Il ne s'amuse point à croire ses amis ,
 Il ne peut se tromper , à bon droit il lui semble
 Qu'il en sçait plus lui seul que tout le monde ensemble.
 Ce qu'ont pensé de beau les plus rares Esprits
 Se trouve mot pour mot dans ses charmans Escripts.
 Ce Genie éclairé penetre la nature ,
 En sage Misantrope il condamne , il censure ,
 Il connoit l'homme à fond , il en dit mille maux ,
 Il le croit le plus sot de tous les animaux.
 Il dit tout ce qu'il pense , & ne peut se contraindre ,
 Il a sçeu l'art de plaire , & de se faire craindre ,
 Il est en Prose , en Vers , le Docteur des Docteurs ,
 La gloire de son Siecle , & l'effroi des Auteurs.
 Siecle heureux garde toi d'attirer sa colere ,
 Il t'a promis , dit-on , d'être un peu moins severe ,
 Conserve par tes soins le bien dont tu jouïs ;
 Lutrigot te fait *grace en faveur de* LOVIS.

Garrine alloit poursuivre , & le prudent Rigelle
 Se plaisoit au recit de ce Censeur fidelle ;
 Mais à quelques pas d'eux ils entendent parler
 Deux hommes disposez à s'entrequereller ,
 Et Garrine à ce bruit obligé de se taire ,
 Reconnoit Lutrigot , & Garbin le Libraire.
 Il s'aprochent tous deux , & pretendent sçavoir
 Quel important sujet a pû les émouvoir.

A l'instant Lutrigot devenant plus affable ,
 J'ai trouvé , leur dit-il , un Esprit intraitable ,
 Mon Lutrin l'épouvente , & ce Libraire altier
 Craint d'y perdre ses soins , son encre , & son papier ,
 Cependant tout y brille avec tant d'avantage
 Qu'on sera dans l'extase en lisant cét Ouvrage ,
 Je sçai , repart Garbin , que les Auteurs souvent
 Promettent des monts d'or , & nous donnent du vent.
 Vous nous vantez ici vôtre Poème Epique ,
 Que n'avez-vous pas dit de vôtre Poétique ?
 Et de vôtre Longin , ce sublime Traité

Que par ses beaux Escripts , Dacier vous a gâté.
 Il auroit fait bien pis , *si d'un trait de prudence*
 Vous n'eussiez à genoux imploré sa clemence.
 J'aime vos interêts , & plus encor les miens ,
 Vos Ouvrages devoient me combler de tous biens ;
 Mais à peine aujourd'hui le peuple les achete.
 Je n'ai plus de créance à la foi d'un Poète.

Sans Rigelle & Garrine on auroit vû long-temps
 Disputer en ce lieu ces Esprits mécontents ;
 Mais ces Mediateurs craignant leur violence ,
 Les prièrent enfin d'agir d'intelligence.

La Troupe se separe , & le sage Garbin
 Promet avec serment d'imprimer le Lutrin.



CHANT IV.

DEz que l'Astre du jour achevant sa carrière,
 Dans le sein de Thetis eût caché sa lumière,
 Lutrigot tout rempli de projets éclatans,
 Va relire avec soin ses Escrips importants,
 Et content de sa peine, & de son grand Ouvrage,
 Ce Narcisse orgueilleux se mire à chaque page.
 Il ne consulte plus que son ambition,
 Il veut bien qu'il paroisse avant l'impression,
 Il le lit à Garrine, il le lit à Rigelle,
 Il va le reciter de ruelle en ruelle,
 Il mandie en tous lieux quelque aplaudissement,
 Et par son ton de voix il impose aisément,
 Tel avec moins de bruit, moins d'Art, & moins
 d'haleine,

Le Savoyard chantoit sous la Samaritaine.

Déjà quelques rieurs avoient presque en tous lieux
 Porté de Lutrigot le renom jusqu'aux Cieux,
 Et son ame en secret d'un tel plaisir pâmée,
 Jouissoit de sa gloire, & de sa renommée;
 Quand Terpsicore aprit par la voix des Flateurs,
 Que cet Auteur sçavant charmoit ses Auditeurs.
 Elle vole à l'instant aux rives de Permesse,
 A vanter le Lutrin cette Muse s'empresse,
 Apollon & ses Sœurs veulent bien l'écouter,
 Mais ce Dieu peu credule ose encor en douter.
 Je veux croire, dit-il, que c'est un beau Poëme,
 Mais Terpsicore enfin l'avez-vous leu vous-même?
 Non, lui répond la Muse. Et bien, repart le Dieu,
 Amenez promptement Lutrigot en ce lieu.
 Il doit être permis aux jours des Saturnales
 De chercher des plaisirs, des jeux, & des regales,
 Qu'il vienne donc ce soir; mais pour nous divertir,
 Pourfuit-il en riant, il faut nous travestir.

Que

Que tout jusqu'aux Auteurs, se déguise, & se pare.
Le dessein du Dieu plait, & chacun s'y prepare.

Il étoit encor jour; mais à peine la nuit
A chassé de Paris la lumière, & le bruit,
Que Terpsicore prête à faire un prompt voyage,
Descend de l'Helicon, & sans nul équipage,
Pour se rendre bien-tôt chez l'Auteur du Lutrin,
Va monter sur Pegaze, & se met en chemin.
Cette Muse le trouve appliqué sur son Livre.

Lutrigot, lui dit-elle, il est temps de me suivre;
Ramasse tes Eserits, fors, & viens de ce pas
Recevoir un honneur que tu n'attendois pas,
Viens, Apollon te mande, & t'attend au Parnasse.
Lutrigot dans son cœur sent une noble audace,
Regard avec transport cét excès de bonté,
Prend tous ses Vers, & suit cette Divinité.
La Muse pour se joindre à la celeste Troupe
Remonte sur Pegaze, & met l'Auteur en croupe.

Cependant les neuf Sœurs dans le sacré Valon
Attendoient Lutrigot au Palais d'Apollon.
Dans une Sale & vaste, & richement meublée,
Étoit avec plaisir la sçavante Assemblée,
Et pour mieux se masquer, les Muses avoient pris
Les habits negligez de plusieurs beaux Esprits.
Dans leurs noir vestemens la modestie éclate.
L'une porte un rabat, & l'autre une cravate,
L'un est en just-au-corps, cét autre est en manteau;
Plusieurs ont la sotane, & toutes le chapeau;
Mais plus d'une perruque & noire, & mal peignée.
De linge assez mal propre étoit accompagnée.
Apollon deguisé placé dans un fautoëil,
Faisoit à tout venant un obligeant accueil.
En petit collet même il paroïsoit aimable,
Il étoit au haut bout d'une fort longue table,
Et les sçavantes Sœurs, sous son autorité,
Occupoient sur deux bancs l'un & l'autre côté.
Sur d'autres bancs aussi d'une longueur égale
Se mettoient les Auteurs qui venoient dans la Sale.

Dont

Dont plusieurs par Phebus estimez , & loüez ,
Jadis par Lutrigot avoient été joüez.

Tout ce que de sçavant se trouve sur Parnasse ,
Y vient pour écouter , & chacun prend sa place.

Quand Pegaze conduit par une Dêité ,
Fend le vague des Airs d'un vol précipité ,
Et ne songe qu'à voir sa Croupe soulagée
De l'importun fardeau dont on l'avoit chargée.

Lutrigot ébloüi , muet , & chancelant ,
Craint toujours qu'il ne ruë, ou ne bronche en volant.
Dans ce vaste chemin , ce Cavalier timide ,
Se croit en grand peril , & se tient à son guide,

Ainsi par un beau temps le voyageur nouveau ,
Voyant branler la Nef qui le porte sur l'eau ,
Se prend au mât prochain, ne sçait ce qu'il doit faire,
Et redoute un danger qui n'est qu'imaginaire.

Mais à la fin Pegaze aussi ferme que prompt
Porte , & laisse sa charge au haut du double Mont.

Terpsicore s'arrête , & tâche enfin d'instruire
Le docte & grand Auteur qu'elle daigne conduire.

Ne trouve point étrange , & ne sois point surpris ,
Lui dit-elle en riant , de voir de beaux Esprits ,

Tu trouveras ici les Muses déguisées ,

Mais à te faire honneur elles sont disposées ,

Tout jusques à Phebus s'humanise aujourd'hui ,

Allons , & souviens-toi de t'adresser à lui.

Dans le Palais du Dieu le Parnasse s'assemble.

La Muse & Lutrigot y vont d'abord ensemble ,

Ils entrent dans la Sale , & nôtre vain Auteur

Va s'asseoir vis-à-vis du divin Directeur.

Chacun regarde alors sa fiere contenance ,

On cesse de parler , & Lutrigot commence.

Grand Apollon , dit-il , je reçois un honneur
Qui fera désormais ma gloire , & mon bon-heur.

Je dois être sensible à cette grace insigne ,

Il est vrai qu'aujourd'hui je n'en suis pas indigne.

Qu'on ne m'accuse point que par des Vers malins

J'ai cent fois plus médité que les Auteurs Latins.

On ſçait que mon genie en ſortant du College ,
 S'eſt lui-même donné ce rare Privilege.
 On ne peut ſans envie & ſans temerité
 Blâmer & ma conduite , & ma ſincerité.
 Par le riche talent que mon Eſprit poſſede ,
 Il faut , graces au Ciel , que tout Auteùr me cede.
 Dans l'Empire François je me fais redouter ,
 Nul Eſcrit ſur les miens n'oſeroit attenter ,
 Et plus d'un bel Eſprit connoiſſant mon courage ,
 Par crainte , ou par amour me donne ſon Sufrage.
 Des Effets ſi publics montrent ce que je puis ,
 Et mes Eſcrits divers ſont voir ce que je ſuis.
Ma penſée au grand jour par tout s'offre & s'expoſe ,
 Le moindre de mes Vers dit toujours quelque choſe ,
 Jamais mortel n'a pris un ſi penible ſoin
 Pour ennoblir ſa Verve , & la porter plus loin ;
Auſſi mes nobles Vers ſont lus dans les Provinces ,
Sont recherchez du Peuple. & receus chez les Princes.
 Et qui dans l'Univers n'a pas vû mes Eſcrits ?
 Mes Satires ont plu , chacun en eſt épris ,
 Il n'eſt point aujourd'hui de Courtant de Boutique
 Qui n'ait & mon Longin , & mon Art Poétique.
 Mais bien qu'en ces Eſcrits tout ſoit charmant, & beau,
 Rien n'y peut égaler mon Poëme nouveau.
 De tous les Eſcrivains je ſuis enfin l'unique
 Qui change le Burleſque en parfait Heroïque :
 Tous les autres Auteurs par leurs Vers monſtrueux
 Font de leur Heroïque un Burleſque ennuyeux.
 Je n'aprehende point de tromper vôtre attente.
 Vous y verrez briller l'Epopée éclatante ,
 Le Grand , le Merveilleux , en font les incidens ,
 Tout parle , tout s'exprime en termes transcendans ,
 J'embellis noblement & l'Art , & la Nature.
 Quand on l'ordonnera j'en ferai la lecture.
 Apollon mépriſant cét Auteùr effronté
 Rit quelque temps tout bas de tant de vanité ;
 Mais voulant le joüer par une maſcarade ,
 Il feind d'être content d'un Harangueur ſi fade ,

Et ne disant rien moins que ce que dit son cœur
Il répond par ces mots au discours de l'Auteur.

Inconcevable Esprit que le Ciel a fait naître
Pour être des Sçavans le Regent, & le Maître,
Quel plaisir n'a-t'on pas de te voir en ce lieu.
Tu n'en sçauois douter de la bouche d'un Dieu.
On sçait que tes Escrips, qu'on peut sans complaisance
Appeller l'Elixir du Sçavoir de la France,
Te rendent redoutable à tout le genre humain.
Quand le grand Lutrigot a la plume à la main;
Qu'il enfante les Vers d'une docte Satire,
Chacun cache les siens, & n'oseroit plus lire.
Tout *Phœbus* que je suis peut-être aurois-je peur,
S'il falloit en champ clos combattre un tel Auteur.
Il est vrai que je vois qu'un jour certain Poète
Tâchera d'affoiblir le son de ta Trompette;
Mais cét Esprit frivole, indiscret, & grossier,
Que l'Egyte a nourri durant un Lustre entier,
Qui cherchoit le Parnasse au pied des Pyramides,
Ne fera contre toi que des Vers insipides.
Un Quatrain seul pousse de ta bruyante voix
Va d'abord l'étourdir, & le mettre aux abois.
Mais laissons tes hauts faits qu'à peine on pourra croire
Nous en avons le fruit, toi seul en as la gloire.
Il est temps maintenant de combler nos desirs,
Tu peux donc nous donner de solides plaisirs,
En lisant ton Lutrin tu vas te satisfaire,
Tu vas par tes beaux Vers nous instruire, nous plaire,
Et toute l'Assemblée a raison d'espérer
Que tu ne liras rien qu'on ne doive admirer.

CHANT V.



'Est ainsi qu'Apollon , par tant de raille-
ries ,

Se jouïoit d'un Auteur charmé des flateries,
Qui se trompoit lui-même , & dont l'esprit
gâté

Le disputoit en Vers à sa Divinité.

Aussi sans que ce Dieu le presse davantage ,

Il se met en état de lire son Ouvrage.

Il ouvre ses Cahiers , touffe & crache trois fois ,

Il compose son geste , il mesure sa voix ,

Et dit éloquemment qu'un *Enorme Pupitre* ,

Est du Poëme entier le sujet & le Titre.

Il lit enfin tout haut , & fait voir dans ses Vers

Les grandes actions de ses Heros divers.

La Discorde y paroît *toute noire de crimes* ;

Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes.

On y voit dans leur lustre , & dans leur plus beau jour

Les nocturnes exploits de l'Horloger *la Tour* ,

Ce nouvel Adonis a la taille legere

Qui fait tout le souci d'Anne son Horlogere ,

Anne qui se pendoit sans sa chere *Alizon* ,

Et qui dit en hurlant tout ce qu'a dit Didon.

Il dit en Vers pompeux la forme , & l'origine

Du Lutrin , ou plutôt de la *Vaste Machine* ,

Et de ses ais pourris l'ample description

Jette les Auditeurs dans l'admiration.

Quand il décrit l'*oiseau qui prône les merveilles* ,

Il enleve les cœurs , & charme les oreilles ,

Et ses Vers sont pressans , & ne sont pas moins beaux

Quand il peint la *moleste au milieu de Cisteaux*.

Qui demande en pleurant , quel *Demon sur la terre*

Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ,

On n'admire pas moins ce pieux sentiment ,

Marque de sa sagesse , & de son jugement ,

Lorsqu'ils dit, par l'excès d'une sainte franchise,
Que de tout abîmer *c'est l'Esprit de l'Eglise.*

Quel plaisir n'a-t'on pas du Hibou que la nuit
La lanterne à la main elle-même conduit.

Par un cri menaçant, par un battement d'aîle,
Il fait fuir trois Heros, il éteind leur chandelle,
Et si par la Discorde ils n'étoient réunis
Leurs cœurs étoient glacez, & leurs exploits finis.

Il fait avec prudence assembler le Chapitre
Pour oser renverser ce terrible Pupitre,
Et cét Auteur le dit avec tant d'agréments,
Les Chanoines ont tous de si grands sentimens,
On y cite si bien l'Alcoran & la Bible
Que l'Assemblée y trouve un plaisir tres-sensible,

Que dirai-je de plus, l'Auditoire applaudit
A tous ces longs discours que nôtre Auteur lui lit.
Chacun se plaît d'ouïr ses nouvelles Déesses,
Ses merveilleux Heros charmez de leurs proüesses,
Et ces Vers surprenans où le grand Lutrigot
Compare enfin LOUIS au fidelle Girot.
Ses pensers sont divins, s'il voit *la nape mise*,
Il en admire l'ordre, & reconnoit l'Eglise,
Il tourne en jeux d'esprit le *benedicat vos*,
Les Benedictions qu'on répand à *grands flots*,
Les Offices divins, l'enbonpoint des Chanoines,
Les Prélats, les Abbez, le vermillon des Moines,
Et mille autres endroits chantez sur ce beau ton,
Qu'avec moins d'ornemens on prêche à Charanton.

Mais rien ne touche plus cét illustre Auditoire,
Rien ne couvre l'Auteur d'une plus juste gloire,
Et ne relève tant l'histoire du Lutrin,
Que le combat qu'on donne aux plaines de Barbin:
Jamais journée aussi ne fut plus éclatante.
Il la lit d'un air fier, & d'une voix tonnante,
Il fait voir ses Heros au Combat acharnez,
Tous les coups sont toujours ou receus, ou donnez,
Chaque Livre jetté, fut-il sans couverture,
N'eût-il que six feuillets fait plus d'une blessure,

Et

Et quand on voit *Brontin* qu'un coup de Livre abat ,
 Un Prélat benit tout , & finit le Combat.
 La Catastrophe enfin de ce rare Poëme
 Paroît aux Auditeurs d'une beauté suprême ;
 Car ces vaillants Heros formant d'autres souhaits ,
 Laisent la le Pupitre , & font d'abord la paix.

Quand l'Auteur a fini sa charmante lecture ,
 Dans toute l'Assemblée on n'entend qu'un murmure ;
 Mais le grand Apollon d'un ton plaisant & haut
 Dit qu'il trouvoit l'ouvrage , & riche , & sans défaut ,
 Que pour récompenser cet Auteur admirable
 Il falloit un Triomphe aussi beau qu'honorable ,
 Qu'il aime *Lutrigot* , & qu'il pretend enfin
 Qu'on le mette à cheval sur un vaste Lutrin ;
 Que monté de la sorte , il ordonne qu'il fasse
 Et le tour du Palais , & le tour du Parnasse.

Tous les petits Auteurs ; tous les grands Escrivains
 En témoignent leur joye , & battent tous des mains.

Vers une Galerie , où sont tous les Registres ,
 Etoient comme inconnus deux antiques Pupitres ,
 Qui servoient autrefois dans le docte Vallon ,
 Pour les Livres sacrez des Hymnes d'Apollon.
 On en prit le plus grand , qu'avec beaucoup de peine
 On dressa sur un Char peind de couleur d'ebene.
Pegaze le tiroit , marchant d'un pas égal.
 On mit sur ce Lutrin nôtre Auteur à cheval.

La marche fut dans l'ordre , & parut assez belle
 On vit d'abord passer une longue Sequelle
 De Poëtes nouveaux , dignes imitateurs
 Du sçavant *Lutrigot* le Phenix des Auteurs.
 Ils crioient tous ensemble , & d'une force extrême ,
 Vive le Roi des Vers , & son divin Poëme.

Ensuite l'on voyoit tous les Auteurs fameux ,
 Grecs, Latins, & François, qui marchant deux à deux,
 Recitoient , ou chantoient en differens langages
 Tout ce que *Lutrigot* a pris dans leurs Ouvrages.

Sur quatre Chars parez d'une étoffe de prix
 Etoient du Triomphant les sublimes Escripts.

L'un portoit son Longin , & son Poëme epique ;
 L'autre les doctes Chants de son Art Poëtique ,
 Ses Satires dans l'un effrayoient les Auteurs ,
 Ses Epîtres dans l'autre étonnoient les Flateurs ,
 Et des Centaures noirs , effrontez & bizarres ,
 Traînoient ces Chars remplis de tant de pièces rares.

Au milieu des neuf Sœurs le sçavant Apollon ,
 Tout grave qu'il étoit joiit du Violon.
 On voyoit Uranie avec une Musete ,
 Polinnie en dansant sonnoit de la Trompette ,
 Calliope faisoit quelque pas de Balet ,
 Et suivoit Apollon au son du Flageolet.
 Clio battoit la Caisse & paroïssoit en Masque.
 Euterpe se paroît de son Tambour de Basque.
 Melpomene frapoit sur un Bassin d'airain.
 Erato s'y montroit la Guitarre à la main.
 Thalie en grimaçant joiit de le Vieille ,
 Et Terpsicore enfin , cette Fille immortelle ,
 Fort revenuë alors de ses vaines erreurs ,
 Animoit de la voix Apollon , & ses Sœurs.
 Le Char venoit après chargé de la Machine ,
 Surquoi le fier Auteur avec sa sombre mine
 Paroïssoit à cheval , & d'un air sérieux
 Saluoit en passant de la tête , & des yeux.
 Les essieux gemissoient sous un poids si terrible.
 Ils portoit un Auteur aussi grand qu'invincible.

Des deux côtez du Char marchoient par pelotons
 Les Chantres du Pont neuf armez de longs bâtons.
 Tout autour paroïssent des Satires burlesques ,
 Qui faisoient en dansant des postures crottesques ,
 Et derriere on voyoit cent Auteurs inconnus
 Que le grand Lutrigot avoit jadis vaincus.
 Ils suivoient ce Heros en miracles fertile.

Ainsi dans son Triomphe autrefois Paul Emile
 Menoit après son Char tous les Chefs que son bras
 Avoit mis sous le joug en ses divers Combats.

De même Lutrigot , dont l'implacable plume
 A blessé maint Auteur dans son docte Volume ,

En ce jour solennel use de tous les droits ,
 Et fait voir son Lutrin l'honneur de ses exploits.
 Faire un Lutrin , c'est plus que forcer des murailles ,
 Que donner des Combats , que gagner de Batailles.

Et comme en un Triomphe il est permis à tous
 De railler le Heros sans craindre son couroux ,
 Ces Auteurs à l'envi lui reprochent sans cesse
 Son esprit aigre & fier , son peu de politesse ,
 De ses Vers médisans l'âpre malignité ,
 Ses larcins découverts , son sçavoir emprunté ,
 Que tout son Grec consiste en son Dictionnaire ,
 Et qu'il n'est qu'un Censeur injuste & temeraire.

Mais à peine le Char pour achever le tour
 Passoit pompeusement sous une vieille Tour ,
 Qu'un sinistre *Hibou* né pour troubler la Fête ,
 Volle vers Lutrigot , se perche sur sa tête ,
 Et pour le couronner , il portoit dans son bec
 Un Rameau tortueux d'un Laurier jaune & sec.
 Tout le monde à l'aspect d'une telle Figure
 Jette des cris en l'air , rit de cette aventure ,
 L'*Helicon* retentit de ces cris éclatants ,
Pegaze s'effarouche , & prend le frein aux dents ,
 Il court , il saute , il ruë & dans ses algarades
 Il brise enfin le Char à force de ruades ,
 Et le grand Lutrigot par un fatal Destin
 Tombe dans un borbier accablé du *Lutrin*.



REMARQUES.

P. Age 9. vers 38. *Vne Maison étroite.* Lutrigot a fait bâtir une Maison toute singulière.

P. Page 11. vers 35. *Vole au sublime.* Il a traduit le Traité du Sublime de Longin.

P. Page 11. vers 36. *Paroissez grands Auteurs.* Cét endroit est imité du Cid.

P. 16. v. 14. *Sornettes frivoles.* Dans son Epistre 9. Lutrigot traite certains petits ouvrages de frivoles sornettes, & dit qu'on n'en trouve point dans ses Vers.

P. 16. v. 15. *Et l'amour n'a pû faire, &c.* On n'a jamais vû de nôtre Auteur ni Stances, ni Odes, ni même un couplet de Chanson d'amour.

P. 17. v. 7. *Jeune & vaillant Heros.* Il commence son discours au Roi par ces deux Vers remplis de cinq Epitetes. Ces deux Vers ont été souvent critiquez.

P. 17. v. 34. *Mais de faire un Poëme, &c.* Dans la Preface du Lutrin de la premiere impression il veut faire accroire au public qu'on n'a jamais fait de Poëme plus ingenieux que le sien.

P. 18. v. 2. *Ce rare Original.* Il dit dans la même Preface que jamais personne ne s'est avisé de faire parler les Harangeres en Heroïnes.

P. 20. v. 10. *Que son discours au Roi, &c.* On lui a fait voir cent fautes dans son discours au Roi.

P. 20. v. 15. *Pirrhus dit son cher confident.* C'est un Dialogue ridicule, il veut faire passer ce grand Prince pour une insensé. *Epistre 1. au Roi.*

P. 20. v. 23. *Les Heros de Paix.* Lutrigot jette les Heros au moule, il en fait de Guerre & de Paix, mais les derniers sont plus à son goût. Il veut qu'un Heros puisse rire à l'aise, & prendre du bon temps. Paroles qu'il fait dire à Cineas parlant à Pirrhus.

P. 20. v. 28. *Ce beau Conte assaisonné de l'Huitre.*

Ce Conte étoit placé dans son discours au Roi ; mais on en fit mille railleries. Dans la seconde impression il retrancha ce Conte, & ne voulant pas desavouer un enfant si bien né il le mit dans l'Epître à M. l'Abbé des * * *

P. 21. 28. *Devoit-il dans un Greffz, &c.* Dans son Epître 5. Lutrigot dit que sa famille l'avoit destiné pour le Greffe, & qu'elle pâlit & fremit quand loin du Palais elle le vit errer dans le Parnasse.

P. 22. v. 11. *Il le croit le plus sot, &c.* La huitième Satire contre la raison a paru si étrange, qu'il faut qu'elle soit pas raisonnable pour l'approuver. Selon Lutrigot tous les animaux l'homme est le plus sot, & est au dessus de l'homme,

P. 23. v. 1. *Dacier vous a gâté, &c.* Monsieur Dacier a fait des Remarques sur la traduction de Longin par Lutrigot, mais il supprima une partie de ses justes Remarques, Lutrigot l'en ayant tres humblement supplié; de sorte qu'il fit grace à celui qui la fait à tout le siècle.

Page 24. v. 29. *Aux jours des Saturnales.* Comme on a voulu faire une Mascarade sur le Parnasse on a choisi les jours de Carnaval que les Anciens apelloient Saturnales.

P. 25. v. 24. *Les habits negligez, &c.* On ne fait point de tort aux beaux esprits en disant qu'ils ne sont pas extrêmement propres.

P. 29. v. 25. *L'oiseau qui prône les merveilles.* De la Renommée il en fait un Oiseau. Jamais Poète n'auroit osé le faire.

P. 29. v. 28. *La molesse au milieu de Cisteaux.* Il n'épargne pas les Ordres des Religieux. C'est tout ce que pourroit dire un Calviniste.

P. 29. v. 30. *Soufle dans tous les cœurs la fatigue, &c.* Souffler la fatigue dans un cœur est une expression bien étrange.

P. 30. v. 2. *C'est l'esprit de l'Eglise.* Peut-on dire quelque chose de plus libertin.

p. 30. v. 9. *Assembler le Chapitre, &c.* Dans le Lutrin on voit Giroton qui avec la Cresselle assemble le Chapitre. Lutrigot fait dire cent impertinences aux Chanoines sans respect ni de leur personne ni de leur caractère.

p. 30. v. 13. *L'Alcoran & la Bible.* Les Emportemens poétiques de Lutrigot vont jusques à parler de la Bible & de l'Alcoran, & ce sont des personnes sacrées qui parlent.

p. 30. v. 17. *Ses nouvelles Déeses.* Il est permis au seul Lutrigot de former à sa fantaisie des Dieux & des Déeses.

p. 30. v. 20. *Au fidelle Giroton.* C'est quelque chose de bien ridicule de comparer le plus grand Monarque du monde à Giroton qui n'est qu'un valet. Voilà comme Lutrigot réussit en comparaisons.

Page 30. v. 24. *Les Benedictions, &c.* Lutrigot raille effrontement de nôtre Religion.

p. 30. v. 32. *Aux plaines de Barbin.* C'est devant la Boutique du Sieur Barbin que tous les Heros du Lutrin se batirent à coups de Livres.

p. 33. v. 15. *Qu'un sinistre Hibou.* Ce Hibou qui vient troubler la Fête est en dérision de celui du Lutrin.

F I N.



